

EUGÈNE SUE

Eugène Sue

LES MYSTÈRES DU PEUPLE

Tome IV

HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE PROLÉTAIRES À TRAVERS LES ÂGES

1849 – 1857

Il n'est pas une réforme religieuse, sociale ou politique que nos pères n'aient été forcés de conquérir, de siècle en siècle, au prix de leur sang, par l'INSURRECTION.

Correspondance avec les Éditeurs étrangers

L'éditeur des *Mystères du Peuple* offre aux éditeurs étrangers, de leur donner des épreuves de l'ouvrage, quinze jours avant l'apparition des livraisons à Paris, moyennant 15 francs par feuille, et de leur fournir des gravures tirées sur beau papier, avec ou sans la lettre, au prix de 10 francs le cent.

***

Travailleurs qui ont concouru à la publication du volume :

Protes et Imprimeurs : Richard Morris, Stanislas Dondey-Dupré, Nicolas Mock, Jules Desmarest, Louis Dessoins, Michel Choque, Charles Mennecier, Victor Peseux, Étienne Bouchicot, Georges Masquin, Romain Sibillat, Alphonse Perrève, Hy père, Marcq fils, Verjeau, Adolphe Lemaître, Auguste Mignot, Benjamin.

Clicheurs : Curmer et ses ouvriers.

Fabricants de papiers : Maubanc et ses ouvriers, Desgranges et ses ouvriers.

Artistes Dessinateurs : Charpentier, Masson, Castelli.

Artistes Graveurs : Ottweil, Langlois, Lechard, Audibran, Roze, Frilley, Hopwood, Massard, Masson.

Planeurs d'acier : Héran et ses ouvriers.

Imprimeurs en taille-douce : Drouart et ses ouvriers.

Fabricants pour les primes, Associations fraternelles d'Horlogers, de Lampistes et d'ouvriers en Bronze : Duchâteau, Deschiens, Journeux, Suireau, Lecas, Ducerf, Renardeux, etc., etc.

Employés et correspondants de l'administration : Maubanc, Gavet, Berthier, Henry, Rostaing, Jamot, Blain, Rousseau, Toussaint, Rodier, Swinnens, Porcheron, Gavet fils, Dallet, Delaval, Renoux, Vincent, Charpentier, Dally, Bertin, Sermet, Chalenton, Blot, Thomas, Gogain, Philibert, Nachon, Lebel, Plunus, Grossetête, Charles, Poncin, Vacheron, Colin, Carillan, Constant, Fonteney, Boucher, Darris, Adolphe, Renoux, Lyons, Letellier, Alexandre, Nadon, Normand, Rongelet, Bouvet, Auzurs, Dailhaux, Lecerf, Bailly, Baptiste, Debray, Saunier, Tuloup, Richer, Daran, Camus, Foucaud, Salmon, Strenl, Seran, Tetu, Sermet, Chauffour, Caillaut, Fondary, C. de Poix, Bresch, Misery, Bride, Carron, Charles,

Celois, Chartier, Lacoste, Dulac, Delaby, Kaufried, Chappuis, etc., etc., de Paris ; Férand, Collier, Petit-Bertrand, Périé, Plantier, Etchegorey, Giraudier, Gaudin, Saar, Dath-Godard, Hourdequin, Weelen, Bonniol, Alix, Mengelle, Pradel, Manlius Salles, Vergnes, Verlé, Sagnier, Samson, Ay, Falick, Jaulin, Fort-Mussat, Freund, Robert, Carrière, Guy, Gilliard, Collet, Ch, Celles, Laurent, Castillon, Drevet, Jourdan Moral, Bonnard, Legros, Genesley, Bréjot, Ginon, Féraud, Vandeuil, Châtonier, Bayard, Besson, Delcroix, Delon, Bruchet, Fournier, Tronel, Binger, Molini, Bailly, Fort-Mussot, Laudet, Bonamici, Pillette, Morel, Chaigneau, Goyet, Colin-Morard, Gerbaldi, Fruges, Raynaut, Chatelin, etc., etc., des principales villes de France et de l'étranger.

La liste sera ultérieurement complétée, dès que nos fabricants et nos correspondants des départements, nous auront envoyé les noms des ouvriers et des employés qui concourent avec eux à la publication et à la propagation de l'ouvrage.

Le Directeur de l'Administration.

Paris – Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

L'AUTEUR AUX ABONNÉS DES MYSTÈRES DU PEUPLE.

CHERS LECTEURS,

Il faut vous l'avouer, notre œuvre n'est point du goût des gouvernements despotiques : en *Autriche*, en *Prusse*, en *Russie*, en *Italie*, dans une partie de l'*Allemagne*, les MYSTÈRES DU PEUPLE sont défendus ; à *Vienne* même, une ordonnance royale contresignée *Vindisgraëtz* (un des bourreaux de la Hongrie), prohibe la lecture de notre livre. Les préfets et généraux de nos départements en état de siège font les *Vindisgraëtz* au petit pied ; ils mettent notre œuvre à l'index dans leurs circonscriptions militaires ; ils vont plus loin : le général qui commande à Lyon a fait saisir des ballots de livraisons des *Mystères du Peuple* que le roulage, muni d'une lettre de voiture régulière, transportait à Marseille. Dans les villes qui ne jouissent pas des douceurs du régime militaire, les libraires et les correspondants de notre éditeur ont été exposés aux poursuites, aux tracasseries, aux dénis de justice les plus incroyables. Pourquoi cela ? Notre ouvrage a-t-il été incriminé par le procureur de la République ? Jamais. Contient-il quelque attaque directe ou indirecte à la RELIGION, à la FAMILLE, à la PROPRIÉTÉ ? Vous en êtes juges, chers lecteurs. En ce qui touche la *religion*, j'ai exalté de toute la force de ma conviction, la céleste morale de *Jésus de Nazareth*, le divin sage ; en ce qui touche la *famille*, j'ai pris pour thème de nos récits *l'histoire d'une famille*, idéalisant de mon mieux cet admirable et religieux esprit familial, l'un des plus sublimes caractères de la race gauloise ; en ce qui touche la *propriété*, j'essaye de vous faire partager mon horreur pour la conquête franque, sacrée, légitimée par les évêques ; conquête sanglante, monstrueuse, établie par le pillage, la rapine et le massacre ; en un mot l'une des plus abominables atteintes qui aient jamais été portées au *droit de propriété*, de sorte que l'on peut, que l'on doit dire de l'origine des possessions de la race conquérante, rois, seigneurs ou évêques : *la royauté, c'est* LE VOL ! *la propriété féodale, c'es*t LE VOL ! *la propriété ecclésiastique,* C'EST LE VOL !… puisque royauté, biens féodaux, biens de l'Église, n'ont eu d'autre origine que la conquête franque. Notre livre est-il immoral, malsain, corrupteur ? Jugez-en, chers lecteurs, jugez-en.

Nous avons voulu populariser les grandes et héroïques figures de notre vieille nationalité gauloise et inspirer pour leur mémoire un filial et pieux respect ; nous ne prétendons pas créer une œuvre éminente, mais nous croyons fermement écrire un livre honnête, patriotique, sincère, dont la lecture ne peut laisser au cœur que des sentiments généreux et élevés. D'où vient donc cette persécution acharnée contre *les Mystères du Peuple* ? C'est que notre livre est un livre *d'enseignement* : c'est que ceux qui auront bien voulu le lire et se souvenir, garderont conscience et connaissance des grands faits historiques, nationaux, patriotiques et révolutionnaires qui ont toujours épouvanté les gouvernements ; car jusqu'ici tout gouvernement, tout pouvoir a tendu plus on moins, lui et ses fonctionnaires, à jouer le rôle de *conquérant* et à traiter le peuple en race conquise. Qu'était-ce donc, sous le dernier régime, que ces *deux cent mille privilégiés* gouvernant la France par leurs députés, sinon une manière de conquérants dominant *trente-cinq millions d'hommes* de par leur droit électoral ? Qu'est-ce que cette armée, ces canons, en pleine paix, au milieu de la cité, au milieu de citoyens désarmés, sinon l'un des vestiges de l'oppression brutale de la conquête ?… Aussi, le jour de l'avènement définitif de la *République démocratique* effacera-t-il les dernières traces de ces *traditions conquérantes*, et la France, sincèrement, réellement gouvernée par elle-même, sera seulement alors un pays libre. – Cela dit, passons.

Nous voici donc arrivés à l'une des plus douloureuses époques de notre histoire. Les Franks, *appelés*, *sollicités* par les évêques gaulois, ont envahi et conquis la Gaule. Cette conquête, accomplie, nous l'avons dit, par le pillage, l'incendie, le massacre ; cette conquête, inique et féroce comme le vol et la meurtre, le clergé l'a désirée, choyée, caressée, légitimée, bénie, presque sanctifiée dans la personne de Clovis, roi de ces conquérants barbares, en le baptisant, dans la basilique de Reims, *fils soumis de la sainte Église catholique, apostolique et* ROMAINE, par les mains de saint Rémi. Pourquoi les prêtres d'un Dieu d'amour et de charité ont-ils ainsi légitimé des horreurs qui soulèvent le cœur et révoltent la conscience humaine ? Pourquoi ont-ils ainsi trahi et livré la Gaule, hébétée, avilie, châtrée par eux à dessein et de longue main ? Pourquoi l'ont-ils ainsi trahie et livrée, notre sainte patrie, elle, ses enfants, ses biens, son sol, son drapeau, sa nationalité, son sang, au servage affreux de l'étranger ? Pourquoi ? Trois des grands historiens qui résument la science moderne, quoique à des points de vue différents, vont nous l'apprendre.

« …… Presque immédiatement après la conquête des Franks, les évêques et les chefs des grandes corporations ecclésiastiques, abbés, prieurs etc., *prirent place parmi les* LEUDES(1) DU ROI *Clovis*… *Aucune magistrature, aucun pouvoir n'a été en aucun temps le sujet de plus de brigues et d'efforts que l'épiscopat*. La vacance d'un siège devenait même souvent un sujet de guerre : *Hilaire*, archevêque d'Arles, écarta plusieurs évêques contre toute règle, et en ordonna d'autres *de la manière la plus indécente*, malgré le vœu formel des habitants des cités. Et comme ceux qui avaient été nommés de la sorte ne pouvaient se faire recevoir de bonne grâce par les citoyens qui ne les avaient pas élus, ils rassemblaient des bandes de gens armés *et allaient exiger la ville où ils avaient été nommés évêques*… On peut voir dans l'édit d'Athalarik, roi des Visigoths, quelles mesures le législateur *civil* dut prendre contre les candidats à l'épiscopat. Nul code électoral ne s'est donné plus de peine pour empêcher *la violence, la fraude et la corruption*.

»……… Loin de porter atteinte à la puissance du clergé, *l'établissement des Franks dans les Gaules ne servit qu'à l'accroître ; par les bénéfices, les legs, les dévotions en tous genres, ils acquéraient des biens immenses et prenaient place parmi* L'ARISTOCRATIE DES CONQUÉRANTS.

» Là fut le secret de la puissance du clergé. Il en pouvait faire, *il en faisait chaque jour des usages coupables et qui devaient être funestes à l'avenir* : … Souvent conduit, comme les Barbares, par des intérêts et des passions purement terrestres, *le clergé partage avec eux la richesse, le pouvoir*, TOUTES LES DÉPOUILLES DE LA SOCIÉTÉ, etc., etc. » (Guizot, *Essais sur l'histoire de France*.)

M. Guizot, en signalant aussi énergiquement et en déplorant la part monstrueuse que le clergé se fit lors de la conquête et de l'asservissement de la Gaule, ajoute que c'était presque un mal nécessaire en un temps désastreux où il fallait chercher à opposer une *puissance morale* à la domination sauvage et sanglante des conquérants. Nous nous permettrons de ne pas partager l'opinion de l'illustre historien, et nous dirons tout à l'heure en quelques mots les raisons de notre dissidence.

« À la tête des Franks se trouvait un jeune homme nommé *Hlode-Wig* (Clovis), ambitieux, avare et cruel : les évêques gaulois *le visitèrent et lui adressèrent leurs messages* ; plusieurs se firent les *complaisants domestiques de sa maison*, que dans leur langage romain ils appelaient sa royale cour…

»…… Des courriers portèrent rapidement au pape de Rome la

nouvelle du baptême du roi des Franks ; *des lettres de félicitations et d'amitié furent adressées de la ville éternelle à ce roi* QUI COURBAIT LA TÊTE SOUS LE JOUG DES ÉVÊQUES… Du moment que le Frank Clovis se fut déclaré le fils de l'Église et le *vassal de saint Pierre*, SA CONQUÊTE S'AGRANDIT EN GAULE, etc.… Bientôt les limites du royaume des Franks furent reculées vers le sud-est, et, *à l'instigation des évêques* qui l'avaient converti, le néophyte (Clovis) entra à main armée chez les Burgondes (accusés par le clergé d'être hérétiques). Dans cette guerre les Franks signalèrent leur passage par le meurtre et par l'incendie, et retournèrent au nord de la Loire avec un immense butin ; *le clergé orthodoxe qualifiait cette expédition sanglante de pieuse, d'illustre, de sainte entreprise pour la vraie foi.*

» *La trahison des prêtres livra aux Franks* les villes d'Auvergne qui ne furent pas prises d'assaut ; une multitude avide et sauvage se répandit jusqu'au pied des Pyrénées, dévastant la terre et traînant les hommes esclaves deux à deux comme des chiens à la suite des chariots ; *partout où campait le chef frank victorieux, les évêques orthodoxes assiégeaient sa tente. Germinius*, évêque de Toulouse, qui reste vingt jours auprès de lui, mangeait à la table du Frank, reçut en présent des croix d'or, des calices, des patènes d'argent, des couronnes dorées et des voiles de pourpre, etc. » (Augustin Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*.)

M. Augustin Thierry ne voit pas, comme M. Guizot, une sorte de nécessité de *salut public* dans l'abominable trahison, dans la hideuse complicité du clergé gaulois, lançant les Barbares sur des populations inoffensives et chrétiennes (les Visigoths étaient chrétiens, mais n'admettaient pas la Trinité), et, partageant avec les pillards et les meurtriers les richesses des vaincus. M. Augustin Thierry signale surtout ce fait capital : les félicitations du pape de Rome à Clovis, après que le premier de nos rois de droit divin, souillé de tous les crimes, se fût *déclaré le vassal du pape*, en courbant le front devant saint Rémi, qui lui dit : *Baisse le front, fier Sicambre !* de ce moment, le pacte sanglant des rois et des papes, de l'aristocratie et du clergé, était conclu… Quatorze siècles de désastres, de guerres civiles ou religieuses pour le pays, d'ignorance, de honte, de misère, d'esclavage et de vasselage pour le peuple devaient être les conséquences de cette alliance du pouvoir clérical et du pouvoir royal.

« La monarchie franque *s'était surtout affirmée par l'accord*

parfait du clergé avec le souverain, il s'en est fallu de peu que Clovis n'ait été reconnu POUR SAINT, et qu'il n'ait été *honoré à ce titre* par l'ÉGLISE, *aussi bien que l'est encore aujourd'hui son épouse* SAINTE CLOTIDE. À cette époque, les *bienfaits* accordés à l'Église étaient un meilleur titre pour gagner le ciel que les *bonnes actions*. La plupart des évêques des Gaules contemporains de Clovis furent *liés d'amitié* avec ce prince, et sont réputés saints ; on assure même que saint Rémi *fut son conseiller le plus habituel*… Des conciles réglèrent l'usage des donations immenses faites par Clovis aux églises. Ils déclarèrent les biens-fonds du clergé exempts de toutes les taxes publiques, inaliénables, et le droit que l'Église avait acquis sur eux imprescriptible. » (Sismondi, *Histoire des Français*, tome I.)

Les plus éminents historiens sont d'accord sur ce fait : *Le clergé a appelé, sollicité, consacré la conquête franque et a partagé avec les conquérants les dépouilles de* LA GAULE. Certes, dit M. Guizot, ainsi que les écrivains de son école, la conduite du clergé était déplorable, funeste au présent et à l'avenir ; mais il fallait avant tout opposer une *puissance morale* à la domination brutale des Barbares. La divine mission du christianisme était de civiliser, d'adoucir ces sauvages conquérants. Soit. Admettons que la trahison envers le peuple, que d'une cupidité effrénée, que d'une ambition impitoyable, il puisse naître une *puissance morale* quelconque, le devoir du clergé était donc de montrer à ces farouches conquérants que la force brutale n'est rien ; que la puissance morale est tout ; que le fidèle selon le Christ est saint et grand par l'humilité, par la charité, par l'égalité. Il fallait surtout prêcher à ces barbares que rien n'était plus horrible, plus sacrilège que de tenir son prochain en esclavage, Jésus de Nazareth ayant dit : *Les fers des esclaves doivent être brisés*. Il fallait enfin, et par l'influence divine dont il se disait dépositaire, et surtout par ses propres exemples, que le clergé s'occupât sans relâche de rendre les Franks humbles, humains, charitables, sobres, chastes, désintéressés. Or, que fait le clergé gaulois pour établir cette puissance morale civilisatrice ? Des richesses ensanglantées, fruit du pillage et du meurtre de ses concitoyens, il en demande sa part aux conquérants. Ces esclaves, ses frères, il les reçoit en don ou les achète, les exploite et les garde en esclavage !… lui !… qui prétend agir et parler au nom du Christ !… Oui… Jusqu'au huitième siècle le clergé a eu des *esclaves*, comme il a eu des *serfs* et des *vassaux* jusqu'au dix-huitième : il n'y a pas de cela soixante ans. Les crimes horribles des conquérants, le clergé les absout moyennant finance, et les tolère quand il ne les sanctifie. Lisez plutôt saint Grégoire,

évêque de Tours, le seul historien complet de la conquête.

Après une nomenclature des crimes innombrables du roi Clovis, l'évêque poursuit ainsi :

« Après la mort de ces trois rois (qu'il fit tuer), Clovis recueillit leurs royaumes et leurs trésors. Ayant fait périr encore plusieurs autres rois et même ses plus proches parents, dans la crainte qu'ils ne lui enlevassent son royaume, il étendit son pouvoir sur toutes les Gaules ; cependant ayant un jour rassemblé les siens, on rapporte qu'il leur parla ainsi des parents qu'il avait lui-même fait périr :

« *Malheur à moi, qui suis resté comme un voyageur parmi des étrangers, et qui n'ai plus de parents qui puissent, en cas d'adversité, me prêter leur appui ! – Ce n'était pas qu'il s'affligeât de leur mort* (ajoute Grégoire de Tours), *mais il parlait ainsi par ruse et pour découvrir s'il lui restait encore quelqu'un à tuer (si forte potuisset adhuc aliquem reperire ut interficeret).* Après ces événements, Clovis mourut à Paris, et fut enterré dans la basilique des saints apôtres. » (L. II, p. 261.)

Cette scène atroce, où la ruse du sauvage le dispute à sa férocité, inspire-t-elle au prêtre chrétien une légitime horreur ? Va-t-il crier anathème ?… ou du moins gardera-t-il un silence presque criminel ?… Écoutons encore l'évêque de Tours :

« Le roi Clovis, qui confessa *l'Indivisible Trinité*, dompte les hérétiques, *par l'appui qu'elle lui prête*, et étend son royaume par toutes les Gaules. (L. III, p. 255.)

» Chaque jour, Dieu faisait ainsi tomber les ennemis de Clovis sous sa main, et étendait son royaume, *parce qu'il marchait avec un cœur pur devant lui, et faisait ce qui était agréable aux yeux du Seigneur*. » (L. II, p. 255.)

De bonne foi, quelle *puissance morale* et civilisatrice attendre d'un clergé dont l'un des plus éminents représentants s'exprime ainsi ? d'un clergé qui comptait parmi ses membres ce *saint Rémi*, le conseiller habituel de ce monstre couronné, dont les forfaits révoltent la nature ?

« Que voulez-vous ? c'étaient les mœurs du temps ! – disent certains historiens… – Et puis, que pouvaient faire les évêques contre cette invasion barbare ? Ne devaient-ils pas tâcher de dominer les Franks par l'ascendant de notre sainte religion, afin de leur reprendre, par la persuasion, une partie des biens et des richesses qu'ils avaient conquis à l'aide de la violence… Il fallait

enfin civiliser ces barbares par l'influence chrétienne. »

Or, l'histoire apprend quelle fut l'influence civilisatrice de la religion sur ces *fils de l'Église* et sur leur descendance, dont les crimes surpassèrent encore ceux du fondateur de cette dynastie de meurtriers, de fratricides et d'incestueux.

Les mœurs du temps ! les mœurs du temps ! répètent les historiens. Que fait le temps à la morale des choses ? Est-ce que le meurtre, l'inceste, le fratricide, n'ont pas été réprouvés avec horreur, même par l'antiquité païenne ? Et vous, prêtres catholiques, cédant à votre ambition et à votre cupidité traditionnelles, loin de tonner du haut de votre chaire évangélique contre les crimes inouïs des conquérants de votre pays, vous les sanctifiez, parce que ces féroces barbares confessent votre Trinité, votre Dieu et surtout enrichissent vos églises en se laissant subalterniser par votre habituelle astuce !

Je me trompe, les évêques qui enregistraient si benoîtement les crimes des rois, dont ils étaient grassement payés, avaient parfois de véhémentes paroles de blâme contre les puissants du monde. Grégoire de Tours traita de *Néron* Chilpéric, un des fils de Clovis. Ce pauvre Chilpéric n'était pourtant ni plus ni moins *Néron* que ceux de sa race. « Mais, – dit l'évêque de Tours, – ce Chilpéric invectivait continuellement contre les prêtres du Seigneur, ne trouvant pas de prétexte plus fécond pour ses dérisions et ses persécutions que les évêques des églises : l'un, selon lui, était léger ; l'autre superbe ; l'autre débauché ; l'autre trop riche ; il ne haïssait rien tant que les églises. Il disait ordinairement : – Voici que notre fisc est appauvri ; nos richesses ont passé aux églises. – Et en se plaignant ainsi, il annulait souvent des donations faites au clergé. »

On le voit, la tradition ultramontaine n'a pas varié : ambition effrénée, cupidité implacable…

Que pouvaient faire les évêques contre l'invasion des Franks, dites-vous ? Ils devaient imiter le patriotique héroïsme des Druides, qu'ils ont fait périr jusqu'au dernier dans les supplices !… Oui, la croix d'une main, l'étendard gaulois de l'autre, les évêques, au lieu de prêcher une guerre de religion et de pillage contre les *ariens*, devaient prêcher la guerre nationale contre les Franks, la guerre de l'indépendance, cette guerre sainte, trois fois sainte, du Peuple qui défend son foyer, sa famille, son pays et son Dieu !… Que pouvaient faire les évêques ?… Appeler aux armes la vieille Gaule au nom de la Patrie et de la Foi chrétienne menacées par les

barbares !…

Oh ! alors, à cette voix véritablement divine, les Peuples se soulevaient en masse, et comme au jour de la sublime influence druidique, les *Vercingétorix*, les *Marik*, les *Civilis*, les *Sacrovir*, les *Vindex*, héros patriotes, auraient surgi du flot populaire ; vieillards, femmes, enfants, comme aux jours de l'invasion romaine, auraient marché à l'ennemi ; lances, épées, fourches, faux, pierres, bâtons, tout eût servi d'armes. Les Barbares étaient refoulés hors des frontières ; l'indépendance de la Gaule sauvée, la doctrine évangélique acclamée de nouveau, dans l'enthousiasme du plus saint des triomphes, celui d'un Peuple libre triomphant de l'oppression étrangère !… Alors des débris du monde païen et barbare s'élevait pure, fière, radieuse, la société nouvelle réalisant enfin ce vœu suprême de Jésus : Liberté ! Égalité ! Fraternité !

Mais non, les évêques ne l'ont pas voulu ! Leur alliance sacrilège avec les Franks a coûté à nos pères esclaves, serfs ou vassaux, quatorze siècles d'ignorance, de douleurs et de misères… Mais qu'importait aux princes de l'Église catholique ? Ils dominaient les Peuples par les rois, savouraient l'orgueil de leur toute-puissance, riaient des sots qu'ils épouvantaient, jouissaient des biens de la terre, en ne se plongeant que trop souvent dans la débauche, la crapule et les plus sanglants excès !…

Est-ce exagération que de parler ainsi ? Empruntons à Grégoire de Tours, évêque lui-même, quelques portraits d'évêques de son temps. « L'évêque *Priscus*, qui avait succédé à Sacerdos (évêque de Lyon), d'accord avec Suzanne, son épouse(2), se mit à persécuter et à faire périr plusieurs de ceux qui avaient été dans la familiarité de son prédécesseur. Le tout par malice et uniquement par jalousie de ce qu'ils lui avaient été attachés ; lui et sa femme se répandaient en blasphèmes contre le saint nom de Dieu, et malgré la coutume observée depuis longtemps de ne permettre l'entrée de la maison épiscopale à aucune femme, celle de Priscus entrait dans sa chambre avec des jeunes filles. » (Grégoire de Tours, L. IV, p. 105.)

« Palladius, comte de la ville de Javols en Auvergne, disait à l'évêque P*arthénius*, qu'il accusait de sodomie : – Où sont-ils tes maris, avec lesquels tu vis dans le désordre et l'infamie ? »

« *Felix*, évêque de Nantes, était d'une jactance et d'une avidité extrêmes ; mais je m'arrête pour ne pas lui ressembler. » (Liv. V, p. 183).

« Les gens de Langres, après la mort de Sylvestre, demandèrent un autre évêque ; on leur donna *Pappol*, autrefois archidiacre d'Autun. Au rapport de plusieurs, il commit beaucoup d'iniquités ; mais nous n'en dirons rien pour qu'on ne nous croie pas détracteurs de nos frères. » (Liv. V, p. 189.)

« … Le mari accusa vivement l'évêque Bertrand. – Tu as enlevé, dit-il, ma femme et ses esclaves, et ce qui ne convient point à un évêque, vous vous livrez honteusement à l'adultère, toi avec mes servantes, elle avec tes serviteurs – Alors le roi, transporté de colère, exigea de l'évêque la promesse de rendre la femme à son mari. » (Liv. IX, p. 349, v. 3.)

« La ville de Soissons avait pour évêque *Droctigisill*, qui, par excès de boisson, avait perdu la raison depuis quatre ans. » (liv. IX, p. 359, v. 3)

« *Sunigésill*, livré à la torture, avoua qu'*Égidius*, évêque de Reims, avait été complice de Raukhing dans le projet de tuer le roi Childebert (la complicité fut prouvée.) L'on trouva dans le trésor de cet évêque, des masses considérables d'or et d'argent, fruit de son iniquité. » (P. 4, liv. X, p. 97.)

« L'évêché de Paris fut donné à un marchand nommé *Eusèbe*, qui, pour obtenir l'épiscopat, fit de nombreux présents. » (T. IV, p. 113.)

« *Berthécram*, évêque de Bordeaux, et *Pallado*, évêque de Sens, avaient souvent trompé le roi par leurs fourberies. Dans la suite, *Pallado* et *Berthécram* s'emportèrent l'un contre l'autre et se reprochèrent mutuellement un grand nombre d'adultères et de fornications. Ils se traitèrent aussi de parjures. Cela donna à rire à plusieurs. » (Liv. VIII, p. 139).

« L'abbé *Dagulf* commettait à chaque instant des vols et des meurtres, et se livrait à l'adultère avec une extrême dissolution. Épris de passion pour la femme de son voisin, il chercha tous les moyens d'attirer cet homme dans son monastère pour le tuer. » (Liv. VIII, p. 179, t. 3.)

« *Badegesil*, évêque du Mans, était un homme très-dur au peuple ; qui enlevait de force ou pillait le bien d'autrui ; il avait une femme nommée *Magnatrude*, encore plus méchante et plus cruelle que lui, et qui par de détestables conseils, excitait sa cruauté naturelle, et le poussait à commettre des crimes. *Cette femme coupa souvent à des hommes les parties naturelles et la peau du ventre, et brûla à des femmes avec des lames rougies au feu les parties*

les plus secrètes de leurs corps. » (Liv. VIII, p. 231, tom. 3.)

« Le neveu de l'évêque, ayant fait mettre l'esclave à la torture, il dévoila toute l'affaire : – J'ai reçu, dit-il, pour commettre le crime cent sous d'or de la reine Frédégonde, cinquante de l'évêque *Mélanthius* et cinquante autres de l'archidiacre de la ville. » (T. 3, liv. VIII, p. 235.)

« *Salone* et *Sagittaire* furent évêques, le premier d'Embrun, le second de Gap ; mais une fois en possession de l'épiscopat, ils commencèrent à se signaler avec une fureur insensée, par des usurpations, des meurtres, des adultères et d'autres excès ; quittant la table au lever de l'aurore, ils se couvraient de vêtements moelleux et dormaient ensevelis dans le vin et le sommeil jusqu'à la troisième heure du jour. Ils ne se faisaient pas faute de femmes pour se souiller avec elles. » (Liv. V, p. 263.)

« L'évêque *Oconius* était adonné au vin outre mesure ; il s'enivrait souvent d'une manière si ignoble qu'il ne pouvait faire un pas. » (Liv. V, p. 313).

« Nous avons appris, – dit le concile de 589, – que les évêques traitent leurs paroisses non épiscopalement, mais *cruellement*. Et tandis qu'il a été écrit : Ne dominez pas sur l'héritage du Seigneur, mais rendez-vous les modèles du troupeau, *ils accablent* leurs diocèses de *pertes* et d'*exactions*. »

Un autre concile, tenu en 675, dit :

« Il ne convient pas que ceux qui ont déjà obtenu les degrés ecclésiastiques, c'est-à-dire les prêtres, soient sujets *à recevoir des coups*, si ce n'est pour des choses graves ; il ne convient pas que chaque évêque, à son gré et selon qu'il lui plaît, *frappe de coups et fasse souffrir ceux qui lui sont soumis.* »

Un autre concile de 527 : – « Il nous est parvenu que certains évêques *s'emparent des choses données par les fidèles aux paroisses* ; de sorte qu'il ne reste rien ou presque rien aux églises. »

Le concile de 633 est non moins formel : « Ces évêques, ainsi que l'a prouvé une enquête, *accablent d'exactions leurs églises paroissiales, et pendant qu'ils vivent eux-mêmes avec un riche superflu*, il est prouvé qu'ils ont réduit presque à la ruine certaines basiliques. Lorsque l'évêque visite son diocèse, qu'il ne soit à charge à personne par la multitude de ses serviteurs, et que le nombre de ses voitures ne soit pas de plus de cinq. »

M. Guizot, dans son admirable ouvrage : *Histoire de la*

civilisation en France, après avoir cité des preuves nombreuses, irréfragables de la hideuse cupidité de l'épiscopat et de son implacable ambition, ajoute : « En voilà plus qu'il n'en faut sans doute pour prouver l'oppression et la résistance, le mal et la tentation d'y porter remède ; la résistance échoua, le remède fut inefficace ; *le despotisme épiscopal continua de se déployer* ; aussi au commencement du septième siècle, l'Église était tombée dans un *état de désordre presque égal à celui de la société civile*… Une foule d'évêques *se livraient aux plus scandaleux excès* ; maîtres des *richesses toujours croissantes* de l'Église, rangés au nombre des grands propriétaires, ils en adoptaient les intérêts et les mœurs ; *ils faisaient contre leurs voisins des expéditions de violence et de brigandage*, etc., etc. » (P. 396, v. 1.)

« *Cautin*, devenu évêque, se conduisit de manière à exciter l'exécration générale ; il s'adonnait au vin outre mesure, et souvent il se plongeait tellement dans l'ivresse, que quatre hommes avaient peine à l'emporter de table. Il en devint épileptique ; il était en outre excessivement livré à l'avarice, et quelle que fût la terre dont les limites touchaient à la sienne, il se croyait mort s'il ne s'appropriait pas quelque partie des biens de ses voisins, l'enlevant aux plus forts par des procès et des querelles, l'arrachant aux plus faibles par la violence. » (L. IV, p. 29, v. 2.)

Dans son amour pour le bien d'autrui, l'évêque *Cautin* fit un autre tour fort longuement raconté par saint Grégoire. Il s'agissait d'un prêtre nommé *Anastase*, qui, par une charte de la reine Clotilde, possédait une propriété ; ce bien, l'évêque Cautin le convoita ; il le demanda à Anastase ; celui-ci refusa de se déposséder ; l'évêque l'attire alors chez lui sous un prétexte, le renferme et lui signifie qu'il le laissera mourir de faim s'il ne lui abandonne ses titres de propriété ; Anastase persiste dans ses refus ; alors, dit Grégoire de Tours :

« Anastase est remis à des gardiens et condamné par Cautin, s'il ne remet les chartes, à mourir de faim ; dans la basilique de saint Cassius, martyr, était une crypte antique et profonde ; là se trouvait un vaste tombeau de marbre de Paros, où avait été déposé le corps d'un grand personnage dans le sépulcre. Anastase (par l'ordre de Cautin) est enseveli avec le mort ; on met sur lui une pierre qui servait de couvercle au sarcophage, et on place des gardes à l'entrée du souterrain. »

Entre autres détails que donne Grégoire de Tours sur cette

torture atroce, il cite celui-ci :

« … Des os du mort, – c'est Anastase qui le racontait ensuite, – s'exhalait une odeur pestilentielle, et il aspirait, non-seulement par la bouche et par les narines, mais, si j'ose le dire, par les oreilles même cette atmosphère cadavéreuse. » (L. IV, p. 31)

Au bout de quelques heures, Anastase put soulever la pierre du sépulcre, appela à son aide, et fut délivré. Quant à l'évêque Cautin, il songea à d'autres tours, et conserva bel et bien son évêché.

Certes, il y eut des évêques purs de ces crimes abominables ; mais les plus purs de ces prêtres achetaient, vendaient, exploitaient des esclaves, crime inexpiable pour un prêtre du Christ ; aucune puissance humaine, morale ou physique, ne pouvait les forcer à conserver leur prochain en esclavage ; mais les plus purs de ces prêtres étaient enrichis des dépouilles ensanglantées de leurs concitoyens ; mais les plus purs de ces prêtres se rendaient complices des conquérants pour asservir la Gaule, leur patrie ; mais le nombre de ces évêques, moins coupables que l'universalité de leurs confrères, était bien minime. Citons encore l'histoire :

« La religion, – écrivait saint Boniface au pape Zacharie, – est partout foulée aux pieds ; les évêchés sont *presque toujours donnés* à des laïques avides de richesses, on à *des prêtres débauchés et prévaricateurs* qui en jouissent selon le monde. J'ai trouvé, parmi les diacres, des hommes habitués dès l'enfance *à la débauche, à l'adultère, aux vices les plus infâmes ; ils ont dans leur lit, pendant la nuit, quatre ou cinq concubines et même davantage* ; tout récemment on a vu des gens de cette espèce monter ainsi de grade en grade jusqu'à l'*épiscopat…*, etc., etc. »

Vous avez eu et vous aurez connaissance, chers lecteurs, des crimes et des mœurs de ces rois franks, *nos premiers rois de droit divin*, ainsi que disent les royalistes et les ultramontains ; quant aux mœurs des seigneurs ducs et des seigneurs comtes franks, leurs compagnons de pillage, de viol et de massacre, nous emprunterons au hasard à Grégoire de Tours quelques traits caractéristiques des habitudes de nos doux conquérants :

« Le comte *Amal* s'éprit d'amour pour une jeune fille de condition libre ; quand vint la nuit, pris de vin, il envoya des serviteurs chargés d'enlever la jeune fille et de l'amener dans son lit. Comme elle résistait, on la conduisit de force dans la demeure

du comte, et comme ou lui donnait des soufflets, le sang coulait à flots de ses narines, et le lit du comte en fut tout rempli ; lui-même lui donna des coups de poing, des soufflets et autres coups ; puis il la prit dans ses bras et s'endormit accablé par le sommeil. » (L. IX, p. 331).

Un autre de ces seigneurs franks, amis et complices des évêques, le duc *Runking*, était plus inventif et plus recherché dans ses cruautés :

« Si un esclave tenait devant lui un cierge allumé, comme c'est l'usage pendant son repas, il lui faisait mettre les jambes à nu et le forçait d'y serrer avec force le flambeau jusqu'à ce qu'il fût éteint ; quand on l'avait rallumé, il faisait recommencer jusqu'à ce que les jambes de l'esclave fussent toutes brûlées. » (L. V., p. 175).

Une autre fois, on lui demanda de ne pas séparer deux de ses esclaves, un jeune homme et une jeune fille qui s'aimaient : « – Il le promet, et les fait enterrer tous deux vivants, disant : *Je ne manque pas au serment que j'ai fait de ne pas les séparer*. » (Ibid., V., p. 177.)

Je vais donc tâcher, chers lecteurs, dans le récit suivant, de retracer à vos yeux cette funeste période de notre histoire : *la conquête de la Gaule par l'invasion franque, appelée, soutenue par les évêques*. Ce récit nous le ferons moins encore au point de vue de la fondation de la royauté *de droit divin* et de l'énorme puissance de l'Église, qu'au point de vue de l'asservissement, des douleurs, des misères du peuple. Hélas ! ce peuple gaulois que nous avons vu jadis sous l'influence druidique, si fier, si vaillant, si intelligent, si patriote, si impatient du joug de l'étranger, nous allons le retrouver déchu de ses mâles et patriotiques vertus des temps passés, hébété, craintif, soumis devant les Franks et les évêques ; il n'a plus de Gaulois que le nom, et ce nom, il ne le conservera pas longtemps. Aux lueurs divines de l'Évangile émancipateur, vers lesquelles ce peuple a d'abord couru confiant et crédule à la voix des premiers apôtres prêchant l'égalité, la fraternité, la communauté, ont succédé pour lui les menaçantes ténèbres de l'obscurantisme, mettant le salut au prix de l'ignorance, de l'asservissement et de la douleur. Le souffle mortel, cadavéreux de l'Église romaine, a glacé ce noble peuple jusque dans la moelle des os, refroidi son sang, arrêté les battements de son cœur, autrefois palpitant d'héroïsme et d'enthousiasme, à ces mots sacrés : patrie et liberté. Cependant, pour quelque temps encore, l'antique patriotisme de la vieille Gaule s'est réfugié dans un coin

de ce vaste pays, l'indomptable Bretagne, encore toute imbue de la foi druidique, si étroitement liée au sentiment d'indépendance et de nationalité, mais rajeunie, vivifiée par l'idée purement chrétienne et libératrice, l'indomptable Bretagne *avec ses dolmens surmontés de la croix*, avec *ses vieux chênes druidiques greffés de christianisme*, ainsi que l'ont dit les historiens, résista seule, résistera seule jusqu'au huitième siècle, luttant contre *la Gaule*… Que disons-nous ! les conquérants lui ont, hélas ! volé jusqu'à son nom ! résistera seule, luttant contre la FRANCE *royale et catholique*. Ceci, comme toutes les leçons de l'histoire, porte en soi, un grave enseignement. L'Église de Rome a de tout temps été fatale, mortelle à la liberté des peuples ; voyez même à cette heure, les états purement catholiques ne sont-ils pas encore plus ou moins asservis, la Pologne, la Hongrie, l'Irlande, l'Espagne ? dites quel est leur sort ? Et cet abominable système d'abrutissement superstitieux et d'esclavage, le parti absolutiste et ultramontain rêve encore de nous l'imposer. N'avez-vous pas entendu à la tribune un représentant de ce parti demander *une expédition de Rome à l'intérieur de la France* ? N'entendez-vous pas chaque jour les nombreux journaux de ce parti répéter, selon le mot d'ordre des ennemis de la révolution et de la république, « *la société menacée* n'a plus de salut que dans l'antique monarchie de droit divin, soutenue par une religion d'État puissamment organisée, et au besoin défendue par une formidable armée étrangère. Écoutez les absolutistes ultramontains, que disent-ils tous les jours ? *Nous aimons mieux les Cosaques que la République*. »

Oui, le jésuite pour anéantir l'âme, le Cosaque pour garrotter le corps, l'inquisiteur pour appliquer la torture ou la mort aux mécréants rebelles, voilà l'idéal de ce parti qui n'a pas changé depuis quatorze siècles, tel est son désir, tel est son espoir dans sa réalité brutale. Un de nos amis, causant un jour avec un des plus fougueux champions du parti clérical, lui disait :

« – Je vous crois fort peu patriote ; cependant, avouez que vous ne verriez pas sans honte une nouvelle invasion étrangère occuper la France… votre pays, puisque, après tout, vous êtes Français ?…

« – Je ne suis pas plus Français qu'Anglais ou Allemand, – répondit l'ultramontain avec un éclat de rire sardonique, – je suis citoyen des États de l'Église ; mon souverain est à Rome, seule capitale du monde catholique ; quant à *votre* France, je verrais sans déplaisir les Cosaques chargés de la police en ce pays, ils n'entendent point le français, l'on ne pourrait les pervertir, comme

on a malheureusement perverti notre armée. »

Voilà donc le dernier mot du parti clérical et absolutiste : appeler de tous ses vœux l'invasion des Cosaques, de même qu'il y a quatorze siècles, il appelait, par la voix des évêques, l'invasion des Franks…

Qui sait ? quelque nouveau *saint Rémi* rêve peut-être à cette heure, sous sa cagoule, le baptême de l'hérétique Nicolas de Russie dans la basilique de Notre-Dame de Paris, espérant dire à son tour à l'autocrate du Nord : « *Courbe la tête, fier Sicambre*… te voici catholique, partageons-nous la France… »

Nous allons donc tâcher, chers lecteurs, de vous montrer *au vrai* quel a été le berceau de la monarchie de droit divin et de la terrible puissance de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Eugène SUE,

Représentant du Peuple.

18 septembre 1850.

LA GARDE DU POIGNARD

KARADEUK-LE BAGAUDE ET RONAN-LE VAGRE

PROLOGUE. – LES KORRIGANS – 375-529.

Le vieil Araïm. – Danse magique des Korrigans *et des* Dûs. *– Le colporteur. – Le roi Hlod-Wig et ses crimes. – Sa femme Chrotechild. – La basilique des saints apôtres à Paris.* – Bagaudes *et* Bagaudie. *– Karadeuk, favori du vieil Araïm, veut rencontrer les Korrigans. – Ce qu'il en advient.*

Ils ont parfois la vie longue, les descendants du bon Joel, qui vivait en ces mêmes lieux, près les pierres sacrées de la forêt de Karnak, il y a cinq cent cinquante ans et plus.

Oui, ils ont parfois la vie longue, les descendants du bon Joel, puisque moi, qui aujourd'hui écris ceci dans ma soixante-dix-septième année, j'ai vu mourir, il y a cinquante-six ans, mon grand père *Gildas*, alors âgé de quatre-vingt-seize ans… après avoir écrit dans sa première jeunesse, sur notre légende, les dernières lignes tracées avant celles-ci.

Mon grand-père Gildas a vu mourir son fils *Goridek* (mon père) ; j'avais dix ans lorsque je l'ai perdu ; neuf ans après, mon aïeul est mort… Plus tard, je me suis marié ; j'ai survécu à ma femme *Martha*, et j'ai vu mon fils *Jocelyn* devenir père à son tour : il a aujourd'hui une fille et deux garçons : la fille s'appelle *Roselyk* ; elle a dix-huit ans ; l'aîné des garçons, *Kervan*, a trois ans de plus que sa sœur ; le plus jeune, *Karadeuk*, mon favori, a dix-sept ans.

Lorsque tu liras ceci, mon fils Jocelyn, tu diras sans doute :

« Pourquoi donc mon bisaïeul Gildas n'a-t-il écrit rien autre chose dans notre chronique que la date de la mort de son père *Amaël* ? Pourquoi donc mon grand-père Goridek n'a-t-il rien écrit non plus ? Pourquoi donc enfin mon père *Araïm* a-t-il attendu si tard… si tard… pour accomplir le vœu du bon Joel, notre ancêtre ? »

À ceci, mon fils Jocelyn, je répondrai :

Ton bisaïeul Gildas avait l'horreur des écritoires et des parchemins ; de plus, ainsi que son père Amaël, il avait coutume de remettre toujours au lendemain ce qu'il pouvait se dispenser de faire le jour. Sa vie de laboureur n'était d'ailleurs ni moins

paisible, ni moins laborieuse que celle de nos pères. Depuis la descendance de Scanvoch, revenu au berceau de notre famille, après qu'un grand nombre de nos générations en avaient été éloignées par les dures vicissitudes de la conquête romaine et de l'esclavage antique, ton bisaïeul Gildas disait d'habitude à mon père :

« J'aurai toujours le temps d'ajouter quelques lignes à notre légende ; et puis, il me paraît (et c'est sottise, je l'avoue,) qu'écrire : *J'ai vécu*, cela ressemble beaucoup à écrire : *Je vais mourir*… Or, moi, je suis si heureux, que je tiens à la vie ni moins ni plus que les huîtres de nos côtes tiennent à leurs rochers. »

Et voici comment, de demain en demain, ton bisaïeul Gildas est arrivé jusqu'à quatre-vingt-seize ans sans avoir augmenté d'un mot l'histoire de notre famille… Alors, se voyant mourir, il m'a dit :

– Mon enfant, tu écriras seulement ceci sur notre légende :

« Mon grand-père Gildas et mon père Goridek (puisque j'ai survécu à mon fils) ont vécu dans notre maison, calmes, heureux, en bons laboureurs, fidèles à l'amour de la vieille Gaule et à la foi de leurs pères, bénissant Hésus de les avoir fait naître et mourir au fond de la Bretagne, seule province où depuis tant d'années l'on n'aie presque jamais ressenti les secousses qui ébranlent le reste de la Gaule, car ces agitations viennent mourir aux frontières impénétrables de l'Armorique bretonne, comme les vagues furieuses de notre Océan viennent se briser au pied de nos rocs de granit. »

Or, mon fils Jocelyn, voici pourquoi ni ton aïeul, ni son fils Goridek, mort avant son père, n'ont pas écrit un mot sur nos parchemins.

« – Et pourquoi, – diras-tu, – vous, Araïm vous, mon père, si vieux déjà, ayant fils et petit-fils, pourquoi avez-vous payé si tard votre tribut à notre chronique ? »

– Il y a deux raisons à ce retard, mon fils Jocelyn : la première est que je n'avais pas assez à dire, la seconde est que j'aurais eu trop à dire.

« – Bon, – penseras-tu en lisant ceci, – le vieux Araïm a trop attendu pour écrire… Hélas ! le grand âge a troublé la raison du digne homme ; ne dit-il pas avoir à la fois *trop* et *trop peu* à raconter ? est-ce raisonnable ? S'il a trop, il a assez… s'il n'a pas assez, il n'a point trop… »

– Attends un peu, mon garçon… ne te hâte pas de croire que le bon grand-père tombe en enfance… Or, voilà comment j'ai à la fois *trop* et *point assez* à écrire ici.

En ce qui touche ma vie à moi, vieux laboureur, je n'ai pas, non plus que nos aïeux, depuis Scanvoch, assez à raconter ; car, en vérité, voyez un peu l'intéressant et beau récit :

L'an passé les semailles d'automne ont été plus plantureuses que les semailles d'hiver ; cet an-ci, c'est le contraire ; ou bien, la grande *taure* noire donne quotidiennement six pintes de plus de lait que la grosse *taure* poil de loup ; ou bien, l'aignelée de janvier est plus laineuse que l'aignelée de mars de l'an dernier ; ou bien encore, l'an passé, le froment était si cher, si cher, qu'un *muids* de blé vieux se vendaient *douze à treize deniers*(3) ; de ce temps-ci, le prix des bestiaux et des volailles va toujours augmentant, puisque nous payons maintenant un bœuf de travail *deux sous d'or*(4) ; une bonne vache laitière, *un sou d'or* ; un bon cheval de trait, *six sous d'or*… Voire encore : notre descendance ne sera-t-elle point fort aise de savoir qu'en ce temps-ci un bon porc, très en chair, vaut, en automne, *douze deniers*(5), ni plus ni moins qu'un maître bélier ? et que notre dernière bande d'oies grasses a été vendue cet hiver, au marché de Vannes, *une livre d'argent pesant*(6) ? La voilà-t-il pas bien avisée, notre descendance, quand elle saura que les journaliers que nous prenons en la moisson, nous les payons un denier par jour(7) ? Oui, voilà-t-il pas de beaux et curieux récits à lui laisser, à notre race ?

D'autre part, en sera-t-elle plus fière, quand je lui dirai : Ce qui fait ma fierté, à moi, c'est de penser qu'il n'y a point de plus fin laboureur que mon fils Jocelyn, de meilleure ménagère que sa femme *Madalèn*, de plus douce créature que ma petite-fille Roselyk, de plus beaux et de plus hardis garçons que mes petits-fils Kervan et Karadeuk ; celui-ci surtout, le dernier né, mon favori, un vrai démon de gentillesse et de courage… Il faut le voir, à dix-sept ans, dompter les poulains sauvages de nos prairies, plonger dans la mer comme un poisson, ne pas perdre une flèche sur dix lorsqu'il tire au vol des corbeaux de mer sur la grève pendant la tempête… et quand il vous manie le *pèn-bas*, notre terrible bâton breton… voire cinq ou six soldats, armés de lances ou d'épées, auraient plus de horions que de plaisir s'ils s'y frottaient, au pèn-bas de mon Karadeuk… Il est si robuste, si agile, si dextre ! et puis si beau, avec ses cheveux blonds coupés en rond, tombant sur le col de sa saie gauloise ; ses yeux bleus de mer et ses

bonnes joues hâlées par l'air des champs et l'air marin !…

Non, par les glorieux os du vieux Joel ! non, il ne pouvait être plus fier de ses trois fils : Guilhern, le laboureur ; Mikaël, l'armurier ; Albinik, le marin ; et de sa douce fille Hêna, la vierge de l'île de Sên, île aujourd'hui déserte, qu'en ce moment, à travers ma fenêtre, je vois là-bas, là-bas… en haute mer, noyée dans la brume… Non, le bon Joel ne pouvait être plus fier de sa famille que moi, le vieil Araïm, je ne suis fier de mes petits-enfants !… Mais ses fils, à lui, ont vaillamment combattu ou sont morts pour la liberté ; mais sa fille Hêna, dont le saint et doux nom a été jusqu'à aujourd'hui chanté de siècle en siècle, a offert vaillamment sa vie à Hésus pour le salut de la patrie, tandis que les enfants de mon fils mourront ici, obscurs comme leur père, dans ce coin de la Gaule ; libres du moins ils mourront, puisque les Franks barbares, deux fois venus jusqu'aux frontières de notre Bretagne, n'ont osé y pénétrer : nos épaisses forêts, nos marais sans fonds, nos rochers inaccessibles, et nos rudes hommes, soulevés en armes à la voix toujours aimée de nos druides chrétiens ou non chrétiens, ont fait reculer ces féroces pillards, maîtres pourtant de nos autres provinces depuis près de quinze ans.

Hélas ! elles se sont enfin réalisées après deux siècles, les sinistres divinations de la sœur de lait de notre aïeul Scanvoch. Victoria la Grande ne l'a que trop justement prédit… les Franks ont depuis longtemps conquis et asservi la Gaule, moins notre Armorique, grâce aux dieux…

Voilà pourquoi le vieux Araïm pensait que, comme père et comme Breton, son obscur bonheur ne méritait pas d'être relaté dans notre chronique, et qu'il avait, hélas ! trop à écrire comme Gaulois… N'est-ce point *trop*, que d'écrire la défaite, la honte, l'esclavage de notre patrie commune, quoique nous soyons ici à l'abri des malheurs qui écrasent ailleurs nos frères ?

« – Alors, – diras-tu, mon fils Jocelyn, – puisque le vieil Araïm a *trop* et *pas assez* à écrire dans cette légende, pourquoi avoir commencé ce récit plutôt aujourd'hui qu'hier ou demain ? »

Voici ma réponse, mon fils : Lis le récit suivant, que j'écris en ce moment, à la tombée de ce jour d'hiver, pendant que toi, ta femme et tes enfants, vous vous préparez à la veillée dans la grande salle de la métairie, attendant le retour de mon favori Karadeuk, parti à la chasse au point du jour pour rapporter une pièce de venaison… Lis ce récit, il te rappellera la soirée d'hier,

mon fils Jocelyn, et t'apprendra aussi ce que tu ignores… et ensuite tu ne diras plus :

« – Pourquoi le bonhomme Araïm a-t-il écrit ceci aujourd'hui plutôt qu'hier où demain. »

*

* *

La neige et le givre de janvier tombent par rafales, le vent siffle, la mer gronde au loin et se brise jusque sur les pierres sacrées de Karnak… Il est quatre heures, pourtant voici déjà la nuit : le bétail affouragé est renfermé dans les chaudes étables ; les portes de la cour de la métairie sont closes, de peur des loups rôdeurs ; un grand feu flambe au foyer de la salle ; le vieux Araïm est assis dans son siège à bras, au coin de la cheminée, son grand chien fauve, à tête blanchie par l'âge, étendu à ses pieds… le bonhomme travaille à un filet pour la pêche ; son fils Jocelyn charonne un manche de charrue ; Kervan ajuste des attèles neuves à un joug ; Karadeuk aiguise sur une pierre de grès la pointe de ses flèches : la tempête durera jusqu'au matin et davantage, car le soleil s'est couché tout rouge derrière de gros nuages noirs qui enveloppaient l'île de Sên comme un brouillard. Or, quand le soleil se couche ainsi, et que le vent souffle de l'ouest, la tempête dure deux, trois, et parfois quatre ou cinq jours. Le lendemain matin Karadeuk ira donc tirer des corbeaux de mer sur la grève, quand ils raseront de leurs fortes ailes les vagues en furie… C'est le plaisir de ce garçon ; il est si adroit, mon petit-fils Karadeuk, il est si bon archer, mon favori… Pendant qu'il affûte ses flèches, sa mère et sa sœur Roselyk vont activement de çà, de là, préparant la table et les mets pour le repas du soir.

La mer gronde au loin comme un tonnerre, le vent souffle à ébranler la maison, le givre tombe dans la cheminée. Gronde, tempête ! souffle, vent de mer ! tombe, givre et neige ! Oh ! qu'il fait bon, qu'il fait bon d'entendre rugir cet ouragan, chargé de frimas, lorsqu'en famille on est joyeusement réuni dans sa maison autour d'un foyer flambant !

Et puis, les jeunes garçons et leurs sœurs disent à demi-voix de ces choses qui les font à la fois frissonner et sourire ; car, en vérité, depuis cent ans, on dirait que tous les lutins et toutes les fées de la Gaule se sont réfugiés en Bretagne… N'est-ce pas encore un plaisir que d'ouïr à la veillée, durant la tempête, ces merveilles, auxquelles on croit toujours un peu quand on ne les a point vues,

et bien plus encore quand on les a vues ?

Et voici ce qu'ils se disaient, ces enfants, mon petit-fils Kervan commence en secouant la tête :

– Un voyageur égaré qui passerait cette nuit près la caverne de Penmarch entendrait, plus qu'il ne le voudrait, résonner les marteaux…

– Oui, les marteaux qui tombent en mesure, pendant que ces marteleurs du diable chantent leur chanson, dont le refrain est toujours : *Un, deux, trois, quatre, cinq, six, lundi, mardi, mercredi*…

– Ils ont même ajouté, dit-on : *Jeudi, vendredi* et *samedi*, jamais *dimanche*, le jour de la messe… des chrétiens(8).

– Bien heureux encore est le voyageur, si les petits Dûs, quittant leurs marteaux de faux-monnayeurs pour la danse, ne le forcent pas à se mêler à leur ronde jusqu'à ce que pour lui mort s'ensuive…

– Quels dangereux démons pourtant, que ces nains, hauts de deux pieds… Il me semble les voir, avec leur figure vieillotte et ratatinée, leurs griffes de chat, leurs pieds de bouc et leurs yeux flamboyants : c'est à frissonner… rien que d'y penser…

– Prends garde, Roselyk, en voici un sous la huche… prends garde…

– Que tu es imprudent de rire ainsi des Dûs, mon frère Karadeuk ! ils sont vindicatifs… je suis toute tremblante… j'ai failli laisser tomber ce plat…

– Moi, si je rencontrais une bande de ces petits bonshommes, je vous en prendrais deux ou trois paires que je lierais par les pattes comme des chevreaux… et en route pour quelque fondrière bien profonde…

– Oh ! toi, Karadeuk, tu n'as peur de rien…

– Il faut rendre justice aux petits Dûs, s'ils font de la fausse monnaie dans les cavernes de *Pen-March*, on les dit très-bons maréchaux et sans pareils pour la ferrure des chevaux.

– Oui… fiez-vous-y ; dès qu'un cheval a été ferré par l'un de ces nains du diable, il jette du feu par les naseaux, et de courir… de courir sans plus jamais s'arrêter… ni jour ni nuit ; voyez un peu la figure de son cavalier !

– Mes enfants, quelle tempête ! quelle nuit !

– Bonne nuit pour les petits Dûs, ma mère ; ils aiment l'orage et les ténèbres, mais mauvaise pour les jolies petites Korrigans(9) qui n'aiment que les douces nuits du mois de mai…

– Certes, moi, j'ai grand'peur des petits Dûs noirs, velus, griffus, avec leur bourse de fausse monnaie à la ceinture, et leur marteau de forgeron sur l'épaule ; mais j'aurais plus grand'peur encore de rencontrer au bord d'une fontaine solitaire une Korrigan, haute de deux pieds, peignant ses blonds cheveux, dont elles sont si glorieuses en se mirant dans l'eau claire.

– Quoi ! peur de ces jolies petites fées, mon frère Kervan ! moi, au contraire, souvent j'ai tâché d'en rencontrer. On assure qu'elles se rassemblent à la fontaine de *Lyrwac'h-Hèn*, au plus épais du grand bois de chênes qui ombragent un dolmen… trois fois j'y suis allé… trois fois je n'ai rien vu…

– Heureusement pour toi tu n'as rien vu, Karadeuk ; Caron dit que c'est toujours près des pierres sacrées que se réunissent les Korrigans pour leurs danses nocturnes : malheur à qui les rencontre…

– Il paraît qu'elles sont fort curieuses de musique, et qu'elles chantent comme des rossignols.

– Et qu'elles sont gourmandes ?

– Les Korrigans, gourmandes ?

– Comme des chattes… oui, Karadeuk, tu as beau rire… tu dois me croire, je ne suis point menteuse : le bruit court que dans leurs fêtes de nuit elles étendent sur le gazon, toujours au bord d'une fontaine, une nappe blanche comme la neige, et tissée de ces légers fils blancs qu'on voit l'été sur les prairies. Au milieu de la nappe, elles mettent une coupe de cristal, remplie d'une liqueur merveilleuse, qui répand une clarté si vive, si vive qu'elle sert de flambeau à ces fées… L'on ajoute qu'une goutte de cette liqueur rendrait aussi savant que Dieu(10).

– Et que mangent-elles sur leur nappe d'un blanc de neige, les Korrigans ? le sais-tu, Karadeuk, toi qui les aimes tant ?

– Chères petites ! leur corps rose et transparent, à peine haut de deux pieds, n'est pas gros à nourrir… Ma sœur Roselyk les dit gourmandes… Que mangent-elles donc ? le suc des fleurs de nuit, servies sur des feuilles d'*herbe d'or* ?

– L'herbe d'or ?… cette herbe magique qui, si on la foule par mégarde, vous endort et vous donne connaissance de la langue

des oiseaux(11).

– Celle-là même.

– Et que boivent-elles, les Korrigans ?

– La rosée des nuits dans la coquille azurée des œufs du roitelet… voyez-vous les ivrognesses ? Mais au moindre bruit humain… tout s'évanouit, et elles disparaissent dans la fontaine pour retourner au fond de l'onde, dans leur palais de cristal et de corail… c'est afin de pouvoir se sauver ainsi qu'elles restent toujours au bord des eaux. Ô gentilles naines… belles petites fées… ne vous verrai-je donc jamais ! je donnerais dix ans, vingt ans de ma vie pour rencontrer une Korrigan !…

– Karadeuk, ne faites pas de ces vœux impies par une pareille nuit de tempête… cela porte malheur… jamais je n'ai entendu la mer en furie gronder ainsi… c'est comme un tonnerre…

– Ma bonne mère, je braverais nuit, tempête et tonnerre pour voir une Korrigan…

– Taisez-vous, méchant enfant… vous m'effrayez… ne parlez pas ainsi… c'est tenter Dieu !

– Quel aventureux et hardi garçon tu fais, mon petit-fils…

– Grand-père, blâmez donc aussi mon frère Karadeuk, au lieu de l'encourager dans ses désirs périlleux… Ne savez-vous pas…

– Quoi ! ma blonde Roselyk ?

– Hélas ! grand-père, les Korrigans volent les enfants des pauvres femmes, et mettent à leur place de petits monstres ; la chanson le dit.

– Voyons la chanson, ma Roselyk.

– La voici, grand-père :

*

* *

« – *Mary,* la belle, est bien affligée ; elle a perdu son petit *Laoïk* ; la Korrigan l'a emporté.

*

* *

» – En allant à la fontaine puiser de l'eau, je laissai mon Laoïk dans son berceau ; quand je revins à la maison, il était bien loin.

*

* *

» – Et à sa place la Korrigan avait mis ce monstre ; sa face est aussi rousse que celle d'un crapaud ; il égratigne, il mord sans dire mot.

*

* *

» – Et toujours il demande à téter, et il a sept ans passés, et il demande encore à téter.

*

* *

» – Mary, la belle, est bien affligée ; elle a perdu son petit Laoïk ; la Korrigan l'a emporté.

*

* *

– Telle est la chanson, grand-père. Maintenant, mon frère Karadeuk voudra-t-il rencontrer ces méchantes Korrigans, ces voleuses d'enfants ?

– Qu'as-tu à répondre pour défendre tes fées, Karadeuk, mon favori ?

– Grand-père, ma gentille sœur Roselyk a été abusée par de mauvaises langues ; toutes les mères qui ont de laids marmots crient qu'elles avaient un ange au berceau, et que les Korrigans ont mis en place un petit monstre !

– Bien trouvé, mon favori !

– Je soutiens, moi, que les Korrigans sont avenantes et serviables… Vous savez bien, grand-père, le vallon de l'Hellé ?

– Oui, mon intrépide.

– Il y avait autrefois les plus beaux foins du monde dans ce vallon…

– C'est la vérité : Foin de l'Hellè, foin parfumé, dit le proverbe.

– Or, c'était grâce aux Korrigans…

– Vraiment ! conte-moi ça…

– Le temps de la fauchaison et de la fenaison venu, elles arrivaient sur la cime des rochers du vallon pour veiller sur les prés… S'ils avaient, pendant le jour, trop séché, les Korrigans y

faisaient tomber une abondante rosée… Si le foin était coupé, elles éloignaient les nuées qui auraient pu gâter la fenaison… Un sot et méchant évêque voulut chasser ces bonnes petites fées si serviables ; il fit, à la tombée du jour, allumer un grand feu de bruyère sur les rochers ; puis, quand ils furent très-chauds, on balaya la cendre… La nuit venue, les Korrigans ne se doutant de rien, arrivent pour veiller à la fenaison ; mais aussitôt elles se brûlent leurs petits pieds sur la roche ardente… Alors elles se sont écriées en pleurant : *Oh ! méchant monde ! oh ! méchant monde !*… Et depuis, elles ne sont plus jamais revenues, et aussi depuis, le foin a toujours été pourri par la pluie ou desséché par le soleil dans le vallon de l'Hellè… Voilà ce que c'est que de faire du mal aux petites Korrigans… Non, je ne mourrai pas content si je n'en ai rencontré une…

– Mes enfants, mes enfants, ne croyez pas à ces magies, et surtout ne désirez pas en être témoins, cela porte malheur…

– Quoi, mère, parce que je désire voir une Korrigan, il m'arriverait malheur… quel malheur ?

– Hésus le sait, méchant enfant… car vos paroles me serrent le cœur…

– Quelle tempête ! quelle tempête ! la maison en tremble…

– Et c'est par une nuit pareille que ce méchant enfant ose dire qu'il donnerait sa vie pour voir des Korrigans…

– Femme, cette alarme est faiblesse.

– Les mères sont faibles et craintives, Jocelyn… Il ne faut pas tenter Dieu…

Le vieil Araïm cesse un moment de travailler à son filet ; sa tête se baisse sur sa poitrine… il rêve.

– Qu'avez-vous, mon père, que vous voici tout pensif ? Croyez-vous, comme Madalèn, qu'un malheur menace Karadeuk, parce que, par une nuit de tempête, il a voulu voir une Korrigan ?

– Je pense, non point aux fées, mais à la nuit de tempête, Jocelyn… Je t'ai lu, ainsi qu'à tes enfants, les récits de notre aïeul Joel, qui vivait il y a cinq cents et tant d'années, sinon dans cette maison, du moins dans ces lieux où nous sommes.

– Oui, mon père.

– Sais-tu à quoi je suis là songeant ?

– À quoi donc, grand-père ?

– À quoi ? dis-tu, mon Karadeuk, mon adroit archer ? Je songeais que par un pareil jour de tempête, le bon Joel et son fils, avides de récits, comme de curieux Gaulois qu'ils étaient…

– Ont fait ce bon tour d'arrêter un voyageur dans la cavée du *Chraig'h* (j'y suis encore passé ce matin, dit Kervan) ; puis ils ont garrotté cet étranger, et l'ont amené à la maison pour l'entendre raconter…

– Et ce voyageur, c'était l*e chef des cent vallées*… un martyr ! un héros !…

– Oh ! oh ! comme tes yeux brillent en parlant ainsi, Karadeuk, mon favori…

– S'ils brillent, grand-père, c'est qu'ils sont humides… Quand j'entends parler du *chef des cent vallées*, les larmes me viennent aux yeux…

– Qu'est-ce que cela, mon père ? Voyez donc, votre vieil *Erer* gronde entre ses dents et dresse les oreilles.

– Grand-père, entendez-vous aboyer les chiens de garde ?

– Il faut qu'il se passe quelque chose au dehors de la maison…

– Hélas ! si les dieux veulent punir mon fils de son désir audacieux, leur colère ne se fait pas attendre… Karadeuk, venez, venez près de moi, méchant enfant…

– Quoi ! Madalèn… te voici pleurant et embrassant ton fils, comme si quelque malheur le menaçait… Allons, chère femme, plus de raison.

– N'entends-tu pas les aboiements redoublés des chiens au dehors ? Tiens, voici *Erer* qui court en grondant vers la porte… Je vous dis qu'il se passe quelque chose de sinistre autour de la maison…

– Ne crains rien, mère, c'est un loup qui rôde… À moi mon arc !

– Karadeuk, ne bougez pas… Non, moi, votre mère, je vous le défends…

– Ma chère fille, ne tremblez pas ainsi pour votre fils, ni toi non plus pour ton frère, ma douce Roselyk… Peut-être vaut-il mieux ne point braver les lutins et les fées en une nuit de tempête, mais vos craintes sont vaines… D'abord ce n'est pas un loup qui rôde au dehors ; il y a longtemps que le vieux Erer mordrait les ais de la porte pour aller recevoir ce mauvais hôte…

– Mon père a raison… c’est peut-être un étranger égaré.

– Viens, Kervan, viens, mon frère, allons à la porte de la cour voir ce que c’est…

– Mon fils, restez près de moi…

– Mais, ma mère, je ne peux laisser mon frère Kervan aller seul.

– Écoutez… écoutez… il me semble entendre, au milieu du vent, une voix appeler ou crier…

– Hélas ! ma bonne mère, un malheur menace notre maison… vous l’avez dit…

– Roselyk, mon enfant, n’augmente pas ainsi la frayeur de ta mère… Qu’y a-t-il d’étonnant à ce qu’un voyageur appelle du dehors pour qu’on lui ouvre la porte…

– Ces cris n’ont rien d’humain… je me sens glacée de frayeur…

– Viens avec moi, Kervan, puisque ta mère veut garder Karadeuk auprès d’elle… Quoique le pays soit tranquille, donne-moi mon *pèn-bas*, et prends le tien, mon garçon.

– Mon mari, mon fils, je vous en conjure, ne sortez pas…

– Chère femme… Et si un étranger est au dehors par un temps pareil… viens, Kervan…

– Hélas ! je vous le dis… les cris que j’ai entendus n’avaient rien d’humain… Kervan ! Jocelyn !… Ils ne m’écoutent pas… les voilà partis…

– Mon père et mon frère vont au danger, s’il y en a, et moi je reste ici…

– Ne frappez pas ainsi du pied, méchant enfant ! Peut-être êtes-vous cause de tout le mal, avec vos vœux impies…

– Calmez-vous, Madalèn… et vous, mon favori, ne prenez point, s’il vous plaît, de ces airs de poulain sauvage regimbant contre ses entraves, et, sans murmurer, obéissez à votre mère…

– J’entends des pas… on approche… Oh ! grand-père !…

– Eh bien, ma douce Roselyk, pourquoi trembler ? quoi d’effrayant dans ces pas qui s’approchent ? Bon, voici maintenant au dehors de grands éclats de rire… Êtes-vous rassurée, Madalèn ?

– Des éclats de rire… pendant une pareille nuit !

– Sont très-effrayants, n’est-ce pas, Roselyk, surtout lorsque les rieurs sont ton père et ton frère ? Tiens, les voici. Eh bien, mes

enfants, pourquoi si joyeux ?

– Ce malheur, qui menaçait la maison…

– Ces cris, qui n'avaient rien d'humain…

– Achevez donc, avec vos rires… Voire ! le père est aussi fou que le fils… Parlerez-vous enfin ?

– Ce grand malheur, c'est un pauvre colporteur égaré…

– Cette voix surhumaine, c'était la sienne…

Et le père et le fils de rire, il faut l'avouer, comme gens enchantés d'être rassurés. La mère, pourtant, toujours inquiète, ne riait point ; mais les jeunes garçons, mais la jeune fille, mais Jocelyn lui-même, tous de s'écrier joyeux :

– Un colporteur ! un colporteur !…

– Il a des rubans jolis et de fines aiguilles.

– Des fers pour les flèches, des cordes pour les arcs.

(Qui peut parler ainsi, sinon Karadeuk, mon favori, l'adroit archer.)

– Des ciseaux pour tondre les brebis.

– Des hameçons pour la pêche, puisqu'il vient sur la côte.

– Et il nous racontera ce qu'il sait des contrées lointaines, s'il vient de loin.

– Où est-il donc ? où est-il donc, ce bon colporteur qu'Hésus nous envoie par cette longue veillée d'hiver ?

– Quel bonheur de voir en détail toutes ses marchandises !

– Où est-il donc ? où est-il donc ?

– Il secoue sous le porche les frimas dont il est couvert.

– Bonne mère, tel est donc le malheur qui nous menaçait parce que je désire voir une Korrigan ?

– Taisez-vous, mon fils… demain est à Dieu !

– Voici le colporteur ! le voici…

C'était lui… Il secoua au seuil de la porte ses bottines de voyage, si couvertes de neige, qu'il semblait porter des chaussons blancs. Homme robuste, d'ailleurs, trapu, carré, dans la force de l'âge, à l'air jovial, ouvert et déterminé. Madalèn, toujours inquiète, ne le quittait point des yeux, et par deux fois elle fit signe à son fils de revenir à ses côtés ; le colporteur, relevant le

capuchon de son épaisse casaque où miroitait le givre, se débarrassa de sa *balle*, lourd fardeau qui semblait léger pour ses fortes épaules ; puis, ôtant son bonnet de laine, il s'avança vers Araïm, le plus vieux de la maisonnée :

– Longue vie et heureux jours aux gens hospitaliers ! c'est le vœu que fait pour toi et ta famille *Hêvin*, le colporteur. Je suis Breton ; je m'en allais à Falgoët, lorsque la nuit et la tempête m'ont surpris sur la côte ; j'ai vu au loin la lumière de cette demeure, je suis venu, j'ai appelé, l'on m'a ouvert… Encore une fois, merci aux gens hospitaliers…

– Madalèn, qu'avez-vous à rêver ainsi, pensive et triste ? la bonne figure et les bonnes paroles de ce colporteur ne vous rassurent-elles pas ? lui croyez-vous une Korrigan dans sa manche ?

– Mon père, demain appartient à Dieu… Je me sens plus chagrine encore depuis l'entrée de cet étranger.

– Plus bas, parlez plus bas encore, chère fille ; ce pauvre homme pourrait vous entendre et se chagriner… Ah ! ces mères ! ces mères !

Et s'adressant à l'étranger :

– Approche-toi du feu, brave porte-balle ; la nuit est rude. Karadeuk, en attendant le souper, un pot d'hydromel pour notre hôte.

– J'accepte, bon vieux père… le feu réchauffera le dehors, l'hydromel le dedans.

– Tu me parais un joyeux routier ?

– C'est la vérité ; la joie est ma compagne : si long, si rude que soit mon chemin, elle ne se lasse pas de me suivre.

– Tiens, bois…

– Salut à vous, bonne mère et douce fille, salut à vous tous…

Et faisant claquer sa langue contre son palais :

– Jamais je n'ai bu meilleur hydromel. L'hospitalité cordiale rend les meilleurs breuvages… meilleurs.

– Donc, mon joyeux routier, tu viens de loin ?

– Parles-tu de ma journée d'aujourd'hui ou du commencement de mon voyage ?

– Oui, du commencement de ton voyage.

– Il y a deux mois, je suis parti de Paris.

– De Paris ?

– Cela t'étonne, bon vieux père ?

– Quoi ! en ces temps-ci, traverser la moitié de la Gaule, envahie par ces Franks maudits !

– Je suis un vieux routier ; je parcours en tous sens la Gaule depuis vingt ans… Le grand chemin est-il hasardeux ? je prends le sentier ; la plaine périlleuse ? je prends la montagne ; le jour chanceux ? je marche de nuit.

– Et tu n'as pas été cent fois dévalisé par ces pillards franks ?

– Je suis un vieux routier, te dis-je ; aussi, avant d'entrer en Bretagne, j'endossais bravement une robe de prêtre, et sur ma balle était peinte une croix avec les flammes rouges de l'enfer. Ces larrons franks, aussi féroces que stupides, craignent le diable, dont les évêques leur font peur pour partager avec eux les dépouilles de la Gaule ; ils n'osaient m'attaquer, me prenant pour un prêtre.

– Allons, voici le souper prêt… à table, – dit le vieil Araïm ; et, s'adressant tout bas à la femme de son fils, toujours pensive et triste :

– Qu'avez-vous donc, Madalèn ?… Songez-vous encore aux Korrigans ?…

– Cet étranger, qui revêt la robe du prêtre sans être prêtre, portera malheur à notre maison… La tempête semble redoubler de fureur depuis qu'il est entré ici…

Rassurer le cœur d'une mère est impossible : le grand-père n'y tâcha plus. On s'attable, on boit, on mange ; le colporteur boit et mange en homme à qui la route a donné grand appétit. Les mâchoires ont joué, les langues démangent, celle du grand-père lui démange non moins qu'aux autres ; on n'a pas tous les jours pour la veillée un colporteur venant de Paris.

– Et que se passe-t-il à Paris, brave porte-balle ?

– Ce que j'ai vu de plus satisfaisant dans cette ville, c'est la mise en terre du roi de ces Franks maudits !

– Ah ! il est mort, leur roi !…

– Il y a plus de deux mois… le 25 novembre de l'an passé, de l'an 512 de *l'Incarnation du Verbe*, comme disent les évêques, qui ont béni et enterré ce meurtrier couronné, dont les os pourriront

dans la basilique des saints apôtres de Paris.

– Ah ! il est mort, le roi des Franks !… Comment s'appelait-il ?

– Un nom du diable ! Il se nommait *Hlode-Wig*.

– Il y a de quoi étrangler en le prononçant… Tu dis…

– *Hlode-Wig*… Sa femme, qu'ils appellent la reine, puisqu'il est roi des Franks, sa femme n'est pas moins heureusement partagée ; elle se nomme *Chrotechild*… ses quatre fils, *Chlotachaire, Theudeber* et(12)…

– Assez, ami porte-balle… Foin de ces noms sauvages ! ceux qui les portent en sont dignes, sans doute ?…

– Juges-en par le défunt roi Clovis… et sa race promet encore de renchérir sur lui… Figure-toi, réunies chez ce monstre, que saint Rémi a baptisé fils de l'Église catholique, figure-toi la ruse du renard, jointe à la lâche férocité du loup… Te nombrer les meurtres qu'il a commis à coups de couteau ou à coups de hache, serait trop long… je te citerai les plus saillants… Un vieux chef frank, un boiteux, nommé *Sigebert*, était roi de Cologne… Voici comment ces bandits se font rois : ils pillent, ils ravagent une province à la tête de leur bande, massacrent ou vendent, comme bétail, hommes, femmes, enfants, réduisent les autres habitants en esclavage ; et puis ils disent : « Nous sommes rois d'ici. » Les évêques répètent : « Oui, nos amis les Franks sont rois d'ici ; nous les baptisons au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit… Obéissez-leur, peuple des Gaules, ou nous vous damnons… »

– Et il ne s'est pas trouvé un homme, un homme ! pour planter un poignard dans la poitrine de ce roi ?

– Karadeuk, mon favori, ne vous échauffez pas de la sorte. Grâce aux dieux, ce Clovis est mort ; c'est toujours celui-là de moins. Continue, brave porte-balle.

– Donc, ce Sigebert le Boiteux était roi de Cologne ; il avait un fils. Clovis lui dit : « Ton père est vieux… tue-le, tu hériteras de lui. » Le fils, en vrai Frank, trouve le conseil bon, et tue son père. Que fait Clovis ? il tue à son tour le parricide et s'empare du royaume de Cologne.

– Vous frissonnez, mes enfants ? je le crois… Tels sont donc ces nouveaux rois de la Gaule !

– Quoi ! vous frissonnez déjà, mes hôtes ? c'est trop tôt, attendez. Peu de temps après ce meurtre, Clovis égorge, de sa

main, deux de ses proches parents, le père et le fils, nommés *Chararic*, et il les dépouille de ce qu'ils avaient eux-mêmes pillé en Gaule… Mais voici qui vaut mieux : Clovis combattait un autre bandit de sa royale famille, nommé *Ragnacaire* ; il fait confectionner des colliers et des baudriers de faux or, les envoie par un de ses affidés aux *leudes*, compagnons de guerre de Ragnacaire ; leur demandant en retour de ce présent de lui livrer leur chef et son fils. Le marché conclu, les deux Ragnacaire sont livrés à Clovis. Ce grand roi les abat à coups de hache comme bœufs en boucherie, après avoir ainsi larronné les leudes, ses complices, en payant leur trahison avec de faux or.

– Et les évêques chrétiens prêchent au peuple la soumission à de pareils monstres ?

– Certes, puisque les crimes de ces monstres sont la source des richesses de l'Église ! Songez-y donc, bon vieux père, les meurtres, les fratricides, les parricides, les incestes des rois et des seigneurs franks rapportent plus de sous d'or à ces gras fainéants d'évêques, que vos terres, fécondées par votre dur travail quotidien, honnêtes laboureurs, ne vous rapportent de deniers. Mais, écoutez le dernier tour du pieux roi Clovis… Il avait ainsi égorgé ou fait massacrer tous ses parents ; un jour il rassemble son entourage ; et dit en gémissant : « Malheureux que je suis ! resté seul comme un voyageur au milieu des étrangers, je n'ai plus de parents pour me secourir si l'adversité venait. »

– Il se repent enfin de ses meurtres… c'est la moindre des punitions qui l'attendent.

– Se repentir ! lui, Clovis ? bien sot il eût été, bon vieux père… est-ce que les prêtres ne le délivraient point du souci des remords, moyennant belles livres d'or et d'argent ?

– Alors, pourquoi disait-il ces paroles : « Malheureux que je suis ! resté seul sans parents pour me secourir si l'adversité venait ? »

– Pourquoi ? autre ruse sanglante, car « ce n'était point que Clovis s'affligeât de la mort de ses parents qu'il avait fait égorger… non, il parlait ainsi par ruse, afin de *savoir s'il avait encore là quelque parent, afin de le tuer*… »

– Et il ne s'est pas trouvé un homme, un homme ! pour planter un poignard dans le cœur de ce monstre !…

– Taisez-vous, méchant enfant ; voici la seconde fois que vous prononcez ces paroles de meurtre et de vengeance… Vous ne

savez qu'imaginer pour m'effrayer.

– Ma chère femme, notre fils Karadeuk est indigné, comme nous tous, des crimes de ce roi frank… Par les os de nos pères ! moi qui ne suis pas aventureux, je dis : Oui, c'est une honte pour la Gaule qu'un pareil monstre ait, pendant quatorze ans, régné sur notre pays… moins notre Bretagne, heureusement.

– Et moi, qui dans mon métier de colporteur ai parcouru la Gaule d'un bout à l'autre, et vu ses misères et son sanglant esclavage, je dis que ceux-là, qu'il faut aussi poursuivre d'une haine implacable, ce sont les évêques !… N'ont-ils pas appelé les Franks en Gaule ? n'ont-ils pas baptisé ce meurtrier couronné fils de l'Église de Rome ? n'ont-ils pas songé à béatifier ce monstre sous l'appellation de *saint Clovis* ? n'ont-ils pas dit, eux, Gaulois, en parlant de ce pillard, de cet égorgeur : « *Le roi Clovis, qui confessa* L'INDIVISIBLE TRINITÉ, *dompte les hérétiques* PAR L'APPUI QU'ELLE LUI PRÊTE, *et étend son pouvoir sur toute la Gaule* ? » N'ont-ils pas dit, eux, prêtres du Christ, en parlant des meurtres, des fratricides de ce roi : « *Chaque jour Dieu faisait ainsi tomber les ennemis de Clovis sous sa main, et étendait son royaume, parce qu'il* MARCHAIT AVEC UN CŒUR PUR *devant lui, et faisait ce qui était agréable* AUX YEUX DU SEIGNEUR ? »

– Dieux du ciel ! est-ce folie, monstruosité ou lâche terreur chez ces prêtres ? je ne sais, mais cela épouvante…

– C'est ambition féroce et cupidité forcenée, bon vieux père. Les évêques, alliés aux empereurs, depuis que la Gaule était redevenue province romaine, étaient parvenus, par leur ruse et leur opiniâtreté habituelle, à se faire magnifiquement doter, eux et leurs églises, et à occuper les premières magistratures des cités. Cela ne leur a pas suffi ; ils ont espéré mieux dominer et rançonner les Franks stupides et barbares que les Romains civilisés… Qu'ont-ils fait ? ils ont trahi les Romains et appelé les Franks de tous leurs vœux, *de tout leur amour*. Les Franks sont venus, la Gaule a été ravagée, pillée, égorgée, asservie ; et les évêques ont partagé ses dépouilles avec les conquérants, qu'ils ont bientôt dominés par la ruse et par la peur du diable… Voici donc ces pieux hommes cent fois plus puissants et plus riches sous la domination franque que sous la domination romaine, faisant curée de la vieille Gaule avec les barbares, et, grâce à eux, possédant d'immenses domaines, des richesses de toutes sortes, d'innombrables esclaves, esclaves si bien choisis, si bien dressés, si bien soumis au fouet par leurs maîtres du clergé, qu'un *esclave ecclésiastique* se vend

généralement *vingt sous d'or*(13) (j'en ai vu vendre mainte fois), tandis que tout autre esclave ne se vend d'ordinaire que *douze sous d'or*. Voulez-vous enfin avoir une idée des richesses des évêques ? Ce saint Rémi, qui dans la basilique de Reims a baptisé Clovis, fils de la sainte Église romaine, a été si grassement rémunéré, qu'il a pu payer *cinq mille livres pesant d'argent* le domaine d'*Épernay*(14)*;* je passais en Champagne quand il a acheté ces terres immenses !

– Ah ! trafiquer ainsi du plus pur sang de la Gaule… infâmes évêques ! pauvre pays !

– Tenez, bon père, si vous aviez, comme moi, traversé ces contrées jadis si florissantes, ravagées, incendiées par les Franks… si vous aviez vu ces bandes d'hommes, de femmes d'enfants, garrottés deux à deux, marchant parmi le bétail et les chariots remplis de butin de toute sorte, que ces barbares poussaient devant eux, lorsqu'ils ont eu conquis le pays d'*Amiens*, où je passais alors… le cœur, comme à moi, vous eût saigné…

– Ces pauvres esclaves, ces femmes, ces enfants, où les conduisaient-ils ?

– Hélas ! bonne mère, ils les conduisaient sur les bords du Rhin, où les Franks tiennent un grand marché de chair gauloise ; tous les barbares de la Germanie, qui n'ont pas fait irruption dans notre malheureux pays, viennent là s'approvisionner d'esclaves de notre race, hommes, femmes, enfants…

– Et ceux qui restent en Gaule ?

– Tous les hommes des campagnes, esclaves aussi, cultivent, sous le bâton des Franks, les champs paternels que le roi Clovis a autrefois partagés avec ses *leudes*, ses anciens compagnons de pillage et de massacre, qu'il a faits depuis *ducs, marquis, comtes* en notre pays… Mais il reste heureusement encore quelques gouttes de sang généreux dans les veines de la vieille Gaule ; et si le règne des Franks et des évêques doit durer, ils ne jouiront pas du moins en paix de leur conquête…

– Que veux-tu dire ?

– Avez-vous entendu parler de la *Bagaudie* ?

– Oui, plusieurs fois… Mon grand-père m'a dit que peu d'années après la mort de Victoria la Grande…

– L'auguste mère des camps ?

– Son nom est parvenu jusqu'à toi, brave porte-balle ?

– Quel Gaulois ne prononce avec respect le nom de cette héroïne, quoiqu'elle soit morte depuis plus de deux siècles… A-t-on oublié les noms bien plus anciens encore de *Sacrovir*, de *Civilis*, de *Vindex*, du *chef des cent vallées* ?…

– Prends garde… en prononçant ces noms glorieux, tu vas faire étinceler les yeux de mon favori Karadeuk, qui s'opiniâtre à regretter qu'il ne se soit pas trouvé un homme capable de planter un poignard dans le ventre de ce monstre de Clovis !

– Ton petit-fils parle en hardi garçon ; il n'est pas seul à penser ainsi, car si Clovis a laissé quatre fils dignes de sa race, la Bagaudie renaît…

– La Bagaudie… qu'est-ce donc, grand-père ?

– Laisse-moi d'abord achever ce que je disais à notre ami le porte-balle ; cela, d'ailleurs, pourra t'instruire… Donc, mon aïeul Gildas m'a raconté qu'il savait de son père que, peu d'années après la mort de Victoria la Grande, il y avait eu, non pas en Bretagne, mais dans les autres provinces, une première *Bagaudie*(15). La Gaule, irritée de se voir de nouveau province romaine, par suite de la trahison de Tétrik, et des impôts écrasants qu'elle payait au fisc, se souleva ; les révoltés s'appelèrent des *Bagaudes*… Ils effrayèrent tellement l'empereur *Dioclétien*, qu'il envoya une armée pour les combattre ; mais en même temps il fit remise des impôts, et accorda presque tout ce que demandaient les Bagaudes… Il ne s'agit, voyez-vous, que de savoir demander aux rois ou aux empereurs… Tendez le dos, ils chargent votre bât à vous briser les reins ; montrez les dents, ils vous déchargent…

– Bien dit, vieux père… Demandez-leur les mains jointes, ils rient ; demandez-leur les poings levés, ils accordent… autre preuve que la Bagaudie a du bon.

– Elle a tant de bon, que vers le milieu du dernier siècle, elle a recommencé contre les Romains ; cette fois elle s'est propagée jusqu'ici, au fond de notre Armorique ; mais nous n'avons eu qu'à parler, point à agir. Le moment était bien choisi ; j'étais, si j'ai bonne mémoire, l'un de ceux qui, accompagnant nos druides vénérés, se sont rendus à Vannes auprès de la curie de cette ville, composée de magistrats et d'officiers romains, à qui nous avons dit ceci : « Vous nous gouvernez, nous, Gaulois bretons, au nom de votre empereur ; vous nous faites payer des impôts fort lourds, à nous, Gaulois, toujours au nom et surtout au profit de ce même empereur. Depuis longtemps nous trouvons cela très-injuste et

très-bête ; nous jouissons, il est vrai, de nos libertés, de nos droits de citoyens ; mais le vieux reste de notre sujétion à Rome nous pèse ; nous croyons l'heure venue de nous en affranchir. Les autres provinces pensent ainsi, puisqu'elles se rebellent contre votre empereur… Donc, il nous plaît, à nous, Bretons, de redevenir complètement indépendants de Rome comme avant la conquête de César, comme au temps de Victoria la Grande ! Donc, curiales, exacteurs du fisc, allez-vous-en, pour Dieu, allez-vous-en ; la Bretagne gardera son argent et se gouvernera elle-même ; elle est assez grande fille pour cela… Allez-vous-en donc vite, il ne vous sera point fait de mal… Bon voyage, et ne revenez plus, ou si vous revenez, vous nous trouverez debout, en armes, prêts à vous recevoir à coups d'épées, et au besoin à coups de faux et de fourches… » Les Romains ne tenaient plus garnison en ce pays ; leurs magistrats et leurs officiers, sans troupes pour les soutenir, sont partis, et point ne sont revenus : la Bagaudie en Gaule et les Franks sur le Rhin les occupaient assez. Cette seconde Bagaudie a eu, comme la première, de bons effets, encore meilleurs dans notre province que dans les autres, car les évêques, déjà ralliés aux Romains, sont parvenus à rebâter les autres peuples de la Gaule, moins lourdement pourtant que par le passé ; quant à nous, de l'Armorique bretonne, Rome n'a pas essayé de nous remettre sous le joug. Dès lors, selon nos antiques coutumes, chaque tribu a choisi un chef, ces chefs ont nommé un chef des chefs qui gouvernait la Bretagne ; conservé s'il marchait droit, déposé s'il marchait mal. Ainsi en est-il encore aujourd'hui, ainsi en sera-t-il toujours, je l'espère, malgré le règne de ces Franks maudits ; car le dernier Breton aura vécu avant que notre Armorique soit conquise par ces barbares, ainsi que les autres provinces de la Gaule… Maintenant, dis-tu, ami porte-balle, la Bagaudie renaît contre les Franks ? tant mieux, ils ne jouiront pas du moins en paix de leur conquête, si les nouveaux bagaudes valent les anciens…

– Ils les valent, bon vieux père, ils les valent, croyez-moi, je les ai vus…

– Ces Bagaudes sont donc des troupes armées, nombreuses, déterminées ?

– Karadeuk, mon favori, ne vous échauffez pas ainsi…

– Méchant enfant, il ne songe qu'à ce qui est bataille, révolte et aventure !

Et la pauvre femme de dire tout bas à l'oreille du vieil Araïm :

– Ce colporteur avait-il besoin de parler de ces choses devant mon fils ? Hélas ! je vous l'ai dit, mon père, un mauvais sort a conduit cet homme chez nous…

– Le croyez-vous d'accord, chère Madalèn, avec les Dûs et les Korrigans ?

– Je crois, mon père, qu'un malheur menace cette maison… Oh ! que je voudrais être à demain ! que je voudrais être à demain !

Et la mère alarmée, de soupirer, tandis que le colporteur répondait à Karadeuk, suspendu aux lèvres de cet étranger :

– Les nouveaux Bagaudes, mon hardi garçon, sont ce qu'étaient les anciens : terribles aux oppresseurs et chers au peuple !

– Le peuple les aime ?

– S'il les aime !… *Aëlian* et *Aman*, les deux chefs de la première Bagaudie, suppliciés, il y a près de deux cents ans, dans un vieux château romain, près Paris, au confluent de la Seine et de la Marne, Aëlian et Aman sont encore aujourd'hui regardés par le peuple de ces contrées comme des martyrs !

– Ah ! c'est un beau sort que le leur ! Ces chefs de Bagaudes… encore aimés du peuple après deux cents ans ! vous entendez, grand-père ?

– Oui, j'entends, et ta mère aussi… Vois comme tu l'attristes.

Mais le *méchant enfant,* comme disait la pauvre femme, courant déjà en pensée la Bagaudie, reprenait, jetant des regards curieux et ardents sur le colporteur :

– Vous avez vu des Bagaudes ? étaient-ils nombreux ? avaient-ils déjà couru sur les Franks et sur les évêques ? y a-t-il longtemps que vous les avez vus ?

– Il y a trois semaines, en venant ici, je traversais l'Anjou… Un jour, je m'étais trompé de route dans une forêt, la nuit vient ; après avoir longtemps, longtemps marché, m'égarant de plus en plus au plus profond des bois, j'aperçois au loin une grande lueur qui sortait d'une caverne : j'y cours, je trouve dans ce repaire une centaine de joyeux Bagaudes, festoyant autour du feu avec leurs Bagaudines, car ils ont souvent avec eux des femmes déterminées… Les autres nuits, ils avaient fait, comme d'habitude, une guerre de partisans contre les seigneurs franks, nos conquérants, attaquant leurs *burgs*, ainsi que ces barbares

appellent leurs châteaux, combattant avec furie, sans merci ni pitié, pillant les églises et les villas épiscopales, rançonnant les évêques, pendant même parfois les plus méchants de ces prêtres, assommant et dévalisant les collecteurs du fisc royal ; mais donnant généreusement au pauvre monde ce qu'ils reprenaient aux riches prélats, aux comtes franks, ces premiers pillards de la Gaule, et délivrant les esclaves qu'ils rencontraient enchaînés par troupeaux... Ah ! par Aëlian et Aman, patrons des Bagaudes, c'est une belle et joyeuse vie que celle de ces gais et vaillants compères !... Si je n'étais revenu en Bretagne pour y voir encore une fois ma vieille mère, j'aurais avec eux couru un peu la Bagaudie en Anjou !

– Et pour être reçu parmi ces intrépides, que faut-il faire ?

– Il faut, mon brave garçon, faire d'avance sacrifice de sa peau, être robuste, agile, courageux, aimer les pauvres gens, jurer haine aux comtes et aux évêques franks, festoyer le jour, bagauder la nuit.

– Et où sont leurs repaires ?

– Autant demander aux oiseaux de l'air où ils perchent, aux animaux des bois où ils gîtent ? Hier, sur la montagne ; demain, dans les bois ; tantôt faisant six lieues en une nuit, tantôt restant huit jours dans son repaire, le Bagaude ignore aujourd'hui où il sera demain...

– C'est donc un heureux hasard de les rencontrer ?

– Heureux hasard pour les bonnes gens, mauvais hasard pour le comte, l'évêque, ou le collecteur du fisc royal !

– Et c'est en Anjou que vous avez rencontré cette Bagaudie ?

– Oui, en Anjou... dans une forêt à huit lieues environ d'Angers, où je me rendais...

– Le voyez-vous, Karadeuk, mon favori ?... Regardez-le donc... quels yeux brillants, quelles joues enflammées ; certes, si cette nuit il ne rêve pas des petites Korrigans, il rêvera de Bagaudie ; ai-je tort, mon enfant ?

– Grand-père, je dis, moi, que les Bretons et les Bagaudes sont et seront les derniers Gaulois... Si je n'étais Breton, je voudrais courir la Bagaudie contre les Franks et les évêques...

– Et, m'est avis, mon petit-fils, que tu vas la courir une fois la tête sur ton chevet ; donc, bon rêve de Bagaudie, je te souhaite,

mon favori… Va te coucher, il se fait tard, et tu inquiètes sans raison ta pauvre mère.

* *

*

Il y a trois jours, j'ai interrompu ce récit.

Je l'écrivais vers la fin de la journée où le colporteur, après la nuit passée dans notre maison, avait continué son chemin. Lorsqu'au matin il partit, la tempête s'était calmée. Je dis à Madalèn, en lui montrant le porte-balle, qui, déjà loin, et au détour de la route, nous saluait une dernière fois de la main :

– Eh bien, pauvre folle ? pauvre mère alarmée… les dieux en courroux ont-ils frappé Karadeuk, non favori, pour le punir de vouloir rencontrer des Korrigans ? Où est le malheur que cet étranger devait attirer sur notre maison ?… La tempête est apaisée, le ciel serein, la mer calme et bleue… pourquoi votre front est-il toujours triste ? Hier, Madalèn, vous disiez : « Demain appartient à Dieu ! » Nous voici au lendemain d'hier, qu'est-il advenu de fâcheux ?

– Vous avez raison, bon père… mes pressentiments m'ont trompée ; pourtant je suis chagrine, et toujours je regrette que mon fils ait ainsi parlé des Korrigans.

– Tenez, le voici, notre Karadeuk, son limier en laisse, bissac au dos, arc en main, flèche au côté ; est-il beau ! est-il beau ! a-t-il l'air alerte et déterminé !

– Où allez-vous, mon fils ?

– Ma mère, hier vous m'avez dit : Nous manquons depuis deux jours de venaison… Le temps est propice, je vais tâcher d'abattre un daim dans la forêt de Karnak ; la chasse peut être longue, j'emporte des provisions dans mon bissac.

– Non, Karadeuk, vous n'irez point aujourd'hui à la chasse, non, je ne le veux pas…

– Pourquoi cela, ma mère ?

– Que sais-je… Vous pouvez vous égarer ou tomber dans une fondrière de la forêt…

– Ma mère, rassurez-vous, je connais les fondrières et tous les sentiers de la forêt.

– Non, non, vous n'irez pas à la chasse aujourd'hui.

– Bon grand-père, intercédez pour moi…

– De grand cœur ; car je me réjouis de manger un quartier de venaison ; mais promets-moi, mon petit-fils, de ne point aller du côté des fontaines où l'on peut rencontrer des Korrigans…

– Je vous le jure, grand-père !

– Allons, Madalèn, laissez mon adroit archer partir pour la chasse ; ne me refusez pas cela… il vous jure de ne pas songer aux petites fées.

– Vous le voulez, mon père ? vous le voulez absolument ?

– Je vous en prie ; il a l'air si chagrin !

– Qu'il en soit selon votre désir… C'est, hélas ! contre mon gré.

– Un baiser, ma mère ?

– Non, méchant enfant, laissez-moi…

– Un baiser, ma bonne mère ; je vous en supplie…

– Madalèn, voyez cette grosse larme dans ses yeux… Aurez-vous le courage de ne pas l'embrasser ?

– Tiens, cher enfant… j'étais plus privée que toi… Pars donc, mais reviens vite…

– Encore un baiser, ma bonne mère… et adieu… et adieu…

Karadeuk est parti, essuyant ses yeux ; deux et trois fois il se retourne pour regarder encore sa mère… et disparaît… Le jour se passe ; mon favori ne revient pas : la chasse l'aura entraîné, la nuit le ramènera… Je me mets à écrire ce récit, que la douleur a interrompu. Le jour touchait à sa fin ; soudain on entre dans ma chambre en criant :

– Mon père ! mon père ! un grand chagrin nous frappe !

– Hélas ! hélas ! mon père… je disais bien que les Korrigans et l'étranger seraient funestes à mon fils… Pourquoi vous ai-je cédé ? pourquoi ce matin l'ai-je laissé partir, mon Karadeuk bien-aimé !… C'est fait de lui… je ne le reverrai plus… pauvre femme que se suis !

– Qu'avez-vous, Madalèn ? qu'as-tu, Jocelyn ? pourquoi cette pâleur ? pourquoi ces larmes ? qu'est-il arrivé à mon Karadeuk ?

– Lisez, mon père, lisez ce petit parchemin, qu'Yvon, le bouvier, vient de m'apporter…

– Ah ! maudit ! maudit soit ce colporteur avec sa Bagaudie ; il a

ensorcelé mon pauvre enfant… Tes Korrigans sont cause de tout le mal…

Moi, pendant que mon fils et sa femme se désolaient, j'ai lu ceci, de la main de mon petit-fils :

« Mon bon père et ma bonne mère, lorsque vous lirez ceci, moi, votre fils Karadeuk, je serai très-loin de notre maison… J'ai dit à Yvon, le bouvier, que j'ai rencontré ce matin aux champs, de ne vous remettre ce parchemin qu'à la nuit, afin d'avoir douze heures d'avance, et d'échapper à vos recherches… Je vais courir la Bagaudie contre les Franks et les évêques… Le temps des *chef des cent vallées*, des Sacrovir, des Vindex, est passé ; mais je ne resterai pas paisible au fond de la Bretagne, seul pays libre de la Gaule, sans tâcher de venger, ne fût-ce que par la mort d'un des fils de Clovis, ce monstre couronné, l'esclavage de notre bien-aimée patrie !… Mon bon père, ma bonne mère, vous gardez auprès de vous mon frère aîné Kervan et ma sœur Roselyk ; soyez sans courroux contre moi… Et vous, grand-père qui m'aimiez tant, faites-moi pardonner, que mes chers parents ne maudissent pas leur fils.

» KARADEUK. »

Hélas ! toutes les recherches ont été vaines pour retrouver ce malheureux enfant.

J'avais commencé ce récit parce que l'entretien du colporteur m'avait frappé… Notre famille retirée, j'avais encore longuement causé avec cet étranger, parcourant en tous sens la Gaule depuis vingt ans, ayant vu et observé beaucoup de choses ; il m'avait donné le secret de ce mystère :

« *Comment notre peuple, qui jadis avait su s'affranchir du joug des Romains si puissants, avait-il subi et subissait-il la conquête des Franks, auxquels il est mille fois supérieur en courage et en nombre…* »

La réponse du colporteur, je voulais ici l'écrire, parce que c'était chose vraie, et à méditer pour notre descendance, parce que cela ne confirmait, hélas ! que trop les prédictions de Victoria la Grande, qui nous ont été transmises par notre aïeul Scanvoch ; mais le départ de ce malheureux enfant, la joie de ma vieillesse, m'a frappé au cœur. Je n'ai pas en ce moment le courage de poursuivre ce récit… Plus tard, si quelque bonne nouvelle de mon favori Karadeuk me donne l'espérance de le revoir, j'achèverai cette écriture… Hélas ! en aurai-je jamais des nouvelles ? Pauvre

enfant ! partir seul à dix-sept ans pour courir la Bagaudie !

Serait-il donc vrai que les dieux nous punissent de notre désir de voir les malins esprits ? Hélas ! hélas ! je dis, ainsi que la pauvre mère, qui va sans cesse comme une folle à la porte de la maison regarder au loin si son fils ne revient pas :

« Les dieux ont puni Karadeuk, mon favori, d'avoir voulu voir des KORRIGANS ! »

* *

*

Mon père Araïm est mort de chagrin peu de temps après le départ de mon second fils ; il m'a légué la chronique et les reliques de notre famille.

J'écris ceci dix ans après la mort de mon père, sans avoir eu de nouvelles de mon pauvre fils Karadeuk… Il a trouvé sans doute la mort dans la vie aventureuse de Bagaude… La Bretagne conserve son indépendance, les Franks n'osent l'attaquer ; les autres provinces de la Gaule sont toujours esclaves sous la domination des évêques et des fils de Clovis ; ceux-ci surpassent, dit-on, leur père en férocité… Ils se nomment *Thierry*, *Childebert* et *Clotaire* ; le quatrième, *Chlodomir*, est mort, dit-on, cette année…

J'ignore le temps qui me reste à vivre et les événements qui m'attendent ; mais en ce jour-ci, je te lègue, à toi, mon fils aîné Kervan, notre légende de famille ; je te la lègue cinq cent vingt-six ans après que notre aïeule Geneviève a vu mourir Jésus de Nazareth.

* *

*

Moi, Kervan, fils de Jocelyn, mort sept ans après m'avoir légué cette légende, j'y joins les récits suivants ; ils m'ont été rapportés ici dans notre maison, près Karnak, par *Ronan*, l'un des fils de mon frère Karadeuk, qui s'en était allé, il y a longues années, courir la Bagaudie, l'an qui suivit la mort du roi Clovis… Ces récits contiennent les aventures de mon frère Karadeuk et de ses deux fils *Loysyk* et *Ronan* ; ils ont été écrits par Ronan dans la première ardeur de sa jeunesse sous une forme qui n'est point celle des autres récits de cette chronique.

La Bretagne, toujours paisible, se gouverne par les chefs qu'elle choisit ; les Franks n'ont pas osé tenter d'y pénétrer de nouveau…

Mais dans le récit de mon neveu Ronan, notre descendance trouvera le secret de ce mystère, que mon grand-père Araïm n'a pas eu le courage d'écrire :

« Comment le peuple gaulois, qui jadis avait su s'affranchir du joug des Romains si puissants, avait-il subi, subissait-il la conquête des Franks, auxquels il est mille fois supérieur en nombre et en courage ? »

Plaise aux dieux qu'il n'en soit pas un jour de la Bretagne comme des autres provinces de la Gaule ! plaise aux dieux que notre contrée, la seule libre aujourd'hui, ne tombe jamais sous la domination des Franks et des évêques de Rome, et que nos *druides chrétiens* ou non chrétiens continuent de nous inspirer !

FIN DU PROLOGUE.

LA GARDE DU POIGNARD – KARADEUK-LE BAGAUDE ET RONAN LE VAGRE – De 529 à 615.

« … Je ne sais par quels prestiges diaboliques il faisait tout cela, mais il séduisit ainsi une immense multitude de peuple, et il se mit à piller et à dépouiller ceux qu'il trouvait sur son chemin, et à distribuer leurs dépouilles à ceux qui n'avaient rien. »

(Grégoire de Tours, *Histoire des Franks*, v. IV, l. X, p. 111.)

CHAPITRE PREMIER.

Le chant des Vagres *et des* Bagaudes. *– Ronan et sa troupe. – La villa épiscopale. – L'évêque Cautin. – Le comte Neroweg et l'ermite laboureur. – Prix d'un fratricide. – La belle évêchesse. – Le souterrain des Thermes. – Les flammes de l'enfer. – L'attaque. – Odille, la petite esclave. – Ronan le Vagre. – Le jugement. – Prenons aux seigneurs, donnons au pauvre monde. – Départ de la villa épiscopale.*

« Au diable les Franks ! vive la *Vagrerie* et la vieille Gaule ! c'est le cri de tout bon *Vagre*(16)… Les Franks nous appellent *Hommes errants, Loups, Têtes de loups* !… Soyons loups…

» Mon père courait la Bagaudie, moi je cours la Vagrerie ; mais tous deux à ce cri : – Au diable les Franks ! et vive la vieille Gaule !…

» AËLIAN et AMAN, Bagaudes(17) en leur temps, comme nous Vagres en le nôtre, révoltés contre les Romains, comme nous contre les Franks… Aëlian et Aman, suppliciés il y a deux siècles et plus dans leur vieux château, près Paris, sont nos prophètes. Nous communions avec le vin, les trésors et les femmes des seigneurs, évêques ou riches Gaulois, ralliés à ces comtes, à ces ducs franks, entre qui leur roi Clovis, mort il y a quarante ans, chef de larrons couronné, a partagé notre vieille Gaule, sa conquête. Les Franks nous ont pillés, pillons ! ! incendiés, incendions ! ! ravagés, ravageons ! ! massacrés, massacrons !… et vivons en joie… *Loups ! Têtes de loups ! Hommes errants !* VAGRES, que nous sommes ! Oui, vivons en loups, vivons en joie : l'été, sous la verte feuillée ; l'hiver, dans les chaudes cavernes !

» Mort aux oppresseurs ! liberté aux esclaves ! Prenons aux seigneurs ! donnons au pauvre monde !…

» Quoi ! cent tonneaux de vin dans le cellier du maître ? et l'eau du ruisseau pour l'esclave épuisé ?

» Quoi ! cent manteaux dans le vestiaire ? et des haillons pour l'esclave grelottant ?

» Qui donc a planté la vigne ? récolté, foulé le vin ? l'esclave… Qui donc doit boire le vin ? l'esclave…

» Qui donc a tondu les brebis ? tissé la laine ? ouvragé les manteaux ? l'esclave…

» Qui donc doit porter le manteau ? l'esclave…

» Debout, pauvres opprimés ! debout ! révoltez-vous ! voici venir vos bons amis les Vagres !…

» Six hommes unis sont plus forts que cent hommes divisés… Unissons-nous : chacun pour tous, tous pour chacun ! ! Au diable les Franks ! Vive la Vagrerie et la vieille Gaule ! c'est le cri de tout bon Vagre… »

Qui chantait ainsi ? Ronan le Vagre… où chantait-il ainsi ? sur une route montueuse qui conduisait à la ville de Clermont, en Auvergne, cette mâle et belle Auvergne, terre des grands souvenirs : *Bituit*, qui donnait pour repas du matin à sa meute de chiens de guerre, les légions romaines ; le *chef des cent vallées* ! *Vindex* ! et tant d'autres héros de la Gaule n'étaient-ils pas enfants de l'Auvergne ? de la mâle et belle Auvergne, aujourd'hui la proie de Clothaire, le plus féroce des quatre fils du féroce Clovis, ce meurtrier chéri des évêques et de la sainte église de Rome ?

Au chant de Ronan le Vagre, d'autres voix répondaient en chœur. Ils étaient là par une douce nuit d'été ; ils étaient là une trentaine de Vagres, gais compères, rudes compagnons, vêtus de toutes sortes de façons, au gré des vestiaires des seigneurs franks et des évêques ; mais armés jusqu'aux dents, et portant à leur bonnet, en signe de ralliement, une branchette de chêne vert.

Ils arrivent à un carrefour : une route à droite, une route à gauche… Ronan fait halte ; une voix s'élève, la voix de *Dent-de-Loup*… Quel Titan ! il a six pieds : le cercle d'une tonne ne lui servirait pas de ceinture.

– Ronan, tu nous a dit : Frères, armez-vous, nous sommes armés… Prenez quelques torches de paille, voici nos torches… Suivez-moi, nous te suivons… Tu t'arrêtes, nous nous arrêtons…

– Dent-de-Loup, je réfléchis… Donc, frères, répondez : Quoi vaut mieux, la femme d'un comte frank ou une évêchesse ?

– Une évêchesse sent l'eau bénite, l'évêque bénit… La femme d'un comte sent le vin, son mari s'enivre…

– Dent-de-Loup, c'est le contraire : le prélat rusé boit le vin et laisse l'eau bénite au Frank stupide.

– Ronan a raison.

– Au diable l'eau bénite, et vive le vin !

– Oui, vive le vin de Clermont ! dont *Luern*, le grand chef d'Auvergne au temps jadis(18), faisait remplir des fossés, grands comme des étangs, pour désaltérer les guerriers de sa tribu.

– C'était une coupe digne de toi, Dent-de-Loup… Mais, frères, répondez donc… Quoi vaut mieux ? une évêchesse ou la femme d'un comte ?

– L'évêchesse ! l'évêchesse !

– Non, la femme d'un comte !

– Frères, pour vous accorder, nous les prendrons toutes deux…

– Bien dit, Ronan…

– L'un de ces chemins conduit au BURG (château) du comte NEROWEG… l'autre, à la villa épiscopale de l'évêque Cautin.

– Il faut enlever l'évêchesse et la comtesse… il faut piller le burg et la villa !

– Par où commencer ? Allons-nous chez le prélat ? allons-nous chez le seigneur ?… L'évêque boit plus longtemps, il savoure en gourmet ; le comte boit davantage, il avale en ivrogne…

– Bien dit, Ronan…

– Donc, à cette heure de minuit, l'heure des Vagres, le comte Neroweg, gonflé comme une outre, doit ronfler dans son lit ; à ses côtés, sa femme ou sa concubine rêve les yeux grands ouverts. L'évêque Cautin, les coudes sur la table, tête à tête avec une vieille cruche et l'un de ses chambriers favoris, doit causer de gaudrioles…

– Allons d'abord chez le comte ; il sera couché.

– Frères, allons d'abord chez l'évêque, il sera levé… C'est plus gai de surprendre un prélat qui boit qu'un seigneur qui ronfle.

– Bien dit, Ronan… Allons d'abord chez l'évêque.

– Marchons… Moi, je connais la maison…

Qui parlait ainsi ?… Un jeune et beau Vagre de vingt-cinq ans ; on l'appelait le *Veneur*… Il n'était pas de plus fin archer, sa flèche allait où il voulait… Esclave forestier d'un duc frank, et surpris avec une des femmes de son seigneur, il avait échappé à la mort par la fuite, et depuis il courait la Vagrerie.

– Oui, moi je connais la maison épiscopale, – reprit ce hardi

garçon. – Me doutant qu'un jour ou l'autre nous irions communier avec les trésors de l'évêque, je suis allé, en bon veneur, observer son repaire… et là, j'ai vu la biche du saint homme… Quel corsage elle a ! ! Jamais chevrette n'eut l'œil plus noir et plus doux !

– Et la maison, Veneur, la maison, quelle figure a-t-elle ?

– Mauvaise ! Fenêtres élevées, portes épaisses, fortes murailles.

– Veneur, – reprit le joyeux Ronan, – nous arriverons au cœur de la maison de l'évêque sans passer ni par la porte, ni par la fenêtre, ni par la muraille… de même que tu arrives au cœur de ta maîtresse sans passer par ses yeux… Allons, mes Vagres, la nuit sera bonne.

– Frères, à vous les trésors… à moi la belle évêchesse ! Le saint homme l'appelle sa sœur(19)… le diable sait ce qui en est…

– À toi, Veneur, l'évêchesse ; à nous le pillage de la villa épiscopale… et vive la Vagrerie !

* *

*

L'évêque Cautin habitait, pendant l'été, sa villa située non loin de la ville de Clermont, siège de son épiscopat… Jardins magnifiques, eaux cristallines, épais ombrages, frais gazons, gras pâturages, moissons dorées, vignes empourprées, forêt giboyeuse, étangs empoissonnés, étables bien garnies, entouraient le palais du saint homme ; deux cents *esclaves ecclésiastiques*, mâles et femelles, cultivaient les biens de l'Église, sans compter l'échanson, le cuisinier, le rôtisseur, le boucher, le boulanger, le baigneur, le raccommodeur de filets, le cordonnier, le tailleur, le tourneur, le charpentier, le maçon, le veneur et les fileuses et lavandières(20), esclaves aussi, presque toujours jeunes, souvent jolies. Chaque soir, l'une d'elles apportait à l'évêque Cautin, couché douillettement sur la plume, une coupe de vin chaud très-épicé… Le matin, une autre jolie fille apportait, au réveil du pieux homme, une coupe de lait crémeux… Voyez un peu ce bon apôtre d'humilité, de chasteté, de pauvreté !…

Quelle est donc cette belle grande femme, jeune encore, et faite comme Diane chasseresse ? Le cou et les bras nus, vêtue d'une simple tunique de lin, ses noirs cheveux à demi dénoués, elle est accoudée au balcon de la terrasse de cette villa. Brûlants et languissants à la fois, les yeux de cette jeune femme tantôt

s'élèvent vers le ciel étoilé, tantôt semblent sonder la profondeur de cette douce nuit d'été, douce nuit qui protège de son ombre l'approche des Vagres, se dirigeant, à pas de loups, vers la demeure de l'évêque. Cette femme, c'est *Fulvie*, l'évêchesse(21) de Cautin, mariée à lui, alors que, simple tonsuré, il ne briguait pas encore l'épiscopat… Depuis qu'il est prélat, il l'appelle benoîtement *ma sœur*, selon les canons des conciles… et l'évêchesse reste en effet sa sœur ; le saint homme, depuis son épiscopat, trouvant qu'une femme c'est trop… ou trop peu.

– Oh ! malheur ! – disait la belle évêchesse, – malheur à ces nuits d'été où l'on est seule à respirer le parfum des fleurs, à écouter dans la feuillée le murmure des brises nocturnes, pareilles au frissonnement des baisers amoureux !… Oh ! dans ma solitude, je la redoute cette énervante chaleur des nuits d'été ; elle me pénètre ; elle circule en vain dans mes veines !… J'ai vingt-huit ans… Voilà douze ans que je suis mariée… et ces années conjugales, je les ai comptées par mes larmes ! Recluse à la ville, recluse à la campagne par l'ordre de mon seigneur et mari, l'évêque Cautin… vivant dans mon gynécée(22), au milieu de mes femmes esclaves, dont ce luxurieux fait ses maîtresses, les conciles l'obligeant, dit-il, à vivre chastement avec sa femme… telle est ma vie… ma triste vie !… L'âge approche, et jamais, jamais, je n'ai connu un seul jour d'amour et de liberté… Amour ! liberté ! vieillirai-je donc sans vous connaître ?

Et la belle évêchesse se redressa, secoua sa noire chevelure au vent de la nuit, fronça ses noirs sourcils, et, d'un air de défi, s'écria :

– Malheur aux maris violents et débauchés… ils font les femmes perdues !… Aimée, respectée, traitée, sinon en femme, du moins en sœur par l'évêque, j'aurais été chaste et douce… Dédaignée, humiliée devant les dernières esclaves de ma maison, je suis devenue emportée, vindicative, et du haut de ma terrasse… souvent, le front rouge, je suis d'un regard troublé les jeunes esclaves laboureurs allant aux champs… J'ai battu de mes mains les concubines de mon mari… et pourtant, pauvres malheureuses, elles ne cèdent pas à l'amant qui prie, mais au maître qui ordonne… Je les ai battues par colère, non par jalousie ; cet homme, avant de m'être odieux, m'était indifférent… Je l'aurais aimé, cependant, s'il avait voulu… et comme il aurait voulu. *Femme-sœur* d'un évêque… c'était beau !… Que de bien à faire !… que de larmes à sécher !… Mais je n'ai séché que les miennes,

puisque bientôt avilie… méprisée… Non, non, assez pleuré… assez gémi… assez souffert ! Assez résisté à ces tentations qui me dévorent… Je fuirai cette maison, ne suis-je pas libre de moi-même ? Cet homme, qui fut mon époux, ne m'a-t-il pas dit que nos liens charnels étaient brisés ? S'il me force à rester près de lui, c'est pour jouir de mes biens ! Oui, je fuirai cette maison, dussé-je être prise et vendue comme esclave !… Maître pour maître, que perdrai-je ? Oh ! du matin au soir filer sa quenouille, ou aller à la chapelle, prier du cœur, non des lèvres, puisque les excès de ce prêtre cruel et débauché, parlant et priant au nom du Seigneur, sans être foudroyé, ont tué en moi la foi !… Vivre ainsi ! est-ce vivre ? Traîner mes jours dans cette opulente villa, tombeau doré, entouré de verdure et de fleurs ! est-ce vivre ?… Non, non ; et, par les flancs de ma mère ! je veux vivre, moi ! Je veux sortir de ce sépulcre glacé ! Je veux le grand air, le grand soleil, l'espace ! Je veux mon jour d'amour et de liberté… Oh ! si je revoyais ce jeune garçon, qui, plusieurs fois déjà, est passé de si grand matin au pied de cette terrasse, où dès l'aube, après mes nuits de brûlante insomnie, je viens respirer la fraîcheur matinale !… Comme il me regardait d'un œil fier et amoureux ! Quelle avenante et hardie figure sous son chaperon rouge couvrant à demi ses noirs cheveux bouclés ! Quelle taille svelte et robuste sous sa saie gauloise, serrée à ses reins agiles par le ceinturon de son couteau de chasse ! Ce doit être quelque esclave forestier des environs… Esclave, esclave ! Eh ! qu'importe ! Il est jeune, beau, leste, amoureux ! Les maîtresses de mon saint mari sont esclaves aussi… Oh ! n'aurai-je donc jamais aussi mon jour d'amour et de liberté !

* *

*

Que fait l'évêque pendant que son évêchesse, rêveuse, au balcon de sa terrasse, regarde les étoiles et jette ainsi au vent des nuits ses regrets, ses soupirs et ses espérances endiablées ?… Le saint homme boit et devise avec le comte Neroweg, cette nuit son hôte ; la salle du festin, bâtie à la mode romaine (cette demeure avait appartenu l'autre siècle à un préfet romain), est vaste, ornée de colonnes de marbre, enrichie de dorures et de peintures à fresque quelque peu endommagées par les coups de dents et les ruades des chevaux des Franks, ces Barbares, lors de leur conquête de l'Auvergne, ayant fait une écurie de cette salle de festin ; les vases d'or et d'argent sont étalés sur des buffets d'ivoire ; le plancher est dallé de riches mosaïques agréables à l'œil ; plus

agréable encore est la large table chargée de coupes et d'amphores à demi pleines ; les *leudes*, compagnons de guerre de Neroweg, et ses égaux durant la paix(23), après avoir, selon l'usage, soupé à la même table que le comte, sont allés jouer aux dés sous le vestibule avec les clercs et les chambriers de l'évêque. Çà et là sont déposées, le long des murs, les armes grossières des leudes : boucliers de bois, bâtons ferrés, *francisques*, ou haches à deux tranchants, *haugons*, ou demi-piques garnies de crampons de fer. Sur le bouclier du comte sont peintes en manière d'ornement trois *serres d'aigle*. Le prélat, resté attablé avec son hôte, le pousse à vider coupes sur coupes ; au bas bout de la table un ermite laboureur ne boit pas, ne parle pas ; parfois, il semble écouter les deux buveurs ; mais le plus souvent il rêve.

Et ce Frank ? ce comte Neroweg ? Quelle figure a-t-il ? Il a l'encolure et le fumet d'un sanglier en son printemps, et la figure d'un oiseau de proie, avec son nez crochu et ses petits yeux renfoncés, tantôt hébétés, tantôt féroces, ses cheveux rudes et fauves, rattachés au sommet de sa tête par une courroie, retombant derrière son dos comme une crinière, car depuis deux cents ans et plus, la coiffure de ces barbares n'a pas changé(24) ; son menton et ses joues sont rasés, mais ses longues moustaches rousses descendent jusque sur sa poitrine, couverte d'une casaque de peau de daim, luisante de graisse, marbrée de taches de vin ; sur ses chausses de grosse toile crasseuse se croisent de longues bandelettes de cuir montant depuis ses gros souliers ferrés jusqu'à ses genoux ; de son baudrier flottant il a retiré sa lourde épée, placée près de lui sur un siège à côté d'un gros bâton de houx ; tel est le convive du prélat, tel est le comte Neroweg ; l'un de ces nouveaux possesseurs de la vieille terre des Gaules, de par le droit de pillage et de massacre…

Et l'évêque Cautin ?… Oh ! celui-ci ressemble à un gros et gras renard en rut… Œil lascif et matois, oreille rouge, nez mobile et pointu, mains pelues… Vous le voyez d'ici, chafriolant sous sa fine robe de soie violette… Et quel ventre ! On dirait une outre sous l'étoffe !

Et l'ermite laboureur ? Oh ! l'ermite laboureur ? Respect à ce prêtre, selon le *jeune homme de Nazareth* !… Trente ans au plus… figure pâle, à la fois douce et ferme, barbe blonde, front déjà chauve, longue robe brune, d'étoffe grossière, çà et là éraillée par les ronces des terres qu'il a défrichées ; carrure rustique ; mains robustes, le manche de la houe et de la charrue les a rendues

calleuses. Voilà l’ermite !

L’évêque verse encore un grand coup à boire au Frank, lui disant :

– Comte… je te le répète… les vingt sous d’or, la prairie et la petite esclave blonde, sinon, pas d’absolution !

– Absous-moi d’abord ! patron ?

– Tu rirais…

– Évêque, je reviendrai avec tous mes leudes mettre ta maison à sac ; je te ferai étendre sur un brasier ardent, et tu m’absoudras…

– Impie ! scélérat blasphémateur ! Pharaon ! pourceau de luxure ! réservoir à vin ! oses-tu parler ainsi, toi ! fils de l’Église catholique et apostolique ?… Menacer ton évêque !

– De gré ou de force, tu m’absoudras !

– Ah ! le bestial ! Tu veux donc aller au fin fond des enfers ! bouillir durant des siècles dans des cuves de poix ardente ! être lardé à coups de fourche par les démons ! Et quels démons ! Têtes de crapaud, corps de bouc, avec des serpents pour queue, des trompes d’éléphant pour bras… et les pieds fourchus ! archifourchus !

– Tu les as vus ? – dit le comte Frank d’un air farouche et craintif, – patron ? tu les as vus, ces démons ?

– Si je les ai vus ! ! ! Ils ont emporté devant moi, dans une nuée de bitume et de soufre, le duc Rauking, qui avait, le sacrilège ! donné un coup de bâton à l’évêque Basile !

– Et ces diables l’ont emporté, le duc Rauking ?

– Au plus profond des entrailles de la terre, te dis-je !… Je les ai comptés ; ils étaient treize ! Un grand démon rouge les commandait en personne, et voilà ce qui t’attend… si je ne te donne pas l’absolution.

– Évêque, tu dis peut-être cela pour me faire peur et avoir mes vingt sous d’or, mes belles prairies et ma petite esclave blonde ?

Le prélat frappa sur un timbre, un de ses chambriers entra ; le saint homme lui dit quelques mots en latin en lui montrant de l’œil le sol dallé de compartiments de mosaïque. Le chambrier sortit ; alors l’ermite laboureur dit à l’évêque aussi en latin :

– Ce que tu veux faire est une dérision sacrilège !

– Ermite, tout n’est-il point permis à l’Église envers ces brutes

franques ?

– La fourberie n'est jamais permise…

Cautin haussa les épaules, et s'adressant au comte en langue germanique, car le prélat parlait l'idiome frank comme un Barbare :

– Es-tu chrétien et catholique ? As-tu reçu le baptême ?

– L'évêque Macaire, il y a vingt ans, m'a dit de me mettre tout nu dans la grande auge de pierre de sa basilique, et puis il m'a jeté de l'eau sur la tête en marmottant des mots latins.

– Enfin, tu es catholique, puisque tu as communié au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, trois personnes en une seule, qui est Dieu, puisqu'il est seul, et que pourtant il est trois. En raison de quoi tu dois me respecter et m'obéir comme à ton père en Christ !

– Patron, tu veux m'embrouiller par tes paroles. Écoute à ton tour : notre grand roi Clovis, à la tête de ses braves leudes, a conquis et asservi la Gaule. Mon père, Gonthram Neroweg, était l'un de ces guerriers, et…

– Ton grand roi ?… S'il a conquis la Gaule, n'est-ce pas aux évêques qu'il la doit, cette conquête ? N'ont-ils pas facilité sa victoire en ordonnant aux peuples de se soumettre ? Ton grand roi Clovis ! il n'eût jamais été qu'un chef de brigands, s'il n'eut embrassé la foi catholique ! Qu'est-ce qu'a fait saint Rémi lorsqu'il l'a oint du saint chrême dans la basilique de Reims et l'a baptisé fils *soumis* de la sainte Église ? Il l'a fait agenouiller, ton grand roi Clovis, lui disant : *Courbe la tête, fier Sicambre ! Brûle ce que tu as adoré… Adore ce que tu as brûlé !…* Ce qui signifiait : tu as pillé… tu as violé… tu as saccagé… tu as massacré… mais surtout, là est le péché, tu as pillé les saints lieux ; donc, à cette heure, humilie-toi ! courbe la tête devant le clergé… obéis-lui, enrichis l'Église, et les évêques te feront reconnaître souverain de la Gaule ; Clovis a suivi ce conseil ; il a donné d'immenses richesses à l'Église ; aussi est-il allé tout droit jouir des délices et des parfums du paradis.

– Patron, tu ne me laisses jamais parler…

– Va, je t'écoute.

– Le grand roi Clovis a conquis la Gaule…

– Voilà qui est nouveau. Ensuite ?

– Quand vivait Théodorik, celui des fils du grand roi Clovis qui

a eu l’Auvergne parmi ses royaumes, il m’a donné ici de grands domaines, terres, gens, bétail et maisons, et m’a envoyé pour le représenter dans cette contrée.

– Oui, il t’a fait en ce pays ce que vous appelez *graff*, et nous autres *comte*. Tu présides avec moi, chef évêque de la cité, les curiales de la ville de Clermont(25), beau président, sur ma parole ! tu arrives à demi ivre les jours de tribunal, et tu ronfles comme un sourd lorsque nous avons à juger des causes…

– Que veux-tu que je fasse, moi ! je n’entends pas un mot de votre langue latine ; je m’endors, et, quand je m’éveille, je juge comme tu me dis…

– C’est ce que tu peux faire de mieux ; mais, encore une fois, où veux-tu en venir avec tes divagations ? Tu as eu la sacrilège audace de me menacer de violences, moi, ton évêque, ton père en Christ ! si je ne t’absolvais de tes crimes. Je t’ai à mon tour menacé d’un châtiment céleste… à quoi tu me réponds en me parlant de Clovis et de ta charge de comte. Qu’a de commun ceci avec la menace que je t’ai faite au nom du Seigneur et qui s’accomplira peut-être plus tôt que tu ne le crois ; entends-tu, comte Neroweg ?

– Je veux dire d’abord que le grand roi Clovis a commis un bien plus grand nombre de crimes que moi, et qu’il jouit du paradis.

– Il en jouit, certes ; mais à quel prix ? Ignores-tu que saint Remi qui l’a baptisé a été si richement doué par ce pieux roi, qu’il a pu acheter un domaine en Champagne au prix de cinq mille livres pesant d’argent ? Si tu ignores ceci, moi je te l’apprends.

– Je voulais dire ensuite que si tu es évêque, moi je suis comte ici, en pays conquis par mon épée. Oui, je suis comte ici, au nom du roi que je représente, et comme ton comte, je peux te forcer de m’absoudre ; apprends ceci à ton tour.

– Ah ! tu blasphèmes de nouveau, – et l’évêque frappa du pied sous la table, – ah ! tu oses encore braver le courroux du Seigneur ! toi… souillé de crimes exécrables !

– Qu’est-ce que j’ai donc fait ? J’ai tué… mon frère Ursio !

– Vraiment ? et le meurtre de ta concubine Isanie ? et le meurtre de ta quatrième femme *Wisigarde* que tu avais épousée, de même que tu as épousé ta cinquième femme *Godégisèle*… bien que ta première et ta seconde épouse soient encore vivantes ? dis, comte, sont-ce là des peccadilles ?

– Ne m'as-tu pas absous de ces choses-là ? Par l'*aigle terrible*, mon glorieux aïeul ! il m'en a coûté les cinq cents meilleurs arpents de ma forêt, trente-huit sous d'or, vingt esclaves, et cette superbe pelisse de fourrures de martre du Nord, dans laquelle tu te prélassais cet hiver, et que le grand Clovis avait donnée à mon père !

– De ces premiers crimes, tu es absous… c'est vrai ; aussi tu serais blanc comme l'agneau pascal sans ton abominable fratricide.

– Je n'ai pas tué Ursio par haine, moi ; je l'ai tué pour avoir sa part d'héritage.

– Et pourquoi aurais-tu tué ton frère, bestial ? Pour le manger ?

– Je te dis, moi, que le grand Clovis a tué aussi tous ses parents pour avoir leur héritage, et qu'il jouit du paradis… J'y veux aller aussi, moi qui ai moins tué que lui, et si tu ne me promets pas sur l'heure le paradis sans me faire payer davantage, je te fais tirer à quatre chevaux ou hacher par mes leudes !

– Et moi je te dis que si tu n'expies pas ton fratricide par un don à mon église, tu iras en enfer, toi, qui, comme Caïn, as tué ton frère.

– Oui, oui, patron, tu dis toujours cela pour mes cent arpents de prairie, mes vingt sous d'or et ma petite esclave blonde.

– Je dis cela pour le salut de ton âme, malheureux ! Je dis cela pour t'épargner les tortures de l'enfer dont la seule pensée me fait frissonner pour toi.

– Tu parles toujours de l'enfer… Où est-il ?

– Où il est ?

Et l'évêque Cautin frappa encore du pied sur le sol.

– Tu demandes où il est, l'enfer ?

– Il n'y en a pas…

– Il n'y a pas d'enfer ! Seigneur, Seigneur ! ayez pitié de ce barbare. Ouvrez-lui les yeux par un miracle… Comte, sens-tu cette odeur de soufre ?

– Je sens… une odeur très-puante.

– Vois-tu cette fumée qui sort à travers ces dalles ?

– D'où vient cette fumée ? – s'écria Neroweg effrayé, en se levant de table et se reculant de l'endroit du sol d'où sortait une

vapeur noire et épaisse ; – évêque, quelle est cette magie ?

– Seigneur, mon Dieu ! vous avez entendu la voix de votre serviteur indigne, – dit Cautin en joignant les mains et se mettant à genoux, – vous voulez vous manifester aux yeux de ce barbare… Tu demandes où est l'enfer ? Regarde à tes pieds ; vois ce gouffre, vois cette mer de flammes prête à t'engloutir…

Et l'une des dalles de la mosaïque s'enfonçant sous le sol au moyen d'un contrepoids, laissa béante une large ouverture d'où s'échappèrent de grands tourbillons de feu répandant une forte odeur de soufre.

– La terre s'entr'ouvre, – s'écria le Frank livide de terreur, – du feu ! du feu ! sous mes pieds.

– C'est le feu éternel, – dit l'évêque en se redressant menaçant, tandis que le comte tombait à genoux cachant sa figure entre ses mains, – ah ! tu demandes où est l'enfer, impie, blasphémateur !

– Patron, mon bon patron, aie pitié de moi !

– Entends-tu ces cris souterrains ? Ce sont les démons ; ils viennent te chercher. Entends-tu comme ils crient : *Neroweg, Neroweg ! le fratricide ! Viens à nous ! Caïn, tu es à nous !*

– Ces cris sont affreux… Mon bon père en Christ, prie le Seigneur de me pardonner !

– Ah ! te voilà à genoux, pâle, éperdu, les mains jointes, les yeux fermés par l'épouvante… Demanderas-tu encore où est l'enfer ?

– Non, non, évêque, saint évêque Cautin ; absous-moi de la mort de mon frère, tu auras ma prairie, mes vingt sous d'or…

– Et l'esclave ?

– Et ma petite esclave blonde.

– J'ai là une charte de donation préparée… Tu vas faire venir un de tes leudes comme témoin. Mon témoin à moi sera cet ermite, afin que la donation soit en règle et selon l'usage.

– Oui, oui, mais aie pitié de moi… Si ces démons allaient m'emporter… Comme ils m'appellent ! Renvoie-les ! renvoie-les donc, mon bon patron, qu'ils ne m'entraînent pas en enfer, moi ton fils en Christ !

– Ils t'emporteraient si tu manquais à ta promesse.

– Je la tiendrai… Oh ! je la tiendrai…

– Puisque tu ne doutes plus de la puissance du Seigneur, – reprit l'évêque en frappant de nouveau du pied sur le plancher, – relève-toi, comte, ouvre les yeux, le gouffre de l'enfer est refermé (la dalle en remontant avait repris sa place). Ermite, apporte ce parchemin et ce qu'il faut pour écrire. Tu seras mon témoin.

– Je ne serai pas témoin de cette fourberie sacrilège, – répondit en latin l'ermite laboureur. – Je t'exposerais à la fureur de ce barbare en lui dévoilant cette pillerie, il te tuerait, et je ne veux pas voir ton sang couler… mais, prends garde, prends garde… tu domines par la ruse et la terreur les seigneurs stupides et féroces ; moi je domine, par l'amour que je leur porte, les opprimés et ceux qui souffrent. Prends garde ; ceux là sont nombreux.

– Voudrais-tu exciter une rébellion contre moi ? Serais-tu capable d'abuser du grand empire que tu possèdes sur le populaire ? toi que j'ai accueilli ici comme un hôte bien venu ? sans savoir pourtant si ton évêque t'avait permis de sortir de son diocèse(26).

– Demain, avant de continuer ma route, je te dirai ce que j'attends de toi…

Cautin, à qui l'ermite laboureur imposait, frappa sur un timbre pendant que le comte, toujours agenouillé, tremblant de tous ses membres, essuyait la sueur glacée qui coulait de son front. À l'appel de l'évêque, le chambrier parut ; le saint homme lui dit tout bas en latin :

– L'enfer a été très-satisfaisant… Qu'on éteigne le feu !

Et il ajouta tout haut :

– Commande à l'un des leudes du comte de venir ici… Tu l'accompagneras.

Le chambrier sorti, l'évêque s'adressant au Frank toujours agenouillé :

– Tu as cru, et tu te repens… Relève-toi ! Mais prends garde de manquer à ta parole…

– Mon bon patron, je ne me relèverai pas que tu ne m'aies promis une chose…

– Quoi donc ?

– J'ai peur de retourner cette nuit à mon burg ; les démons viendraient peut-être me prendre sur la route… Je suis épouvanté… garde-moi cette nuit à ta villa.

– Tu seras mon hôte jusqu'à demain ; mais ta petite esclave, tu devais me l'envoyer dès ton arrivée… chez toi ?

– Tu la veux cette nuit ?… la petite esclave ?

– Je l'ai promise à mon évêchesse, autrefois ma femme selon la chair, aujourd'hui ma sœur en Dieu. Elle a besoin d'une toute jeune fille pour son service ; je lui ai promis celle-ci… et plus tôt elle l'aura, plus tôt elle sera contente.

– Ainsi, patron, – dit le comte en se grattant l'oreille, – tu la veux absolument ce soir, la petite esclave ?

– Oserais-tu maintenant te dédire ?… Te crois-tu déjà si loin de l'enfer ?

– Non, oh ! non, patron… ne te fâche pas ; un de mes leudes va monter à cheval ; il ira chercher la petite esclave et la ramènera ici en croupe…

La charte de donation, validée selon l'usage par l'inscription du témoignage du chambrier de l'évêque et du leude, portait que Neroweg, comte du roi d'Auvergne en la ville de Clermont, donnait en rémission de ses péchés à l'Église, représentée par Cautin, évêque de cette ville, cent arpents de prairie, vingt sous d'or, et une esclave filandière, âgée de quinze ans, nommée Odille. Après quoi l'évêque, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, donna au comte frank l'absolution de son fratricide et trois grands coups à boire pour le réconforter.

– Sigefrid, – dit le comte au leude en étouffant un dernier soupir de regret, – sois bon compagnon ; va au burg ; tu prendras en croupe la petite Odille la filandière, et tu la rapporteras ici.

* *

*

Les Vagres sont arrivés non loin de la villa épiscopale.

– Ronan, les portes sont solides, les fenêtres élevées, les murailles épaisses… Comment entrer chez l'évêque ? – dit le Veneur. – Tu nous as promis de nous conduire au cœur de la maison… moi, j'irai droit au cœur de l'évêchesse.

– Frères, voyez-vous à quelques pas, au pied de la montagne, ce petit bâtiment entouré de colonnes ?

– Nous le voyons… la nuit est claire.

– Ce bâtiment était autrefois une salle de bains d'eaux

thermales, dont la source chaude venait de ces montagnes… De la villa où nous allons, on se rendait à ces thermes par un long souterrain. L'évêque a fait détourner la source, et le bâtiment il l'a changé en une chapelle consacrée au grand *Saint-Loup*… Or, mes bons Vagres, par le souterrain nous entrerons au cœur de la villa épiscopale sans trouer de murailles, sans briser portes ou fenêtres… Si j'ai promis, ai-je tenu ?

– Comme toujours, Ronan… tu as promis, tu as tenu.

On entre dans les anciens thermes changés en chapelle ; il y fait noir, très-noir… Une voix sort de l'ombre :

– C'est toi, Ronan ?

– Moi et les miens… Marche, Simon, bon serviteur de la villa épiscopale… marche, Simon, nous te suivons…

– Il faut attendre.

– Pourquoi ?

– Le comte Neroweg est encore chez l'évêque avec ses leudes.

– Tant mieux… un renard et un sanglier, la chasse sera belle !

– Le comte a dans la villa vingt-cinq leudes bien armés.

– Nous sommes trente… c'est quinze Vagres de trop pour une telle attaque… Marche, Simon, nous te suivons.

– Le passage n'est pas encore libre.

– Pas libre ? ce passage souterrain qui conduit d'ici dans la salle du festin ?…

– L'évêque a fait préparer ce soir un miracle pour effrayer le comte Frank et lui faire peur de l'enfer. Deux clercs ont apporté, sous la salle du festin, des bottes de paille, des fagots et du soufre… Ils doivent ensuite y mettre le feu en poussant des cris endiablés et souterrains… Après quoi, une des dalles de la mosaïque s'abaissera sous le sol, par un contrepoids, comme autrefois elle s'abaissait lorsqu'on voulait passer par le souterrain qui conduit à ces thermes.

– Et le Frank stupide, croyant voir béante une des bouches de l'enfer, fera au saint homme une donation jusqu'ici refusée ?

– Tu as deviné, Ronan ; il faut donc attendre que le miracle soit joué ; le comte parti, la villa silencieuse, toi et les tiens, vous vous y introduirez.

– À moi l'évêchesse !

– À nous le coffre fort, les vases d'or et d'argent ! à nous les sacs gonflés de monnaie… et largesse, largesse au pauvre monde qui n'a pas un denier !

– À nous le cellier, les outres pleines, les sacs de blé… à nous les jambons, les viandes fumées ! Largesse, largesse au pauvre monde qui a faim !

– À nous le vestiaire, les belles étoffes, les chauds vêtements, et largesse, largesse au pauvre monde qui a froid…

– Et puis à feu et à sac la villa épiscopale !

– Liberté aux esclaves !

– Nous emmenons de pauvres filles qui nous suivront gaiement !

– Et vive le mariage en Vagrerie, – dit Ronan, puis il chanta ainsi :

« Mon père était Bagaude, moi, je suis Vagre et né sous la verte feuillée, comme un oiseau de mai…

» Où est ma mère ?

» Je n'en sais rien…

» Un Vagre n'a pas de femme : le poignard d'une main, la torche de l'autre, il va de burg en villa épiscopale enlever femmes ou concubines à leur comte ou à leur évêque, et emmène ces charmantes au fond des bois…

» Elles pleurent d'abord et rient ensuite… Le joyeux Vagre est amoureux, et dans ses bras robustes ces belles chéries oublient bientôt le cacochyme évêque ou le duc hébété !… »

– Vive le mariage en Vagrerie !

– Tu es en belle humeur, Ronan…

– Nous allons mettre à sac la maison d'un évêque, vieux Simon !

– Tu seras pendu, brûlé, écartelé…

– Ni plus ni moins qu'Aman et Aëlian, nos prophètes, Bagaudes en leur temps comme nous Vagres en le nôtre… Mais le pauvre monde dit : Bon Aëlian ! bon Aman !… puisse-t-il dire un jour : Bon Ronan !… je mourrai content, vieux Simon…

– Toujours vivre au fond des bois…

– La verdure est si gaie !

– Au fond des cavernes…

– Il y fait chaud l’hiver, frais l’été.

– Toujours l’oreille au guet, toujours par monts et par vallées… toujours errer sans feu ni lieu…

– Mais vivre toujours libres, vieux Simon… libres ! libres ! au lieu de vivre esclaves sous le fouet d’un maître frank ou d’un évêque ! Viens avec nous, Simon…

– Je suis trop vieux !

– Ne hais-tu pas ton seigneur, le saint homme Cautin ?

– Autrefois j’étais jeune, riche, heureux ; les Franks ont envahi la Touraine, mon pays natal ; ils ont égorgé ma femme après l’avoir violée ; ils ont brisé sur les murailles la tête de ma petite fille ; ils ont pillé ma maison ; ils m’ont vendu comme esclave, et de maître en maître, je suis tombé entre les mains de Cautin… J’ai donc sujet d’exécrer les Franks ; mais j’exècre, s’il se peut, davantage encore les évêques gaulois, qui nous tiennent, nous Gaulois, en esclavage !

– Qui va là ? – s’écria Ronan, en voyant au dehors, et dans l’ombre, une forme humaine rampant à deux genoux, et s’approchant ainsi de la porte de la chapelle. – Qui va là ?

– Moi, Félibien, esclave ecclésiastique de notre saint évêque.

– Pauvre homme, pourquoi marcher ainsi à genoux ?

– C’est un vœu… Je viens ainsi de ma hutte à genoux… sur les cailloux du chemin pour prier Loup, le grand Saint-Loup, à qui est dédiée cette chapelle. Je viens ainsi de nuit afin d’être de retour dès l’aube à l’heure du labeur, car ma hutte est loin d’ici…

– Frère, pourquoi t’infliger ce supplice à toi-même ? N’est-ce pas assez déjà de te lever avec le soleil, et le soir de te coucher sur ta paille, brisé de fatigue ?

– Je viens à genoux prier Saint-Loup, le grand Saint-Loup, de demander au Seigneur de longs et fortunés jours pour notre saint évêque Cautin, de qui je suis esclave laboureur.

– Ton maître ! un saint ?… ce fainéant qui t’écrase de travail, comme le meunier sous sa meule écrase le blé nourricier pour en tirer la farine… Quoi ! demander de longs jours pour ton maître, c’est demander d’allonger la lanière du fouet des surveillants qui te rouent de coups si tu bronches.

– Bénis soient leurs coups ! Plus on souffre ici-bas, plus l’on est heureux dans le paradis…

– Mais le blé que tu sèmes, ton évêque le mange ; le vin que tu foules, il le boit ; les habits que tu tisses, il s'en revêt… te voici have, affamé, presque nu sous tes haillons !…

– Je voudrais manger les excréments des porcs, boire leur urine, me vêtir d'épines, qui déchireraient ma peau jusqu'aux veines, mon bonheur en serait plus grand dans le paradis…

– Dis-moi, pauvre frère… le Seigneur a créé le froment, le raisin, le miel, les fruits, le lait, la douce toison des brebis… est-ce pour que sa créature se nourrisse d'ordures et se vêtisse d'épines ? réponds, mon pauvre frère ?…

– Tu n'es qu'un impie !

– Écoute-moi sans colère… Voyons : pendant que du fond de ta misère, de ta fange et de ton ignorance, tu aspires au paradis de là-haut ! est-ce que ton évêque ne se fait pas, lui, en ce monde un paradis ? est-ce que seul il ne jouit pas des biens du créateur ? Tu le sais, les greniers de ton maître regorgent de pur froment ; ses étables sont pleines de troupeaux gras ; ses viviers, de poissons ; son cellier, de vins vieux ; ses volières, d'oiseaux délicats ; il chasse en forêt la succulente venaison ; il chasse en plaine le fin gibier… après quoi il godaille, ripaille, dit sa messe et courtise ta femme, ta fille ou ta sœur…

– Mensonge !… mon seigneur et évêque ne peut faillir…

– Pauvre frère !… cela ne te révolte pas, de voir les Franks maîtres implacables de cette belle Auvergne, qu'ils nous ont larronnée ? de cette riche Auvergne, où tes pères, aujourd'hui esclaves et dépouillés de leurs biens, vivaient jadis heureux et libres, cultivant les champs paternels ?

– Mon évêque m'a commandé d'obéir aux Franks et à leurs rois comme à lui-même… Puisque leurs rois sont fils soumis de l'Église, le mal qu'ils nous font, l'esclavage qu'ils nous imposent, sont des épreuves que le Seigneur Dieu nous envoie, et il faut les bénir à cœur joie ces épreuves ; plus elles nous sont cruelles, plus elles nous sont méritoires pour notre salut…

– Mais, pauvre frère, ces épreuves d'asservissement, de faim, de froid, de labeur écrasant, de misère affreuse, que, pour ton salut, te prêche ton évêque, à son profit, est-ce qu'il les subit, lui, ces dures peines ? ne vit-il pas, comme nos conquérants, dans la fainéantise, la mollesse et l'abondance ?

– Arrière… tu veux me tenter, Satan ! laisse-moi prier… Je

fermerai les yeux, je boucherai mes oreilles. Saint évêque Loup ! grand Saint-Loup ! protégez-moi contre ce païen, qui outrage notre bon évêque Cautin !

– Pauvre créature ! méchamment hébétée, avilie, dégradée par les prêtres… c'est une tendre pitié que tu m'inspires ! – dit Ronan. – Et voilà pourtant ce que les évêques ont fait de ce fier peuple gaulois ! lui, jadis l'orgueil du monde, il se courbe aujourd'hui, lâche et tremblant, devant une poignée de barbares !…

– Tu dis vrai, Ronan ; presque tous les esclaves sont, comme ce malheureux, tombés dans un lâche hébétement… le mal gagne de jour en jour… Ah ! c'en est fait de la vieille Gaule… les Franks lui voleront jusqu'à son nom…

– S'il en est ainsi, moi, Ronan ! par la torche de l'incendie ! par l'épée du massacre, par l'ivresse de l'orgie ! je le jure ! je le jure ! tant qu'il restera une femme, une tonne, un château, nous, Gaulois déshérités de tout… jusqu'à notre nom ! nous danserons à travers les flammes, nous boirons sur des ruines, nous ferons l'amour sur la cendre des palais et des églises !…

Et Ronan se mit à chanter le refrain des Vagres :

« Les Franks nous appellent *Hommes errants, Loups, Têtes de loups*… Vivons en loups, vivons en joie… l'été, sous la verte feuillée ; l'hiver, dans les chaudes cavernes… »

– Allons, Simon, le miracle de l'évêque doit être joué.

– Oui… d'ailleurs je marcherai seul à distance de vous dans le souterrain… Si je vois de loin de la clarté, je viendrai vous avertir.

– Mais cet esclave, qui est là marmottant à genoux ses patenôtres au grand Saint-Loup ?

– La foudre tomberait à ses pieds qu'il ne bougerait point… il s'en ira comme il est venu… sur ses deux genoux.

– Allons, vieux Simon, plaignons ce pauvre homme, et surtout pendons l'évêque… Marche, Simon.

– Suis-moi, Ronan.

Et les Vagres, conduits par l'esclave ecclésiastique, disparurent dans le souterrain qui, de ces anciens thermes, aboutissait à la villa épiscopale, tous chantant à demi-voix :

« Le joyeux Vagre n'a pas de femme : le poignard d'une main, la torche de l'autre, il va de burg en maison épiscopale enlever les femmes des comtes et des évêques, et emmène ces charmantes au

fond des bois… »

* *

*

Que faisaient donc le prélat et le comte, pendant que les Vagres s'introduisaient dans le souterrain de la villa épiscopale ?… Ce qu'ils faisaient ?… ils buvaient coup sur coup ; le leude du comte était retourné au burg chercher l'esclave… En l'attendant, l'évêque Cautin, chafriolant de posséder enfin la jolie fille qu'il convoitait depuis longtemps, s'était remis à table. Neroweg, toujours tremblant et presque ivre de vin et de frayeur, croyant l'enfer sous ses pieds, aurait voulu quitter la salle du festin ; il n'osait, se croyant protégé par la sainte présence de l'évêque contre les attaques du diable. En vain l'homme de Dieu engageait son hôte à vider encore une coupe, le comte repoussait la coupe de sa main, roulant autour de lui ses petits yeux d'oiseau de proie effaré.

L'ermite laboureur, comme d'habitude, rêvait ou observait en silence…

– Qu'as-tu donc ? – dit l'évêque au comte, – tu es triste, tu ne bois plus… Tout à l'heure fratricide, tu es maintenant, de par mon absolution, blanc comme neige… déride-toi donc ; ta conscience n'est-elle pas nette ? réponds donc… M'aurais-tu caché quelque autre crime ?… le moment serait mal choisi… tu l'as vu, l'enfer n'est pas loin…

– Tais-toi, patron… tais-toi… je me sens si faible, que je ne porterais pas un chevreuil sur mes épaules, moi qui porterais un sanglier… N'abandonne pas ton fils en Christ ! toi, qui peux conjurer les démons, je ne te quitterai pas d'ici au jour…

– Tu me quitteras pourtant tout à l'heure, lorsque la petite esclave sera venue ; il faudra que je la conduise au gynécée de Fulvie, autrefois ma femme selon la chair, aujourd'hui ma sœur en Dieu.

– Aussi vrai qu'un de mes aïeux s'appelait l'*Aigle terrible* en Germanie, je ne te quitterai pas plus que ton ombre…

– Un des aïeux de ce Neroweg se nommait l'*Aigle terrible* en Germanie… la rencontre est étrange, – pensait l'ermite… – Ainsi nos deux races ennemies, Franke et Gauloise, se sont rencontrées, se rencontrent… se rencontreront peut-être encore à travers les âges…

– Bon patron, – dit Neroweg, – d'ici au jour, je ne te quitterai pas plus que ton ombre.

– Comte, prends garde… ta terreur me prouve que ton âme n'est pas tranquille… avoue-le, tu ne m'as pas tout dit ?

– Si, si, je t'ai tout dit.

– Dieu le veuille, pour le salut de ton âme… Mais déride-toi donc… tiens, parlons un peu de chasse… comme toi, je suis fin veneur ; cette conversation t'égayera… Et à propos de chasse, un reproche.

– À moi ?

– À toi ou à tes esclaves forestiers… L'autre jour ils sont venus lancer trois cerfs au milieu des bois de l'Église… tu sais, dans l'enceinte touchant à ce bout de ta forêt, séparé du restant de tes domaines par la rivière ?

– Si mes esclaves forestiers ont lancé des cerfs chez toi, tes esclaves en lanceront une autre fois chez moi : nos bois ne sont séparés que par une route.

– C'est dommage… notre limite à tous deux devrait être la rivière.

– Il me faudrait pour cela t'abandonner les cinq cents arpents de bois qui sont en delà de la rivière.

– Est-ce que tu y tiens beaucoup à ce bout de forêt ? elle est bien chétive en cet endroit-là…

– Chétive ! il y a des chênes de vingt coudées, et c'est la partie la plus giboyeuse de mes biens…

– Tu vantes ton domaine, c'est ton droit ; mais, dans ton intérêt même, tu serais mieux et plus sûrement limité, si tu l'étais par la rivière, et si tu te débarrassais de ces mauvais cinq cents arpents qui touchent à mes terres…

– Pourquoi me parles-tu de mes bois ? je n'ai plus d'absolution à te demander… entends-tu, évêque ?

– Non… tu as tué une de tes femmes, une de tes concubines, et ton frère Ursio… tu as expié ces crimes en douant l'Église : tu es absous… Cependant… et cela me revient seulement maintenant à l'esprit, cependant nous n'avons pas songé à une chose…

– À laquelle, patron ?

– Ta quatrième femme Wisigarde a péri par tes mains de mort

violente ; elle n'a pas reçu en mourant l'assistance d'un prêtre… son âme est en peine, il se pourrait qu'elle vînt te tourmenter la nuit sous figure de fantôme effrayant, jusqu'à ce que tu aies tiré de peine cette pauvre âme…

– Comment la tirer de peine ?

– Par des prières que dirait un prêtre du Seigneur.

– Je ne suis pas prêtre, moi !

– Mais je le suis, moi !

– Alors, patron, dis-les, ces prières, pour cette âme en peine.

– Soit… Durant vingt ans, il sera dit à l'autel des prières pour l'âme de Wisigarde, à condition que tu m'abandonneras ce bout de forêt, séparé de ton domaine par la rivière…

– Encore donner à ton Église… donner toujours… toujours donner !…

– Libre à toi de préférer être tourmenté la nuit par des fantômes livides et sanglants…

Le Frank regarda l'évêque d'un œil défiant et irrité ; puis il reprit avec un courroux concentré :

– Gaulois rapace, tu veux donc me prendre pièce à pièce la part de conquêtes que nos rois nous ont donnée, à mon père et à moi, en bénéfice héréditaire ? Doter encore ton Église ! je doterais plutôt le diable !…

– Dote-le donc… le voici ! ! – dit une grosse voix qui semblait sortir des entrailles de la terre.

Au son de cette voix, l'ermite se leva surpris, l'évêque se renversa sur le dossier de son siège, se signa brusquement ; puis, réfléchissant, il dit en latin :

– C'est mon chambrier ; il était resté là-dessous… le tour est gai… il vient à point…

Le comte, lui, frappé de terreur, se croyant poursuivi par le démon en personne, avait poussé un grand cri, s'enfuyant éperdu de la salle du festin, et manquant de renverser le leude, qui en ce moment entrait, poussant devant lui une jeune fille, en disant :

– Voici la petite esclave, Odille, la filandière.

L'évêque en rut oublia tout pour courir vers la pauvrette ; mais au moment où il s'élançait pour la saisir, une main vigoureuse, sortant par l'ouverture de la dalle abaissée, arrêta le prélat par un

pan de sa robe en lui criant :

– Luxurieux point ne seras, saint homme de Dieu ! !

Lorsque l'évêque se retourna inquiet de voir qui lui parlait ainsi, il vit avec effroi Ronan à la tête de ses compagnons, qui, comme lui, sortirent par l'issue du souterrain, en poussant des cris enragés… Tous, par plaisante humeur, les joyeux garçons, s'étaient noirci la figure avec les débris charbonnés des fagots destinés à produire les *flammes de l'enfer* et à jouer le miracle.

À la vue de ces hommes noirs, sortant de dessous terre, et hurlant comme des damnés, le leude, qui avait amené la petite esclave, crut aussi qu'ils venaient de l'enfer, et se précipita sur les traces de Neroweg en criant :

– Les démons ! les démons !…

Le comte, de plus en plus épouvanté, courut à l'écurie, s'élança sur son cheval, et à toute bride s'éloigna de la villa épiscopale ; ses leudes l'imitèrent, sautèrent sur leurs montures, abandonnant leurs armes dans la salle du festin, et tous prirent la fuite en tumulte, répétant avec épouvante :

– Les démons ! les démons !…

* *

*

La villa épiscopale a été envahie par les Vagres depuis deux heures.

Qui dit donc une messe de nuit dans la chapelle de l'évêque ? les cierges sont allumés sur l'autel, ni plus ni moins que pour la fête de Pâques ; ils éclairent de leur vive lumière les premiers arceaux : le reste de la chapelle est noyé d'ombre, jusqu'à la porte voûtée, à travers laquelle on aperçoit çà et là une lueur rouge, comme celle d'un brasier qui s'éteint… Quel brasier ? celui que formaient les débris embrasés de la villa épiscopale…

La villa a donc été incendiée par les Vagres ? Certes ; auraient-ils sans cela emporté des torches de paille ?

Au milieu du chœur sont entassées pêle-mêle les richesses de l'évêque : vases d'or et d'argent, saints calices et coupes à boire, boîtes à Évangiles et plats à manger, patènes et bassins à rafraîchir le vin ; gros sacs de peau éventrés, d'où ruissellent les sous d'or et d'argent ; riches étoffes pourpres et bleues, n'attendant plus que la façon ; fourrures chaudes et rares, noires comme le

corbeau, blanches comme la colombe; et pour trophées, aux quatre coins de ce splendide monceau de butin, les haches, les boucliers et les piques des leudes fuyards par peur du diable: or, argent, acier, vives couleurs, tout brille, fourmille et scintille de ces joyeux miroitements, particuliers aux gros monceaux de précieux butin, si plaisants à l'œil d'un Vagre…

Ils sont donc là, les Vagres? ils sont donc dans la sainte chapelle de la villa épiscopale?

Oui, les voici réunis dans ce lieu sacré dont ils ont fait leur magasin…

Et que font-ils là?

Ma foi! ils font ce que font les Vagres après avoir bu, ravagé, pillé: les uns ronflent et cuvent leur ivresse sur les marches de l'autel, les autres, se balançant sur leurs jambes avinées, se délectent en regardant amoureusement leur gros tas de butin, ces richesses, qu'ils vont semer sur leur route, et qui feront tant d'heureux; car les Vagres de Ronan surtout sont fidèles à ces commandements… saints commandements en Vagrerie:

« Prenons aux riches, donnons aux pauvres… Vagre qui garde un sou pour le lendemain n'est plus un Vagre, un *Loup*, une *Tête de loup*, un *Homme errant*… Toujours il partage son butin de la veille entre les pauvres gens pour avoir à piller de nouveau évêques renégats! Franks pillards et oppresseurs de la vieille Gaule! »

Et ces autres Vagres, appuyés debout aux fûts des colonnes, ou assis sur les marches de l'autel, à côté des ronfleurs, leurs regards sont aussi fermes que leurs jambes, n'ont-ils donc point aussi goûté, ceux-là, aux vins vieux de la villa épiscopale?

Ceux-là ils en ont bu deux fois, dix fois plus que les autres (et Ronan est de ce nombre); mais ce sont des Vagres aguerris, rudes compères, qui vous vident une outre d'un trait, et marchent sans broncher sur une poutre à travers l'incendie qu'ils ont allumé dans le burg d'un Frank ou dans la villa d'un évêque… Et ces hommes, à tête rasée, hâves, vêtus de haillons, ces femmes? non moins misérables, mais dont quelques-unes sont jolies, très-jolies; les uns et les unes ont l'air aussi gai, aussi aviné que les Vagres, que sont-ils, ces hommes et ces femmes?

Ce sont des esclaves de l'Église, joyeux d'avoir leur jour de justice et de vengeance… Mais d'autres esclaves en grand nombre ont fui dans les champs, craignant de voir le feu du ciel tomber

sur les Vagres, assez sacrilèges pour mettre à sac et à feu la maison de leur seigneur évêque.

Que fait donc Ronan, se prélassant au banc épiscopal, où il est assis, revêtu des habits sacerdotaux et coiffé du bonnet de fourrure, que le comte Neroweg a laissé dans la salle du festin en fuyant éperdu ? Quatre Vagres assistent Ronan… étranges clercs ! plaisants diacres ! Parmi eux se trouve Dent-de-Loup, ce géant, dont un cercle de tonne ne mesurerait pas la ceinture.

– Frères, sommes-nous tous ici ?

– Ronan, il ne manque que le Veneur ; au plus fort de l'incendie, il a couru à la porte de l'évêchesse… et l'un des nôtres l'a vu ensuite traverser les flammes, courant vers le jardin, emportant dans ses bras cette belle femme évanouie.

– Sans doute il la fait revenir à elle… Or, pendant qu'on ranime l'évêchesse, si nous jugions l'évêque ?…

– Bien dit, Ronan.

– Le saint homme a souvent jugé du haut du tribunal de la curie, comme évêque et chef de la cité de Clermont, jugeons-le à son tour.

– Oui, oui, jugeons l'évêque ! jugeons l'évêque !…

Et les esclaves de l'abbaye criaient plus fort que les Vagres :

– Jugeons l'évêque !

– Qu'on l'amène !

Deux Vagres allèrent quérir le saint homme de Dieu, jusqu'alors retenu dans un couloir voisin. Il fut introduit garrotté, pâle et courroucé, devant le tribunal de Ronan et de ses clercs en Vagrerie.

– Seigneur évêque, – lui dit Ronan, – *votre charité, votre piété, votre clarissime pudicité* (afin d'employer les titres honorifiques que vous vous accordez entre vous, saints hommes), *votre clarissime pudicité* voudra-t-elle nous dire comment tu t'appelles ?

– Incendiaire ! pillard ! sacrilège !… voilà tes noms à toi… Je te damne et t'excommunie, ainsi que ta bande, dans ce monde et dans l'autre, où vous subirez pour vos forfaits les peines éternelles !

– Ta *clarissime charité* répond à ma question par des injures… Or, puisque ta clarissime humilité refuse de dire ton nom, ton

nom, le voici : Tu t'appelles Cautin…

– Puisse mon nom te brûler la langue !

– Pauvres esclaves de l'abbaye, – ajouta Ronan en s'adressant à eux, – quels reproches faites-vous à votre évêque ?

– Il nous écrase de travaux de l'aube au soir, et souvent la nuit.

– Pour nourriture, il nous donne une poignée de fèves.

– Il nous laisse sous ces haillons, et dans nos huttes de boue effondrées la cabane des porcs nous fait envie.

– Nos moindres fautes sont punies du fouet.

– Nous autres, jeunes femmes du gynécée de l'évêchesse, il abuse de nous par la menace… Quelle résistance peut faire l'esclave ? elle se soumet en frissonnant… et pleure…

– J'ai dit ce que j'ai dit, – ajouta le vieux Simon, l'introducteur des Vagres dans la villa. – Qu'un Frank nous asservisse et nous accable de misères… conquérant, il use de sa force ; mais que des évêques, Gaulois comme nous, se joignent à ce Frank pour nous asservir et partager avec lui nos dépouilles… je l'ai dit et je le dis, c'est le crime des prêtres de l'Église catholique, apostolique et romaine, comme ils s'appellent… Joug pour joug, j'aurais préféré celui de la Rome des empereurs ; c'était une franche guerre : soldat contre soldat, épée contre épée ; mais j'ai horreur et dégoût du joug de la Rome des papes, cette Église qui nous opprime par la fourberie, par l'hébétement, et qui, reniant la patrie, la liberté, nos gloires passées, abrutit et châtre notre virile race gauloise… Ah ! nos anciens prêtres, nos druides vénérés, ne s'alliaient pas ainsi lâchement aux Romains conquérants de la Gaule… Non, non, le glaive d'une main, une branche de gui de l'autre, donnant les premiers le signal de la sainte guerre contre l'étranger, ils soulevaient les populations en armes avec ces deux seuls mots : Patrie et liberté ! ! Alors surgissaient du grand flot populaire : le *chef des cent vallées* ! *Sacrovir* ! *Vindex* ! *Marik* ! *Civilis* ! et Rome tremblait au Capitole… Mais où sont-ils nos druides vénérés ? Où ils sont ?… Allez au fond des forêts, vous trouverez leurs os calcinés par le feu sous les ruines de leurs temples renversés par les prêtres catholiques. Où ils sont, nos druides ? demandez-le aux bourreaux des cités gouvernées par les évêques… Hélas ! avec les druides, est morte l'indépendance de la Gaule !… les évêques et les Franks lui larronneront jusqu'à son nom !… Je vous l'ai dit, je vous l'ai dit… Oh ! ne me menace pas du poing, toi, mon seigneur, toi, mon évêque… Ce langage t'étonne dans la bouche d'un

pauvre vieux esclave; mais cet esclave, autrefois libre, autrefois riche, autrefois heureux, avant d'être ta chose, comme tes bœufs et tes porcs, cet esclave avait acquis plus de science que tu n'en posséderas jamais, prélat fainéant, cupide et luxurieux !! Rassure-toi, je ne te ravirai pas ta vengeance; je suis trop vieux pour courir la Vagrerie… toi, ou ton successeur, vous me trouverez sur les ruines de ta villa épiscopale, le vieux Simon sera pendu; mais son dernier mot sera: Malédiction sur les Franks conquérants, malédiction sur les évêques catholiques… et vive la vieille Gaule !

– Évêque, – reprit Ronan, – ta clarissime véracité a-t-elle quelque chose à répondre aux accusations de tes esclaves et aux paroles du vieux Simon ?

– Ce sont eux, les scélérats maudits, les sacrilèges, qui auront à répondre au terrible jour du jugement… Après quoi, ils grinceront des dents pour l'éternité… ainsi que toi, vieux Simon, abominable païen !… Quoi ! tu oses glorifier dans ce saint lieu le nom abhorré des druides, ces prêtres de Mammon, qui sont au fin fond des enfers parmi les âmes que leur exécrable idolâtrie a perdues !

– Donc, évêque, ta clarissime pureté de conscience ne trouve rien autre chose à expectorer que des injures, toujours des injures ?

– Et fasse à l'instant le Seigneur que ces injures soient autant de lames ardentes qui vous percent le ventre, maudits !

– Soit ! que ta clarissime sainteté nous régale d'un miracle, dût-il nous percer le ventre, en attendant ce prodige… Voici ce dont je t'accuse, moi, Ronan: tu convoitais les biens d'un de tes prêtres, nommé *Anastase*, il a refusé de te les abandonner, tu l'as par ruse attiré chez toi, à Clermont, puis tu l'as fait saisir, garrotter et enfermer tout vivant dans un sépulcre avec un mort en putréfaction(27). Ta clarissime charité ose-elle nier ceci ?

– Plaisant concile que celui de ces scélérats pour m'interroger, moi, évêque !

– Tu ne nies pas ? Poursuivons: ta clarissime pauvreté dans sa rage d'augmenter ses richesses en larronnant autrui, a imaginé ce soir, sous prétexte de miracle, un vrai tour de bandit: tu as effrontément dépouillé le comte Neroweg en l'épouvantant au nom du diable… moyennant un fagot, deux bottes de paille, et un denier de soufre… Cedit miracle, peu coûteux, t'a beaucoup trop rapporté… Dépouiller un Frank, c'est justice en Vagrerie, nous n'en faisons point d'autres; mais si les Vagres se gaudissent à

piller nos conquérants, c'est pour convier le pauvre monde au régal de ces pilleries… Toi, tu voles le voleur pour t'enrichir… ceci, en Vagrerie, est un très-damnable péché… Autre iniquité : tu as absous ce comte fratricide pour obtenir la jouissance d'une jeune esclave, une enfant de quinze ans au plus, je l'ai vue ; or, en Vagrerie, cette luxure épiscopale est encore un très-damnable péché… je dois en avertir ta clarissime pudicité.

Puis, s'adressant aux Vagres, Ronan ajouta :

– Où est la petite esclave ?

– Ici près, dans un réduit ; elle avait grand'frayeur de nous et de l'incendie… nous l'avons doucement portée sur un matelas, elle est là, pleurante.

– Amenez-la.

La jeune esclave fut amenée.

Ronan disait vrai : lui donner quinze ans, à cette enfant, c'était peut-être la vieillir… Ses blonds cheveux, séparés en deux longues tresses épaisses, tombaient à ses pieds, nus comme ses bras et ses épaules : le leude brutal, en allant la quérir au burg, lui avait à peine donné le temps de se vêtir pour l'emporter sur son cheval. Aussi, en présence des Vagres, quelle frayeur suppliante se lisait dans les grands yeux bleus de la pauvre petite créature, encore toute tremblante… Sa course nocturne en croupe du guerrier frank, l'incendie de la villa épiscopale, l'aspect étrange des Vagres… que de sujets d'effroi pour elle ! Ses joues avaient dû autrefois être rondes et roses ; mais elles étaient devenues pâles et creuses : cette figure enfantine, empreinte de souffrance, faisait mal à voir… Ronan, malgré lui, ne la quittait pas des yeux, aussi lorsque cette jeune esclave entra dans la chapelle, lui, toujours joyeux, se sentit attristé, sa voix même s'émut lorsqu'il lui dit doucement :

– Ton nom, mon enfant ?

– On m'appelle Odille.

– Où es-tu née ?

– Loin d'ici… dans l'une des hautes vallées du Mont-d'Or.

– Quel âge as-tu ?

– Ma mère me disait ce printemps : Odille, voilà quatorze ans que tu fais la joie de ma vie.

– Comment es-tu devenue l'esclave du comte frank ?

– Mon père est mort jeune… j'habitais dans la montagne avec mon grand-père, mon frère et ma mère… Nous vivions du produit de notre troupeau et nous filions la laine ; nous n'avions jamais eu d'autre chagrin que la mort de mon père… Un jour, les Franks sont montés en armes dans la montagne ; ils ont pris notre troupeau, et nous ont dit : « Nous allons vous emmener au burg de notre comte pour repeupler ses domaines en esclaves et en bétail. » Mon frère a voulu nous défendre, les Franks l'ont tué… Ils nous ont liées, ma mère et moi, à la même corde ; ils nous ont poussées devant eux avec notre troupeau… Mon grand-père a demandé à genoux la grâce de nous suivre ; les Franks lui ont dit : « Tu es trop vieux pour gagner ton pain comme esclave. – Mais, seul, je mourrai de faim dans la montagne ? – Meurs ! » lui ont-ils dit, et ils nous ont fait marcher devant eux… Mon grand-père nous suivait de loin en pleurant ; les Franks l'ont assommé à coups de pierres… Ils ont pris d'autres esclaves, emmené d'autres troupeaux, tué d'autres gens dans la montagne quand ils refusaient de les suivre. Ils ont ensuite parcouru la plaine ; ils y ont encore enlevé du monde et des bestiaux. Nous étions cinquante peut-être, tant hommes que femmes et jeunes filles ; les petits enfants… les Franks les massacraient comme n'étant bons à rien. La première nuit, nous avons couché dans un bois ; les Franks ont fait violence aux femmes malgré leurs prières… J'ai entendu les sanglots de ma mère… le soir, on m'avait séparée d'elle… À moi, on ne m'a rien fait : le chef de ces guerriers me gardait, a-t-il dit, pour le comte. Le lendemain, nous nous sommes remis en marche, moi, toujours séparée de ma mère ; on a encore tué des gens qui ne voulaient pas suivre… on a encore pris des esclaves et des troupeaux… et puis on s'est remis en route pour le burg. Avant d'y arriver, on a passé une seconde nuit dans les bois. Le chef, qui me réservait pour le comte, me faisait coucher à côté de son cheval… Au point du jour, nous avons continué notre route ; j'ai des yeux cherché ma mère… le Frank m'a dit : « Elle est morte ; deux guerriers, en se la disputant cette nuit, l'ont tuée. » Moi, j'ai voulu rester là pour y mourir ; mais le chef m'a emportée sur son cheval, et nous sommes arrivés sur le domaine du comte…

– Entends-tu, évêque ? – dit Ronan, – entends-tu, Gaulois ? ce sont les Franks, tes alliés, qui, dans cette province et dans les autres, massacrent les vieillards et les enfants comme bouches inutiles et enlèvent ainsi hommes et femmes de notre race, pour repeupler les terres de la Gaule que leurs rois ont distribuées à leurs guerriers en nous dépouillant… Ce sont tes alliés, tes amis,

tes fils en Christ et en Dieu, qui font cela… et tu ordonnes, sous peine de l'enfer, au pauvre peuple d'obéir à ces pillards, à ces ravisseurs, à ces meurtriers, qui violentent et tuent les mères sous les yeux de leurs filles. Entends-tu cela, évêque gaulois ?

– Les Franks respectent les biens de l'Église et les oints du Seigneur, – s'écria l'évêque Cautin, – ces biens, ces oints sacrés, sur lesquels vous osez, maudits ! porter vos mains impies.

– Continue, – dit Ronan à la petite esclave, – continue, pauvre enfant !

– Nous sommes arrivés au burg ; le comte m'a fait conduire dans sa chambre ; il s'est jeté sur moi, j'ai voulu lui résister, il m'a donné des coups de poings sur la figure, j'étais toute en sang(28) ; la douleur et l'effroi m'ont fait perdre connaissance, le seigneur comte a abusé de moi ; depuis, j'ai été enfermée avec les autres esclaves dans l'appartement de sa femme *Godégisèle*, bien douce femme pour un si méchant homme ; cette nuit, un des leudes est venu me prendre, m'a emportée sur son cheval ; il m'a conduite ici, me disant que je serais l'esclave du seigneur évêque.

– Cela t'effraye, pauvre enfant, d'être esclave du seigneur évêque ?

– Ma mère et mes parents ont été tués ; je suis esclave, je suis avilie… tout m'est égal… J'ai essayé de m'étrangler avec mes cheveux, mais j'ai eu peur… et pourtant je voudrais mourir.

– Elle a quinze ans… évêque… et tu l'entends ?

– Bénis le Seigneur, chère fille, bénis-le ; plus tu souffriras ici-bas, plus tu te féliciteras là-haut ! C'est moi, ton père en Dieu, qui t'en donne l'assurance.

– Bien dit, évêque. Donc, je te mettrai sur l'heure à même de pouvoir te singulièrement féliciter là-haut, – reprit Ronan ; puis s'adressant à l'esclave dont il ne pouvait détacher ses yeux attendris : – Assieds-toi là, sur les marches de l'autel, petite Odille… Tu n'as ici que des amis ; ne désespère pas encore.

L'enfant contempla le Vagre d'un air grandement surpris ; il lui parlait d'une voix douce ; elle alla s'asseoir sur les marches de l'autel, et ne regarda plus que Ronan, n'écouta plus que les paroles de Ronan.

– Eh ! le Veneur ! le Veneur ! – cria l'un de ces gais compagnons debout près d'une petite porte de la chapelle donnant sur les jardins de la villa, – où vas-tu donc ainsi sous la feuillée, ta belle

évêchesse au bras ? ne viendra-t-elle pas voir son honnête mari… ce renard pris au piège avant d'être pendu ?

– Mes bons seigneurs les Vagres, – dit la voix de l'évêchesse dont on distinguait à peine la forme svelte et blanche dans la pénombre de l'arceau de la porte, – longtemps j'ai maudit, longtemps j'ai haï celui-là qui fut mon mari… Je ne le hais plus, je ne le maudis plus ; le bonheur rend indulgente… Faites-lui grâce comme je lui pardonne. Lui-même l'a dit : je n'étais plus sa femme… nos liens charnels ont été brisés… Il me gardait près de lui pour jouir de mes biens… Qu'il en jouisse… J'aurai du moins mon jour d'amour et de liberté… Viens, mon beau Vagre… et vive l'amour en Vagrerie !

– Scélérate impudique ! j'avais épousé une Olla… une Oliba… une Messaline !

Mais Cautin criait, menaçait en vain ; l'évêchesse continuait avec son Vagre sa promenade sous la feuillée des grands arbres de la villa, tandis que Ronan disait au saint homme :

– Tu vas être jugé par ceux que tu as jugés. Pauvres esclaves de l'Église, que ferons-nous de ce méchant et luxurieux papelard qui enterre les vivants avec les morts ?

– Qu'il soit pendu !

– Oui, oui ! qu'il soit pendu !

– Il ne mourra qu'une fois ; et notre vie à nous était un long supplice.

– Sa vie à lui une longue jouissance !

– Qu'il soit pendu !

– Que penses-tu de l'idée de ces bonnes gens ? À moi, Ronan, elle me paraît sensée…

– Et moi, mes frères, je vous dirai, au nom de Jésus de Nazareth, l'ami des affligés : pardon pour le coupable si sa repentance est sincère.

Qui parlait ainsi ? L'ermite laboureur, jusqu'alors caché dans l'ombre d'un des arceaux de la chapelle ; soudain il parut aux yeux des Vagres et des esclaves courroucés contre l'évêque.

– L'ermite laboureur ! – s'écrièrent les esclaves avec un touchant respect, – l'ami des pauvres !

– Le consolateur de ceux qui pleurent !

– Que de fois, dans les champs, il a pris la houe d'un de nos compagnons, épuisé de fatigue, achevant ainsi la tâche du captif, pour lui épargner les coups de fouet du gardien !

– Un jour, pendant que je paissais les brebis de l'évêque, deux s'étaient égarées. L'ermite laboureur a tant cherché, tant cherché, qu'il me les a ramenées ; sans lui, j'étais roué de coups au retour.

– Et nos petits enfants, si chétifs, si tristes, hélas ! à cet âge où l'on rit souvent, ils ont toujours un sourire pour l'ermite laboureur.

– Oh ! dès qu'ils l'aperçoivent, ils courent se pendre à sa robe !

– Aussi malheureux que nous, il aime à faire aux enfants de petits présents… doux présents des pauvres gens, dit-il, et il leur donne quelques fruits des bois… un rayon de miel sauvage… un oiseau tombé de son nid…

– Aimez-vous… aimez-vous en frères, pauvres déshérités, – nous dit-il sans cesse ; – l'amour rend le travail moins rude.

– Espérez ! – nous dit-il encore ; – espérez ! le règne des oppresseurs passera en ce monde, et pour eux sur cette terre, viendra l'heure d'un châtiment terrible… alors les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers.

– Jésus, l'ami des affligés, l'a dit : les fers des esclaves seront brisés… Espoir ! pauvres opprimés ! Espoir !

– Unissez-vous… aimez-vous… soutenez-vous… fils d'un même Dieu, enfants d'une même patrie !… Désunis, vous ne pourrez rien ; unis, vous pourrez tout… Le jour de la délivrance n'est peut-être pas éloigné… Amour, union, patience ! attendez l'heure de l'affranchissement comme l'attendaient nos pères.

– Oui, voilà ce que chaque jour l'ermite nous dit…

– Et de mes paroles, frères, il faut vous souvenir en ce moment, – reprit le moine laboureur. – Jésus l'a dit : malheur aux âmes endurcies ! miséricorde à qui se repent ! Votre évêque peut se repentir du mal qu'il a fait.

– Moine insolent ! tu oses m'accuser !

– Ce n'est pas moi qui t'accuse… c'est ta vie passée… expie-la par le repentir, tu obtiendras miséricorde…

– Je me repens d'une chose, infâme renégat ! c'est de ne pouvoir t'assommer sur l'heure…

– Ermite, notre ami, tu entends ce saint homme… tu vois sa repentance… qu'en faisons-nous, mes Vagres ?

– À mort ! celui qui enterre des vivants avec des cadavres ! à mort !

– Mes frères, vous m'aimez…

– Nous t'aimons, brave ermite, autant que nous abhorrons l'évêque Cautin…

– Accordez-moi sa vie…

– Non, non…

– Tu l'as dit, ermite : malheur aux âmes endurcies…

– Vois comme il se repent… à mort… à mort !

Et, furieux, ils se précipitèrent sur le prélat qui, dans son épouvante, appela le moine à son aide ; mais celui-ci, avant cet appel, avait couvert l'évêque de son corps en s'écriant :

– Tuez-moi donc aussi, moi qui vous aime du plus profond de mon cœur et vous console de mon mieux, pauvres esclaves, tuez-moi donc aussi, moi qui ai pour vous plus de pitié que de blâme ! Vagres errants au fond des bois ! car la juste haine de l'oppression franque, les terribles iniquités du temps vous ont poussés à la révolte… et si vous prenez aux riches, c'est du moins pour donner aux pauvres… Non, non, vous ne tuerez pas cet homme, vous n'êtes pas des bourreaux ! vous m'accorderez sa vie !

– L'évêque nous a trop fait souffrir. Œil pour œil, dent pour dent.

– Une lâche vengeance effacera-t-elle vos souffrances passées ? Quoi ! vous, dont les aïeux étonnaient le monde par leur bravoure généreuse… vous allez massacrer de sang-froid un homme sans défense ? Seriez-vous devenus lâches ? vous, fils des vaillants Gaulois des temps passés ?

Vagres et esclaves restèrent silencieux, et ne menacèrent plus l'évêque.

– Ermite, tu es l'ami des pauvres gens. Nous t'accordons la vie de cet homme… mais il faut qu'il nous suive en Vagrerie.

– Bien dit, Ronan ! et dans nos repos, il nous fera la cuisine ; il est gourmand comme un évêque, foi de Dent-de-Loup ! nous dînerons en prélats.

– Évêque, choisis ! cuisinier ou pendu ?

– Sacrilèges ! avoir pillé, incendié ma villa épiscopale, et me forcer d'être leur cuisinier ! abomination de la désolation !… Moine, tu les entends, hélas ! hélas !… et tu n'as pour eux ni malédiction ni anathème… Est-ce ainsi que tu me défends ?… Ne m'as-tu sauvé la vie que pour jouir de mon abjection !

– Tais-toi ! Jésus de Nazareth, dont la vie avait été aussi pure que la tienne a été coupable ; Jésus, dans le prétoire romain, au milieu des soldats qui l'accablaient de railleries, de sanglants outrages, disait seulement : *Pardonnez-leur, mon Dieu ; ils ne savent ce qu'ils font*…

– Mais ils savent ce qu'ils font, ces impies, en me prenant pour cuisinier… Et tu oses me conseiller de pardonner cette énormité sacrilège…

– Songe à ta vie passée… au lieu de te plaindre, tu remercieras le ciel…

– Allons, mes Vagres, – dit Ronan, – allons, voici l'aube ; emportons notre butin dans les chariots de l'évêque, et en route ! Quel beau jour pour les bonnes gens du voisinage ! Mais, avant notre départ, deux mots à cette enfant.

Et s'avançant vers la petite esclave, qui, assise sur les marches de l'autel, avait écouté tout ceci fort étonnée, presque sans quitter Ronan des yeux, celui-ci lui dit avec bonté :

– Pauvre enfant, sans père ni mère, viens avec nous ; ne crains rien… la Vagrerie, c'est, vois-tu, le monde renversé : l'esclave et le pauvre sont sacrés pour nous ; notre haine est pour le riche conquérant… Cette vie d'aventures et de dangers te fait-elle peur ? l'ermite, notre ami, quoiqu'il ait le grand défaut d'empêcher les évêques Cautin d'être pendus, l'ermite, notre ami, te conduira chez une bonne âme dans quelque ville, seul endroit où l'on trouve aujourd'hui, en Gaule, un peu de sécurité, lorsque toutefois la ville n'est pas mise à feu, à sang et à sac par l'un de nos rois franks, dignes fils et petit-fils du glorieux Clovis, qui leur a laissé la Gaule en héritage, et qui sont autant qu'il l'était, curieux de se piller et de s'égorger entre frères et parents…

– Je te suivrai, Ronan… D'abord, tu m'as fait peur ; mais quand tu m'as parlé, ton regard est devenu doux comme ta voix ; je suis esclave et orpheline, – ajouta-t-elle en pleurant ; – que veux-tu que je fasse ? où veux-tu que j'aille, sinon avec le premier qui doucement me dit : Viens…

– Viens donc, et sèche tes larmes, petite Odille ; on ne pleure

guère en Vagrerie… Tu monteras sur l'un des chariots de la villa, dans lequel nos compagnons transportent, tu le vois, le butin, sans compter celui qui est resté en dehors de la chapelle… Allons, prends mon bras, et marchons, pauvre enfant…

Et voyant l'ermite s'approcher :

– Adieu, notre ami ; tu as la vie d'un méchant évêque sur la conscience… que le Cautin te soit léger !

– Ronan, je t'accompagne.

– Tu viens avec nous courir la Vagrerie ?

– Oui.

– Toi, ermite ? toi, véritablement saint homme ? toi, avec nous, *Hommes errants, Loups, Têtes de loups*, diables de Vagres que nous sommes ?

– Jésus l'a dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades qui ont besoin de médecins… »

– Tu veux nous guérir de notre manie de pendre les méchants évêques ?

– J'ai déjà commencé.

– Une fois n'est pas coutume.

– Nous verrons… vous avez encore d'autres plaies que je veux guérir, j'espère vous voir faire mieux que des ruines…

– Moine, dis-tu vrai ? – reprit Cautin à demi-voix. – Tu ne m'abandonneras pas ? tu me protégeras contre ces Philistins, contre ces Moabites ?

– C'est mon devoir de rendre ces gens meilleurs.

– Meilleurs ! ces scélérats ?

– J'y tâcherai…

– Meilleurs !… ces sacrilèges, qui ont pillé ma villa, mes belles coupes, mes beaux vases, mon or et mon argent… Hélas ! hélas ! j'en mourrai de désespoir, aussi vrai que ces tigres ne deviendront jamais des agneaux…

– L'Écriture n'a-t-elle pas dit : « L'épée homicide sera changée en serpe pour émonder la vigne en fleurs ; la terre pacifique et féconde produira ses fruits pour tous les hommes ; le lion dormira près du chevreau ; le loup, près de la brebis ; et un petit enfant les conduira tous. » Ne blasphème pas ! le Créateur a fait la créature à

son image ; il l'a faite bonne pour qu'elle soit heureuse : aveugles, misérables ou ignorants sont les méchants… Guérissons leur ignorance, leur misère et leur aveuglement… Bons ils deviendront, heureux ils rendront eux et les autres.

– Bons ? les hommes ! – s'écria l'évêque avec emportement, – et les femmes sans doute aussi sont bonnes ! celle qui fut la mienne entre autres ? vois-la plutôt là-bas, cette monstrueuse impudique, avec sa jupe orange et ses bas rouges brodés d'argent… la vois-tu au bras de ce grand bandit à cheveux noirs ? L'infâme ! la scélérate !

– Tais-toi ! Jésus n'avait que des paroles de miséricorde pour Madeleine la courtisane et pour la femme adultère, oserais-tu jeter la première pierre à cette femme qui fut la tienne ?… Allons, viens… Tes genoux tremblent… tu me fais pitié… appuie-toi sur mon bras… tu vas défaillir…

– Hélas ! où vont-ils me conduire, ces Vagres damnés ?

– Peu t'importe ! amende-toi… repens-toi !…

– Mon Dieu ! mon Dieu ! et pas d'espoir d'être délivré en route ! elles sont si désertes maintenant… personne ne voyage de peur des Vagres, ou de ces bandes de Franks qui vont guerroyer les uns contre les autres, piller les villes, enlever des esclaves ! Ah ! nous vivons dans de terribles temps.

– Et ces temps ! qui nous les a faits ? sinon vous tous ? nouveaux *princes des prêtres* ! Ah ! nos pères ont vu pendant des siècles la Gaule paisible et florissante ; mais elle était libre alors ! – reprit amèrement l'ermite. – La conquête, inique et sanglante, appelée par vous, évêques gaulois, légitime ces déplorables représailles.

– Nos pères étaient de malheureux idolâtres ! et à cette heure ils grincent des dents pour l'éternité ! – s'écria Cautin, – tandis que nous avons la vraie foi… aussi le Seigneur Dieu réserve-t-il d'épouvantables châtiments pour les misérables qui osent insulter ses prêtres, ravir les biens de son Église… Tiens, moine, vois, vois si ce n'est pas un spectacle à fendre le cœur !

Ce spectacle, qui fendait le cœur du saint homme, réjouissait fort le cœur des Vagres… Le jour était venu : quatre grands chariots de la villa, attelés chacun de deux paires de bœufs, s'éloignaient lentement des ruines fumantes de la maison épiscopale, chargés de butin de toutes sortes : vases d'or et d'argent, rideaux et tentures, matelas de plume et sacs de blé, outres pleines et lingeries, jambons, venaison, poissons fumés,

fruits confits, victuailles de toutes sortes, lourdes pièces d'étoffe de lin, filées par les esclaves filandières, coussins moelleux, chaudes couvertures, souliers, manteaux, chaudrons de fer, bassins de cuivre, pots d'étain, si chers à l'œil des ménagères ; il y avait de tout dans ces chariots : les Vagres suivaient, chantant comme des merles au lever de ce gai soleil de juin… À l'avant de l'un des chariots, assise sur un coussin, la petite Odille, que l'évêchesse, tendrement apitoyée, avait soigneusement revêtue d'une de ses belles robes, il faut le dire, un peu trop longue pour l'enfant ; la petite Odille, non plus craintive, mais très-étonnée, ouvrait bien grands ses jolis yeux bleus, et, pour la première fois depuis longtemps, respirait en liberté ce frais et bon air du matin, qui lui rappelait celui de ses montagnes, d'où elle avait été enlevée, pauvre enfant, pour être jetée jusqu'à ce jour dans le burg du comte ; Ronan, de temps à autre, s'approche du char :

– Prends courage, Odille, tu t'habitueras avec nous ; tu le verras, les Vagres ne sont pas si loups que les mauvaises gens le disent.

Sur l'autre char, l'évêchesse, pimpante sous ses colliers d'or et ses plus beaux atours, que son amoureux Vagre a sauvés de l'incendie, tantôt lisse sa noire chevelure, en jetant un coup d'œil sur un petit miroir de poche ; tantôt attife son écharpe, tantôt gazouille, folle comme une linotte sortant de cage. De ce jour d'amour et de liberté tant rêvé, elle jouit enfin, après avoir, dix ans et plus, vécu presque prisonnière ; elle semble émerveillée de ce voyage matinal à travers ces belles montagnes de l'Auvergne, ombragées de sapins immenses, et d'où bondissent des cascades bouillonnantes ; elle parle, rit, chante, et chante encore, lorgnant du coin de son œil noir, l'amoureux Vagre, lorsque, leste, et triomphant, il passe près du chariot. Soudain, regardant au loin, elle paraît émue de pitié, avise une amphore entourée de jonc, placée près d'elle par la prévoyance du Veneur, la prend, et se tournant vers l'arrière du char, où se trouvaient entassées plusieurs femmes et filles esclaves, voulant de bon cœur, comme leur belle maîtresse, courir un peu la Vagrerie, elle dit à l'une d'elles :

– Porte cette bouteille de vin épicé à mon frère l'évêque ; le pauvre homme aime à boire ce qu'il appelle son coup du réveil ; mais ne lui dis pas que ce vin vient de ma part, il le refuserait peut-être.

La jeune fille répond à l'évêchesse par un signe d'intelligence,

saute à bas du char, et se met en quête de Cautin. La plupart des esclaves ecclésiastiques, lors de l'incendie et du pillage de la villa, ont fui dans les champs, craignant le feu du ciel s'ils se joignaient aux Vagres ; mais les autres, moins timorés, accompagnent résolument la troupe de ces joyeux compères… Il faut les voir alertes, dispos comme s'ils s'éveillaient après une paisible nuit passée sous la feuillée, le jarret nerveux, malgré l'orgie nocturne, aller, venir, sautiller, babiller, donner çà et là des baisers aux femmes ou aux outres pleines, mordre à belles dents un morceau de venaison épiscopale ou un gâteau de fleur de froment.

– Qu'il fait bon en Vagrerie !

Derrière le dernier chariot, surveillé par Dent-de-Loup et quelques compagnons fermant la marche, Cautin, évêque et cuisinier en Vagrerie, habitué à se prélasser sur sa mule de voyage, ou à courir la forêt sur son vigoureux cheval de chasse, Cautin trouve la route raboteuse, poudreuse et montueuse ; il sue, il souffle, il tousse, il gémit, et maugréant, traîne sa lourde panse.

– Seigneur évêque, – lui dit la jeune fille, porteuse de l'amphore envoyée par l'évêchesse, – Voici de bon vin épicé ; buvez, cela vous donnera des forces pour la route.

– Donne, donne, ma fille ! – s'écria Cautin en tendant ses mains avides, – Dieu te saura gré de ton attachement pour ton malheureux père en Christ, obligé de boire à la dérobée le vin de son propre cellier…

Et s'abouchant à l'amphore, il la pompa d'un trait ; puis, la jetant vide à ses pieds, il s'écria, regardant la jeune fille d'un œil courroucé :

– Tu veux donc courir aussi la Vagrerie, diablesse ?

– Oui, seigneur évêque : j'ai vingt ans, et voici le premier jour de ma vie où je peux dire : Je m'appartiens… je peux aller, venir, courir, sauter, chanter, danser à mon gré…

– Tu t'appartiens, effrontée ! c'est à moi que tu appartiens ; mais, Dieu merci, tu seras reprise, soit par l'Église, soit par quelque chef frank… et tu tomberas, je l'espère, en pire esclavage !

– J'aurai du moins connu la liberté…

Et la jeune fille de s'élancer, sautant et chantant, à la poursuite d'un papillon voletant sur la route.

La troupe des Vagres arriva près de quelques huttes d'esclaves, dépendantes des terres de l'Église, situées au bord de la route : de petits enfants hâves, chétifs, et complètement nus, faute de vêtements, se traînaient dans la poudre du chemin ; leurs pères travaillaient aux champs depuis l'aube ; les mères, aussi maigres, aussi hâves que leurs enfants, à peine couvertes de quelques lambeaux de toile, étaient au seuil de ces tanières, filant leur quenouille au profit de l'évêque, accroupies sur une paille infecte ; leurs longs cheveux hérissés, emmêlés, tombant sur leur front et sur leurs épaules osseuses ; leurs yeux caves, leurs joues creuses et tannées, leurs haillons sordides, leur donnaient un aspect à la fois si repoussant, si douloureux, que l'ermite laboureur, les montrant de loin à l'évêque, lui dit :

– À voir ces infortunées, croirait-on que ce sont là des créatures de Dieu ?

– Résignation, misère et douleur ici-bas, récompenses éternelles là-haut… sinon, peines effrayantes et éternelles, – s'écrie Cautin, – c'est la loi de l'Église, c'est la loi de Dieu !

– Tais-toi, blasphémateur, tu parles comme ces médecins imposteurs qui disent l'homme né pour la fièvre, la peste, les ulcères, et non pour la santé !

Les femmes et les enfants esclaves, à la vue de la troupe nombreuse et bien armée, avaient eu peur et s'étaient d'abord réfugiés au fond de leurs huttes, mais Ronan s'avançant cria :

– Pauvres femmes ! pauvres enfants ! ne craignez rien… nous sommes de bons Vagres !

La Vagrerie faisait trembler les Franks et les évêques, mais souvent les pauvres gens la bénissaient ; aussi femmes et enfants, d'abord réfugiés, craintifs au fond des tanières, en sortirent, et l'une des esclaves dit à Ronan :

– Est-ce votre chemin que vous cherchez ? nous vous servirons de guides.

– Craignez-vous les leudes des seigneurs ? – dit une autre. – Il n'en est point passé par ici depuis longtemps ; vous pouvez marcher tranquilles.

– Femmes, – reprit Ronan, – vos enfants sont nus ; vous et vos maris, travaillant de l'aube au soir, vous êtes à peine couverts de haillons, vous couchez sur une paille pire que celle des porcheries, vous vivez de fèves pourries et d'eau saumâtre.

– Hélas ! c'est la vérité… bien misérable est notre vie.

– Et moi, Ronan le Vagre, je vous dis : voilà du linge, des étoffes, des vêtements, des couvertures, des matelas, des sacs de blé, des outres pleines, des provisions de toute sorte. Donnez, mes Vagres… donne, petite Odille, à ces bonnes gens… donne, belle évêchesse en Vagrerie… donnez à ces pauvres femmes, à ces enfants… donnez encore, donnez toujours !

– Prenez… prenez, mes sœurs, – disait l'évêchesse les yeux pleins de douces larmes en aidant les Vagres à distribuer ce butin pris dans sa maison et qu'elle ne regrettait pas. – Prenez, mes sœurs ! Esclave comme vous, plus que vous peut-être, j'ai, sous ces rideaux, rêvé d'amour et de liberté ; libre et amoureuse, je suis aujourd'hui ! prenez mes sœurs… prenez encore…

– Tenez… prenez, chères femmes, et que vos petits enfants ne vous soient jamais ravis ! – disait Odille aidant aussi à distribuer le butin. Et elle essuyait ses yeux en disant : – Comme il est bon, Ronan le Vagre, comme il est bon au pauvre monde !

– Soyez bénis… soyez bénis, – s'écriaient ces pauvres créatures pleurant de joie ; – vaut mieux rencontrer un Vagre qu'un comte ou qu'un évêque.

Et c'était plaisir de voir avec quelle ardeur ces hardis compagnons, perchés sur les chariots, distribuaient ainsi ce qu'ils avaient pris au méchant et cupide évêque ; c'était plaisir de voir les figures toujours tristes, toujours mornes, de ces femmes infortunées, s'épanouir si surprises, si heureuses à la vue de cette aubaine inattendue. Elles regardaient ébahies, ravies, cet amoncellement d'objets de toutes sortes jusqu'alors presque inconnus à leur sauvage misère. Les enfants, plus impatients, s'attelaient gaiement deux, trois, quatre à un matelas pour le transporter dans une des masures, ou bien enlaçant leurs petits bras amaigris, s'opiniâtraient à soulever un gros rouleau d'étoffe de lin ; mais voilà que soudain une voix courroucée, menaçante, véritable trouble-fête, épouvante et glace ces pauvres gens.

– Malheur à vous ! damnation sur vous ! si vous osez toucher d'une main sacrilège aux biens de l'Église… tremblez… tremblez ! c'est péché mortel… vous, vos maris, vos enfants, vous serez plongés dans les flammes de l'enfer durant l'éternité…

C'était l'évêque Cautin accourant tout gâter malgré les remontrances de l'ermite laboureur.

– Oh ! nous ne toucherons à rien de ce que l'on nous donne,

notre évêque, – répondaient les femmes et les enfants contrits et frissonnant de tous leurs membres, – nous ne toucherons point, hélas ! à ces biens de l'Église.

– Mes Vagres, – dit Ronan, – pendez-moi l'évêque… nous trouverons ailleurs un cuisinier…

Déjà l'on s'emparait du saint homme, alors plus pâle, plus tremblant que les plus pâles et les plus tremblantes des pauvres femmes naguère si joyeuses, lorsque le moine s'interposa et de nouveau délivra Cautin.

– L'ermite ! – s'écrièrent les esclaves, – l'ermite laboureur…

– Béni sois-tu, l'ami des affligés…

– Béni sois-tu, notre ami à nous autres petits enfants qui t'aimons tant, car tu nous aimes…

Et toutes ces mains enfantines s'attachèrent à la robe de l'ermite, qui disait de sa voix douce et pénétrante :

– Chères femmes, chers petits enfants, prenez ce qu'on vous donne, prenez sans crainte… Jésus l'a dit : « Malheur au riche, s'il ne partage son pain avec qui a faim, son manteau avec qui a froid. » Votre évêque voulait vous éprouver : ces biens, il vous les donne…

– Béni sois-tu, saint évêque ! – dirent les femmes en levant leurs mains reconnaissantes vers Cautin, – béni sois-tu, bon père, pour tes généreux dons !

– Je ne donne rien ! – s'écria Cautin ; – on me contraint, on me larronne, et vous brûlerez éternellement en enfer, si vous écoutez cet ermite apostat !…

La plupart des femmes regardèrent, indécises, Ronan, l'évêque et l'ermite ; tour à tour elles approchaient et retiraient leurs mains de ces objets si précieux à leur misère ; deux ou trois vieilles s'éloignèrent cependant tout à fait de ces biens de l'Église, et se jetèrent à genoux en murmurant dans leur effroi :

– Saint évêque Cautin ! pardonne-nous d'avoir eu seulement la pensée d'un si grand péché…

– Ne craignez rien, mes sœurs, – reprit l'ermite, – votre évêque, encore une fois, vous éprouve. Ces biens superflus, il vous les donne en frère ; il sait que le Seigneur, aimant également ses créatures, ne veut pas que celles-ci soient nues et frissonnantes… celles-là, suant sous le poids inutile de vingt habits… celles-ci,

affamées… celles-là, repues… Ne redoutez pour votre évêque ni la faim ni le froid… voyez, sa robe est neuve, son chaperon aussi, ses souliers aussi ; que lui faut-il davantage ?… À lui seul pourrait-il vêtir tous ces habits ? à lui seul vider toutes ces outres de vin ? à lui seul, manger toutes ces provisions ?… Non, non… prenez, mes sœurs, prenez, chers petits enfants… votre évêque partage avec vous…

– Ne l'écoutez pas ! – s'écria Cautin, – car moi je vous dis…

– Toi, tu ne dis rien ! – reprit Ronan en lui lançant un regard terrible – Si tu parles, je fais, malgré toi, ton salut en te martyrisant sur l'heure…

Plusieurs des femmes, persuadées par les paroles de l'ermite, et aussi par l'âpreté de leur misère, commencèrent à emporter diligemment dans leurs cabanes, à l'aide de leurs enfants, les biens de l'Église : les trois vieilles n'osèrent y toucher, restant agenouillées, se frappant la poitrine.

– Chères filles, persévérez dans votre sainte horreur du sacrilège ! – s'écria l'évêque, malgré les menaces de Ronan, – et vous irez en paradis entendre à perpétuité les Séraphins jouer du théorbe devant le Seigneur, en chantant ses louanges !

– Et moi, foi de Dent-de-Loup, je me ferais damner, rien que pour échapper à ces sempiternels théorbes !

– Tais-toi, païen ! et vous, persévérez, mes filles ! – s'écria Cautin d'une voix plus éclatante encore. – Cet ermite, suppôt du diable, vous pousse à une pillerie sacrilège, qui vous mène droit aux enfers…

– Mes Vagres, – dit Ronan, – une corde, et que l'on accroche ce bavard haut et court, puisque décidément il veut être pendu…

L'ermite arrêta d'un geste la colère des Vagres, et dit :

– Évêque, reconnais-tu comme divines les paroles de Jésus de Nazareth ?

– Apostat ! Pharaon ! tu te dévoiles à cette heure ! tu avais endossé la peau d'agneau… tu n'es qu'un loup ravisseur comme les autres… Je te défends de prononcer le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

– Jésus de Nazareth a dit ceci, – reprit l'ermite : « – Si l'on vous prend votre manteau, courez après celui qui vous l'a pris, et donnez-lui encore votre tunique. » – Que voulait dire Jésus par ces

paroles ? sinon que trop souvent le vol avait pour cause la misère, et que de cette misère il fallait avoir pitié ?… Abandonne donc volontairement ces biens superflus, toi qui as fait serment de pauvreté, de charité !

– Tais-toi, méchant ermite, qui oses contredire notre évêque. Nous ne pouvons toucher du doigt aux biens de l'Église, – s'écria une des trois vieilles ; – nous serions damnées…

– Oui, oui, – reprirent les deux autres. – Tais-toi, ermite.

– Pauvres créatures ! plongées à dessein dans l'ignorance et l'aveuglement, – leur dit Ronan. – Tenez-vous beaucoup à la vie de votre évêque ?

– Pour lui nous souffririons mille morts ! – répondirent les trois vieilles, – oui, mille morts !…

– Oh ! pieuses femmes ! – s'écria Cautin jubilant. – Quelle superbe part de paradis vous aurez… Aussi, en attendant le jour de la vie éternelle, je vous absous de tous vos péchés et vous bénis !

– Ô notre évêque, – reprirent les vieilles, se frappant la poitrine, – saint, trois fois saint parmi les saints !… grâces te soient rendues !…

– Écoutez-moi, pauvres brebis, qui prenez le boucher pour le pasteur, – leur dit Ronan. – Si à l'instant vous ne profitez pas de ces dons, nous pendons, à vos yeux, votre évêque à cet arbre.

– Voici une corde, – dit Dent-de-Loup.

Et il la passa au cou de Cautin.

– Chères filles, emportez tout ! prenez tout ! – s'écria le prélat en se débattant. – Je vous adjure, je vous ordonne, moi, votre père en Christ, d'emporter ce butin sur l'heure !

Une des vieilles obéit promptement ; les deux autres restèrent agenouillées en disant :

– Tu veux nous éprouver, grand évêque !

– Mais ces païens vont me pendre…

– Un saint homme comme toi ne craint pas le martyre.

– Non, mes filles, je ne le crains pas… mais je me sens encore indispensable au salut de mon troupeau… Emportez donc ce butin, vous dis-je, sinon je vous damne ! je vous excommunie, maudites vieilles ! vous répondrez de ma mort devant le Seigneur

au jour du jugement !…

– Saint évêque, tu veux nous éprouver jusqu'à ta fin ; tu nous a dit : *Toucher aux biens de l'Église, c'est péché mortel…* Voudrais-tu nous commander un péché mortel ?

– Non, non, – reprit l'autre vieille en se frappant à grands coups la poitrine, – tu ne veux pas nous commander un péché mortel… c'est le martyre que tu veux…

– Et de là-haut tu nous béniras, Saint-Cautin, grand Saint-Cautin ! glorieux martyr ! .

– Évêque, tu entends ces pauvres vieilles ? tu as semé, tu récoltes… Allons, mes Vagres, haut la corde !

L'ermite s'interposait encore, afin de protéger le prélat, lorsque quelques Vagres, montés sur les chariots, et regardant au loin, s'écrièrent :

– Des leudes ! des guerriers franks !…

– Ils sont sept ou huit à cheval, et conduisent plusieurs hommes garrottés, des esclaves sans doute… Allons, mes Vagres, mort aux leudes ! liberté aux esclaves !…

– Mort aux leudes ! liberté aux esclaves !… – crièrent les Vagres en courant aux armes.

– Les Franks ! ils vont me reprendre et me reconduire au burg du comte, – s'écria la petite Odille toute tremblante. – Ronan, ayez pitié de moi !

– Les leudes, te prendre, pauvre enfant ! il n'en restera pas un seul pour t'emporter.

– Ronan, pas d'imprudence, – reprit l'ermite ; – ces cavaliers peuvent être les éclaireurs d'une troupe plus nombreuse. Détache éclaireurs contre éclaireurs, et garde ici le gros de ta troupe, retranché derrière les chariots.

– Moine, tu as raison… Tu as donc fait la guerre ?

– Un peu… de çà, de là, dans l'occasion, pour défendre les faibles contre les forts…

– Des guerriers franks ! – s'écria Cautin en joignant les mains d'un air triomphant, – des amis ! des alliés ! je suis sauvé… À moi, chers frères en Christ ! à moi, mes fils en Dieu !… délivrez-moi des mains des Philistins ! à moi, mes…

Ronan ayant soudain tiré la corde restée pendante au cou du

saint homme, l'interrompit net en serrant le nœud coulant.

– Évêque, pas de cris inutiles, – dit l'ermite ; – et toi, Ronan, pas de violence, je t'en prie… ôte cette corde du cou de cet homme.

– Soit ; mais ce sera pour lui lier les mains, et s'il me rompt davantage les oreilles, je l'assomme…

– Les cavaliers franks s'arrêtent à la vue des chariots, – s'écria un Vagre ; – ils semblent se consulter.

– Notre conseil à nous ne sera point long. Ces Franks sont sept à cheval, que six Vagres me suivent, et, foi de Ronan, il y aura tout à l'heure en Gaule sept conquérants de moins !

– Nous voilà six… marche.

Parmi les six Vagres était le Veneur… L'évêchesse, le voyant examiner la monture de sa hache, sauta du chariot à terre, et, l'œil brillant, les narines gonflées, la joue en feu, retroussant la manche droite de sa robe de soie, elle mit ainsi à nu, jusqu'à l'épaule, son beau bras, aussi blanc que nerveux, et s'écria :

– Une épée ! une épée !…

– Qu'en feras-tu, belle évêchesse en Vagrerie ?

– Je me battrai près de mon Vagre ! je me battrai… comme nos mères des temps passés !

– Marchons, ma Vagredine ! Si tes beaux bras sont aussi forts pour la guerre que pour l'amour, malheur aux Franks !

Et l'évêchesse, prenant virilement une épée, comme une Gauloise des siècles passés, courut gaiement à l'ennemi au bras de son Vagre. En passant devant l'évêque elle lui dit :

– Pendant douze ans tu m'as fait maudire la vie… je vais peut-être mourir… je te pardonne…

– Tu me pardonnes, scélérate impudique ! lorsque c'est toi qui devrais, le front dans la poussière, me demander grâce pour tes énormités !

Cautin parlait encore que la Vagredine et le Vagre étaient déjà loin.

– Petite Odille, attends-moi ; ces Franks tués, je reviens, – dit Ronan à la jeune fille, qui, toute pâle, le retenant de ses deux mains, le regardait de ses grands yeux bleus pleins de larmes. – Ne tremble pas ainsi… pauvre enfant !

– Ronan, – murmura-t-elle en étreignant plus vivement encore

le bras du Vagre, – je n'ai plus ni père ni mère ; tu m'as délivrée du comte et de l'évêque, tu as bon cœur, tu es plein de compassion pour le pauvre monde, tu me traites avec une douceur de frère ; cette nuit, je t'ai vu pour la première fois, et pourtant il me semble qu'il y a déjà longtemps, longtemps que je te connais…

Puis elle saisit les deux mains du Vagre, les baisa et ajouta tout bas, les lèvres palpitantes :

– Et ces Franks, s'ils te tuaient ?…

– S'ils me tuaient, petite Odille ?…

Se retournant alors vers l'ermite, qu'il désigna du regard à la jeune fille, il ajouta :

– Si les Franks me tuent, ce bon moine laboureur veillera sur toi.

– Je te le promets, mon enfant ; je te protégerai.

– Petite Odille, – reprit Ronan presque avec embarras, lui pourtant d'ordinaire aussi timide… qu'on l'est en Vagrerie, – un baiser sur ton front… ce sera le premier et le dernier peut-être…

L'enfant pleurait en silence ; elle tendit son front de quinze ans à Ronan ; il y posa ses lèvres, et, l'épée haute, partit en courant… À peine fut-il éloigné des chariots, que l'on entendit les cris des Vagres attaquant les leudes. Odille, à ces cris, se jeta, sanglotante, éperdue, dans les bras de l'ermite, cachant sa figure dans son sein, et s'écria :

– Ils vont le tuer… ils vont le tuer…

– Courage, Franks… courage, mes fils en Dieu ! – hurlait Cautin garrotté à la roue d'un chariot ; – exterminez ces Moabites… et surtout exterminez ma diablesse de femme, cette grande impudique à robe orange, à écharpe bleue et aux bas rouges brodés d'argent… je vous la signale… pas de merci pour cette Olliba ! coupez-la en morceaux si vous pouvez !

– Évêque, évêque… tes paroles sont inhumaines… Rappelle-toi donc toujours la miséricorde de Jésus envers Madeleine et la femme adultère, – dit l'ermite, tandis qu'Odille, la figure toujours cachée dans le sein de ce vrai disciple du jeune homme de Nazareth, murmurait :

– Ils vont tuer Ronan… ils vont le tuer…

– Me voici revenu… les Franks ne m'ont pas tué, petite Odille, et les gens qu'ils emmenaient sont délivrés.

Qui parlait ainsi ? c'était Ronan. Quoi ? déjà de retour ? oui, les Vagres font vite et bien. D'un bond, Odille fut dans les bras de son ami.

– J'en ai tué un… il allait tuer mon Vagre ! – s'écria l'évêchesse aussi revenant… Et, jetant là son épée sanglante, le regard étincelant, le sein demi-couvert par ses longues tresses noires, désordonnées comme ses vêtements par l'action du combat, elle dit au Veneur :

– Es-tu content ?

– Forts pour l'amour, forts pour la guerre, sont tes bras nus, ma Vagredine ! – répondit le joyeux garçon. – Maintenant, un coup à boire de ta belle main !

– Boire à ma barbe ce vin qui fut le mien ! courtiser devant moi cette femme effrontée qui fut la mienne ! – murmura l'évêque, – voilà qui est monstrueux ! voilà qui est le signe précurseur des calamités effroyables qui se répandront sur la terre…

Trois des Vagres avaient été blessés : l'ermite les pansait avec tant de dextérité, qu'on pouvait le croire médecin ; il se relevait pour aller de l'un à l'autre des blessés, lorsqu'il vit s'avancer vers lui les gens que les leudes emmenaient, et qui venaient d'être délivrés par les hommes de Ronan. Ces malheureux, un instant auparavant prisonniers, étaient couverts de haillons ; mais la joie de la délivrance brillait sur leurs traits. Conviés par leurs libérateurs à boire et à manger pour réparer leurs forces, ils venaient s'acquitter et s'acquittèrent au mieux de ce soin, grâce aux provisions de la villa épiscopale. Pendant qu'ils dégonflaient les outres et faisaient disparaître le pain et le jambon, le moine dit à l'un d'eux, homme encore robuste, malgré sa barbe et ses cheveux gris :

– Frères, qui êtes-vous ? d'où venez-vous ?

– Nous sommes colons et esclaves, autrefois propriétaires et laboureurs des terres nouvelles que le fils de Clovis a ajoutées en *bénéfices*(29) aux *terres saliques* ou terres *militaires*(30) que le comte frank Neroweg tenait déjà de son père par le droit de la conquête.

– Ainsi le comte vous a dépouillés de vos champs ?

– Plût au ciel ! bon ermite.

– Comment ?

– Le comte nous les a laissés, au contraire ; il y a même ajouté

deux cents arpents, le maudit ! deux cents arpents appartenant à mon voisin Féréol, qui s'était enfui de peur des Franks.

– On double ton bien, frère et tu te plains ?

– Si je me plains !... Ignores-tu donc comment les choses se passent en Gaule ? Voici ce qu'autrefois m'a dit le comte : « – Mon glorieux roi m'a fait comte en ce pays, et m'a donné de plus à *bénéfice*, qui deviendra, je l'espère, héréditaire, comme mes terres militaires, ces domaines-ci, avec leur bétail, leurs maisons et leurs habitants... Tu cultiveras pour moi les champs qui t'appartiennent ; j'y ajouterai même de nouveaux guérets : tu deviens mon colon ; tes laboureurs, mes esclaves, tous vous travaillerez à mon profit et à celui de mes leudes ; vous leur fournirez, ainsi qu'à moi, selon tous nos besoins ; vous aiderez mes esclaves maçons et charpentiers à la bâtisse d'un nouveau burg que je veux à la mode germanique : vaste, commode et suffisamment retranché au milieu d'un ancien camp romain que j'ai remarqué ; vos chevaux et vos bœufs, devenus les miens, charrieront les pierres et les poutres trop lourdes pour être portées à dos d'homme. De plus, toi, mon colon, tu me payeras, pour ta part, cent sous d'or par an, sur lesquels j'en donnerai dix en présent au roi lorsque chaque année j'irai lui rendre hommage. – Cent sous d'or ! m'écriai-je ; mes terres et celles de mon voisin Féréol ne rapportent pas cette somme bon an mal an... comment veux-tu que je te la paye, et qu'en outre je te nourrisse, toi, tes leudes, tes serviteurs, et que de plus je vive, moi, ma famille et mes laboureurs, devenus tes esclaves. » – À cela le comte m'a répondu en me menaçant de son bâton : – « J'aurai mes cent sous d'or tous les ans... sinon je te fais couper les pieds et les mains par mes leudes... »

– Pauvre homme ! – dit tristement l'ermite. – Et comme tant d'autres tu as consenti à ce servage ?

– Que faire ? comment résister au comte et à ses leudes ? je n'avais autour de moi que quelques laboureurs, et les prêtres leur prêchent la soumission à nos conquérants, larrons sanguinaires qui, l'épée haute, nous viennent dire : « Les champs de vos pères, fécondés par leur travail et le vôtre, sont à nous... et pour nous vous les cultiverez ? » Oui, que faire ? résister ? impossible... fuir ? c'était aller au-devant de l'esclavage dans une autre province, puisque toutes sont envahies par les Franks. Et puis, j'avais alors une jeune femme... la servitude ou la vie errante m'effrayait plus encore pour elle que pour moi... enfin je tenais à ce pays, à ces

champs où j'étais né ; il me semblait horrible de les cultiver pour un autre, et pourtant je préférais ne pas les abandonner… Moi et mes laboureurs, devenus esclaves du comte, eux qui trouvaient autrefois dans leur travail une existence heureuse et paisible, nous nous sommes résignés. Misère atroce ! labeur incessant ! telle fut notre vie… Je parvenais, à force de travail, de privations, à subvenir aux besoins de Neroweg et de ses leudes, et à faire produire à mes terres soixante-dix à quatre-vingt sous d'or par année… Deux fois le comte me fit mettre à la torture pour me forcer à lui donner les cent sous d'or qu'il voulait… Je ne possédais pas un denier au delà de ce que je lui remettais : j'en fus pour la torture, lui pour sa cruauté…

– Et jamais, – dit Ronan, – il ne t'est venu à l'idée de choisir une belle nuit noire pour mettre le feu au burg, et, aidé de tes laboureurs, de massacrer le comte et ses leudes ?

– Mais, encore une fois, et les prêtres ? ne persuadent-ils pas aux esclaves que plus leur sort est atroce, plus ils auront de part au paradis ? ne les menacent-ils pas de peines effroyables s'ils osent se révolter contre les Franks ?… Je ne pouvais donc compter sur mes compagnons d'esclavage, hébétés par la peur du diable, et énervés par la misère… puis, je te l'ai dit, j'avais de jeunes enfants, et leur mère, accablée de chagrin, était très-maladive ; enfin, cette année, la pauvre créature heureusement est morte. Mes fils étaient devenus des hommes : eux et moi, ainsi que quelques autres esclaves, las de souffrir, las de travailler de l'aube au soir, pour le comte et ses leudes, nous avons fui ses domaines… Nous étions allés nous réfugier sur les terres de l'évêque d'Issoire : c'était quitter un servage pour un autre ; mais nous espérions que le prélat serait peut-être moins méchant maître que le comte. Celui-ci tenait à moi, qui avais tant d'années durant fait rendre à nos terres, et à son profit, tout ce qu'elles pouvaient produire. Sachant notre refuge, il a fait monter quelques leudes à cheval, ils sont venus nous réclamer à l'évêque d'Issoire ; celui-ci nous a rendus, ses gens nous ont garrottés… Les leudes nous ramenaient pour nous forcer à cultiver nos champs, ces bons Vagres ont tué les Franks, et nous ont délivrés… Aussi, par ma foi, Vagres nous serons, moi, mes fils et ces esclaves que voilà, si vous voulez de nous, braves coureurs de nuit ! Nous avons, nous aussi, de rudes souffrances à venger ! vous nous verrez à l'œuvre contre les Franks et les évêques…

– Oui, oui ! – crièrent ses compagnons, – mieux vaut à cette

heure, en Gaule, courir la Vagrerie que labourer le champ de nos pères sous le bâton d'un comte frank et de ses leudes.

– Évêque, évêque ! – dit Ronan au prélat, qui avait écouté ceci, – voilà ce que tes alliés, tes complices ont fait de notre vieille Gaule, jadis si féconde ! si glorieuse ; mais par la torche de l'incendie ! par le sang du massacre ! je le jure ! viendra l'heure où prélats et seigneurs ne régneront plus que sur des ruines fumantes et des ossements blanchis… Allons, nos nouveaux frères en Vagrerie, soyez, comme nous, Hommes errants, Loups, Têtes de loups ! Comme nous, vous vivrez en loups, et en joie, l'été, sous la verte feuillée ; l'hiver, dans les chaudes cavernes… Debout, mes bons Vagres ! debout, le soleil monte ; nous avons là, dans nos chariots, du butin à distribuer sur notre passage… En route, petite Odille, en route, belle évêchesse ! pillons les seigneurs, et largesse ! largesse au pauvre monde ! conservons seulement de quoi faire cette nuit grand gala dans les gorges d'Allange, sous le dôme des vieux chênes !… En route ! nous avons un évêque pour cuisinier, nous festoierons en princes… et demain, la dernière outre vidée, en chasse, mes Vagres ! en chasse ! tant qu'il restera en Gaule un burg de Franks et une maison épiscopale !…

Et la troupe se remit en marche au bruit du chant des Vagres… Lorsque, au soleil couché, ils arrivèrent aux gorges d'Allange, l'un de leurs repaires, tout le butin emporté de la villa épiscopale avait été distribué sur la route aux pauvres gens… il ne restait dans les chariots que quelques matelas pour les femmes, les vases d'or et d'argent pour boire le vin de l'évêque, et des provisions suffisantes pour le grand gala de la nuit… Les huit paires de bœufs des chariots devaient être le rôti de ce festin gigantesque ; car sur sa route la troupe des Vagres s'était encore recrutée d'esclaves, d'artisans, de laboureurs et de colons, tous réduits à la rage de la misère, sans compter bon nombre de jolies filles, curieuses de courir un peu la Vagrerie !

CHAPITRE II.

Un festin en Vagrerie. – Meurtres de Clothaire, nouveau roi d'Auvergne, et miracles faits en sa faveur. – La ronde des Vagres. – Karadeuk le Bagaude. – Loysik l'ermite. – Comment l'évêque Cautin est miraculeusement enlevé au ciel par des Séraphins et comment il descend fort promptement de l'empirée. – Le comte Neroweg et ses leudes. – Attaque des gorges d'Allange.

Quels beaux festins l'on festoie en Vagrerie ! daims, cerfs, sangliers, tués la veille par les Vagres dans la forêt qui ombrage les gorges d'Allange, ont été, comme les bœufs des chariots, dépecés et grillés au four… Quoi ! un four en pleine forêt ? un four capable de contenir bœufs, daims, cerfs et sangliers ? Oui, le bon Dieu a creusé pour les bons Vagres plusieurs de ces fours dans les gorges profondes de l'Allange, volcan éteint comme les autres volcans de l'Auvergne… N'est-ce point un véritable four que cette grotte cintrée, profonde, où un homme peut se tenir debout ? Donc, remplissez cette grotte de bois sec, un ou deux chênes morts vous suffisent ; mettez le feu à ce bûcher ; il se consume, devient brasier : sol, parois, voûte de lave, tout rougit bientôt, et l'on enfourne dans cette bouche ardente comme celle de l'enfer, daims, cerfs, sangliers entiers et bœufs dépecés ; après quoi l'on referme l'ouverture de la grotte avec des pierres de lave sous une montagne de cendre brûlante chaude… quatre ou cinq heures après, bœufs et venaison cuits à point, fumants, appétissants, sont servis sur la table. Quoi ! aussi des tables en Vagrerie ? certes, et recouvertes du plus fin tapis vert ; quelle table ? quel tapis ? la pelouse d'une clairière de la forêt ; et pour sièges, encore la pelouse ; pour tentures, les grands chênes ; pour ornements, les armes suspendues aux branches ; pour dôme, le ciel étoilé ; pour lampadaire, la lune en son plein ; pour parfums, la senteur nocturne des fleurs sauvages ; pour musiciens, les rossignols.

Plusieurs Vagres, placés en vedette sur la lisière de la forêt, aux abords des gorges d'Allange, veillent à ce que la troupe ne soit pas surprise, dans le cas où, apprenant le sac et l'incendie de la villa, les comtes et ducs franks du pays, craignant une attaque sur leurs burgs, se seraient mis, avec leurs leudes, à la poursuite des Vagres.

L’évêque Cautin, malgré son courroux, se surpassa comme cuisinier : la faim lui était venue en cuisinant pour les autres, de sorte que chrétiennement il cuisina aussi pour sa large panse ; on parla longtemps en Vagrerie de certaine sauce, dont le saint homme remplit un grand chaudron (chaudron épiscopal emporté de la villa), dans lequel chacun trempait sa grillade de bœuf ou de venaison, sauce appétissante composée de vieux vin et d’huile aromatisée avec le thym et le serpolet des bois ; on la trouva délectable, et l’évêchesse, mordant de ses belles dents blanches à la grillade de son Vagre, disait :

– Je ne m’étonne plus si celui qui fut mon mari se montrait si implacable pour ses esclaves-cuisiniers, qu’il faisait fouailler au moindre oubli… le seigneur évêque cuisinait mieux qu’eux tous ; il pouvait se montrer difficile.

Deux convives prenaient peu de part au festin : l’ermite laboureur et la jeune esclave, assise à côté de Ronan ; celui-ci mangeait valeureusement, mais le moine rêvait en regardant le ciel, et la petite Odille rêvait… en regardant Ronan… Les vases d’or et d’argent, sacrés ou non, circulaient de main en main ; les outres se dégonflaient à mesure que le ventre des buveurs gonflait : gais propos, éclats de rire, baisers pris et rendus entre Vagres et Vagredines, tout était liesse et fous ébats ; parfois, cependant, pour quelque fin minois, éclatait une dispute entre deux compagnons, ni plus ni moins que dans les anciens festins gaulois ; alors on décrochait les épées des arbres, sans haine, mais par simple outre-vaillance.

– À toi ce coup-ci…

– À toi celui-là…

– Frappe…

– Riposte…

– Je suis blessé !

– Je suis mort !…

Le blessé, on le pansait ; le mort, on le couvrait de feuillage… Honneur aux braves qui vont renaître ailleurs, et vivent les festins en Vagrerie ! ! L’on entendait encore çà et là des propos joyeux, étranges, ou d’une gaieté sinistre ; ces propos peignaient les choses, les hommes, les misères de la Gaule conquise, mieux que ne le feront jamais les légendaires, si jamais ce siècle de fer trouve des légendaires…

– Ah ! le bon temps ! – disait Dent-de-Loup en rongeant l'ivoire de son second cuisseau de daim ; ce garçon préférait le daim à toute autre viande. – Ah ! le bon temps que ce temps de désordre ! de pillage ! de batailles de grand'route ! de siège de burgs et de maisons épiscopales ! ah ! le bon temps que nous font les rois franks !…

– Ronan l'a dit : Le feu est à la vieille Gaule… dansons, buvons sur ses décombres… et faisons l'amour dans la cendre des palais !…

– Oh ! grand évêque ! oh ! béni sois-tu, grand Saint-Rémi ! qui, dans la basilique de Reims, au milieu de l'encens et des fleurs, il y a cinquante ans et plus, as baptisé Clovis, fils soumis de l'Église de Rome ! Béni sois-tu, grand Saint-Rémi ! tu as baptisé l'esclavage, le pillage, l'incendie, le viol et le massacre !…

– Et toi, saint évêque de Tours, lorsque Clovis, ce royal meurtrier, encensé par tes diacres, est sorti de ta basilique, enrichie des dons splendides de ce conquérant, de ta basilique où il venait de ceindre le diadème d'or et de revêtir la pourpre souveraine, cette pourpre, c'était le sang des derniers Gaulois valeureux ! cette couronne, c'était l'or de la Gaule… et toi, grand saint évêque ! toi et ton clergé vous chantiez : Hosanna ! hosanna ! devant ce pillard, ce massacreur de notre pauvre patrie conquise !…

– Où est-elle ? où est-elle, la fière et virile Gaule du *chef des cent vallées*, des *Sacrovir*, des *Vindex*, des *Civilis*, des *Victoria* ?

– Qui a hérité de la vaillance de la Gaule ? les Vagres… Loups et Têtes de loups ! puisque eux seuls ils luttent contre les barbares…

– Et nous sommes traqués comme bêtes de forêt…

– Mais qui s'y frotte est mordu ; nous avons l'ongle aigu, la dent tranchante…

– Et ils nous appellent des pillards…

– Des meurtriers…

– Des sacrilèges…

– Frères, nous accuser ainsi, n'est-ce point manquer de respect à nos glorieux et nouveaux maîtres, rois, ducs et comtes franks ? nous les imitons de notre mieux : ils tuent, nous tuons ; ils pillent, nous pillons ; ils violent… non, nous ne violons pas, assez de jolies

filles nous arrivent en Vagrerie… voyez plutôt ces gaies commères…

– Aussi vrai que je m'appelle Florence, aussi vrai que j'ai vingt ans, la jambe fine et la taille cambrée, j'aime mieux donner à un joyeux Vagre ce que me ravirait un Frank ou un tonsuré !…

– Moi aussi !

– Moi aussi !

– Mes sœurs, mes sœurs ! sinistre est le temps où nous vivons ! – dit l'évêchesse en déroulant au vent de la nuit sa longue chevelure noire. – Jours de sanglantes fureurs ! jours de débauche effrénée : le concubinage, l'adultère, l'inceste sur le trône et sur l'autel !… jours d'ardent vertige, où l'on court au mal avec une joie farouche… Saintes vertus de nos mères ! chaste tendresse ! fier et pudique amour ! où vous trouver aujourd'hui ? est-ce chez la femme esclave, violentée par les maîtres de son corps ?… Est-ce chez la femme libre ? quand sous ses yeux le foyer domestique devient un lupanar ? Oh ! mes sœurs, mes sœurs ! fermons les yeux, vivons vite et mourons jeunes… c'est le bel âge pour mourir… Veux-tu mourir, mon Vagre ?

– Quand, ma Vagredine ?

– Demain, aux premiers rayons du soleil ; demain, à l'heure où les oiseaux s'éveillent, dis, veux-tu mourir ? ta main dans la mienne, nous partirons ensemble pour ces mondes inconnus, où nos aïeux, plutôt que de se quitter, s'en allaient vaillamment ensemble pour revivre ensemble !

– Es-tu déjà si lasse d'amour, ma belle évêchesse ?

– Mon Vagre, craindrais-tu la mort ?

– Je ne crains qu'une chose : la vie sans toi…

– À demain donc… la mort ensemble !

– Et vive l'amour jusqu'à demain ! En attendant, un beau baiser, ma Vagredine ?

Le Veneur prend le baiser, pendant que son voisin, grave comme un homme entre deux vins, dit d'une voix magistrale :

– Frères, j'ai une idée…

– Ton idée, Symphorien, semble être de vider complètement cette amphore…

– Oui, d'abord… puis de vous démontrer *logicè… à priori*…

– Au diable le langage romain !

– Frères, pour être Vagre l'on n'en est pas moins souvent fort versé dans les belles lettres et la philosophie… J'enseignais la rhétorique aux jeunes clercs de l'évêque de Limoges ; je fus mandé, pour le même office, par l'évêque de Tulle. En traversant les monts Jargeaux pour me rendre d'une ville à l'autre, j'ai été pris dans ces montagnes par une bande de mauvais Vagres, car il y a de bons et de mauvais Vagres.

– Comme il y a de laides femelles et de jolies femmes.

– Cesdits Vagres m'ont vendu à un marchand d'esclaves, lequel m'a revendu à l'évêque de…

– Au diable le rhétoricien… le voici voyageant par monts et par vaux !

– C'est souvent l'effet de la rhétorique de vous entraîner ainsi à travers les plaines de l'imagination… Mais je reviens à ce que je veux vous prouver *logicè*… c'est ceci : Que nous n'avons point à prendre souci des leudes et bandes armées qui peuvent nous poursuivre, parce que *logicè*… le Seigneur Dieu fera un miracle en notre faveur pour nous débarrasser de nos ennemis.

– Un miracle en notre faveur… à nous, Vagres ? Sommes-nous donc si bien avec le ciel ?

– Nous y sommes d'autant mieux, que nous agissons davantage en loups, en vrais loups… Aussi, *logicè*, le Seigneur nous délivrera-t-il de nos ennemis par des miracles… Et ce, je vais vous le prouver.

– À la preuve, docte Symphorien… à la preuve !

– M'y voici… Et d'abord, frères, dites-moi sous quelle royale griffe est tombée cette belle terre d'Auvergne ?

– Sous la griffe de Clotaire, le dernier et digne fils du glorieux roi Clovis… puisque ayant récemment épousé la veuve de son petit-neveu Théodebald, ce Clotaire possède un double droit sur la province d'Auvergne… le voici donc, cette année 558, seul roi de toute la Gaule conquise.

– Or ce Clotaire est l'épouseur du genre humain… Qui n'a-t-il pas épousé ? qui n'épousera-t-il pas ? Les évêques l'ont marié autant de fois qu'il lui a plu, et du vivant de la plupart de ses femmes ; ils l'ont marié à *Gundioque*, femme de son propre frère ; ils l'ont marié à *Radegond*e, à *Ingonde*, et quinze jours après, à la

sœur de celle-ci, nommée *Aregonde* ; ils l'ont marié à *Chemesne*, à bien d'autres encore, et en dernier lieu à cette *Wultrade*, veuve de son petit-neveu Théodebald ; mais ce sont là des peccadilles…

– Docte et doctissime Symphorien, tu nous as promis de nous prouver *logicè* que le Seigneur Dieu ferait des miracles en notre faveur… et ta rhétorique nous parle de cet épouseur éternel…

– Ma rhétorique pose les principes… vous allez en voir tout à l'heure les conséquences… *ergò*, je pose cette autre prémisse, encore nécessaire : que ce Clotaire a commis, entre plusieurs crimes, un forfait devant lequel Clovis lui-même eût peut-être reculé… La chose se passait à Paris, en 533, dans le vieux palais romain(31) habité par les rois franks… Or, écoutez…

– Nous écoutons, docte Symphorien ; il est doux d'entendre les louanges de ses rois.

– Il y a donc environ vingt-cinq ans de cela… Clovis était, depuis longtemps, allé droit au paradis, sur la foi des évêques… après avoir partagé la Gaule entre ses quatre fils : *Thierri*, *Childebert*, *Clodomir* et ce *Clotaire*, aujourd'hui roi de toutes les provinces conquises… Clodomir étant mort plus tard, laissa trois enfants ; ils furent recueillis par leur grand'mère, la veuve de Clovis, la vieille reine Clotilde ; elle faisait élever près d'elle ses petits-fils, attendant qu'ils fussent en âge d'hériter du royaume de leur père. Un jour qu'elle était venue à Paris, Childebert, qui résidait en cette ville, envoya secrètement un affidé à notre doux Clotaire pour lui dire ceci : « Clotilde, notre mère, garde auprès d'elle les enfants de notre frère, et elle veut qu'ils aient son royaume… viens donc promptement à Paris, afin que nous prenions ensemble conseil sur ce qu'il faut faire d'eux : savoir s'ils auront les cheveux coupés pour être comme le reste du peuple, ou si nous les tuerons, afin de partager entre nous le royaume de leur père, notre frère(32)… »

– Voilà qui commence tendrement.

– C'est la fraternité franque.

– Quel est le Vagre qui méditerait de tuer le fils de son propre frère ?

– Il n'en est pas un…

– On nous appelle Loups, et les loups ne se dévorent pas entre eux…

– Et ces enfants, qu'ils voulaient égorger, docte Symphorien,

étaient-ils jeunes ?

– L'un avait dix ans, l'autre sept…

– Pauvres petites créatures… les tuer ainsi lâchement !…

– Je poursuis mon récit : « Clotaire arrive à Paris, se concerte avec son frère, et tous deux vont dire à la vieille reine Clotilde : Envoie-nous tes petits-fils pour que nous les déclarions devant le peuple héritiers du royaume de leur père(33). »

– Ah ! ces rois franks, toujours aussi rusés que féroces ! car c'était un leurre, n'est-ce pas, docte Symphorien ?

– Tu vas voir…

« La veuve de Clovis, toute joyeuse, envoya les petits-fils à leurs oncles, en disant à ces enfants : – Je croirai n'avoir pas perdu mon fils, votre père, si je vous vois lui succéder dans son royaume. – À peine arrivés chez leurs oncles, les enfants sont arrêtés et séparés de leurs esclaves et de leurs gouverneurs. Aussitôt, Clotaire et Childebert envoient un émissaire à leur mère ; il portait d'une main des ciseaux, de l'autre une épée nue ; il dit à la vieille reine Clotilde : – Très-glorieuse reine, nos seigneurs tes fils désirent connaître ta volonté à l'égard de tes petits-fils… veux-tu qu'ils soient tondus (c'est-à-dire enfermés dans un couvent) ou veux-tu qu'ils soient égorgés ?… – S'ils doivent renoncer au trône de leur père ! – s'écria la vieille reine indignée, – j'aime mieux les voir morts que tondus… – L'émissaire revint dire aux deux rois : – Vous avez l'aveu de la reine pour achever l'œuvre commencée… – Aussitôt le roi Clotaire prend le plus âgé par les bras, le jette contre terre, et lui enfonce un couteau sous l'aisselle. »

– Pauvre cher petit ! – murmura Odille en fondant en larmes ; il a dû mourir en appelant sa mère…

– Le royal boucher qui le mettait ainsi à mort savait le bon endroit pour enfoncer son couteau, – dit Ronan. – C'est ainsi qu'on tue les jeunes taurins… Continue, docte Symphorien.

« – Aux cris de l'enfant, son petit frère se jette aux pieds de Childebert, et s'attachant à lui de toutes ses forces, il s'écrie : – Mon oncle ! mon bon oncle ! viens à mon secours… fais que je ne sois pas tué comme mon frère ! » – Childebert, un moment ému, dit à Clotaire : « – Accorde-moi la vie de cet enfant ? » – Mais Clotaire, furieux, lui répondit : « – Ou repousse l'enfant de tes genoux, ou tu vas mourir à sa place… C'est toi qui m'as mis dans cette affaire… et voilà que tu manques de parole ?… »

– Ce bon Clotaire avait raison, – dit Ronan : – comploter le meurtre de ces enfants, et reculer devant leur sang, c'était faire injure à la noble race du glorieux Clovis ; mais ce lâche Childebert s'est, pour l'honneur de sa royale famille, ravisé, je l'espère, docte Symphorien ?

– En pouvait-il être autrement ? « Childebert repoussa l'enfant de ses genoux, le jeta vers Clotaire, qui lui enfonça, comme à l'autre, un couteau sous l'aisselle et le tua… Les deux rois firent ensuite mettre à mort les esclaves et les gouverneurs des deux enfants, dont ils se partagèrent le royaume(34). »

– Et voilà comme se fondent les monarchies bénies par nos évêques, – dit Ronan. – C'est beau, les royautés, n'est-ce pas, mes Vagres ? Ah ! par Rita-Gaür ! ce saint Gaulois des temps passés, qui tissait sa saie de la barbe des rois ! le meilleur d'entre eux est bon à pendre ; n'est-ce point ton avis, notre ami ? – ajouta-t-il en s'adressant à l'ermite laboureur, qui, toujours silencieux et rêveur, écoutait. – Dis ? N'est-ce point le devoir de tout fils de la Gaule de courir sus à cette race de rois maudits, comme on court sus à des bêtes enragées ?

– Exterminer les bêtes enragées, c'est bien, – répondit l'ermite, – les empêcher de devenir enragées, c'est mieux…

– Ermite, empêcheras-tu un roi Frank de naître Frank ?

– Il faut l'empêcher d'abord de naître roi, duc, comte ou seigneur, et de se croire ainsi maître des biens et de la vie du commun des gens… Jésus de Nazareth l'a dit : « – L'esclave est l'égal de son seigneur… – de l'égalité parmi les hommes, un jour naîtra leur fraternité. »

Puis l'ermite laboureur retomba dans sa rêverie silencieuse.

– Deux fois déjà j'ai suivi à la piste ce dernier roi d'Auvergne par droit de pillage et de massacre, – dit Ronan ; – je n'ai pu le joindre ; mais, par Rita-Gaür ! si le Clotaire me tombe sous la main, je le raserai… mais si près, si près des épaules, que sa tête ne repoussera pas…

– Ronan, tu comptes sans les démonstrations de ma rhétorique. J'ai posé les prémisses, maintenant les conséquences ; or, *logicè*, je vais te prouver que tu ne pourras rien contre Clotaire… Le Seigneur Dieu le protège…

– Ce doux oncle, qui tuait ses neveux à coups de couteau sous les aisselles ?

– Lui-même… toute bonne action ne mérite-t-elle pas sa divine récompense ?

– Certes…

– Or, le Seigneur Dieu, grâce à l'intercession du grand Saint-Martin, siégeant depuis longtemps au paradis, a fait un miracle en faveur de notre doux oncle.

– En faveur de Clotaire ? de ce tueur d'enfants ?

– Oui, le Seigneur a fait un miracle en faveur de Clotaire, de ce tueur d'enfants ; or donc j'avais raison de dire que je prouverais *logicè* que ce Dieu si paternellement miraculeux envers les scélérats fera certainement quelque petit miracle en notre faveur, à nous, pauvres Vagres…

– Décidément nous avons eu tort de ne point pendre l'évêque.

– Il sera toujours temps d'attirer ainsi sur nous l'attention du Seigneur ; mais d'abord conte-nous le miracle, doctissime Symphorien.

– C'était en 537, environ quatre ans après que Childebert et Clotaire avaient tué leurs neveux à coups de couteau… Nos deux fils de Clovis, dignes de leur race, ne songeaient qu'à se dépouiller et à s'égorger les uns les autres ; aussi, un moment unis, en tendres frères, pour le meurtre de ces petits enfants (on n'a pas tous les jours de pareils sujets de bon accord), Clotaire et Childebert se déclarent la guerre. Theudebert, petit-fils de Clovis, se joignit à Childebert, et tous deux, à la tête de leurs leudes, ravageant, pillant, comme d'habitude, les contrées qu'ils traversaient, marchent contre Clotaire. Ce doux oncle, ne trouvant pas sa troupe assez nombreuse pour résister aux forces de son frère et de son neveu, refuse la bataille, et se retire dans la forêt de Brotonne, entre Rouen et la mer… Theudebert et Childebert cernaient la forêt, attendant la nuit, espérant prendre leur bien-aimé frère et oncle au trébuchet, et l'égorgeter gentillement… Attention, Ronan, voici le miracle qui vient !

– Voyons-le venir, doctissime Symphorien.

– Childebert et Theudebert s'avançaient donc sans bruit à la tête de leurs troupes… Le jour se lève… ils n'étaient plus qu'à deux à trois cents pas de l'endroit où le doux Clotaire campait avec ses leudes… lorsque soudain tombe du ciel une épouvantable pluie de pierres et de feu… Les troupes de Childebert et de Theudebert sont écrasées par les pierres et brûlées par le feu

céleste…

– Et Clotaire ?

– Oh ! Clotaire, ce favori du Seigneur, grâce au miracle que je dis, voit, à trois cents pas de lui, la troupe de son frère anéantie sous la pluie de feu et de pierres, tandis qu'au-dessus de lui Clotaire, et de son armée, le ciel aussi pur, aussi limpide, aussi serein, que la conscience de ce doux oncle, est du plus riant azur : pas un souffle de vent n'agite même la cime des arbres de la forêt, tandis que tout autour de cet endroit privilégié, que le Seigneur couvre sans doute d'un pan de sa robe, ce n'est que cataractes de feu, déluge de pierres, écrasant l'armée des ennemis du doux Clotaire(35).

– Et voilà comment le Tout-Puissant vous récompense d'avoir tué vos neveux à coups de couteau.

– Le docte Symphorien a raison… D'après ceci, m'est avis qu'il faudrait toujours avoir dans une troupe de Vagres sagement ordonnée… quelque parricide ou fratricide, en considération de quoi l'Éternel prendrait ces bons compagnons sous sa robe, et ferait, au besoin, tomber du ciel, sur leurs ennemis, des torrents de feu et des cataractes de pierres.

– Et remarquez surtout, – reprit Symphorien, – que dans le récit de ce miracle, il est dit que c'est le grand Saint-Martin lui-même qui, habitant le paradis, a prié le Seigneur de donner cette preuve de bonne amitié au doux Clotaire ; or, Saint-Martin n'intercédait ainsi auprès de l'Éternel qu'à la fervente prière de la vieille reine Clotilde(36).

– Quoi ! la grand'mère des deux pauvres petites victimes ? – dit Odille en joignant les mains. – Elle a osé prier Dieu de faire un miracle en faveur de son fils, le meurtrier de ses petits-fils, à elle ?

– Que veux-tu, petite Odille ? ces femmes franques sont si bonnes mères !

– Mon Vagre, – reprit l'évêchesse avec un sourire amer en passant ses doigts effilés dans la chevelure bouclée du jeune homme, – dis ? ne vaut-il pas mieux partir demain à l'aube pour aller revivre ailleurs, que de rester dans cet épouvantable monde où nous sommes ?

– Oui, horrible… horrible est ce monde… – s'écria l'ermite laboureur avec une douleur et une indignation profondes. – Quoi ! le nom de ce prétendu Dieu de miséricorde, d'amour et de

justice… profané, souillé chaque jour par ses prêtres… Quoi ! ces forfaits dont s'épouvante la nature, mis sous la protection divine !… Ô Jésus ! Jésus de Nazareth ! toi, le plus divin des sages ! tu prévoyais la vanité de ton céleste Évangile, quand, l'âme attristée jusqu'à la mort, dans ta veillée suprême, tu pleurais sur le prochain avenir du monde… Jésus !… Jésus !… des siècles se passeront avant que ton jour soit venu !…

– Prends garde, notre ami ! – dit Ronan, – ne parle pas si haut… ce saint homme d'évêque, qui dort là-bas, gorgé de vin et de viande, pourrait t'excommunier, s'il t'entendait… Mais au diable la tristesse !… nous sommes en un temps de damnations… vivons en damnés !… Évêques et rois donnent le branle, saint est le meurtre ! saint est le pillage !… Debout, mes Vagres ! debout… vous, trois fois saints ! !… que nos saturnales couvrent la vieille Gaule… que cette terre de nos pères soit le tombeau des Franks et le nôtre… Les ruines de nos cités désertes diront aux siècles futurs : « Ci-gît un grand peuple !… Libre, il fut l'orgueil de l'univers… Esclave des rois conquérants, hébété par les évêques, il eut honte de sa honte… et un jour il sut disparaître du monde en entraînant ses tyrans dans l'abîme ! » Or donc, mourons gaiement et longuement… Debout, Vagres et Vagredines ! le festin est fini… la lune brillante… chantons, dansons jusqu'au jour… qu'à nos chants endiablés le Frank tremble dans son burg ! l'évêque tremble dans sa basilique ! et qu'ils se disent épouvantés : « Malheur à nous ! malheur à nous demain ! car cette nuit ils sont bien gais en Vagrerie ! »

Et Vagres et Vagredines, criant, chantant, hurlant, commencèrent une folle ronde sur la pelouse de la forêt aux pâles clartés de la lune…

L'ermite laboureur avait écouté en silence l'entretien des Vagres ; assis à côté de la petite Odille, il semblait la couvrir d'une protection paternelle… L'enfant, son menton dans sa main, les yeux levés vers la lune brillante, paraissait étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Lorsque Ronan, à la fin du repas, eut donné à ses compagnons le signal des chants et de la danse, ils s'étaient éloignés en tumulte du lieu du festin pour courir se livrer à leur gaieté bachique et à leur danse effrénée au milieu d'une autre clairière, située non loin de la pelouse où ils venaient de festoyer… Ronan, se rapprochant alors de l'ermite laboureur et de l'esclave, toujours assise son menton dans sa main, les yeux levés vers le ciel, dit joyeusement :

– Veux-tu danser, petite Odille ? La ronde est commencée ; elle durera jusqu'à l'aube…

La jeune fille secoua mélancoliquement la tête sans répondre, contemplant toujours le ciel.

– Odille, qu'as-tu à rêver ainsi en regardant la lune ?

– Le sommeil me gagne, et je songe au vieux bardit que ma mère me chantait pour m'endormir quand j'étais petite.

– Quel est-il ce bardit ?

– Oh ! il est bien vieux, bien vieux… disait ma mère ; on le chante en Gaule depuis cinq ou six cents ans…

– Et il se nomme ?

– Le bardit d'HÊNA, *la vierge de l'île de Sên.*

– Le bardit d'Hêna ! – s'écrièrent à la fois l'ermite et le Vagre en tressaillant.

Puis ils se turent, pendant qu'Odille, étonnée de leur silence et de l'émotion qui se peignait sur leur figure, les regardait en disant :

– Vous savez donc aussi le chant d'Hêna !

– Chante-le toujours, mon enfant, – répondit Ronan d'une voix altérée…

La petite Odille, de plus en plus surprise, ne reconnaissait pas son ami : le hardi et joyeux Vagre était devenu pensif et grave.

– Oh ! oui, mon enfant ; dis-nous ce bardit avec ta douce voix de quinze ans, – reprit l'ermite ; – mais pas ici… Le tumulte de la danse et de l'orgie de là-bas, quoique lointains, couvriraient ta voix.

– L'ermite a raison… Viens avec nous, petite Odille, sous ce grand chêne, à quelques pas d'ici… il est entouré d'un tapis de mousse ; tu pourras t'y endormir mollement… je te couvrirai de mon manteau…

Du pied du chêne où l'enfant alla s'asseoir, entre Ronan et son compagnon, l'on n'entendait que le bruit éloigné de la folle ivresse des Vagres et des Vagredines… La lune, à son déclin, jetant ses rayons argentés sous la sombre verdure des feuilles, éclairait presque comme en plein jour l'ermite, Ronan et la petite esclave, qui bientôt, de sa voix pure et encore enfantine, chanta ces premier mots du bardit :

« *Elle était jeune, elle était belle, elle était sainte, et s'appelait Hêna, Hêna, la vierge de l'île de Sên…* »

À ces paroles, l'ermite et le Vagre baissèrent la tête, et sans que l'un s'aperçût alors des larmes que versait l'autre, tous deux pleurèrent… Odille chanta le second verset ; mais, brisée par la fatigue de la nuit et de la journée, cédant au rythme mélancolique de ce bardit, qui si souvent l'avait bercée dans son enfance et endormie sur les genoux de sa mère, la petite esclave ne chantait plus que d'une voix affaiblie, tandis qu'au loin les Vagres entonnèrent soudain en chœur, et d'un mâle accent, un autre vieux bardit de la Gaule… Aussi l'ermite et Ronan tressaillirent de nouveau lorsque ces paroles arrivèrent jusqu'à eux, sans couvrir tout à fait la voix d'Odille :

« *– Coule, coule, sang du captif… – Tombe, tombe, rosée sanglante ! – Germe, grandis, moisson vengeresse !…* »

Les deux hommes semblèrent frappés de ce rapprochement singulier : au loin ce chant de révolte, de guerre et de sang… près d'eux, la voix angélique de l'enfant, chantant Hêna, une des plus douces gloires de la Gaule armoricaine… Mais bientôt Odille, cédant au sommeil, ne fit plus que murmurer les paroles du bardit… puis elles devinrent inintelligibles… Sa tête se pencha sur sa poitrine, et, adossée au tronc de l'arbre, assise sur la mousse, elle s'endormit…

– Pauvre enfant ! – dit Ronan en la couvrant soigneusement de son manteau ; – elle est accablée de fatigue et de sommeil.

– Ronan, – reprit l'ermite en attachant sur son compagnon un regard pénétrant, – le chant d'Hêna t'a fait pleurer…

– C'est vrai.

– Qui t'émeut ainsi ?

– Un souvenir de famille… si un Vagre, un Homme errant, un Loup a une famille…

– Ce souvenir de famille, quel est-il ?

– Cette douce Hêna, dont parle le bandit, était l'une de mes aïeules…

– Comment le sais-tu ?

– Autrefois, mon père me l'a dit ; il me contait dans mon enfance des histoires des temps passés…

– Ton père, où est-il à cette heure ?

– Je ne sais… il courait la Vagrerie, il la court peut-être encore, à moins qu'il ne soit mort en bon Vagre… Je saurai cela quand lui et moi nous nous retrouverons ailleurs qu'ici…

– Où cela ?

– Dans les mondes mystérieux que nul ne connaît, que tous nous connaîtrons… puisque tous nous irons y revivre…

– Tu as donc conservé la foi de tes ancêtres ?

– Mon père m'a appris à ne pas plus me soucier de mourir que de changer de vêtement… puisqu'on quitte ce monde-ci pour aller, corps et âme, renaître ailleurs… Persuadé de cela, je fais, tu le vois, bon marché de ma peau… et de celles des Franks…

– Il y a-t-il longtemps que tu as été séparé de ton père ?

– Brisons là… c'est triste, j'aime à être en joyeuse humeur… Cependant je me sens attiré vers toi, et tu n'es pas gai…

– Nous vivons dans des temps où, pour être gai, il faut avoir l'âme très-forte ou très-faible…

– Me crois-tu faible ?

– Je te crois fort et faible à la fois… Mais ton père…

– Tu tiens à parler de lui ?

– Beaucoup…

– Soit… Eh bien, mon père était *Bagaude* en sa jeunesse, et plus tard, quand les Franks nous ont baptisés *Vagres*, Vagre il est devenu : le nom était changé, le métier le même…

– Et ta mère ?

– En Vagrerie on connaît peu sa mère ; je n'ai jamais connu la mienne… Du plus loin qu'il m'en souvient, je devais alors avoir sept ou huit ans ; j'accompagnais mon père et la troupe dans ses courses, tantôt en Provence, tantôt ici, en Auvergne : étais-je fatigué, mon père ou l'un de nos compagnons me portait sur son dos… J'ai ainsi grandi ; nous avions souvent des jours de repos forcé… Parfois les comtes franks, exaspérés contre nous, se rassemblaient, eux et leurs leudes, pour nous donner la chasse… Avertis de leurs mouvements par les pauvres habitants des champs qui nous aimaient, nous nous retirions dans nos repaires inaccessibles, et pendant quelques jours nous faisions les morts, tandis que les Franks battaient la campagne sans rencontrer l'ombre d'un Vagre… Durant ces jours de trêve, au fond de

quelque solitude, mon père, je te l'ai dit, me racontait des histoires du temps passé ; j'ai appris ainsi que notre famille était originaire de Bretagne, où elle vivait, où elle vit peut-être encore libre et paisible à cette heure, puisque jamais jusqu'ici les Franks n'ont pu entamer cette rude province : son granit est trop dur, et ses Bretons sont comme le granit de leurs rocs…

– Je sais le proverbe : *C'est un homme dur de l'Armorique*.

– Mon père me l'a aussi souvent cité.

– Mais comment a-t-il quitté cette province paisible et libre encore aujourd'hui, grâce à son indomptable courage, que soutient toujours sa foi druidique, régénérée par la morale évangélique ?

– Mon père avait dix-sept ans… un jour sa famille donna l'hospitalité à un colporteur ; celui-ci, courant la Gaule pour son métier, raconta les malheurs du pays, et parla de la vie aventureuse des Bagaudes. Mon père s'ennuyait de la vie des champs ; il avait le cœur chaud, la tête ardente, il avait sucé au berceau la haine des Franks. Frappé des récits du colporteur, il trouva l'occasion belle pour guerroyer contre les barbares en se joignant aux Bagaudes, quitta la maison paternelle et alla retrouver le colporteur qui l'attendait à une lieue de là… Tous deux, au bout de quelques jours de marche, gagnèrent l'Anjou, rencontrèrent des Bagaudes… Jeune, robuste, hardi, mon père était de bonne recrue ; il se joignit à eux, et… vive la Bagaudie !… De province en province, il est ainsi venu jusqu'en Auvergne, qu'il n'a plus guère quittée… le pays étant propice au métier, forêts, montagnes, rochers, cavernes, torrents, volcans éteints ; c'est une vraie terre de Bagaudie, vraie terre de Vagrerie !…

– Comment as-tu été séparé de ton père ?

– Il y a trois ans… Quelques *antrustions* ou leudes du roi percevaient en Auvergne la redevance du domaine royal ; nombreux et bien armés, ils ne voyageaient que de jour. Nous attendions la fin de leur récolte pour la récolter à notre tour… Ils s'arrêtèrent une nuit à Sifour, petite ville ouverte… L'occasion tente mon père ; nous marchons, croyant surprendre les Franks ; ils étaient sur leurs gardes… Après un combat acharné, nous sommes poursuivis la lance dans les reins. Au milieu de cette attaque nocturne, j'ai été séparé de mon père… A-t-il été tué ou seulement blessé et emmené prisonnier ? je l'ignore ; tous mes efforts ont été vains pour connaître son sort… Depuis, mes compagnons m'ont

choisi pour chef… tu m’as demandé mon histoire… la voilà ; maintenant, tu me connais.

– Plus que tu ne le penses… Ton père se nommait Karadeuk.

– D’où sais-tu cela ?

– Le père de ton père se nommait Jocelyn… s’il vit encore en Bretagne avec son fils aîné Kervan et sa fille Roselyk, il habite sa maison près des pierres sacrées de Karnak…

– Qui t’a dit…

– L’un de tes aïeux se nommait Joel, il était BRENN de la tribu de Karnak… Hêna, la sainte du bardit, était fille de Joel, dont la race remonte jusqu’au BRENN gaulois, qui fit, il y a près de huit cents ans, payer rançon à Rome.

– Qui es-tu donc pour connaître ainsi ma famille ?

– Ce chant d’esclaves révoltés contre les Romains : « Coule, coule, sang du captif ! tombe, tombe, rosée sanglante » a été recueilli par un de tes aïeux nommé Sylvest, livré aux bêtes féroces dans le cirque d’Orange… et ton père t’a sans doute aussi appris un autre fier bardit, chanté il y a deux siècles et plus, lors d’une des grandes batailles du Rhin contre les Franks, gagnée par Victorin, fils de Victoria, la mère des camps…

– Tu dis vrai… mon père me l’a souvent chanté ce bardit ; il commence ainsi :

« *Ce matin nous disions : Combien sont-ils donc ces barbares ? combien sont-ils donc ces Franks ?* »

– Et il se termine ainsi, – reprit le moine laboureur :

« *Ce soir nous disons : Combien étaient-ils donc ces barbares ? ce soir nous disons : Combien donc étaient-ils ces Franks ?* » – Scanvoch, un autre de tes aïeux, brave soldat et frère de lait de Victoria la Grande, a recueilli ce chant de guerre…

– Oui, la Gaule, alors fière, libre, triomphante, avait refoulé les barbares de l’autre côté du Rhin, tandis qu’aujourd’hui… Tiens… moine, ne parlons plus de ce glorieux passé… le présent me semble plus horrible encore… mon sang bouillonne, et je suis tenté d’assommer cet évêque qui ronfle là… Ah ! maudite soit à jamais la crédulité de nos pères, mourants martyrs de cette religion nouvelle…

– Nos pères ont dû croire aux paroles des premiers apôtres, qui leur prêchaient l’amour, le pardon, la délivrance, au nom du jeune

maître de Nazareth, que ton aïeule Geneviève a vu crucifier à Jérusalem…

– Mon aïeule Geneviève ?… tu n’ignores rien de ce qui touche ma famille… Mon père seul a pu t’instruire de ce que tu sais… tu l’as donc connu ?

– Oui…

– Et où cela ?

– N’as-tu pas remarqué que de temps à autre, lorsque vous reveniez au cœur de l’Auvergne, ton père s’absentait pendant plusieurs jours ?

– C’est vrai… et le but de ces absences, je ne l’ai jamais su.

– Ton père allait voir, près de Tulle, une pauvre femme esclave, attachée aux terres de l’évêque de cette cité… Cette esclave, il y a au moins trente ans de cela, avait un jour trouvé ton père, alors chef de Bagaudes, blessé, presque mourant dans les buissons de la route : le prenant en pitié, elle l’aida à se traîner dans la cabane où elle logeait avec sa mère… Ton père avait environ vingt ans… la jeune fille à peu près l’âge de cet enfant qui dort près de nous… Tous deux s’aimèrent… Ton père, à peine guéri de sa blessure, fut un jour surpris dans la hutte de l’esclave par le régisseur de l’évêque, cet agent considérant Karadeuk comme de bonne prise, voulut l’emmener esclave à Tulle… Ton père résista, battit l’agent, et alla rejoindre les Bagaudes.

– Et la jeune esclave ?

– Elle devint mère… et mit au monde un fils…

– J’ai donc un frère !

– Tu as un frère…

– Le connais-tu ? Qu’est-il devenu ?

– Le fils d’un esclave naît esclave, et appartient au maître de sa mère… Lorsque cet enfant, que ton père nomma *Loysik* en mémoire de sa race bretonne, eut quatre ou cinq ans, l’évêque de Tulle, lui reconnaissant quelques qualités précoces, le fit conduire au collège épiscopal, où il fut élevé avec quelques autres jeunes esclaves destinés à entrer un jour dans l’Église comme clercs… De temps à autre, Karadeuk, lorsque les Bagaudes passaient près de Tulle, allait la nuit voir la mère de son fils… celui-ci, prévenu par elle, trouvait quelquefois le moyen de se rendre à la cabane ; là, le père et le fils s’entretenaient longuement des choses et des

hommes du temps passé, de la Gaule, jadis glorieuse et libre ; car ton père, tu l'as dit, conservait, par tradition de famille, un ardent et saint amour pour notre patrie ; il espérait faire battre le cœur de son fils à ces grands souvenirs d'autrefois, l'exaspérer contre les Franks, et l'emmener courir avec lui la Vagrerie ; mais Loysik, alors d'un caractère doux et timide, redoutait cette vie aventureuse… Les années se passèrent… ton frère, s'il eût voulu, aurait pu, comme tant d'autres, faire son chemin dans l'Église ; mais au moment d'être ordonné prêtre il vit de si près l'hypocrisie, la cupidité, la luxure cléricale, qu'il refusa la prêtrise en maudissant la sacrilège alliance du clergé gaulois et des conquérants… Il quitta la maison épiscopale, et alla rejoindre, sur les frontières de la Provence, plusieurs ermites laboureurs ; il avait connu l'un d'eux à Tulle, où il s'était arrêté malade à l'hospice.

– Ces ermites avaient donc fondé une espèce de colonie ?

– Plusieurs d'entre eux s'étaient réunis dans une profonde solitude pour cultiver des terres dévastées et abandonnées depuis la conquête… c'étaient des hommes simples et bons, fidèles aux souvenirs de la vieille Gaule et aux préceptes de l'Évangile, si odieusement faussés, reniés aujourd'hui par de nouveaux *princes des prêtres*… Ces moines vivaient dans le célibat, mais ne faisaient point de vœux ; ils restaient laïques et n'avaient aucun caractère clérical(37) ; c'est seulement depuis quelques années que la plupart des moines obtiennent d'entrer dans l'Église ; aussi, devenus prêtres, perdent-ils de jour en jour cette popularité, cette indépendance qui les rendaient si redoutables aux évêques(38)… Du temps dont je te parle, la vie de ces ermites laboureurs était paisible, laborieuse ; ils vivaient en frères, selon les préceptes de Jésus, cultivaient leurs terres en commun, et aussi les défendaient rudement en commun, si quelques bandes de Franks, allant d'un burg à l'autre, s'avisaient de tenter, par malfaisance, de ravager leurs champs…

– J'aime ces ermites, à la fois laboureurs et soldats, fidèles aux préceptes de Jésus, à l'amour de la vieille Gaule et à l'horreur des Franks… Ces moines se battaient rudement, dis-tu… étaient-ils donc armés ?

– Ils avaient des armes… et mieux que des armes…

– Que veux-tu dire ?

– Tiens, – dit l'ermite en sortant de dessous sa robe une espèce de petit sabre ou de long poignard à poignée de fer, – remarque

cette arme… mais, je te le dis, sa force n’est pas dans sa lame.

– Où est donc cette force ? demanda Ronan en examinant le poignard. – L’arme semble pourtant bien trempée…

– Ce n’est point, te dis-je, par la lame qu’elle vaut, mais par les mots gravés sur sa poignée.

– Je lis, – reprit Ronan, – je lis sur l’un des côtés de la garde ce mot : GHILDE, et sur l’autre, ces deux mots gaulois : AMINTIAIZ-COMMUNITEZ… *amitié-communauté*… C’est sans doute la devise des ermites laboureurs ?

– Peut-être…

– Mais ce mot GHILDE, que signifie-t-il ? il n’est pas gaulois ?

– Non, il est saxon…

– Ah ! c’est un mot de la langue de ces pirates, qui descendant des mers du Nord, en suivant les côtes, remontent souvent le cours de la Loire pour ravager les pays riverains… Ce sont de terribles pillards, mais d’intrépides marins !… Venir ainsi des mers lointaines, dans des canots si frêles, si légers, qu’au besoin ils les portent sur leur dos ; on dit qu’ils ont remonté plusieurs fois la Loire jusqu’à Tours ?

– Oui, puisque aujourd’hui la Gaule est en proie aux barbares du dedans et du dehors.

– Mais ce mot saxon GHILDE, gravé sur le fer, est-ce lui qui, selon tes paroles, fait la force cette arme ?

– Oui… car ce mot peut opérer des prodiges…

– Explique-toi…

– L’un des moines laboureurs, avant de se réunir à nous, habitait les bords de la Loire… Enlevé jeune, il y a de longues années, lors d’une descente des pirates en Touraine, il avait été emmené dans leur pays… Pendant qu’il y séjournait, il observa que ces hommes du Nord trouvaient une force immense dans des associations où chacun était solidaire de tous et tous de chacun… solidaires par la fraternité, par l’assistance, par les biens, par les armes, par la vie, s’il le fallait. Ces associations, que l’on croirait nées de la fraternité chrétienne, étaient pratiquées dans ces contrées plusieurs siècles avant la naissance de Jésus, et se nommaient des GUILDE(39). Plus tard, lorsque ce captif des pirates, après leur avoir échappé, se joignit à nous autres, ermites laboureurs…

– Pourquoi t’interrompre ?

– Je ne peux t’en dire davantage… un serment m’oblige à me taire… ma confiance m’entraînerait trop loin…

– Soit, je dois respecter ton secret… Mais cette confiance que je t’inspire, je l’éprouve aussi pour toi… quoique étrangers l’un à l’autre… étrangers ? non… car tu connais comme moi-même l’histoire de ma famille… Mais, j’y songe… mon frère, tu me l’as dit, était au nombre de ces ermites laboureurs dont tu fais partie… Tu dois l’avoir intimement connu ; car lui seul a pu te donner sur les descendants de Joel ces détails, qu’il tenait sans doute de mon père… Tu te tais ? pourquoi me regarder ainsi ?… ton silence me trouble et m’émeut malgré moi… tes yeux se remplissent de larmes…

– Ronan… ton frère est né il y a trente ans… c’est mon âge…

– Que dis-tu !

– Ton frère s’appelle *Loysik*… c’est mon nom…

– Loysik ! ce frère ?…

– C’est moi…

– Joies du ciel !…

L’ermite et le Vagre restèrent longtemps embrassés… Après leur premier épanchement de tendresse, Ronan dit à Loysik :

– Et notre père ?

– Comme toi, j’ignore son sort… ne désespérons pas de le retrouver… Ne t’ai-je pas retrouvé, toi ?

– Ton instinct fraternel t’a donc poussé à nous accompagner ?

– Je ne t’ai reconnu pour mon frère qu’à ton attendrissement causé par le bardit d’Hêna, une de tes aïeules, m’as-tu dit. Alors, pour moi, plus de doute, nous étions frères ou proches parents ; le récit de ta vie m’a prouvé que nous étions frères…

– Et pourquoi nous as-tu d’abord suivis en Vagrerie, toi, un véritablement saint homme ?

– Ne m’as-tu pas entendu répondre à l’évêque Cautin : « Ce ne sont pas les bien portants, mais les malades qui ont besoin de médecin, » a dit Jésus…

– Me blâmerais-tu d’être Vagre, comme mon père a été Bagaude ?…

– Écoute-moi, Ronan… Comme toi, j'ai horreur de l'esclavage et de la conquête, car depuis l'invasion franque, la Gaule jadis puissante et féconde est couverte de ruines et de ronces : les propriétaires, les colons, les laboureurs, ont fui devant les barbares qui les réduisent à la servitude ou à une misère affreuse ; grand nombre de ces malheureux, poussés à bout par le désespoir, courent comme toi la Vagrerie ; de rares esclaves, mourants de faim, écrasés de travail, cultivent seuls, sous le fouet, les biens de l'Église et des seigneurs franks… Les cités, autrefois si riches, si florissantes par leur commerce, aujourd'hui ruinées, presque dépeuplées, mais au moins défendues par leurs murailles, offrent plus de sécurité à leurs habitants, et encore les guerres civiles incessantes des fils de Clovis, toujours acharnés à se dépouiller entre eux, livrent parfois ces villes à l'incendie, au pillage et au massacre… Pendant les trêves, à peine les habitants osent-ils sortir de leurs murs ; les routes infestées de bandes errantes, rendent les communications, les approvisionnements impossibles… et trop souvent les horreurs de la famine ont décimé les grandes cités…

– Oui, voilà ce que la conquête a fait de la Gaule… Elle ne peut plus être libre… qu'elle disparaisse du monde, ensevelissant ses conquérants sous ses ruines !

– Mon frère, cette Gaule que tu ravages avec autant d'acharnement que ses conquérants, n'est-ce pas notre patrie bien-aimée, notre mère ? Est-ce à nous, ses fils, de nous unir aux barbares pour l'accabler de maux et de misères…

– Préfères-tu donc tendre le dos à un joug infâme ?

– Comme toi, je veux exterminer la barbarie des oppresseurs… comme toi, je veux mettre un terme au lâche hébétement des opprimés ; mais je veux tuer la barbarie par la civilisation ; l'ignorance par l'enseignement ; la misère par le travail ; l'esclavage par notre héroïque sentiment de nationalité, hélas ! presque éteint en nous aujourd'hui, mais si puissant chez nos pères, lorsque nos druides soulevaient les populations en armes contre les Romains.

– Nos derniers druides, traqués par les évêques, ont péri dans les supplices !

– Mais la foi druidique n'est pas morte… non, non… les formes des religions passent, mais leur divin principe reste éternel, parce qu'il est divin… Crois-moi, ravivée, régénérée par la douce morale de Jésus, ce grand sage, ce génie sublime et tendre ! la foi

druidique revit dans de nobles cœurs, elle a conservé sa croyance immuable à l'immortalité des corps et des âmes, à leur perpétuelle renaissance dans l'immensité des mondes étoilés, afin que par ces épreuves, par ces vies successives, les méchants deviennent meilleurs, et les bons meilleurs encore… Oui, l'humanité, visible ou invisible, s'élevant de sphère en sphère dans son labeur éternel, dans son progrès continu, vers une perfection infinie comme celle du Créateur… Telle est notre foi, à nous druides chrétiens, qui pratiquons la doctrine évangélique dans tout ce qu'elle a de tendre, de miséricordieux, de libérateur…

À ces mots de Loysik, une voix s'éleva du milieu d'un fourré situé près du chêne, et s'écria :

– Relaps ! sacrilège ! adorateur de Mammon ! ermite du diable ! tu seras brûlé comme hérétique !…

C'était la voix de l'évêque Cautin… Ronan courait aux broussailles pour assommer l'homme de Dieu, malgré les instances de Loysik, lorsque du côté où les Vagres terminaient leur nuit d'orgie par des chants et par des danses, ces cris retentirent :

– Alerte ! nous sommes surpris… alerte, voici les leudes du comte Neroweg !…

– Il est à leur tête !

– Alerte ! les leudes du comte de Neroweg ! Nos vedettes les ont aperçus de loin…

La petite Odille, réveillée par le tumulte, et entendant les paroles des Vagres, s'écria avec terreur, en se jetant au cou de Ronan :

– Le comte Neroweg ! sauve-moi !

– Ne crains rien, pauvre enfant ! c'est lui qui doit craindre.

Puis, s'adressant à Loysik, Ronan ajouta :

– Mon frère, la destin nous envoie un descendant de cette race de Neroweg, que notre aïeul Scanvoch a combattu, il y a deux siècles, sur les bords du Rhin… Je veux tuer ce barbare, sa descendance ne sera pas funeste à la nôtre…

– Tue-moi aussi, – murmura Odille en se jetant aux genoux du Vagre et en joignant les mains ; – j'aime mieux mourir que de retomber aux mains du comte…

Ronan, touché du désespoir de l'enfant et ne pouvant prévoir l'issue du combat, resta un moment pensif ; puis, avisant, assez

élevée au-dessus de sa tête, une grosse branche de chêne, il s'élança d'un bond, la saisit à son extrémité ; puis, retombant sur le sol, il la ramena, la tenant d'une main ferme, et la faisant plier.

– Loysik, – dit-il à l'ermite, – assois Odille sur cette branche ; en se redressant elle enlèvera cette pauvre enfant, qui pourra ainsi gagner la feuillée et s'y blottir jusqu'à la fin du combat… Je vais rassembler les Vagres… Bon courage, petite Odille… je reviendrai…

Et il courut vers ses compagnons, pendant que l'esclave, placée sur la branche par Loysik, disparaissait au milieu de l'épaisse feuillée en tendant ses bras vers Ronan…

L'aube naissante éclairait la forêt, la cime des arbres se rougissait des premiers feux du jour. Les Vagres, qui venaient d'annoncer l'approche du comte Neroweg et de ses leudes, avaient pris, à travers le fourré, un sentier impraticable aux chevaux des Franks, et beaucoup plus court que le chemin que ceux-ci devaient suivre pour arriver à la clairière. La plupart des Vagres, las de boire, de chanter et de danser, s'étaient endormis sur l'herbe peu de temps avant le lever du soleil ; réveillés en sursaut, ils coururent aux armes : les esclaves, les colons, les femmes, les propriétaires ruinés, qui s'étaient joints à la Vagrerie, commencèrent, en apprenant l'arrivée des leudes, les uns à trembler, les autres à fuir au plus profond de la forêt, tandis que bon nombre, gardant au contraire une brave contenance, se munissaient en hâte, et faute de mieux, de gros bâtons noueux arrachés aux arbres… Les Vagres comptaient parmi eux une douzaine d'excellents archers, les autres étaient armés de haches, de masses d'armes, de piques, d'épées, ou de faux emmanchées à revers. Aux premiers cris d'alarme, les hardis compagnons s'étaient réunis autour de Ronan et de l'ermite… Fallait-il combattre les leudes ? fallait-il fuir devant eux ? Peu voulaient fuir, beaucoup voulaient combattre… et la belle évêchesse, au bras de son Vagre, criait plus haut que tous les autres : – Bataille ! bataille ! – espérant peut-être trouver ainsi la mort, après cette nuit d'amour et de liberté, qui semblait lui peser comme un remords.

Deux autres vedettes accoururent : cachés dans les taillis, ils avaient pu compter, à peu près, le nombre des leudes du comte ; ils n'étaient guère qu'une vingtaine à cheval, bien équipés, mais une centaine de gens de pied, armés de piques et de bâtons, les accompagnaient ; les uns étaient Franks, les autres appartenaient à

la cité de Clermont, requise, au nom du roi, par le comte Neroweg, d'envoyer des hommes à la poursuite des Vagres ; plusieurs esclaves de l'évêque Cautin qui, par peur de l'enfer, n'avaient pas voulu courir la Vagrerie après l'incendie de la villa épiscopale, augmentaient la troupe de Neroweg. La troupe de Ronan, y compris les nouvelles recrues décidées à combattre, s'élevait à quatre-vingts hommes au plus.

Dans cette épineuse occurrence, on tint conseil en Vagrerie… Que décida-t-on ? plus tard on le saura.

* *

*

Depuis une demi-heure, l'arrivée du comte et de ses leudes a été annoncée par les vedettes ; les Vagres ont disparu ; au milieu des clairières où ils ont festoyé durant la nuit, il ne reste que les débris du festin, des outres vides, des vases d'or et d'argent semés sur l'herbe foulée ; près de là sont les chariots emmenés de la villa épiscopale, et plus loin les carcasses des bœufs près d'un brasier fumant encore… Profond est le silence de la forêt… Bientôt un esclave de la villa, l'un des pieux guides des leudes, sort du fourré dont la clairière est entourée ; il s'avance d'un pas défiant, prêtant l'oreille et regardant autour de lui, comme s'il redoutait quelque embûche ; mais à la vue des débris du festin, il fait un mouvement de surprise et se retourne vivement ; il allait sans doute appeler la troupe qu'il précédait de loin, lorsqu'à l'aspect des vases d'or et d'argent, dispersés sur l'herbe, ce bon catholique réfléchit, court au butin, se saisit d'un calice d'or qu'il cache sous ses haillons ; puis il appelle les leudes à grands cris en disant :

– Par ici ! par ici !…

On entend d'abord au loin, et se rapprochant de plus en plus, un grand bruit dans les bois, les branches des taillis se brisent sous le poitrail et sous le sabot des chevaux ; des voix s'appellent et se répondent ; enfin sort du fourré le comte Neroweg à cheval, et à la tête de plusieurs de ses leudes ; les autres, moins impétueux, ainsi que les gens de pied le suivent de loin, à travers le taillis, et vont bientôt le rejoindre. Aux cris de l'esclave, Neroweg avait cru tomber sur la troupe des Vagres ; mais il ne vit personne dans la clairière, sinon notre bon catholique qui accourait criant :

– Seigneur comte ! les Vagres impies qui ont saccagé la villa de notre saint évêque, se sont enfuis dans la forêt.

Neroweg leva sa longue épée sur la tête de l'esclave, l'abattit

sanglant aux pieds de son cheval.

– Chien ! – s'écria-t-il, – tu m'as trompé… tu t'entendais avec les Vagres !…

L'esclave tomba mourant, et le vase d'or qu'il avait dérobé s'échappa de dessous ses haillons.

– À moi le vase d'or, – s'écria le comte, et montrant le calice du bout de son épée à un de ses hommes, qui le suivait à pied, ajouta : – Karl, mets cela dans ton sac…

Ces pillards avaient toujours sur leurs talons quelques porteurs de grands sacs, où ils enfouissaient le butin ; mais au moment où Karl s'apprêtait à obéir au comte, celui-ci aperçut plus loin, étincelants dans l'herbe aux rayons du soleil levant, les autres vases d'or et d'argent, emportés de la villa épiscopale. Neroweg, faisant faire alors un grand bond à son cheval, s'écria :

– À moi ces trésors… remplis ton sac, Karl… appelle Rigomerr, qu'il remplisse aussi le sien… À moi tous !…

– Non pas à toi seul… mais à nous ! – s'écrièrent les leudes qui le suivaient ; – à nous aussi ces richesses… Ne sommes-nous pas tes égaux ?…

– Égaux à la bataille… nous sommes égaux au partage du butin ; n'oublie pas ceci, Neroweg…

– Souviens-toi qu'au pillage de Soissons, le grand roi Clovis lui-même… n'osa pas disputer un vase d'or à l'un de ses guerriers.

– À nous donc ces trésors comme à toi… et faisons à l'instant le partage…

Le comte n'osa pas résister aux réclamations des leudes, car ces guerriers, tout en reconnaissant un chef, traitaient toujours avec lui de pair à pair. Aussi plusieurs de ces pillards descendirent de cheval, convoitant des yeux les calices, les boîtes à Évangiles, les patènes, les coupes, les plats, les bassins et autres orfèvreries d'or et d'argent… Déjà, se précipitant, se heurtant, ils allongeaient les mains vers ces richesses, lorsqu'une voix retentissante, qui semblait venir du ciel, s'écria :

– Arrêtez, sacrilèges ! Dieu vous entend… Dieu vous voit !… Si vous osez porter une main impie sur les biens de l'Église, vous êtes damnés…

À cette voix d'en haut, le comte Neroweg pâlit, trembla de tous ses membres, et tomba à genoux… Plusieurs leudes l'imitèrent,

frappés de terreur.

– Tous à genoux, païens ! – reprit la voix de plus en plus menaçante, – tous à genoux, maudits !…

Les derniers leudes qui restaient encore debout s'agenouillèrent éperdus, ainsi que tous les gens de pied qui avaient rejoint les cavaliers ; cette foule effarée courba le front, se frappa la poitrine en murmurant :

– Miracle ! miracle ! c'est la voix du Seigneur Dieu !…

– Maintenant, grands pécheurs ! – reprit la voix d'en haut d'un ton plus terrible encore, – maintenant que vous vous êtes courbés, frappés de terreur sous l'œil du Seigneur, venez au secours de votre…

La voix n'acheva pas… les rameaux d'un grand chêne, auprès duquel étaient agenouillés Neroweg et ses leudes, se brisèrent çà et là sous le poids d'un gros corps dégringolant de branche en branche, et dont la chute, ainsi amortie, fut si peu dangereuse, que ce gros corps, arrivant à terre presque sur ses pieds, faillit écraser le comte. Ce nouvel incident, ajoutant à la terreur de Neroweg et à celle de la foule, tous se jetèrent la face contre terre en murmurant :

– Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de nous dans votre colère !…

Qui était tombé du faite de l'arbre ?… l'évêque Cautin… la voix d'en haut, c'était la sienne… Avant l'arrivée des Franks, Ronan, le piquant de la pointe de son épée, l'avait forcé à grimper devant lui comme un gros loir dans le branchage du chêne, où il l'avait accompagné, le laissant même parler au nom du Seigneur, tant qu'il s'était borné à épouvanter Neroweg et ses leudes ; mais lorsque le saint homme voulut les appeler à son aide, le Vagre le saisit à la gorge… ce brusque mouvement fit choir Cautin de branche en branche presque sur le dos du comte ; mais l'homme de Dieu était un rusé compère, et quoiqu'un instant étourdi de sa chute, il voulut profiter de la terreur des Franks et de la foule, toujours agenouillés la face contre terre, il se raffermit sur ses jambes, puis il s'écria en gonflant ses joues et en frottant ses larges reins endoloris par sa chute :

– Malheureux ! implorez votre saint évêque, qui redescend du ciel… sur l'aile des archanges du Seigneur !…

– Miracle ! – dit la foule, et chacun de baiser la terre en se frappant la poitrine avec un redoublement de terreur. –

Miracle !… miracle !…

– Saint évêque Cautin, qui descendez du ciel… protégez-nous !

– Est-ce ta voix, patron ? – murmura Neroweg toujours la face contre terre, sans oser encore lever les yeux, – est-ce ta voix, saint évêque, ou est-ce un piège de Satan ?

– C'est moi-même… moi, ton évêque… en douter serait un sacrilège !…

– D'où viens-tu, bon patron ?

– Ne te l'ai-je pas dit ?… je descends du ciel… Le Seigneur, après le sac de la villa épiscopale, me voyant emmené par les Vagres, à jamais damnés ! a envoyé à mon secours des anges exterminateurs, revêtus d'armures d'hyacinthe, et armés d'épées flamboyantes ; ils m'ont arraché des mains des Philistins, m'ont pris sur leurs ailes d'azur et d'argent, et m'ont emporté vers le ciel, où, moi, serviteur indigne du Roi des rois, j'ai eu la délectation, la jubilation de contempler la face resplendissante de l'Éternel au milieu des chants des séraphins et des parfums du paradis…

– Miracle ! – répéta la foule tout d'une voix. – Miracle !…

– Notre saint évêque a vu le Seigneur en face.

– Saint Cautin, – reprit Neroweg, – tu me protégeras, bon patron, mon cher père en Dieu !

– Oui, si tu te prosternes toujours devant les évêques du Seigneur, et si tu enrichis son Église… Il l'a dit… il te le répète par ma voix !…

– Je te ferai bâtir une chapelle en ce lieu, s'il le faut, saint évêque, pour glorifier ce grand miracle…

– Ce n'est point assez, m'a dit le Seigneur, qui dans sa toute-puissance et omnipotence devinait ta pensée… Non, ce n'est point assez… Voici ses paroles sacrées, écoute-les bien, comte :

– Je t'écoute, patron… je t'écoute…

« – Neroweg et ses leudes, – m'a dit le Seigneur, – ont fui lâchement de la villa épiscopale lorsqu'elle a été attaquée par les Vagres… »

– J'ai cru que c'étaient des diables sortant de l'enfer qui est sous ta salle de festin, saint patron…

– C'étaient en effet des diables ; mais ils avaient pris figure de

Vagres… ce qu'ils ne font que trop souvent… Donc le Seigneur m'a dit ceci de sa propre bouche :

« – Je veux que le comte Neroweg fasse abandon du quart de ses biens à l'évêque de Clermont ; qu'il fasse rebâtir et orner richement la villa épiscopale, qu'il a si lâchement laissé mettre à feu et à sac par des diables, sous figure de Vagres… fantômes, que moi, le Seigneur Dieu, j'avais envoyés de mon enfer, au comte Neroweg, pour éprouver s'il aurait le courage de défendre son père en Christ, l'évêque Cautin… Je veux de plus que le comte Neroweg poursuive les Vagres à outrance, qu'il les fasse périr dans les supplices, surtout leur chef, et un ermite relaps, renégat, idolâtre, qui accompagne ces damnés… Je veux enfin que le comte fasse brûler à petit feu une Moabite, une sorcière, une infernale diablesse, qui fut autrefois liée par le mariage à mon chaste et bon serviteur l'évêque Cautin, qui, depuis que je l'ai fait, par ma grâce, monter à l'épiscopat, est une véritable rose de pudicité, un véritable tigre de renoncement aux abominations de la chair… Que le comte Neroweg accomplisse mes dites volontés, à ce prix seulement, je lui remettrai ses péchés, et un jour je lui ouvrirai les portes de mon éternel paradis… *Amen*… » Là-dessus, les séraphins ont brûlé des parfums d'une odeur céleste, et joué un air de luth des plus délectables… après quoi le Seigneur a ordonné à ses archanges de me rapporter doucement sur leurs ailes vers la terre… ce qu'ils viennent d'accomplir… Voyez plutôt là-haut, tout là-haut, mais il faut vous hâter… voyez tout là-haut… les derniers archanges s'envoler vers le trône d'or de l'Éternel en déployant leurs belles ailes d'azur et d'argent !…

Neroweg et quelques-uns de ses leudes, alléchés par le récit de cette vision, se relevèrent, béants, sur leurs genoux, et levèrent les yeux au ciel pour jouir du miraculeux spectacle promis par l'évêque ; mais au lieu des archanges aux ailes d'azur et d'argent, ils virent, par hasard, deux Vagres chevelus et barbus, leurs arcs entre les dents, rampant comme des couleuvres le long d'une grosse branche d'arbre, afin de gagner un endroit d'où ils pourraient, en bons archers, viser sûrement Neroweg et sa troupe…

– Trahison ! – s'écria le comte en se dressant de toute sa hauteur, et montrant la cime des arbres à ses leudes. – Trahison ! les Vagres sont là-haut cachés dans les arbres !…

– Miracle ! double miracle ! – s'écria l'évêque inspiré. – Les anges exterminateurs avaient enlevé dans les airs ces démons sous

figures de Vagres, afin de les précipiter de plus haut au fin fond des enfers, leur demeure éternelle… Mais voici que ces démons, en tombant du haut en bas, se seront raccrochés à ces branches… Miracle ! double miracle !… Allons, mes chers fils, exterminez les Philistins !

À peine l'évêque achevait-il ces mots, en se glissant sous l'un des chariots, qu'une volée de flèches, tirée du haut des arbres par les Vagres, cribla la troupe de Neroweg… Se voyant découverts, les hardis garçons n'hésitèrent plus à combattre ; les traits furent lancés si juste par ces fins archers, que chaque flèche trouva son carquois dans la blessure qu'elle fit à l'ennemi.

– À toi, Neroweg, – dit du haut d'un arbre la voix de Ronan, le meilleur archer de la Vagrerie, – un descendant de Scanvoch t'envoie ceci à toi, descendant de l'*Aigle terrible*…

Malheureusement pour l'adresse de Ronan sa flèche s'émoussa sur le casque de fer du comte ; les Vagres jusqu'alors cachés dans les fourrés en sortirent en poussant de grands cris, attaquèrent intrépidement les troupes de Neroweg, une furieuse mêlée s'engagea.

Et qui fut vainqueur dans ce combat ? les Vagres ou les Franks ?

Malédiction ! presque tous les Vagres, après une lutte acharnée, ont été exterminés, quelques-uns échappés au massacre, d'autres trop gravement blessés pour fuir, restèrent prisonniers de Neroweg… Ronan le Vagre fut de ceux-là.

Et Loysik ? et la petite Odille ! et l'évêchesse ?

Aussi prisonniers… oui, tous ont été conduits au burg du comte frank, tandis que Saint-Cautin, triomphant et remportant ses vases d'or et d'argent, regagnait Clermont, suivi d'une foule pieuse criant partout sur son passage :

– Gloire à notre saint évêque ! gloire au bienheureux Cautin… il a vu l'Éternel face à face !

CHAPITRE III.

Le burg du comte Neroweg. – L'Ergastule, où sont retenus prisonniers Ronan le Vagre, Loysik, l'ermite laboureur, l'évêchesse et Odille. – Vie d'un seigneur frank et de ses leudes dans son château, vers le milieu du sixième siècle (558). – Le festin. – Le mâhl. – L'épreuve des fers brûlants et de l'eau froide. – L'appartement des femmes. – Godégisèle, cinquième épouse du comte Neroweg. – Ce qu'elle apprend du meurtre de Wisigarde, quatrième femme du comte. – L'enfer et le clerc. – Chram, fils de Clotaire, roi de France, arrive au burg du comte. – Suite de Chram ou truste royale. – Leudes campagnards et antrustions de cour. – Le lion de Poitiers. – Imnachair *et* Spactachair. – *Irrévérence de ces jeunes seigneurs à l'endroit du bienheureux évêque Cautin, qui confond ces incrédules par un nouveau miracle. – But de la visite de Chram au comte Neroweg. – Torture de Ronan et de Loysik destinés à périr le lendemain avec la belle évêchesse et la petite Odille. – Le bateleur et son ours. – Ce qu'il advient de la présence de cet homme et de cet ours dans le burg du comte.*

Le burg du comte Neroweg, situé au milieu de l'emplacement d'un ancien camp romain fortifié, est bâti sur le plateau d'une colline qui domine une immense forêt ; entre cette forêt et le burg s'étendent de vastes prairies, arrosées par une large rivière ; au delà de la forêt, les hautes montagnes volcaniques de l'Auvergne s'étagent à l'horizon. L'habitation seigneuriale, destinée au comte et à ses leudes, est construite à la mode germanique : au lieu de murailles, des poutres, soigneusement équarries et reliées entre elles, reposent sur de larges assises de pierre ; de loin en loin, pour consolider ces boiseries épaisses d'un pied, des pilastres maçonnés, appuyés sur le soubassement, montent jusqu'au toit, construit de bardeaux de chêne et de planchettes d'un pied carré superposées les unes aux autres ; toiture aussi légère qu'impénétrable à la pluie. Ce bâtiment, formant un carré long orné d'un large portique de bois, s'appuie, de chaque côté, sur d'autres constructions également en charpente, recouvertes de chaume et destinées aux cuisines, aux celliers, à la buanderie, à la filanderie, aux ateliers des esclaves tisseurs de laine, tailleurs,

cordonniers ou corroyeurs ; là sont aussi les chenils, les écuries, les perchoirs pour les faucons, la porcherie, les étables, le pressoir, la brasserie et d'immenses granges remplies de fourrage pour les chevaux et les bestiaux. Dans le bâtiment seigneurial se trouvait le *gynécée* (appartement des femmes), réservé à Godégisèle, cinquième épouse du comte (la seconde et la troisième vivaient encore). Elle passait là tristement ses jours, sortant rarement et filant sa quenouille au milieu des esclaves femelles de la maison, occupées à divers travaux d'aiguille et de tissage ; une chapelle en bois, desservie par un clerc, commensal du burg, attenait à ce gynécée, sorte de lupanar dont le comte se réservait seul l'entrée. Là, sous les yeux de sa femme, il choisissait, après boire, ses nombreuses concubines ; ses leudes, selon leurs caprices, toujours obéis, sous peine de coups de bâton, s'accouplaient avec les femmes esclaves du dehors.

La totalité de ces bâtiments, ainsi qu'un jardin et un vaste hippodrome, entouré d'arbres, destiné aux exercices militaires des leudes et des gens de guerre à pied, aussi libres et de race franque, est entourée d'un fossé de circonvallation, antique vestige de ce camp romain qui date de la conquête de César. Les parapets ont été dégradés par les siècles, mais ils offrent encore une bonne ligne de défense ; une seule des quatre entrées de cette enceinte fortifiée, ouvertes, selon l'usage, au nord, au midi, à l'est et à l'ouest, a été conservée : c'est celle du midi ; de ce côté, un pont volant, construit de madriers, est jeté, durant le jour, sur ce fossé, pour le passage des piétons, des chariots et des chevaux ; mais chaque soir, pour plus de sûreté, car le comte est ombrageux et défiant, le pont est retiré par le gardien. Ce fossé profond, rendu marécageux par les suintements et par la permanence des eaux, est rempli d'un tel amoncellement de vase, que l'on s'y engloutirait si l'on tentait de traverser ce bourbier. Non loin de l'hippodrome et à une assez grande distance des bâtiments, mais en dedans de l'enceinte fortifiée, est bâti en briques impérissables, comme toutes les constructions romaines, un *ergastule*, sorte de cave profonde destinée, lors de la conquête romaine, à enfermer les esclaves destinés aux travaux du camp et des routes voisines ; Ronan, Loysik, l'ermite laboureur, la belle évêchesse, la petite Odille et plusieurs Vagres (morts, depuis leur captivité, des suites de leurs blessures), ont été renfermés, il y a un mois, dans cet ergastule, prison du burg, ensuite du combat des gorges d'Allange, où la plupart des Vagres ont péri, les autres ont fui dans la montagne.

La position de ce burg, le repaire du noble frank, n'est-elle pas bien choisie ?… Les antiques fortifications romaines mettent cette demeure à l'abri d'un coup de main. Le seigneur comte veut-il chasser la bête fauve ? la forêt est si voisine du burg, qu'aux premières nuits de l'automne l'on entend au loin bramer les cerfs et les daims en rut ; veut-il chasser au vol ? les plaines dont sa demeure est entourée offrent aux faucons des nichées de perdrix, et non loin de là, d'immenses étangs servent de retraite aux hérons qui souvent, dans leur lutte aérienne avec le faucon, transpercent de leur bec effilé l'oiseau chasseur ; le seigneur comte veut-il enfin pêcher ? ses nombreux étangs regorgent de brochets, de carpes, de lamproies, et la truite au dos d'azur, la perche aux nageoires de pourpre, sillonnent les ruisseaux d'eau vive.

Oh ! seigneur comte Neroweg ! qu'il est doux pour toi de jouir ainsi des biens de cette terre conquise par tes rois, avec l'aide de l'épée de ton père et de ses leudes… Toi, comme tes pareils, les nouveaux maîtres de ce sol fécondé par les labeurs de notre race, vous vivez dans la paresse et l'oisiveté… Boire, manger, chasser, jouer aux dés avec tes leudes, violenter nos femmes, nos sœurs, nos filles, et communier chaque semaine en fin catholique, voilà ta vie… voilà la vie des Franks(40), possesseurs de ces immenses domaines dont ils nous ont dépouillés !… Oh ! comte Neroweg, qu'il fait bon d'habiter ce burg, bâti par des esclaves gaulois enlevés à leurs champs, à leur maison, à leur famille, apportant à dos d'homme, sous le bâton de tes gens de guerre, le bois des forêts, les roches de la montagne, le sable des rivières, la pierre de chaux tirée des entrailles de la terre ; après quoi, ruisselants de sueur, brisés de fatigue, mourant de faim, recevant pour pitance quelques poignées de fèves, ils se couchaient sur la terre humide, à peine abrités par un toit de branchages ; dès l'aube, les morsures des chiens réveillaient les paresseux… Oui, ces gardiens aux crocs aigus, dressés par les Franks, accompagnaient les esclaves au travail, hâtaient leur marche appesantie lorsqu'ils revenaient, courbés sous de lourds fardeaux, et si, dans son désespoir, le Gaulois tentait de fuir, aussitôt ces dogues intelligents les ramenaient au troupeau humain à grands coups de dents, de même que le chien du boucher ramène au bercail un bœuf ou un bélier récalcitrant.

Et ces esclaves ? appartenaient-ils tous à la classe des laboureurs et des artisans, rudes hommes, rompus dès l'enfance aux durs labeurs ? Non, non… parmi ces captifs, les uns, habitués à l'aisance, souvent à la richesse, avaient été, lors de la conquête

franque ou des guerres civiles des fils de Clovis entre eux, enlevés de leurs maisons de ville ou des champs, eux, leurs femmes et leurs filles ; celles-ci, envoyées au logis des esclaves femelles pour les travaux féminins et les débauches du Frank ; les hommes, à la bâtisse, au labour, à la porcherie, aux ateliers ; d'autres esclaves, jadis rhéteurs, commerçants, poètes ou trafiquants, avaient été pris sur les routes, lorsque réunis en troupe et croyant ainsi voyager plus sûrement, en ces temps de guerre, de ravage et de pillage, ils allaient d'une ville à l'autre.

Oui, l'esclavage rendait ainsi frères en misère, en douleur, en désespérance le Gaulois riche, habitué aux loisirs, et le Gaulois pauvre, rompu aux pénibles labeurs ; oui, la femme aux mains blanches, au teint délicat, et la femme aux mains gercées par le travail, au teint brûlé par le soleil, devenaient ainsi, par l'esclavage, sœurs de honte et de déshonneur, jetées pleurantes, et, si elles résistaient, saignantes, dans la couche du seigneur frank.

Oh ! nos pères !... oh ! nos mères !... par tout ce que vous avez souffert !... oh ! nos frères et nos sœurs !... par tout ce que vous souffrez !... oh ! nos fils !... oh ! nos filles !... par tout ce que vous souffrirez encore !... oh ! vous tous, par les larmes de vos yeux, par le sang de votre corps, par le viol de votre chair, vous serez vengés !... Vous serez vengés de ces Franks abhorrés !... dût cette vengeance terrible, aussi implacable qu'elle est juste, frapper dans des siècles la race de nos conquérants !...

Bien dit, mon Vagre !... Mais, fou révolté, tu comptes sans les évêques !... Les entends-tu ? les entends-tu ?...

« – Ô pieux évêques, ma maison est pillée, mon père égorgé, nous voici, moi et les miens, réduits à l'esclavage !... »

« – Bénissez Dieu, mon fils, de vous envoyer de pareilles épreuves ! bénissez Dieu !... »

« – Les Franks ont violé ma fille sur le corps de sa mère éventrée ! »

« – Épreuve ! épreuve !... bénissez Dieu !... »

« – Quoi ! pas de vengeance contre ces Franks ?... quoi ! ne pas leur demander œil pour œil, dent pour dent ?... »

« – Non, mon fils ; les Franks sont orthodoxes et confessent la sainte Trinité, ils expient leurs crimes en enrichissant les églises et les prêtres du Seigneur, moyennant quoi nous remettons à ces

fidèles leurs gros péchés… Bénissez donc les maux qu'ils vous font, mon fils ; c'est votre salut qu'ils font. »

« – J'écouterai ta voix, saint évêque, je bénirai les Franks, divins instruments de mon salut, je chérirai les épreuves qu'ils me font subir par votre volonté, ô mon doux Seigneur ! merci donc, Dieu souverainement juste et bon ! merci ! faites, s'il vous plaît, qu'il en soit ainsi de ma descendance à travers les siècles ! oui, faites, s'il vous plaît, que ma race, écrasée sous le joug des Franks, pleure, gémisse et saigne toujours ainsi, d'âge en âge, à cette fin qu'à force de maux, de misères, de désastres, elle gagne comme moi son paradis, selon que nous le promettent vos prêtres, ô Dieu tout-puissant qui souriez d'un air si paterne à mes tortures ! grâces vous soient à jamais rendues ! *Amen.* »

À la bonne heure, mon orthodoxe, voilà parler ! Patrie, liberté, honneur, famille, race, vaillance, fierté, gloire d'autrefois, oublie tout, oublie tout ; fais mieux, crois-moi, arrache de ta poitrine ton cœur gaulois ; il pourrait, malgré toi, tressaillir encore à notre opprobre ; ouvre aussi tes quatre veines, quelques gouttes du valeureux sang de nos pères pourraient y couler encore. Remplace ce sang vermeil et chaud par l'eau glaciale du baptistère de tes évêques, après quoi courbe le front, tends le dos et marche sans broncher au paradis.

En attendant que tu y arrives au paradis, mon catholique, entrons dans le burg de ton seigneur… Foi de Vagre ! par la sueur et par le sang de tes pères qui ont suinté sur chaque poutre, sur chaque pierre de cette bâtisse, c'est un commode, vaste et beau bâtiment que ce burg du seigneur comte ! douze poutres de chêne, bien arrondies, supportent le portique ; il conduit à la salle du *Mâhl*, ainsi que ces chefs barbares appellent le tribunal où ils rendent leur justice seigneuriale(41), salle immense, au fond de laquelle, sur une estrade, est élevé le siège du comte et le banc de ses leudes qui l'assistent. Là, il tient son mâhl, où se jugent les délits commis dans son domaine ; dans un coin on voit un réchaud, un chevalet et quelques tenailles ; pas de bonne justice sans torture et sans bourreau. Puis, là bas, vois, dans ce coin à fleur de terre, une grande cuve remplie d'eau, et si profonde, qu'un homme s'y pourrait noyer ; non loin de la cuve sont neuf socs de charrue, posés sur le sol. Qu'est-ce que cela, le sais-tu ? mon saint homme en résignation, en soumission et en contrition ? Cette cuve, ces socs de charrue, ce sont les instruments de *l'épreuve judiciaire*, ordonnée par la loi *salique*, loi des Franks,

puisque la Gaule subit aujourd'hui la loi des Franks.

Et cette porte de cœur de chêne, épaisse comme la paume de la main et garnie de lames de fer, de clous énormes ? cette porte est celle du trésor de ce noble seigneur ; lui seul en a la clef. Là, sont les grands coffres, aussi bardés de fer, où il renferme ses sous d'or et d'argent, ses pierreries, ses vases précieux, sacrés ou profanes, ses colliers, ses bracelets, son épée de parade à poignée d'or, sa belle bride à frein d'argent, et sa selle ornée de plaques et d'étriers de même métal, en un mot, mon saint homme, tout ce qu'il a rançonné, larronné, chez ceux de ta race, est rassemblé dans le trésor du comte.

Écoute donc ! entends-tu ces rires bruyants ? ces cris avinés dans la pièce voisine, séparée de la salle du tribunal par de grands rideaux de cuir tanné et corroyé dans le burg ? On est fort gai là-dedans : dis un *Oremus*, demande au ciel de longs et gracieux jours pour ton noble seigneur Neroweg, sans oublier son patron le bienheureux évêque Cautin, le faiseur de miracles, et entrons dans la salle du festin.

La nuit est venue ; voilà, sur ma foi, de curieux candélabres de chair et d'os ; dix esclaves tannés, décharnés, à peine couverts de haillons, sont rangés, cinq d'un côté de la table, cinq de l'autre, et immobiles comme des statues, tiennent de gros flambeaux de cire allumés(42), suffisant à peine à éclairer ces lieux ; deux rangées de piliers de chêne arrondis, sorte de colonnade rustique, partagent cette salle en trois parties, la coupant dans sa longueur et aboutissant d'un côté à la porte du mâhl ; et de l'autre à la chambre à coucher du comte, laquelle communique au logis de Godégisèle et de ses femmes, de sorte qu'après boire le noble représentant du bon roi Clotaire, en Auvergne, peut rendre la justice ou jeter ses concubines sur sa couche.

Entre les deux rangées de piliers se trouve la table du comte et des leudes ses pairs ; à droite et à gauche en dehors des piliers, sont deux autres tables, l'une réservée aux guerriers d'un rang inférieur, l'autre aux principaux serviteurs du comte, son sénéchal, son maréchal, son échanson, son écuyer, ses chambellans et autres, car les seigneurs singent de leur mieux la cour de leurs rois(43). Dans les quatre coins de la salle, jonchée, selon la coutume, de feuilles vertes en été, de paille en hiver, sont quatre grosses tonnes, deux d'hydromel, une de cervoise et une de vin *herbé*(44), vin d'Auvergne mêlé d'épices et d'absinthe, boissons brassées ou foulées par les esclaves du burg ; le long des boiseries

sont suspendus les trophées de la vénerie du comte et des armes de chasse ou de guerre ; têtes de cerfs, de chevreuils et de daims, garnies de leur ramure ; têtes de buffles, d'ours et de sangliers, munies de leurs défenses ou de leurs crocs. Les chairs et les cuirs ont été enlevés, il ne reste de ces têtes que leurs ossements blanchis ; épieux, piques, couteaux, trompes de chasse, filets de pêche, chaperons de fauconnerie, armes de guerre, lances, francisques, épées, hangons et boucliers peints de couleurs tranchantes, sont aussi appendus aux boiseries. Sur la table, vrai festin de Vagrerie, ce ne sont que chevreuils et sangliers rôtis tout entiers, montagnes de jambons de porcs ou de venaison fumée, avalanches de choux au vinaigre, mets favoris des Franks, pièces de bœuf, de mouton et de veau, engraissés dans les étables du comte, menu gibier, volailles, carpes et brochets, ceux-ci grands comme Léviathan, légumes, fruits et fromages de la fertile Auvergne ; les cruches et les amphores, sans cesse remplies par les sommeliers qui courent aux tonneaux défoncés, sont sans cesse vidées par les Franks, dans des cornes de taureau sauvage, leur coupe habituelle. La corne dont se sert Neroweg a dû appartenir à un buffle monstrueux, elle est noire et ornée du haut en bas de cercles d'or et d'argent. De temps à autre le seigneur comte fait un signe, et plusieurs esclaves, placés à l'un des bouts de la salle, et portant les uns des tambours, les autres des trompes de chasse, font une musique endiablée, peut-être moins assourdissante et discordante que les cris et les rires de ces épais Teutons, gloutons repus, et déjà pour la plupart ivres à demi.

De ce festin que dis-tu, mon orthodoxe ? ces vins, ces venaisons, ces poissons, ces bœufs, ces porcs, ces moutons, ce gibier, ces volailles, ces légumes, ces fruits, qui les a produits ? La Gaule ! le pays cultivé, fécondé, par ceux-là qui, affamés au milieu de ces monceaux de victuailles, servent de flambeaux vivants pour éclairer le festin ; par ceux-là qui, à cette heure, au fond de masures de boue et de roseaux, partagent, épuisés de fatigue, leur maigre pitance avec leur famille, non moins affamée… Allons, mon saint homme, continue ton antienne !

« Ô Dieu miséricordieux ! béni sois-tu de nous envoyer la disette, à nous qui produisons l'abondance ! béni sois-tu de faire ainsi dévorer à nos yeux les produits de cette terre fertilisée par le travail de nos pères ! béni sois-tu, équitable seigneur, voici que notre maître le conquérant est repu, ses compagnons aussi, ses serviteurs aussi, ses chiens aussi, tandis que nous, esclaves, la faim nous dévore ! grâces te soient donc rendues, ô Dieu rempli de

justice et de bonté ! car notre faim est atroce et nous mord les entrailles… Fais, ô Seigneur ! qu'il en soit ainsi chaque jour, et plus vite et plus tôt nous irons en paradis. »

Voici donc les Franks repus, avinés ; rires, hoquets et défis de boire, de boire encore, de boire toujours, se croisent en tous sens ; ils sont très-gais ces conquérants de la vieille Gaule ; le seigneur comte est surtout en belle humeur ; à côté de lui siège son clerc, qui lui sert de secrétaire, et dessert l'oratoire du burg ; car, selon la nouvelle coutume autorisée par l'Église, les seigneurs franks peuvent avoir un prêtre et une chapelle dans leur maison(45). Ce clerc a été placé près de Neroweg, par Cautin. Le prélat rusé a dit au barbare stupide : « Ce clerc ne t'accordera pas la rémission des crimes que tu pourrais commettre et ne te sauvera pas des griffes de Satan ; moi seul, j'ai ce pouvoir ; mais la présence continuelle d'un prêtre, auprès de toi, rendra plus difficiles les entreprises du démon ; cela te donnera le loisir, en cas d'urgence diabolique, d'attendre ma venue sans risquer d'être emporté en enfer. »

La bruyante gaieté des leudes est à son comble ; Neroweg veut parler, par trois fois il frappe sur la table avec le manche de son long couteau nommé *Scramasax* par ces barbares ; il s'en sert pour dépecer la viande et le porte habituellement à sa ceinture : on fait silence, ou à peu près, le comte va parler ; les coudes sur la table, il passe et repasse entre le pouce et le premier doigt de sa main droite, sa longue moustache rousse graisseuse et vineuse. Ce mouvement annonce toujours chez lui quelque acte de cruauté sournoise ; aussi les leudes, connaissant leur comte, font d'avance et de confiance, ces épais Teutons, entendre leur gros rire ; Neroweg, sans mot dire, montre du geste à ses convives l'un des esclaves qui tenaient immobiles les luminaires du festin ; ce pauvre vieux homme, ridé, décharné, à longue barbe blanche comme ses cheveux, était vêtu d'une souquenille en lambeaux qui laissait voir sa chair jaune et tannée comme du parchemin ; les quelques haillons qui lui servaient de caleçon descendaient à peine au-dessus de ses genoux osseux ; ses jambes nues, grêles, sillonnées de cicatrices faites par les ronces, semblaient pouvoir à peine le supporter ; obligé de tenir, ainsi que ses compagnons, la torche de cire à bras tendu, sous la menace d'être martyrisé à coups de fouet, il sentait son maigre bras s'engourdir, faillir et vaciller malgré lui.

S'adressant alors à ses leudes avec une hilarité cruelle, le comte, désignant du geste le vieil esclave, leur dit :

– Hi… hi… hi… nous allons rire. Vieux chien édenté, pourquoi tiens-tu si mal ton flambeau ?

– Seigneur… je suis très-âgé… mon bras se lasse malgré moi…

– Ainsi tu es fatigué ?

– Hélas ! oui, seigneur…

– Tu sais cependant que celui qui ne tient pas droit son flambeau est régalé, hi… hi… de cinquante coups de fouet ?

– Seigneur… la force me manque…

– Tu me l'assures ?

– Oh ! oui, seigneur… quelques moments de plus et le flambeau s'échappait de mes doigts engourdis.

– Pauvre vieux… allons, éteins ton flambeau…

– Grâces vous soient rendues, seigneur.

– Un moment… que vas-tu faire ?

– Souffler sur la mèche du flambeau pour l'éteindre…

– Oh ! mais ce n'est point ainsi que je l'entends, moi… hi… hi… hi…

Et Neroweg, caressant toujours sa moustache, jeta de nouveau sur ses leudes un regard ironique et sournois.

– Seigneur, comment voulez-vous que j'éteigne mon flambeau ?

– Je veux que tu l'éteignes entre tes genoux(46).

À cette plaisante idée du comte, les Franks applaudirent par des cris et des rires sauvages ; le vieux Gaulois trembla de tous ses membres, regarda Neroweg d'un air suppliant et murmura :

– Seigneur… mes genoux sont nus et le flambeau est ardent.

– Eh ! vieille brute… crois-tu que je t'ordonnerais d'éteindre cette torche entre tes genoux s'ils étaient couverts de jambards de fer ?

– Seigneur… mon bon seigneur… ce sera pour moi une grande douleur ; par pitié ne m'imposez pas ce supplice !

– Bah ! tes genoux, ça n'est que des os ! Hi… hi… hi…

Cette saillie du comte redoubla les joyeusetés des leudes.

– Je n'ai que la peau et les os, c'est vrai, – répondit le vieillard tâchant de rire aussi afin d'apitoyer son maître, – je suis très-chétif… épargnez-moi donc ce mal, s'il vous plaît, mon bon

seigneur.

– Écoute… si tu n’éteins pas à l’instant ce flambeau entre tes genoux, je te fais saisir par mes hommes, et moi je t’éteins la torche au fond du gosier… choisis donc et sur l’heure.

Une nouvelle explosion d’hilarité prouva au vieux Gaulois qu’il n’avait point à attendre merci des Franks. Il regarda en pleurant ses pauvres jambes frêles et flageolantes ; puis, cédant à un dernier espoir, il dit au clerc d’une voix suppliante :

– Mon bon père en Dieu… au nom de la charité… intercédez pour moi auprès de mon seigneur le comte.

– Seigneur, je vous demande grâce pour ce vieux homme.

– Clerc ! cet esclave m’appartient-il, oui ou non ?

– Il vous appartient, noble seigneur.

– Puis-je disposer de mon esclave selon que je veux, et le châtier selon qu’il me plaît ?

– Mon noble seigneur, c’est votre droit.

– Alors qu’il éteigne vitement cette torche entre ses genoux, sinon je jure, par le grand Saint-Martin, que je la lui éteins dans le gosier…

– Mon bon père en Dieu… intercédez encore pour moi…

– Mon cher fils… il faut avec résignation accepter les maux que le ciel nous envoie…

– Finiras-tu ? – s’écria le comte en frappant sur la table avec le manche de son grand couteau. – Assez de paroles… choisis : tes genoux ou ton gosier pour éteignoir… Tu hésites… allons, mes leudes, saisissez-le…

– Non, non, mon seigneur… voici que j’obéis…

Et ce fut une scène très-comique pour les Franks… Foi de Vagre, il y avait de quoi rire en effet : le pauvre vieux Gaulois, toujours pleurant, approcha d’abord de ses genoux tremblotants la torche ardente ; puis, à la première atteinte de la flamme, il retira soudain le flambeau ; mais le comte, qui, les deux mains sur son ventre gonflé de vin et de viande, riait, ainsi que ses leudes, riait à crever, cessa de rire et donna sur la table, d’un air terrible, un grand coup du manche de son couteau. L’esclave, d’une main tremblante, rapprocha la torche de ses genoux frissonnants, et voulut tout d’un coup en finir avec cette torture ; il écarta un peu

les jambes, puis il les serra par deux fois convulsivement afin d'éteindre la flamme entre ses genoux, ce à quoi il parvint sans pouvoir retenir un grand cri de douleur ; et si violente fut sa souffrance que le vieillard tomba sur le dos, presque privé de connaissance.

– Ça sent le chien grillé, – dit le comte en dilatant les narines de son nez d'oiseau de proie ; et cette odeur de chair brûlée le mettant sans doute en goût, il s'écria, comme frappé d'une idée subite : – Mes vaillants leudes, la prison du burg est bien garnie, ce me semble… Nous avons, enchaînés dans l'ergastule, d'abord Ronan le Vagre et l'ermite laboureur… tous deux maintenant à peu près guéris de leurs blessures ; la petite esclave blonde, non guérie celle-là, et toujours quasi mourante, ce qui me prive, à mon grand regret, de la prendre dans mon lit, car en la revoyant je la trouvais toujours avenante, malgré sa pâleur et sa blessure… Nous avons encore la belle évêchesse, non blessée, mais endiablée… j'avais fort envie d'en faire ma concubine ; mais mon clerc m'a dit qu'avoir pour maîtresse une sorcière femme d'un évêque, c'était dangereux pour mon salut…

– Oui, noble comte, les liaisons charnelles avec les démoniaques sont terribles pour notre salut, et en outre les liens sacrés qui attachaient l'évêchesse à son mari, devenu son frère en Dieu, avant qu'elle fût possédée du démon, existent toujours ; ce serait donc commettre un adultère avec une sorcière, double et horrible crime que peuvent punir les flammes éternelles !

– Assez, assez, mon clerc, ne parlons point ici de flammes éternelles, dont la rôtissure de ce vieux esclave donne un avant-goût ; d'ailleurs il y a trop de femelles dans le gynécée de ma femme Godégisèle pour que je songe à une évêchesse sorcière.

– Mais, comte, – reprit un des leudes, – que veux-tu faire de ces Vagres maudits, de cette petite Vagredine et de cette belle sorcière, amenés ici après le combat des gorges d'Allange ?

– Ah ! mes chers frères, là, vous avez vu mon protecteur, le bienheureux évêque Cautin, descendre du ciel sur les ailes des anges ?

– Nous l'avons vu, clerc, nous l'avons vu… ou peu s'en faut.

– Et ce grand miracle nous a frappés tous d'admiration et de frayeur…

– Avez-vous remarqué, mes chers frères en Dieu, l'espèce d'auréole dont était encore entourée la rayonnante face de mon

protecteur, à sa descente du paradis, quelques-uns l'ont vue et la disent éblouissante…

– Moi et mon ami Sigivald, nous avons remarqué quelque chose d'approchant.

– Mais, pour revenir à ces Vagres maudits, ils ont été, avec plusieurs de leurs camarades, morts depuis dans l'ergastule, amenés ici prisonniers parce qu'ils étaient trop gravement blessés pour supporter le voyage de Clermont.

– Et c'est là qu'ils doivent être bientôt conduits pour y être jugés, torturés et suppliciés ; ils sont maintenant en état de supporter voyage, torture et supplice…

– Ah ! que n'ont-ils mille membres à brûler, à tenailler, pour expier la mort de nos compagnons d'armes qu'ils ont tués dans ce combat des gorges d'Allange et dans d'autres batailles !…

– Veux-tu donc, comte, qu'ils soient jugés ici et non à Clermont ?

– Non, non… ils seront jugés à Clermont ; l'évêque Cautin, mon patron, tient à avoir sa part du jugement ; oh ! *par l'Aigle terrible* ! mon aïeul, qui écorchait vifs ses prisonniers, le Vagre, l'ermite renégat et les deux sorcières seront voués à de terribles supplices ; mais ce n'est point d'eux qu'il s'agit ce soir… En vous parlant des prisonniers de l'ergastule, mes bons leudes, je voulais dire que nous avons là un de mes esclaves domestiques accusé de larcin par l'esclave cuisinier : celui-ci affirme le vol, l'autre le nie, qui des deux ment ? Si, pour connaître la vérité, nous nous amusions, avant de nous aller coucher, à soumettre ces deux renardeaux à l'épreuve de l'eau froide et des fers ardents, selon notre loi des Franks-Saliens, loi qui régit aujourd'hui la Gaule, notre conquête ?

– Tu as raison, comte… Après boire ce divertissement en vaut un autre.

– Noble seigneur, puisque tu parles de la loi salique, je te dirai que j'ai reçu, il y a quelques jours, un parchemin curieux, où est écrit son préambule en termes pleins de foi et d'orthodoxie.

– Alors, mon clerc, tu nous liras ceci au mâlh, avant le jugement, ce sera fort à propos ; après quoi, selon l'usage, tu conjureras au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, l'eau et le feu de manifester la vérité par la volonté de Notre-Seigneur Dieu…

– Glorieux comte…

– Que me veux-tu, clerc ?

– Vous vous rappelez… car vous-même m'avez instruit de votre pieuse promesse… vous vous rappelez votre vœu de faire bâtir une magnifique chapelle au lieu même où s'est accomplie la miraculeuse et céleste descente de notre bienheureux évêque Cautin ?

– On bâtira la chapelle, clerc, on la bâtira… Il n'y a pas d'ailleurs beaucoup de temps de perdu… voilà un mois à peine que j'ai fait ce vœu… Vous êtes toujours très-hâtés, vous autres gens d'Église, lorsqu'il s'agit de mettre à exécution les vœux ou les donations ; mon patron l'évêque m'a aussi plusieurs fois rappelé ma promesse de reconstruire sa villa épiscopale… puisqu'il affirme que le Seigneur Dieu lui a dit de sa divine et propre bouche, qu'il tenait fort à ce que les ravages de ces Vagres endiablés fussent réparés par moi, et que cela aiderait à mon salut…

– Douter des saintes paroles de notre bienheureux évêque serait un grand péché, noble comte ; ce serait là une tentation du malin esprit… dangereuse pour votre âme.

– Clerc, ne parlons pas du diable… Je me souviens toujours de cette épouvantable bouche de l'enfer qui s'est ouverte presque à mes pieds chez l'évêque Cautin… non, ne parlons pas du diable… je tiendrai mes promesses : je réparerai la villa, je ferai bâtir la chapelle ; seulement il me faut le temps de trouver l'argent nécessaire à ces grosses dépenses, car je ne veux point, moi, pour cela, dégarnir mes coffres… Laisse-moi donc le loisir de rançonner mes colons ; puis voici bientôt le temps du grand marché aux esclaves qui se tient à Limoges, là se rendent des achetants juifs que l'on dit cousus d'or… Je m'embusquerai avec mes leudes en quelque bon endroit de passage vers la frontière du Limousin pour y attendre la venue de cette juiverie… et quand je devrais leur faire arracher les oreilles, les dents et les yeux, il faudra bien qu'ils m'ouvrent leur bourse et me fournissent ainsi de quoi bâtir la chapelle et réparer la villa épiscopale.

– L'on ne saurait, noble comte, user mieux de l'or de ces meurtriers de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'en employant leurs richesses à l'accomplissement des œuvres pies.

– Et maintenant, clerc, allons soumettre ces deux esclaves à l'épreuve de l'eau et du feu…

* *

*

Le tribunal est assemblé : le comte, sur son siège, préside ce *mâhl*, sept leudes l'assistent… Les esclaves porte-flambeau se tiennent debout derrière les juges ; le tribunal est vivement éclairé, le fond de la salle, où se pressent les autres leudes et guerriers du burg, reste dans une demi-obscurité, où se projettent çà et là de rouges lueurs sortant d'un grand réchaud, que le forgeron des écuries attise et souffle ; dans ce brasier sont rougissants les neuf socs de charrue ; en face du fourneau, se trouve enfoncée, au niveau du sol, la cuve immense et remplie d'eau ; au pied du tribunal, l'esclave accusé de larcin est garrotté ; il est tout jeune et regarde les juges avec effroi ; l'accusateur, homme d'un âge mûr, contemple le tribunal avec une confiante assurance. Autour de chacun de ces deux hommes sont, selon l'usage, six autres esclaves *conjurateurs*, choisis par l'accusateur et l'accusé, pour affirmer par serment ce qu'ils croient la vérité(47) .

– Jugeons ! jugeons ! – dit le comte avec un hoquet. – Toi, mon majordome, redis à cet esclave de quoi le cuisinier l'accuse.

– Justin, esclave cuisinier de notre seigneur le comte, était seul dans la cuisine ; sur la table se trouvait une petite écuelle d'argent, servant à l'usage de dame Godégisèle, noble épouse de notre maître. Pierre, cet autre esclave, est entré dans la cuisine y apportant du bois ; aussitôt après son départ, Justin s'est aperçu que l'écuelle avait disparu ; il est venu me dénoncer, à moi, majordome, le larcin dont il accuse Pierre ; à quoi je lui ai dit qu'il aurait, lui, Justin, une oreille coupée si l'écuelle ne se retrouvait point ; à quoi il m'a répondu qu'il jurait par le salut de son âme avoir dit vrai, et que le larron était cet esclave-ci.

– Et je le répète encore, seigneur comte, si l'écuelle a été dérobée, elle n'a pu l'être que par Pierre que voici… Je le jure sur mon paradis ! je suis innocent ; mes conjurateurs sont prêts à le jurer comme moi sur leur salut.

– Oui, oui… – reprirent en chœur les six esclaves, – nous jurons que Justin est innocent du larcin… nous le jurons sur notre salut…

– Tu entends, chien ? – dit Neroweg en se retournant vers Pierre. – Qu'as-tu à répondre ? qu'est devenue cette écuelle ? Je la connais bien, je l'avais rapportée du pillage de la ville d'Issoire, lorsque nous avons conquis l'Auvergne… Répondras-tu, chien ?

– Seigneur, je n'ai pas volé l'écuelle, je ne l'ai pas même vue

sur la table… mes conjurateurs sont prêts à le jurer comme moi sur leur salut…

– Oui, oui… – reprirent en chœur les conjurateurs de l’accusé, – Pierre est innocent ; nous le jurons sur notre salut…

– Mon cher frère en Christ, – dit le clerc à l’accusé, – songez-y, c’est un gros péché que le vol, et c’est un autre gros péché que le mensonge… Prenez garde, le Tout-Puissant vous voit et vous entend…

– Mon bon père, j’ai grand’peur du Tout-Puissant, je suis ses commandements que tu nous enseignes, je souffre mes misères avec résignation, j’obéis à mon maître, le seigneur comte, avec la soumission que tu ordonnes pour gagner le paradis ; mais, je te le jure, je n’ai pas volé l’écuelle… La preuve, bon père, c’est qu’on a fouillé mes haillons, et l’on a rien trouvé sur moi.

– Ni sur moi ! – reprit Justin, – ni sur moi non plus l’on n’a rien trouvé.

– Mais, renardeaux que vous êtes ! les larrons habiles savent dissimuler leur larcin !

– Seigneur comte, croyez-moi, je vous le jure par les peines éternelles, je n’ai pas volé l’écuelle…

– Et moi, Justin, je soutiens que Pierre doit être l’auteur du vol… puisque je suis innocent…

– Justin affirme, Pierre nie, moi, Neroweg, j’ordonne que pour savoir le vrai ils soient soumis, l’un à l’épreuve de l’eau froide, l’autre à l’épreuve des fers brûlants…

– Seigneur comte !

– Que veux-tu, clerc ?

– Tu ordonnes que l’accusateur et l’accusé soient tous deux soumis à l’épreuve ?

– Oui…

– Mais si le Jugement du Tout-Puissant prouve que l’accusé est coupable, l’accusateur ne sera-t-il pas ainsi déclaré innocent ? Alors à quoi bon les soumettre tous deux à l’épreuve ?

– Clerc… et si l’accusateur et l’accusé se sont entendus pour voler mon écuelle ? et si pour détourner nos soupçons ils s’accusent mutuellement ?… ne vois-tu pas que l’épreuve dira si tous deux sont innocents ou coupables, ou bien s’il y a un

coupable et un innocent ?

– Oui, oui, – crièrent les leudes, se réjouissant d'avance à la pensée de ce spectacle, – la double épreuve…

– Je ne redoute pas l'épreuve, moi, je la demande ! – dit Justin d'une voix ferme. – Dieu rendra témoignage de mon innocence…

– Moi aussi, je suis certain de mon innocence, – dit Pierre en tremblant, – pourtant l'épreuve m'épouvante…

– Ton compagnon, mon cher fils, te donne l'exemple d'une pieuse confiance dans la justice divine, sachant que l'Éternel ne fait condamner que des coupables…

– Hélas ! bon père, si l'épreuve tourne contre moi ?

– Mon fils, c'est que tu auras volé l'écuelle.

– Non, non… sur le salut de mon âme, je ne l'ai pas volée.

– Alors, mon fils, ne redoute rien du jugement de Dieu : sa justice est infaillible…

– Ah ! mon bon père, quelle terrible et injuste loi !

– Ne parle pas ainsi, mon cher fils ; cette loi est sainte, c'est la loi salique, loi des Franks saliens, nos nobles conquérants ; elle est placée sous l'invocation de Notre-Seigneur-Jésus-Christ… Pour t'en convaincre, écoute le préambule de cette loi au nom de laquelle on va vous soumettre à l'épreuve, accusateur et accusé ; tu reconnaîtras qu'une pareille loi doit inspirer un pieux respect lorsqu'elle est précédée d'une profession de foi si orthodoxe… Écoute bien, mon cher fils : « L'illustre nation des Franks, fondée par Dieu, forte dans la guerre, profonde au conseil, d'une noble stature, d'une blancheur et d'une beauté singulières, hardie, agile et rude au combat, s'est récemment convertie à la foi catholique qu'elle pratique pure de toute hérésie ; elle a cherché et a dicté la loi salique par l'organe des plus anciens de la nation qui la gouvernaient alors : le *gast* de *Wiso*, le *gast* de *Bodo*, le *gast* de *Salo*, le *gast* de *Wido*, habitant les lieux appelés *Salo-Heim, Bodo-Heim, Wido-Heim*, se réunirent pendant trois *mâhls*, discutèrent avec soin et adoptèrent cette loi-ci.

» Vive celui qui aime les Franks ! que le Christ maintienne leur empire ! qu'il remplisse leurs chefs des clartés de sa grâce ! qu'il protège l'armée, qu'il fortifie la foi, qu'il accorde paix et bonheur à ceux qui les gouvernent, sous les auspices de notre seigneur Jésus-Christ. Amen(48). » – Or, je te le répète, mon cher fils, une

loi dont le préambule s'exprime si pieusement, ne peut être taxée d'iniquité… Bénis-la donc, au contraire, puisqu'elle t'accorde la grâce insigne de voir ton innocence manifestée par la toute-puissance de l'Éternel.

– Clerc, assez de paroles ! – reprit le comte. – L'accusé va subir l'épreuve de l'eau froide… L'on va, selon l'usage, attacher sa main droite à son pied gauche et le jeter dans cette grande cuve la tête la première… S'il surnage, le jugement de Dieu le condamnera, il sera reconnu coupable, et demain il subira la peine due à son larcin ; s'il reste au fond, le jugement de Dieu l'absoudra(49).

À un signe de Neroweg, plusieurs de ses hommes se jetèrent sur l'esclave gaulois, et, malgré sa résistance, ses prières, ils lièrent sa main droite à son pied gauche.

– Hélas ! – disait-il en gémissant, – quelle terrible loi, pourtant, mon bon père !… Quel sort est le mien ! Si je reste au fond de la cuve, je suis noyé, quoique innocent ! si je surnage, je suis condamné au supplice des larrons !

– Le jugement de l'Éternel, mon cher fils, ne saurait jamais s'égarer.

Déjà les Franks, élevant l'esclave entre leurs bras, se préparaient à le lancer dans la cuve, lorsque le clerc s'écria :

– Un moment ! et la consécration de l'eau !

Puis allant vers l'esclave, qui ne cessait de gémir, il approcha de ses lèvres une croix d'argent qu'il portait au cou, et lui dit :

– Baise cette croix, mon cher fils.

Le jeune garçon baisa pieusement le symbole de la mort de l'ami des affligés, pendant que le clerc lui disait, selon la formulé adoptée par l'Église :

« – Ô toi qui vas subir le jugement de l'eau froide, je t'adjure, par notre seigneur Jésus-Christ, par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, par la Trinité inséparable, par tous les anges, archanges, principautés, puissances, dominations, vertus, trônes, chérubins et séraphins, si tu es coupable, que la présente eau te rejette sans qu'aucun maléfice puisse l'en empêcher, et toi, seigneur Jésus-Christ, montre-nous de ta majesté un signe tel, que si cet homme a commis le crime, il soit repoussé par cette eau, à la louange et à la gloire de ton saint nom, pour que tous reconnaissent que tu es le vrai Dieu !… Et toi, eau ! eau créée par le Père tout-puissant pour les besoins de l'homme, je t'adjure, au nom de l'indivisible Trinité

qui a permis au peuple d'Israël de te traverser à pied sec, je t'adjure, eau, de ne pas recevoir ce corps s'il s'est allégé du fardeau des bonnes œuvres… Je te donne ces ordres, eau, confiant dans la seule vertu de Dieu, au nom duquel tu me dois obéissance… Amen(50). »

La consécration terminée par le clerc, les Franks élevèrent au-dessus de leur tête l'esclave gaulois, qui se débattait en criant, et le lancèrent de toute leur force au milieu de la cuve, à la grande risée de l'assistance.

– Hi ! hi ! hi !… Jamais loutre, sautant du creux d'un saule à la poursuite d'une carpe, n'a fait un plus beau plongeon ! – disait le bon seigneur comte en se tenant les côtes tant il riait ; l'assistance, riant aussi à cœur joie, se pressait autour de la cuve, les uns et les autres disant :

– Il surnagera !

– Il ne surnagera pas !

– Comme il bat l'eau !

– Et ces glou… glou… glou !…

– On dirait une bouteille qui s'emplit.

– Ah ! le voici qui reparaît !

– Non, il replonge !

Cependant l'esclave surnagea et parvint à rester un moment sur l'eau, la figure crispée, livide, les cheveux ruisselants, les yeux hagards et renversés, comme un homme qui, d'un effort désespéré, échappe à la noyade ; il agita au-dessus de l'eau la seule main qu'il eût de libre, en criant :

– À moi !… au secours !… je me noie !…

Cet innocent oubliait, dans son effroi, que cette vie qu'il demandait était réservée au cruel châtiment du larcin, dont il restait désormais convaincu de par le *jugement de Dieu*… Ce grand scélérat fut retiré demi-mort de la cuve ; les Franks s'égayaient de plus en plus de ses contorsions et de l'expression de sa figure bleuâtre et encore épouvantée… Il tomba, gémissant, sur le sol.

– Mon fils, mon fils, je vous l'avais dit, – reprit le prêtre d'une voix menaçante, – c'est un grand péché que le larcin ! c'est un grand péché que le mensonge ! et voici que vous les avez commis tous deux, ces péchés, puisque le jugement sacré du seigneur Dieu, dans son infaillible et divine vérité, vous déclare coupable.

– Va, misérable voleur ! – lui dit un de ses conjurateurs avec dédain et courroux, craignant sans doute d'être, lui et ses compagnons, châtiés comme les complices de Pierre. – Tu nous avais juré de ton innocence, nous t'avons cru et tu nous as trompés, le jugement de Dieu nous le prouve !… Va, infâme ! je te méprise ! je te hais !… Nous verrons avec joie ton supplice !…

– Je suis innocent ! je suis innocent !…

– Et le jugement de Dieu, blasphémateur ! – s'écria Justin. – Tu veux nous persuader que Dieu a menti !…

– Hélas ! je n'ai pourtant pas volé l'écuelle !

– Tais-toi, impie !… L'épreuve que je vais subir à mon tour, avec une confiance aveugle dans la justice du Seigneur, moi, Justin, va une fois de plus témoigner de ton crime !

– Bien, bien, mon cher fils ! Retirez-vous de ce misérable menteur, larron et blasphémateur !… Votre innocence sera vitement reconnue, votre piété aura sa récompense.

– Oh ! je le sais, mon bon père ! aussi l'épreuve me semble lente à venir.

– Ce chien étant déclaré coupable par le jugement de Notre-Seigneur tout-puissant, subira la peine de son larcin : il aura l'oreille gauche coupée. Maintenant, passons à l'épreuve des fers ardents ; car si le premier témoignage prouve la laronnerie de cet esclave, cela ne prouve pas que l'autre soit innocent… Tous deux, je le répète, peuvent s'être entendus pour voler mon écuelle.

– Oh ! mon noble seigneur, je ne redoute rien, – s'écria Justin le cuisinier, la figure rayonnante d'une céleste confiance. – Je bénis Dieu de m'avoir réservé cette occasion de montrer une foi profonde dans notre sainte religion catholique, et de triompher une seconde fois des accusations des méchants… Mais, fidèle à tes commandements ; ô Seigneur, je triompherai avec humilité.

Pendant que ce bon croyant attendait impatiemment le nouveau triomphe de son innocence, le clerc, selon l'usage, alla consacrer et conjurer les fers au milieu du brasier, de même qu'il avait conjuré l'eau dans la cuve. À ces fers ardents, il ordonna, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de respecter la plante des pieds de l'esclave s'il était innocent, et de la lui brûler jusqu'aux os s'il était coupable.

La conjuration terminée, les forgerons des écuries retirèrent, à l'aide de fortes tenailles, les socs de charrue de la fournaise, les

rangèrent tous les neuf à plat sur le sol, à deux ou trois pouces de distances les uns des autres ; on eût dit un énorme gril, d'une forme étrange, rougi au feu.

– Dépêchons, – dit le comte, – que les socs ne refroidissent pas.

– Quelle danse ce renardeau va danser sur ces fers ardents, s'il s'est entendu avec l'autre pour voler l'écuelle !

– Quel miracle pourtant va s'accomplir si le cuisinier est vraiment innocent ! – dit un autre leude avec une curiosité inquiète. – Marcher sur des socs rougis au feu sans se brûler les pieds !… il n'y a que le dieu des chrétiens pour pouvoir de pareilles choses. C'est un grand dieu que le nôtre !…

– Un incomparable dieu ! Rigomer !

– Un incommensurable dieu, mes chers frères, – dit le clerc, – et de si étonnants miracles ne sont qu'un jeu pour lui !…

Si grande était la curiosité des Franks, que leur cruelle envie de voir danser l'esclave sur des fers rougis au feu était certainement combattue par le désir d'assister à un surprenant miracle. À peine le dernier des socs fut-il déposé sur le sol, que Neroweg, de crainte de les voir refroidir, dit précipitamment à Justin :

– Vite… vite… marche là-dessus !…

– Va, mon cher fils, et ne crains rien !…

– Oh ! je ne redoute rien, mon bon père, – répondit le cuisinier d'une voix inspirée ; – puis, croisant ses bras sur sa poitrine, il s'écria plein de ferveur : – Seigneur Dieu ! tu lis dans les cœurs, tu as déjà témoigné de mon innocence… donne en faveur de ton pauvre serviteur une nouvelle preuve de ta justice infaillible… Ordonne à ces fers ardents d'être aussi doux à mes pieds que si je foulais un tapis de verdure et de fleurs.

– Dépêche… dépêche… Assez de paroles… les fers refroidissent…

– Qu'importe, seigneur comte !… ces fers ne sauraient jamais être brûlants pour moi…

Et le Gaulois, le front rayonnant de sérénité, le regard levé vers le ciel, s'avança d'un pas ferme vers les coutres de charrue. Pendant le court espace de temps qui s'écoula jusqu'au moment où l'accusé s'exposa au jugement de Dieu, le comte, son clerc et l'assistance, dominés par l'imperturbable confiance de l'esclave, s'entre-regardèrent, et Neroweg dit à demi-voix aux leudes de son

tribunal :

– Il faut que le cuisinier soit vraiment innocent du larcin.

– Va, mon fils en Dieu… – cria le clerc au moment où Justin levait le pied pour le poser sur le premier des coutres, – la justice de l'Éternel est infaillible… Tu l'as dit, c'est un tapis de verdure et de fleurs que tu vas fouler.

À peine eut-il posé le pied sur le fer ardent, que notre fervent catholique poussa un cri terrible ; la douleur fut si atroce que, trébuchant, il tomba en avant sur les genoux et sur les mains. Roulant ainsi au milieu des fers ardents, il se fit de nouvelles et profondes brûlures ; puis, pour échapper à cette torture, il s'élança d'un bond désespéré, en rugissant de souffrance, et alla tomber à dix pas de là, auprès de son compagnon garrotté.

– Vive l'infaillible jugement du Seigneur ! – s'écrièrent les leudes, frappés d'admiration. – Vive le Christ !

– Je le disais bien, – ajouta le comte, – ces deux larrons se sont entendus pour voler mon écuelle… Demain ils auront tous deux l'oreille coupée et seront mis à la torture jusqu'à ce qu'ils aient avoué où ils ont caché leur larcin…

– Tais-toi, comte !… – s'écria Justin en rugissant de douleur et de rage. – Les larrons, les pillards, c'est toi et tes hommes… J'aurais volé l'écuelle, que je n'aurais fait que voler un voleur… mais je ne l'ai pas volée… aussi vrai que je renie ce dieu menteur qui me condamne.

– Malheureux !… blasphémer !… renier Dieu !… Moi, son serviteur, je t'ordonne en son nom de…

– Tais-toi, prêtre… tu ne me tromperas plus… Ta religion n'est que mensonge et fourberie, puisque ton dieu témoigne contre les innocents… Oh ! que je souffre !… que je souffre !…

– Ces souffrances sont les peines anticipées de l'enfer, où tu brûleras éternellement, larron sacrilège !… Dieu prouve ton crime, et tu as l'audace de te révolter contre son jugement !…

– Tais-toi, clerc… Non, ton dieu n'existe pas, ou s'il existe, il est méchant et menteur, comme les imposteurs qui se disent ses prêtres !…

– Scélérat !… tu veux donc attirer sur cette maison le courroux du ciel ! Ah ! seigneur comte… je tremble des malheurs qui nous menacent si cet audacieux impie continue ses blasphèmes.

Neroweg n'avait pas attendu l'observation de son clerc pour s'épouvanter des sacrilèges paroles de l'esclave gaulois, et pâle, tremblant, il frémissait à cette pensée qu'appelé par les effrayants blasphèmes du condamné, le diable pouvait soudain paraître pour emporter ce scélérat, et, par occasion, l'emporter peut-être aussi, lui, Neroweg, pour payement de quelque restant de compte infernal non réglé avec le bienheureux évêque Cautin ; aussi le comte s'écria-t-il, frappé d'une idée subite :

– Forgeron, tes tenailles sont encore dans le brasier et toutes rouges ?…

– Oui, seigneur comte.

– Ce maudit ne blasphémera plus et ne risquera pas ainsi d'attirer le diable dans mon burg… Qu'on saisisse ce sacrilège et qu'on lui coupe la langue avec le tranchant des tenailles… Dis, clerc, crois-tu le Seigneur suffisamment apaisé par ce châtiment ?… Crois-tu que le diable, n'entendant plus ces effrayants blasphèmes, n'aura plus occasion de venir ici ?

– Je crois, seigneur comte, qu'il n'y a pas de supplice assez terrible pour ce maudit !… Nier Dieu et traiter ses ministres d'imposteurs !…

– Veux-tu, clerc, que je le fasse écarteler pour conjurer plus sûrement la présence du démon dans mon burg ?…

– Le châtiment que tu lui infliges suffit… Ce damné sera ainsi puni par là où il aura péché… Sa langue scélérate a blasphémé ; elle ne blasphémera plus…

– Mais crois-tu ce châtiment suffisant ?… Dis toute la vérité, clerc… Cet esclave est mon meilleur cuisinier, mais je n'hésiterais à le faire écarteler si tu regardes cela comme nécessaire à cause du démon ?…

– Non, te dis-je, noble comte, ce châtiment suffira… Nous ne voulons point d'ailleurs la mort du pécheur… En lui retranchant sa langue blasphématrice, les tenailles, du même coup, feront la plaie et la cicatriseront par la brûlure.

– Si tu crois le châtiment suffisant, clerc, je le préfère, car cet esclave est excellent ; mais un cuisinier n'a pas besoin de sa langue pour cuisiner.

L'esclave gaulois eut donc la langue tranchée avec les tenailles rougies au feu ; après quoi, le comte, assez rassuré sur la diabolique apparition qu'il redoutait toujours, voulut néanmoins

s'étourdir complètement sur ses appréhensions en vidant plusieurs coupes. Il rentra donc dans la salle du festin avec ses leudes, avant d'aller retrouver sa femme dans son gynécée, pour y passer la nuit.

* *

*

Godégisèle, pendant que son seigneur et maître Neroweg buvait encore avec ses leudes, Godégisèle, la cinquième femme du comte, retirée, selon la coutume, dans sa chambre, filait sa quenouille, au milieu de ses esclaves, à la clarté d'une lampe de cuivre. Godégisèle, toute jeune encore, était délicate et frêle ; elle avait le teint d'une blancheur de cire, ses longs cheveux, d'un blond pâle, tressés en nattes et à demi couverts de son *obbon* (ainsi que les Franks appellent cette sorte de calotte d'étoffe d'or et d'argent), tombaient sur ses épaules nues, ainsi que ses bras. Son état de grossesse avancée donnait à ses traits doux et tristes une expression de souffrance. Godégisèle portait le costume des femmes franques de haute condition : une longue robe décolletée, à manches ouvertes et flottantes, serrée par une écharpe à sa taille, alors déformée ; ses bras étaient ornés de bracelets d'or, enrichis de pierreries, et autour de son cou s'arrondissait un large collier d'or, piqué de rubis, nommé *murène,* du nom d'un poisson qui, lorsqu'il est pris, se cintre, de sorte que sa tête touche à sa queue. Une chose rendait ce costume étrange ; bien que Godégisèle fût de frêle et petite taille, la riche robe dont elle était vêtue semblait faite pour une femme très-grande et très-forte. Une vingtaine de jeunes esclaves, misérablement habillées, assises à terre sur la feuillée dont le sol était jonché, entouraient la femme du comte, siégeant sur un escabel à bras, recouvert d'un tapis brodé d'argent ; plusieurs, parmi les esclaves, étaient jolies : les unes, ainsi que leur maîtresse, filaient leur quenouille ; d'autres s'occupaient de travaux d'aiguille ; parfois elles causaient entre elles à voix basse, en langue gauloise, que leur maîtresse, d'origine franque, comprenait difficilement. L'une d'elles, nommée *Morise,* belle jeune fille à cheveux noirs, vendue à dix ans à un noble frank, parlait couramment l'idiome des conquérants, et Godégisèle s'entretenait de préférence avec elle. En ce moment elle lui disait d'une voix craintive, cessant de filer sa quenouille, qu'elle tenait posée en travers sur ses genoux :

– Ainsi, Morise, tu l'as vu tuer ?…

– Oui, madame… Elle portait ce jour-là cette même robe verte,

à fleurs d'argent, que vous portez maintenant, et aussi le beau collier et les riches bracelets que vous portez.

Godégisèle frissonna et ne put s'empêcher de jeter un regard effaré sur ses bracelets et sur sa robe, deux fois trop large pour elle.

– Et… à propos de quoi l'a-t-il tuée, Morise ?…

– Ce soir-là il avait bu encore plus que de coutume… il est entré ici, où nous sommes, tout trébuchant… C'était l'hiver… il y avait du feu dans ce foyer… Sa femme Wisigarde était assise au coin de la cheminée… Le seigneur comte avait alors parmi nous pour favorite une lavandière nommée *Martine*… Il se tenait ce soir-là, je vous l'ai dit, madame, à peine sur ses jambes… Il se mit à dire à Martine : « Viens nous coucher… et toi, Wisigarde, » – ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, – « prends la lampe et éclaire-nous. »

– C'était pour Wisigarde beaucoup de honte.

– D'autant plus, madame, qu'elle avait le cœur fier, le caractère impétueux… Elle nous battait à la journée, souvent nous mordait et non moins souvent querellait violemment le seigneur comte.

– Quoi, Morise ! elle osait le quereller ?…

– Oh ! rien ne l'intimidait celle-là !… rien !… Quand elle était en furie, elle rugissait et grinçait des dents comme une lionne.

– Quelle terrible femme !…

– Enfin, madame, ce soir-là, au lieu d'obéir à la fantaisie du seigneur comte et de prendre la lampe pour le conduire jusqu'à son lit, lui et Martine, Wisigarde se mit à les injurier tous deux et à leur reprocher leur débauche.

– Lui, si colère ! elle bravait la mort !… Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !…

– Alors, madame, j'ai vu, comme je vous vois, les yeux du comte devenir sanglants et l'écume blanchir ses lèvres… Il s'est élancé sur sa femme, lui a donné un coup de poing sur le visage, puis d'un coup de pied dans le ventre il l'a renversée à terre… Elle, aussi furieuse que lui, ne cessait de l'injurier et même tâchait de le mordre, lorsque, après l'avoir jetée à terre, il s'est mis à deux genoux sur sa poitrine… Finalement, il lui a tant serré le cou entre ses deux grosses mains, qu'elle est devenue violette, et il l'a étranglée… et puis après, il s'est en allé coucher avec Martine.

– Morise, il m’en arrivera quelque jour autant.

Et Godégisèle, frémissant de tout son corps, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et sa quenouille à ses pieds.

– Oh ! madame, il ne faut pas ainsi vous alarmer… Tant que vous serez grosse vous n’aurez rien à craindre… le seigneur comte ne voudrait pas tuer du même coup sa femme et son enfant.

– Mais quand je l’aurai eu mis au monde, cet enfant ? je serai tuée comme Wisigarde !

– Cela dépendra, madame, de l’humeur du seigneur comte… Peut-être aussi vous répudiera-t-il et vous renverra chez vos parents, comme il a renvoyé ses autres femmes qu’il n’a pas étranglées.

– Ah ! Morise !… plût au ciel que monseigneur le comte me renvoyât dans ma famille !… Pourquoi faut-il que Neroweg m’ait vue lors du voyage qu’il a fait à Mayence !… Pourquoi le brin de paille qu’il a jeté sur ma poitrine, en me prenant pour femme, n’a-t-il pas été un poignard acéré !… Je serais morte du moins au milieu des miens…

– Quel brin de paille, madame ?

– N’est-ce donc pas aussi l’usage en ce pays-ci, que l’homme, en témoignage de ce qu’il épouse une fille libre, lui prenne la main droite, et, de la gauche, lui jette un brin de paille dans le sein(51) ?

– Non, madame.

– Tel est l’usage en Germanie… Hélas ! Morise, je te le répète, pourquoi ce brin de paille n’a-t-il pas été un poignard !… Je serais morte sans agonie… Et maintenant que je sais le meurtre de Wisigarde, ma vie ne sera plus qu’une agonie…

– Madame, il fallait refuser d’épouser le comte.

– Je n’ai pas osé, Morise… Oh ! il me tuera ! il me tuera !…

– Pourquoi voulez-vous, madame, qu’il vous tue ?… Vous ne soufflez mot, quoi qu’il dise et fasse… Il abuse de nous autres esclaves, puisqu’il est le maître… vous ne vous plaignez de rien, vous ne mettez jamais le pied hors du gynécée, sinon pour faire une promenade d’une heure le long des fossés du burg… Encore une fois, madame, pourquoi voulez-vous qu’il vous tue ?…

– Quand il est ivre il ne raisonne pas.

– C’est vrai… il n’y a que ce danger.

– Mais ce danger est de tous les jours, puisque tous les jours il s’enivre.

– Que faire à cela ?…

– Ah ! pourquoi suis-je venu en ce lointain pays des Gaules… Où je suis comme une étrangère ?…

Et après être restée longtemps rêveuse et de plus en plus attristée :

– Morise ?

– Madame.

– Vous ne me haïssez pas, vous autres ?

– Non, madame ; vous n’êtes pas méchante comme Wisigarde… vous ne nous battez pas et ne nous mordez jamais.

– Morise…

– Madame… Mais quoi ! vous gardez le silence et vous voici rouge comme braise, vous toujours si pâle !…

– C’est que je n’ose te dire… Enfin, écoute-moi, tu es… tu es… l’une des favorites de monseigneur le comte…

– Il le faut bien… sinon de gré, du moins de force… Malgré ma répugnance, j’aime encore mieux partager son lit quand il l’ordonne, que d’être hachée de coups de fouet ou d’aller tourner la meule du moulin… et puis ainsi, je suis employée aux travaux de la maison ; c’est un métier moins rude que d’être esclave des champs… on a moins de mal et la nourriture est moins mauvaise.

– Je sais… je sais… Aussi, je ne te blâme pas, Morise ; mais réponds-moi sans mentir : lorsque tu es avec monseigneur le comte, tu ne cherches pas à l’irriter contre moi ?… Hélas ! on a vu des esclaves faire ainsi tuer leur maîtresse, et ensuite devenir les femmes de leur seigneur.

– J’ai tant d’aversion pour lui, madame, que, je vous le jure, je ne desserre les dents qu’afin de répondre oui ou non s’il m’interroge… D’ailleurs, comme le soir presque toujours il est ivre quand il m’emmène d’ici, c’est à peine s’il me parle… Je n’ai donc ni le loisir ni l’envie de lui dire du mal de vous.

– C’est bien vrai, Morise, c’est bien vrai ?…

– Oh ! oui, madame…

– Je voudrais te faire quelques petits présents, mais monseigneur ne me donne jamais d’argent ; il le tient sous clef

dans ses coffres, et pour *morghen-gab*, présent du matin que dans notre pays le mari fait à son épousée, le comte m'a donné les vêtements et les bijoux de sa quatrième femme Wisigarde… Chaque jour il me demande à les voir, et il les compte… Je n'ai donc rien à te donner, Morise, que ma bonne amitié, si tu me promets de ne pas irriter monseigneur contre moi.

– Il faudrait que j'aie le cœur méchant pour agir ainsi.

– Ah ! Morise !… je voudrais être à ta place.

– Vous, la femme d'un comte, désirer être esclave !…

– Il ne te tuera pas, toi !…

– Bah ! il me tuera comme une autre, si l'envie de me tuer lui prend… et au moins vous, madame, en attendant, vous avez de belles robes, de riches parures, des esclaves pour vous servir… et puis enfin, vous êtes libre.

– Je ne sors pas du burg.

– Parce que vous ne le voulez pas… Wisigarde montait à cheval et chassait… Il fallait la voir sur sa haquenée noire, avec sa robe de pourpre, son faucon sur le poing !… Au moins, si elle est morte jeune, elle n'a pas perdu son temps à se chagriner, celle-là… Au lieu que vous, madame, vous filez votre quenouille, vous regardez le ciel par votre fenêtre ou vous pleurez… quelle vie !

– Hélas ! c'est que je pense toujours à mon pays, à mes parents qui sont si loin… si loin de ce pays des Gaules, où je suis étrangère.

– Wisigarde ne se donnait pas tant de chagrin… elle buvait et mangeait presque autant que le comte.

– Il m'avait toujours dit, à moi et à mon père, qu'elle était morte par accident… Ainsi, tu dis, Morise, que c'est là, là qu'il l'a tuée ?…

– Oui, madame… d'un coup de pied il l'a renversée ici, près de ce poteau… et puis alors…

– Qu'as-tu ?

– Madame, madame… entendez-vous ?

– Quoi donc ?

– On marche dans la chambre du seigneur comte.

– Ah ! c'est lui !…

– Oui, madame, c'est son pas.

– Oh ! j'ai peur !… j'ai peur !…

C'était Neroweg… Ses dernières libations faites pour s'étourdir sur sa crainte du diable, l'avaient plongé dans une ivresse à peu près complète, aussi, entra-t-il chez sa femme trébuchant sur ses jambes avinées. À l'aspect de leur maître, les esclaves se levèrent craintives ; Godégisèle tremblait si fort, qu'elle put à peine se soulever de dessus son escabeau, tant elle se sentait faible. Le comte s'arrêta un instant au seuil de la porte, une main appuyée à l'un des chambranles et balançant légèrement son corps d'avant en arrière, tout en promenant sur les esclaves intimidées un regard demi-hébété, demi-luxurieux ; enfin, après un hoquet, il dit à la confidente de sa femme :

– Morise, viens…

Et regardant Godégisèle, il ajouta :

– Tu es bien pâle… tu as l'air troublé… Pourquoi es-tu si pâle, toi ?…

La pauvre créature se souvenait sans doute que la nuit où il avait étranglé sa dernière femme, le comte avait dit aussi à une esclave : *Viens !* de sorte que les paroles de Neroweg, la troublant et l'effrayant davantage encore, Godégisèle ne put que murmurer presque sans savoir ce qu'elle disait :

– Monseigneur !… monseigneur !…

– Quoi ? qu'as-tu ?… Réponds, – reprit brutalement le comte. – Voudrais-tu te révolter parce que j'ai dit à cet esclave : viens ?…

– Non… oh ! non !… monseigneur n'est-il pas ici le maître, et moi, Godégisèle, son humble servante ?…

Et perdant tout à fait la tête, cette malheureuse déjà se voyant étranglée comme Wisigarde, parce que celle-ci avait refusé d'éclairer son mari et sa maîtresse jusqu'à la couche coujugale, se hâta de balbutier :

– Et même… si monseigneur le désire… je vais l'éclairer, avec cette lampe, jusqu'à son lit.

– Ah ! madame ! – lui dit tout bas Morise, – quelle mauvaise parole que celle-là !… C'est rappeler au comte la cause du meurtre de son autre femme.

Neroweg, aux paroles de Godégisèle, tressaillit, s'avança brusquement vers elle d'un air défiant ; puis, la saisissant par le

bras :

– Pourquoi parles-tu de m’éclairer avec cette lampe ?

– Grâce ! monseigneur !… ne me tuez pas !…

Et elle tomba à genoux.

– Ne tuez pas votre servante comme vous avez tué Wisigarde !…

Soudain le comte devint aussi pâle que sa femme, et s’écria, frappé d’une terreur que redoublait son ivresse :

– Elle sait que j’ai tué Wisigarde !… elle me dit les mêmes mots qui me l’ont fait tuer !… C’est l’œuvre du malin esprit !… Je m’en souviens, l’évêque Cautin m’a dit que Wisigarde étant morte sans l’assistance d’un prêtre, pouvait revenir la nuit me tourmenter sous forme de fantôme !… Elle va peut-être m’apparaître cette nuit, puisque ma femme a prononcé ces mêmes mots qui m’ont fait étrangler l’autre ! C’est un avertissement du ciel ou de l’enfer !

Et s’adressant à Morise :

– Mon clerc ! mon clerc !… cours le chercher !… Il priera près de moi toute la nuit… il ne me quittera pas… Le fantôme de Wisigarde n’osera pas approcher, un prêtre étant là… Et puis cet esclave qui a blasphémé, il peut attirer le diable dans le burg !… Oh ! j’ai eu tort de ne pas faire couper en quartiers ce maudit cuisinier !… Non, ce n’est pas assez d’avoir arraché la langue à ce sacrilège !

Son épouvante augmentant pendant que Morise courait chercher le clerc et que Godégisèle, demi-morte de frayeur et toujours agenouillée, s’adossait au poteau, se sentant défaillir ; le comte se jeta aussi à genoux et s’écria, se frappant la poitrine :

– Seigneur Dieu ! ayez pitié d’un pauvre pécheur !… J’ai beaucoup payé à mon patron, l’évêque Cautin, pour la mort de mon frère et de ma femme Wisigarde !… Je payerai beaucoup encore, afin que l’on prie pour Wisigarde et que la nuit elle ne vienne pas me tourmenter sous forme de fantôme !… Dès demain je ferai bâtir la chapelle dans les gorges d’Allange, en mémoire du miracle du bienheureux évêque Cautin, mon patron, et je ferai aussi rebâtir sa villa… Seigneur ! bon seigneur Dieu ! ayez pitié d’un pauvre pécheur !… Délivrez-moi cette nuit de la présence du diable et du fantôme de ma femme Wisigarde !…

Et voilà ce fervent catholique à genoux, hébété par la terreur et

par l'ivresse, se frappant avec furie la poitrine, attendant, plein d'une anxiété terrible, l'arrivée de son clerc.

D'après cette journée d'un noble comte dans son burg, voyez qu'elle est humaine, généreuse, éclairée, cette race des conquérants de la vieille Gaule ! Quel tendre attachement ils ont pour leurs femmes ! quel respect pour les doux liens de la famille et pour la sainteté du foyer domestique !… Ô nos mères ! viriles matrones si vénérées de nos aïeux ! fières Gauloises d'autrefois qui siégiez à côté de vos époux dans ces conseils solennels de l'État, où l'on décidait de la paix ou de la guerre ! mâles et austères éducatrices ! épouses chéries, vaillantes guerrières ! vierges saintes ! femmes empereurs !… Ô Margarid, Hêna, Méroë, Loyse, Geneviève, Ellen, Sampso, Victoria la Grande, réjouissez-vous ! réjouissez-vous d'avoir quitté ce monde-ci pour les mondes mystérieux où l'on va perpétuellement revivre !… Réjouissez-vous dans la fierté de votre cœur !… Quelle indignation ! quelle honte ! quelle douleur pour vos âmes de voir vos sœurs, quoique de races différentes et ennemies ; de voir des femmes, épouses de rois, de seigneurs, de guerriers, traitées, bonnes ou méchantes, avec autant de mépris ou de férocité, par leurs maîtres barbares, que si elles étaient leurs esclaves(52) !

Oui, les voilà ces Franks appelés à la curée de la Gaule par leurs complices, nos saints évêques !… les voilà, ces conquérants patronnés, choyés, caressés, flattés, bénis par les prêtres du jeune homme de Nazareth, par tes prêtres, ô divin Christ ! toi qui n'avais que des paroles de tendre et adorable miséricorde, même pour la femme adultère… même pour la courtisane repentie !…

Mais, bah ! renions la vieille Gaule ! renions les mâles et douces vertus de nos mères !… Vivent nos conquérants ! vivent leurs adultères, vive leur concubinage ! vive leur ivrognerie ! vive leur rapine ! vivent leurs meurtres et surtout vivent nos évêques !… Et comme le dit le début de la loi des Franks saliens, nos conquérants :

« Vive celui qui aime les Franks ! que le Christ maintienne leur puissance, qu'il remplisse leurs chefs des clartés de sa grâce ! qu'il protège l'armée, qu'il fortifie la foi, qu'il accorde paix et bonheur à ceux qui les gouvernent, sous les auspices de notre seigneur Jésus-Christ ! »

Et moi, foi de Vagre converti, j'ajouterai à cette pieuse antienne franque cette antienne non moins catholique, apostolique et romaine :

« – Ô seigneur Dieu ! grâces vous soient rendues d'avoir, dans votre toute-puissante volonté, dans votre paternelle mansuétude, envoyé de tels conquérants en Gaule ! Quelle rare et sainte fortune pour notre salut, qui ne se peut faire qu'à force de honte, de lâcheté, de bassesse, d'esclavage, de misère, de larmes et de sang ! Ô Dieu bon, trois fois, cent fois, mille fois bon, et toujours bon. Amen. »

* *

*

Seigneur comte ! seigneur comte Neroweg ! réveillez-vous !… Cette nuit qui finit, au lieu de la passer entre les bras d'une de vos esclaves, vous l'avez passée, de peur du diable, à genoux près de votre clerc et répétant, d'une lèvre hébétée, les prières que disait le saint homme, tombant de sommeil ; car après boire il eût préféré son lit. Rassuré par les premières clartés de l'aube, heure close pour les démons, vous vous êtes endormi sur votre couche, garnie de peaux d'ours, trophées de votre chasse… Seigneur comte Neroweg, réveillez-vous donc !… Voici votre roi, ou plutôt l'un des cinq fils de votre bon roi Clotaire, vous savez ? ce doux prince qui tue les petits enfants à coups de couteau sous l'aisselle ?… Ce grand Clotaire est aujourd'hui seul roi de toute la Gaule ; les autres fils et petits-fils du pieux Clovis, qui saintement repose dans la basilique des saints apôtres, à Paris, sont tous morts ! Voici donc Chram le Bâtard, mais qu'importe ! Chram, l'un des cinq fils de Clotaire, et gouverneur de l'Auvergne pour son père… Il vient, faveur insigne, il vient avec ses trois favoris et bon nombre de leudes et d'*antrustions*, ainsi que fièrement s'appellent ces protégés du roi(53)… Réveillez-vous donc, seigneur comte ! voici le roi Chram qui vous vient visiter… La chevauchée est brillante et nombreuse ! Les trois plus chers amis de Chram, encore plus chers amis du pillage, du viol et du meurtre, accompagnent le royal personnage ; ils s'appellent *Imnachair*, *Spatachair* et le *Lion de Poitiers*(54), ce Gaulois renégat qui, comme tant d'autres de sa trempe, se sont, ainsi que les évêques, ralliés aux Franks conquérants. Le Lion de Poitiers est nommé de la sorte parce que, de même que le lion carnassier, il aime la rapine et le carnage.

Seigneur comte ! seigneur comte Neroweg ! réveillez-vous donc !… Éveillez aussi votre femme Godégisèle qui, toute la nuit, éplorée, frémissante, a, lorsque ses yeux rougis de larmes se sont appesantis, rêvé de femmes étranglées !… Vite, vite, que

Godégisèle se pare des plus beaux bijoux et des plus belles robes de votre quatrième épouse Wisigarde, dont vous avez payé si grassement le meurtre à l'évêque Cautin, votre bon patron !… Vite, vite, seigneur comte, que Godégisèle se pare de ses plus riches atours ! Chram peut la trouver à son gré ou au gré de ses favoris… Gracieux roi ! serviable roi ! il n'est point d'entremetteur plus accommodant : une fille ou une femme plaît-elle, libre ou esclave, à quelqu'un de ses amis, aussitôt il leur donne un *diplôme royal* de par lequel ils traînent la belle dans leur lit(55).

Vite, vite, seigneur comte, faites monter vos leudes à cheval et armer vos gens de pied, et vous, à la tête de la bande, seigneur comte, revêtu de votre armure de parade larronnée par vous lors du ravage du pays de Touraine, portant à votre côté votre magnifique épée d'Espagne à poignée d'or ciselé, larronnée par vous lors du pieux ravage du pays des Visigoths, damnés *Ariens*, maudits hérétiques contre lesquels les évêques catholiques vous ont lancés, torche en main, fer au poing, de même que vous lancez votre meute contre les bêtes fauves des bois… Vite, vite, enfourchez votre grand cheval rouan, harnaché de sa selle et de sa bride de cuir rouge, à frein, à chanfrein et à étriers d'argent, larronnée par vous lors de la conquête de l'Auvergne !… Vite, courez au-devant de votre glorieux roi Chram, à la tête de vos cavaliers et de vos gens de pied ! Déjà votre royal hôte et sa suite, annoncés par l'un de ses serviteurs, n'est plus qu'à une petite distance de votre burg… Seigneur comte, hâtez-vous de le conduire à votre maison seigneuriale ! hâtez-vous donc, seigneur comte ! car point ne vous attendez à cette dernière et heureuse nouvelle : Votre bon patron, le bienheureux évêque Cautin, accompagne le roi Chram.

– Maudite soit la venue de ce Chram !… – disait Neroweg. – Pour peu que lui et ses hommes demeurent quelques jours en mon burg, ils vont boire mon vin, manger toutes mes provisions et peut-être me dérober quelque pièce de ma vaisselle, qu'il me faudra, pour ce gala royal, sortir de mes coffres. Ni moi ni mes compagnons nous n'aimons point ces leudes de cour, qui ont toujours l'air de nous narguer, nous autres campagnards, parce qu'ils hantent les palais et les villes.

Ainsi disait le comte Neroweg allant, suivi de ses guerriers, à la rencontre du roi Chram, qui n'était plus, ainsi que sa chevauchée, qu'à deux portées de trait du fossé dont était ceint le burg.

Combien c'est beau, noble, glorieux, lumineux, un roi chevelu !

surtout quand il a des cheveux, une longue chevelure que le ciseau n'a jamais touchée, étant l'un des attributs des races royales franques. Malheureusement, quoique jeune encore, le roi Chram, épuisé par l'ivrognerie et la débauche, était presque chauve(56), ce roi chevelu !… Sa nuque et ses tempes étaient seules garnies de mèches aussi claires que longues, car elles tombaient jusqu'au milieu de sa poitrine et de son dos voûté ; sa longue dalmatique d'étoffe pourpre, fendue sur le côté, à la hauteur du genou, cachait à demi l'encolure et la croupe de son cheval noir ; des bandelettes de cuir doré, partant de la chaussure, se croisaient sur ses chausses étroites et montaient jusqu'à ses genoux ; il appuyait ses souliers éperonnés sur des étriers dorés ; sa longue épée à poignée d'or et à fourreau de toile blanche(57), était suspendue à son baudrier, superbement brodé ; en guise de houssine il tenait à la main une canne de bois précieux, à pomme d'or ciselé, sur laquelle, lorsqu'il marchait, ce luxurieux épuisé s'appuyait ; il avait l'air sinistre ; il devait ressembler à son royal père, le tueur d'enfants. À sa droite, cavalcadant aussi hardiment qu'un homme de guerre, se tenait l'évêque Cautin ; il regardait de temps à autre Chram en sournois, d'un air craintif et haineux, car s'il détestait Chram, celui-ci n'abhorrait pas moins le saint homme. À la gauche du prince venait le Lion de Poitiers, ce scélérat endurci, qui, avec Imnachair et Spatachair, marchant tous deux au second rang, formaient cette trinité de perdition qui eût perdu Chram s'il n'eût été, ainsi que disent les prêtres, damné dans le ventre de sa mère. Insolence et luxure, dédain railleur et froide cruauté, étaient si profondément empreints sur les traits du Lion de Poitiers, le Gaulois renégat, que sur les os de sa face, cent ans après sa mort, on devra lire encore : luxure, insolence et cruauté.

Ces trois seigneurs portaient, selon la mode franque, de riches tuniques à manches courtes par-dessus leur justaucorps ; des chausses étroites et des bottines de cuir préparé, avec le poil en dessus. Derrière Chram et ses amis venaient son sénéchal, le comte de ses écuries, son majordome, son bouteillier et autres premiers officiers, car il avait une maison royale. Après ces personnages s'avançait sa truste, formée de ses leudes et antrustions armés en guerre ; leurs casques ornés de panaches, leurs cuirasses, leurs jambards brillants et polis étincelaient aux rayons du soleil ; leurs chevaux fringants piaffaient sous leurs riches caparaçons ; les banderoles de leurs lances flottaient au vent, et leurs boucliers peints et dorés se balançaient, suspendus à l'arçon de leur selle. Autant cette suite royale était fringante,

autant la troupe des leudes du comte était misérable, grotesque et piètrement armée ; un assez grand nombre de ses hommes portait des armures, mais incomplètes et rouillées ; d'autres, seulement vêtus de casaques de peaux de bêtes, coiffaient militairement un casque bossué ; d'autres, possesseurs d'une cuirasse, avaient la tête couverte d'un bonnet de laine ; les épées, non moins rouillées que les cuirasses, étaient, pour la plupart, veuves de leur fourreau ; souvent cet étui guerrier était raccommodé avec des ficelles, et plus d'un bois de lance tortu sortait brut du taillis avec son écorce ; la plupart des chevaux valaient, pour l'apparence, leurs cavaliers. Le temps des labours n'étant pas encore venu, bon nombre des compagnons de Neroweg, faute de chevaux de guerre, enfourchaient des traîneurs de charrue, bridés avec des cordes. Aussi, foi de Vagre, rien de plus réjouissant que de voir déjà quels regards envieux et farouches les leudes du comte jetaient sur la brillante suite de Chram et quels regards insolents et moqueurs cette fière truste royale jetait sur la troupe du comte, troupe sauvage et dépenaillée. Derrière les gens de guerre du prince venaient les pages, les serviteurs et les esclaves à pied, conduisant des chariots attelés de bœufs ou des chevaux lourdement chargés, chevaux et chariots que les habitants du pays traversé par le roi et sa truste, étaient forcés de fournir gratuitement(58).

Le comte Neroweg s'avança seul, à cheval, vers son royal hôte, qui, arrêtant aussi sa monture, dit à Neroweg :

– Comte, en allant de Clermont à Poitiers j'ai voulu m'arrêter un ou deux jours dans ton burg.

– Que ta *gloire*(59) soit la bienvenue dans mon domaine… Il est en partie composé de terres *saliques* : je les tiens de mon père, qui les tenait autant de son épée que de la générosité de ton aïeul Clovis… C'est ton droit de loger, en voyage, chez les comtes et bénéficiers du roi ; c'est pour eux un plaisir de t'accueillir.

– Comte, – dit insolemment le Lion de Poitiers, – ta femme vaut-elle la peine qu'on la courtise ?

– Mon favori qui te demande, à sa manière, si ta femme est belle, – dit Chram en faisant signe au Gaulois renégat de se modérer, – mon favori, le Lion de Poitiers est de sa nature fort plaisant.

– Alors, je répondrai au Lion de Poitiers qu'il ne pourra, non plus que toi, juger si ma femme est belle ou laide, car elle est enceinte et malade et ne sortira point de chez elle…

– Si ta femme est enceinte, – reprit le lion, – de qui est l'enfant ?…

– Comte, ne te fâche pas de ces railleries… Je te l'ai dit, mon ami est d'un naturel plaisant.

– Chram, je ne m'offenserai donc pas des railleries de ton favori… Allons au burg.

– Marchons, comte.

L'on s'avance vers le burg et l'on cause.

– Comte, avoue à notre royal maître Chram qu'en tenant ta femme renfermée tu caches ton trésor de crainte qu'on te le prenne !…

– Mon favori Spatachair, qui te parle de la sorte, Neroweg, est aussi d'un joyeux esprit.

– Roi, tu choisis des amis très-gais, ce me semble.

– Neroweg, tu nous caches ta femme… c'est ton droit… Nous la dénicherons… c'est le nôtre… Pour un bon larron, il n'y a pas de cachette.

– Chram, celui-ci est encore un de tes joyeux amis, sans doute ?

– Oui, comte, et des plus joyeux… il se nomme Imnachair.

– Et moi, qui me nomme Neroweg, je demanderai au seigneur Imnachair ce que fait le larron lorsqu'il a déniché la cachette qu'il cherche ?

– Neroweg, ta femme te contera la chose quand nous aurons déniché cette belle, car nous la dénicherons, aussi vrai que je suis le Lion de Poitiers !

– Et moi, aussi vrai que je suis comte du roi en ce pays d'Auvergne, – s'écria Neroweg, – je tuerais un lion comme un renardeau, comme un chien, si le Lion se voulait donner dans ma demeure des airs de lion !…

– Oh ! oh ! comte, tu parles résolument ! est-ce cette brillante armée qui est sur tes talons qui te donne cette audace ? – répondit le favori du roi en montrant du geste les leudes dépenaillés de Neroweg. – Si cette bande vaut ce qu'elle paraît, nous sommes perdus !

Deux ou trois des leudes du comte qui s'étaient peu à peu rapprochés, ayant entendu les insolentes railleries des favoris de Chram, murmurèrent tout haut d'un air farouche :

– Nous n’aimons pas que l’on raille Neroweg !

– Les leudes d’un comte valent bien les leudes royaux !

– Le poli de l’acier ne fait pas sa trempe !

L’un des hommes de Chram se retourna vers ses compagnons, et leur dit en riant, montrant du bout de sa lance les gens du comte en faisant allusion à leur grossier équipement :

– Sont-ce là des esclaves de charrue déguisés en guerriers ? ou des guerriers déguisés en esclaves de charrue ?

La truste royale répondit à cette plaisanterie par de grands éclats de rire ; déjà de côté et d’autre on se regardait d’un air de défi, lorsque l’évêque Cautin s’écria :

– Mes chers fils en Christ, moi, votre évêque et père spirituel, je vous engage au calme et à la paix…

– Comte, – dit gaiement Chram à Neroweg, – défie-toi de ce luxurieux et hypocrite évêque… Ne le laisse pas, ce bon apôtre, donner seul à seul les eulogies à ta femme ; il lui donnerait les eulogies de la Vénus des païens, tout saint homme qu’il est !

– Chram, je suis le serviteur du fils de notre glorieux roi Clotaire ; mais comme évêque, j’ai droit à ton respect.

– Tu as raison, puisque aujourd’hui vous autres évêques vous êtes presque aussi rois et surtout aussi riches que nous autres rois.

– Chram, tu parles de la puissance et de la richesse des évêques en Gaule… Oublies-tu donc que notre puissance est celle du seigneur Dieu, et nos richesses le bien des pauvres ?…

– Par la peau flasque de toutes les bourses que tu as dégonflées, grosse belette qui suces le jaune des œufs et ne laisses aux sots que la coquille ! tu dis cette fois la vérité… Oui, vos richesses sont le bien des pauvres, ce bien vous l’avez mis dans votre sac !

– Glorieux roi, je t’ai accompagné jusqu’au burg de mon fils en Christ, le comte Neroweg, pour accomplir l’acte de haute justice que tu sais, mais non pour laisser railler imprudemment, en ma personne, notre sainte religion catholique et apostolique.

– Et moi je maintiens que de jour en jour votre puissance et vos richesses augmentent ! J’ai deux filles de ma race, peut-être verront-elles le pouvoir royal s’amoindrir encore par vos usurpations, vous évêques, avec qui nous avons partagé notre conquête ; vous que nous avons enrichis, vous de qui nous avons été les hommes d’armes !

– Nos hommes d'armes, à nous, hommes de paix ! Tu te trompes, ô roi ! nos seules armes sont nos prédications !…

– Et quand les peuples se moquent de vos prédications, comme ont fait les Visigoths, ces ariens de Provence et du Languedoc, vous nous envoyez extirper leur hérésie par le fer et par le feu !

– Et de cela gloire à Dieu !… Les pieux rois franks, dans ces guerres contre les hérétiques, ont gagné un immense butin, fait triompher l'orthodoxie et arraché des âmes aux flammes éternelles, en les ramenant au giron de la sainte Église.

Celui qui eût assisté à ce souper de la villa épiscopale, où l'évêque avait convié Neroweg, n'aurait pas reconnu Cautin. Ce saint homme, tête à tête avec le comte, stupide, brutal et aveugle croyant, ne recherchait point la dignité dans son langage ; mais en présence de Chram, effronté railleur qu'il détestait, il sentait le besoin d'imposer, par ses paroles et par son attitude, le respect et la crainte, sinon au prince et à ses favoris, aussi impudents que lui, du moins à leur suite, beaucoup plus dévotieuse ; puis, autre grave appréhension pour Cautin et pour sa bourse, il craignait fort que l'audacieux exemple de Chram et de ses amis ne vînt altérer la naïve et fructueuse crédulité de Neroweg, dont Cautin tirait un parti si profitable en cultivant et exploitant la peur du diable dont était possédé son fils en Dieu. Du coin de l'œil l'évêque voyait le comte sournoisement écouter, d'un air à la fois satisfait et effrayé, les insolentes railleries de Chram, se demandant sans doute si lui, Neroweg, n'était pas bien sot de croire à la puissance miraculeuse de l'évêque et de payer si cher les absolutions de ce patron. Cautin, en homme habile, voulut frapper un grand coup. Habitué à observer les signes précurseurs des orages, si fréquents et si subits dans les pays de montagnes, il se servait, ainsi que tant d'autres prêtres, de ses connaissances atmosphériques pour épouvanter les simples(60) ; le prélat remarquait donc depuis quelque temps une nuée noire, qui d'abord à peine visible et formée sur la cime d'un pic à l'extrême horizon, s'approchant rapidement, devait bientôt s'étendre et obscurcir le ciel et le soleil, encore radieux ; aussi Cautin, à une nouvelle insolence de Chram sur les fourberies épiscopales, répondit en tâchant de calculer et de mesurer la longueur de sa réplique sur la marche de l'orageuse nuée qui s'avançait :

– Ce n'est point à un serviteur indigne, à un humble ver de terre comme moi de défendre en ce moment l'Église du seigneur Dieu ; il a sa grâce et ses miracles pour convaincre les incrédules,

ses châtiments célestes pour punir les impies ; aussi, malheur à qui oserait ici, à la face de ce soleil qui brille en ce moment sur nos têtes d'un si vif éclat, – ajouta l'évêque d'une voix de plus en plus retentissante, – malheur à qui oserait, à la face du Tout-Puissant qui nous voit, nous entend, nous juge et nous châtie ; malheur à qui oserait insulter à sa Divinité dans la personne sacrée de ses évêques ! oui, y a-t-il ici quelqu'un qui l'ose ? – continua Cautin d'une voix menaçante ; – y a-t-il ici quelqu'un, roi, seigneur, guerrier ou esclave, qui ose outrager la majesté divine ?

– Il y a ici moi, le Lion de Poitiers, qui te dis ceci à toi, Cautin, évêque de Clermont : Tu vois bien cette houssine ? je te la casserai sur le dos, saint homme, si tu ne cesses de parler avec tant d'insolence.

Foi de Vagre, ce Lion de Poitiers, ce Gaulois renégat, avait parfois du bon ; mais ses hardies paroles firent frémir l'assistance, la truste royale comme les leudes du comte… Il paraissait monstrueux à ces bons catholiques de casser une houssine sur le dos d'un évêque, eût-il, à l'instar de Cautin, enfermé son prochain tout vivant dans le sépulcre d'un mort. Une stupeur profonde succéda à la menace du Lion de Poitiers ; Chram lui-même parut effrayé de l'audace de son favori… Cautin, d'un coup d'œil, vit tout cela ; aussi s'écria-t-il, feignant une sainte horreur en s'adressant au Lion, qui, d'un air de défi, brandissait toujours sa houssine :

– Malheureux impie, aie pitié de toi-même… le Seigneur Dieu a entendu ton blasphème… Vois, le ciel s'obscurcit, le soleil se couvre de ténèbres ! vois ces signes précurseurs du courroux céleste !… À genoux, chers fils ! à genoux ! votre père en Dieu vous l'ordonne… Priez pour apaiser le courroux de l'Éternel soulevé par un épouvantable blasphème !…

Et Cautin descendit précipitamment de cheval ; mais il ne s'agenouilla pas : debout et les mains levées vers le ciel, comme un prêtre officiant à l'autel, il semblait conjurer la colère céleste.

À la voix de l'évêque, les esclaves et les serviteurs de Chram, effrayés des approches de cet orage inattendu, se jetèrent à genoux ; la plupart des hommes de sa truste sautèrent à bas de leurs montures, et s'agenouillèrent aussi, non moins épouvantés que les autres, à la vue du soleil presque subitement obscurci au moment où le Lion de Poitiers avait menacé l'évêque de sa houssine… Neroweg, l'un des premiers à genoux, se frappait la poitrine ; mais Chram, ses favoris et quelques-uns de ses

antrustions restèrent à cheval, semblant hésiter, par orgueil, à obéir aux ordres de l'évêque… Alors celui-ci, d'un geste impérieux et d'un accent menaçant, s'écria :

– À genoux ! ô roi ! Le roi n'est pas plus que l'esclave devant l'œil du Tout-Puissant… le roi, comme l'esclave, doit courber le front devant l'Éternel pour apaiser son courroux… À genoux donc, ô roi ! à genoux, toi et tes favoris !…

– Oses-tu me commander, à moi ? – s'écria Chram le visage pâle de rage, voyant la pieuse soumission de ses hommes aux ordres de l'évêque. – Qui, de toi ou de moi fils de roi, est ici le maître, prêtre insolent ?…

Un superbe éclat de tonnerre ferma la touche de Chram et servit à souhait la fourberie de Cautin, qui reprit :

– À genoux, roi !… n'entends-tu pas la foudre du ciel, cette voix grondante du Tout-Puissant irrité ?… Veux-tu attirer sur nous tous une pluie de feu ? Ô Seigneur Dieu, ayez pitié de nous ! éloignez de nous ces cataractes de lave ardente que, dans votre colère contre les impies, vous allez faire pleuvoir sur eux, et peut-être aussi sur nous, pauvres pécheurs… car les plus purs ne peuvent se dire irréprochables devant votre majesté, ô Seigneur ! mais du moins nous sommes humbles et repentants… Ayez pitié de nous, ô Tout-Puissant !…

Plusieurs nouveaux coups de tonnerre, accompagnés d'éclairs éblouissants, portèrent à son comble l'épouvante de la suite de Chram ; lui-même, malgré son audace et sa superbe, ressentit quelque crainte ; cependant son orgueil répugnait encore à se soumettre aux ordres de l'évêque, lorsque des murmures, d'abord sourds, puis menaçants, s'élevèrent parmi sa truste et ses esclaves.

– À genoux, notre roi… à genoux !…

– Nous ne voulons pas, si petits que nous sommes, être brûlés par le feu du ciel à cause de ton impiété et de celle de tes favoris.

– À genoux, notre roi… à genoux !… Obéis à la parole du saint évêque… c'est le Seigneur qui nous parle par sa bouche…

– À genoux, roi… à genoux !…

Chram céda… il craignit l'irritation de son entourage, et surtout de donner un exemple public de rébellion contre les évêques, dont la toute-puissance abrutissante venait si bien en aide à la conquête. Chram, maugréant et blasphémant entre ses dents, descendit donc de cheval, faisant signe à ses deux favoris,

Imnachair et Spatachair, qui lui obéirent, de l'imiter et de se mettre, comme lui, à genoux.

Seul, à cheval, et dominant cette foule craintive agenouillée, le Lion de Poitiers, le front intrépide, la lèvre sardonique, bravait les roulements du tonnerre qui redoublait de fracas.

– À genoux ! – crièrent les voix de plus en plus irritées, – à genoux, le Lion de Poitiers !…

– Notre roi Chram s'agenouille, et cet impie, cause de tout le mal par ses menaces sacrilèges à l'égard du saint évêque, refuse seul d'obéir…

– Ce blasphémateur va attirer sur nous un déluge de bitume et de feu…

– Mes fils, mes chers fils ! – s'écria Cautin, seul debout, comme le Lion de Poitiers était seul à cheval, – préparons-nous à la mort ! un seul grain d'ivraie suffit à corrompre un muid de froment… un seul pécheur endurci va peut-être causer notre mort, à nous autres justes… Résignons-nous, mes chers fils… que la volonté de Dieu soit faite… peut-être nous ouvrira-t-il son saint paradis !

La foule épouvantée fit entendre des cris de plus en plus courroucés contre le Lion de Poitiers ; et Neroweg, qui gardait rancune à cet insolent de ses impudiques plaisanteries sur Godégisèle, se leva à demi, tira son épée, et s'écria :

– À mort l'impie ! son sang apaisera la colère de l'Éternel !…

– Oui, oui… à mort ! – crièrent une foule de voix furieuses, à peine dominées par les retentissements de la foudre, rendus plus formidables encore par l'écho des montagnes.

Le ciel semblait véritablement en feu, tant les éclairs se succédaient, rapides, enflammés, éblouissants… Les plus braves tremblaient, le roi Chram lui-même regrettait d'avoir raillé l'évêque… Aussi, voyant le Lion de Poitiers, toujours imperturbable, répondre par un geste de dédain aux menaces de Neroweg et aux cris furieux de la foule, il dit à son favori :

– Descends de cheval et agenouille-toi… sinon, je te laisse massacrer… Jamais je n'ai vu pareil orage !… Tu as eu tort de menacer l'évêque de ta houssine, et moi de le railler… le feu du ciel va peut-être tomber sur nous…

Le Lion de Poitiers rugit de rage ; mais, prévoyant le sort qu'une plus longue résistance lui devait attirer, il céda, en grinçant des

dents, aux ordres de Chram, descendit de cheval après une dernière hésitation, et tomba à genoux en montrant le poing à Cautin… Alors l'évêque, jusque-là toujours debout au-dessus de cette foule frappée de terreur et de respect, jeta un regard de triomphant orgueil sur Chram, ses favoris, ses leudes, ses serviteurs, ses esclaves, tous agenouillés, et se dit, savourant sa victoire :

– Oui, roi, les évêques sont plus rois que toi ! car te voici à mes pieds, le front dans la poussière…

Puis il s'agenouilla lentement en s'écriant d'une voix éclatante :

– Gloire à toi, Seigneur ! gloire à toi !… L'impie rebelle, saisi d'une sainte terreur, abaisse son front superbe… Le lion dévorant est devenu, devant ta majesté divine, plus craintif que l'agneau… Apaise ta juste colère, ô Seigneur ! aie pitié de nous tous, agenouillés ici devant toi… dissipe les ténèbres qui obscurcissent le ciel… éloigne la nuée de feu que l'endurcissement d'un pécheur avait attirée sur nos têtes… daigne ainsi manifester, ô Tout-Puissant ! que la voix de ton serviteur indigne, l'évêque Cautin, est montée jusqu'à toi… jusqu'à toi, qui, grâce à un ineffable miracle, as dernièrement permis à ton *oint* de contempler ta face éblouissante au milieu de tes séraphins et de tes anges et archanges !…

Le prélat dit encore beaucoup d'admirables choses, mesurant et graduant ses actions de grâces et de merci sur l'apaisement progressif de l'orage, de même qu'à son approche il avait gradué ses paroles menaçantes ; aussi l'habile homme termina-t-il son discours aux sourds roulements d'un tonnerre lointain : derniers grondements, disait-il, de la voix courroucée de l'Éternel enfin calmé dans sa colère… Après quoi, le ciel s'éclaircit, les nuages se dissipèrent, le soleil de juin rayonna de tout son éclat, et la truste royale, aussi rassérénée que le ciel, se mit en marche vers le burg, chantant à pleine poitrine :

« – Gloire ! gloire éternelle au Seigneur !…

» – Gloire ! gloire à notre bienheureux évêque !…

» – Il a détourné de nous, par un miracle, le feu du ciel…

» – L'impie a courbé son front rebelle…

» – Gloire ! gloire au Seigneur !… »

* *

*

Pendant que les esclaves de Chram conduisaient les chevaux à l'écurie, que d'autres plaçaient, sous une vaste grange à demi remplie de fourrage, les chariots et les bâts, encore chargés de leurs fardeaux, ses leudes buvaient et mangeaient en hommes qui voyagent depuis l'aube. Chram ayant, ainsi que ses favoris, fait honneur au repas du comte, lui dit :

– Mène-moi dans un endroit où nous puissions parler en secret. Tu dois avoir une chambre où tu gardes tes trésors ? allons-y…

Neroweg se gratta l'oreille sans répondre ; se souciant peu sans doute d'introduire dans ce sanctuaire le fils de son roi. Chram, voyant l'hésitation du comte, reprit :

– S'il y a dans ton burg un endroit plus retiré que ta chambre aux trésors, peu m'importe… Allons chez ta femme si tu veux.

– Non… non… viens dans ma chambre aux trésors… Permets seulement que je donne quelques ordres afin que tes gens ne manquent de rien.

Neroweg, tirant alors à l'écart l'un de ses leudes, lui dit :

– Bertefred et toi, Ansowald, bien armés tous deux, vous resterez à la porte du réduit où je vais entrer avec ce Chram… Tenez-vous prêts à accourir à mon premier appel.

– Que crains-tu ?

– La race du glorieux Clovis a beaucoup de goût pour le bien d'autrui, et quoique mes coffres soient fermés à triple serrure et bardés de fer, j'aime autant à vous savoir, toi et Bertefred, derrière la porte.

– Nous y serons.

– Dis, de plus, à Rigomer et à Berthecram de se tenir, armés aussi, à la porte du gynécée ; qu'ils frappent sans merci ceux qui tenteraient de s'introduire auprès de Godégisèle, et appellent à l'aide… Je me défie du Lion de Poitiers, audacieux sacrilège qui ce matin a osé braver le feu du ciel, attiré sur nous par ses impiétés… Les deux autres favoris de Chram ne me semblent ni moins païens ni moins luxurieux que ce lion farouche ; je les crois, à eux trois, capables de tout… comme leur royal maître… As-tu compté le nombre des gens armés qui accompagnent ce Chram ?

– Il n'a amené ici que la moitié de ses leudes… de ses antrustions, comme s'appellent ces hautains qui semblent nous

dédaigner, nous autres, parce qu'ils sont les *fidèles* du fils d'un roi… Ne les valons-nous pas ?… quoique leur peau soit tarifée à six cents sous d'or de *Wirgelt* et la nôtre à deux cents sous seulement(61).

– Tout à l'heure, – ajouta Bertechram, – ils avaient l'air de manger du bout des dents et de regarder au fond des pots, pour s'assurer s'ils étaient propres… Ils se moquaient de notre vaisselle de terre et d'étain…

– Oui, oui… pour que je sorte ma vaisselle d'or et d'argent, afin de m'en dérober quelque pièce.

– Tiens, Neroweg, il pourra couler du sang d'ici à ce soir, si ces insolents nous continuent leurs dédains.

– Heureusement nous tes leudes, les hommes de pied et les esclaves que l'on pourrait armer, nous sommes aussi nombreux que les hommes de Chram.

– Allons, allons, mes bons compagnons, ne vous échauffez pas, chers amis… Si l'on se querelle à table on cassera la vaisselle, et il me faudra la remplacer.

– Neroweg, l'honneur passe avant la vaisselle.

– Certainement ; mais il est inutile de provoquer les disputes… Tenez-vous seulement sur vos gardes, et que l'on veille à la porte du gynécée.

– Ce que tu demandes sera fait.

Quelques instants après, le roi Chram et le comte se trouvaient seuls dans la chambre des trésors.

– Comte, quelle est la valeur des richesses renfermées dans ces coffres ?

– Oh ! ils contiennent peu de chose, très-peu de chose… Ils sont fort grands, parce que, ainsi que nous disons en Germanie : « Il est toujours bon de se précautionner d'un grand pot et d'un grand coffre… » mais ils sont presque vides…

– Tant pis, comte… Je voulais doubler, tripler, quadrupler peut-être la valeur qu'ils renferment.

– Tu veux railler ?

– Comte, je désire augmenter au delà de tes espérances ta puissance et tes richesses… Je te le jure par l'indivisible Trinité !

– Alors je te crois ! car après le miracle de ce matin tu n'oserais,

en te jouant d'un serment si redoutable, risquer d'attirer sur ma maison le feu du ciel… Mais pourquoi désires-tu me rendre si puissant et si riche ?…

– Parce qu'à cela, moi, j'ai intérêt.

– Tu me persuades.

– Veux-tu avoir des domaines égaux à ceux du fils du roi ?

– Je le voudrais.

– Veux-tu avoir, au lieu de ces coffres à moitié vides, dis-tu, cent coffres regorgeant d'or, de pierreries, de vases, de coupes, de patères, de bassins, d'armures, d'étoffes précieuses ?

– Je le voudrais, certes, oh ! je le voudrais !

– Au lieu d'être comte d'une ville de l'Auvergne, veux-tu gouverner toute une province, être enfin aussi riche et aussi puissant que tu peux le désirer ?

– Tu me jures, par l'indivisible Trinité, que tu parles sérieusement ?

– Je te le jure !

– Tu me le jures aussi par le grand Saint-Martin, à qui j'ai une dévotion particulière ?

– Je te jure aussi, comte, par le grand Saint-Martin, que mes offres sont très-sérieuses.

– Alors, explique-toi.

– Mon père Clotaire, à cette heure, guerroie hors de la Gaule contre les Saxons… Je veux profiter de cela pour me faire roi à la place de mon père… Plusieurs ducs et comtes des contrées voisines sont entrés dans mon projet… Seras-tu pour ou contre moi ?

– Et tes frères *Charibert, Gontran, Chilperik* et *Sigibert* ? ils ne te laisseront pas le royaume de ton père à toi tout seul ?

– Je ferai tuer mes frères…

– Par qui ?

– Tu le sauras plus tard.

– Chram, ce sont là, vois-tu, de ces choses qu'il faut accomplir soi-même… pour être assuré qu'elles réussissent…

– Tu dis cela, comte, à cause de ton frère Ursio tué de ta main…

– Notre grand roi Clovis, ton aïeul, et ses fils ne se sont-ils pas toujours ainsi eux-mêmes, et selon leur besoin, défaits de leurs plus proches parents ? D'ailleurs je peux parler sans crainte du meurtre d'Ursio… moi, j'en suis absous… j'ai payé…

– Tu as gardé l'héritage ?

– J'en ai abandonné au moins un quart à l'Église et à mon patron, l'évêque Cautin, pour racheter le meurtre…

– Tu y gagnes toujours les trois quarts de l'héritage.

– Tiens ! si je n'avais pas dû gagner à la mort d'Ursio, je ne l'aurais pas tué… je ne lui en voulais pas…

– Et moi, je n'en veux pas non plus à mes frères… seulement je désire être seul roi de toute la Gaule… Ainsi, comte, réponds, veux-tu t'engager, par serment sacré, à combattre pour moi à la tête de tes hommes ? je m'engagerais, par un serment pareil, à te faire duc d'une province à ton choix et à t'abandonner les biens, les trésors, les esclaves, les domaines du plus riche des seigneurs qui auront tenu pour mon père contre moi…

– Enfin, roi, tu veux que je te promette, en mon nom et en celui de mes leudes et de mes hommes, que nous *obéirons à ta bouche*, ainsi que nous disons en Germanie ?

– Oui, telle est ma demande.

– Mais ton père ? mais ton père ?…

– Déjà sa truste, avant la guerre contre les Saxons, a failli le massacrer… sais-tu cela ?

– Le bruit en est venu jusqu'ici.

– Mon projet est donc de faire tuer mes frères, de dire que mon père est mort pendant sa guerre contre les Saxons, et de me faire roi de la Gaule à sa place(62)…

– Mais lorsqu'il reviendra de Saxe avec son armée ?

– Je le combattrai, et je le tuerai si je peux… N'a-t-il pas tué ses neveux et pillé les trésors de son frère Chlodomir ?…

– Je ne te blâme point en ceci… je pense à ce qui peut m'advenir, à moi…

– À toi, comte ?

– Si dans ta guerre contre ton père tu as le dessous, et que je m'en sois mêlé, de cette guerre… il m'arrivera malheur… Je serai dépouillé comme traître des terres que je tiens à *bénéfices* ; il ne

me restera que mes terres SALIQUES…

– Voudrais-tu gagner sans risquer d'enjeu ?

– Je préférerais cela de beaucoup… Mais écoute, Chram ; que les comtes et ducs du Poitou, du Limousin, de l'Anjou, prennent parti avec toi contre ton père, alors moi et mes hommes nous *obéirons à ta bouche*… mais je ne me déclarerai pour ta cause que lorsque les autres se seront ouvertement déclarés en armes les premiers…

– Tu veux jouer à coup sûr ?

– Oui, je veux risquer peu pour gagner beaucoup…

– Soit… alors échangeons nos serments.

– Attends, roi…

– Que vas-tu faire ? pourquoi ouvrir ce coffre ?… Laisse donc du moins le couvercle relevé, que je voie tes trésors…

– Je t'assure qu'il n'y a presque rien là dedans, et le peu qu'il y a craint fort la poussière.

– Par ma chevelure royale ! je n'ai de ma vie vu plus magnifique boîte à Évangile que celle que tu viens de tirer de ce coffre… ce n'est qu'or, rubis, perles et escarboucles… Où as-tu pillé cela ?

– Dans une villa de Touraine : le cahier d'Évangile qui est dedans est tout écrit en lettres d'or…

– C'est la boîte qui est superbe… j'en suis ébloui…

– Roi, nous allons nous engager par serment sur cet Évangile à tenir nos promesses…

– J'y consens… Or donc, sur les saints Évangiles que voici, moi, Chram, fils de Clotaire, je jure, au nom de l'indivisible Trinité et du grand Saint-Martin, je jure, selon la formule consacrée en Germanie, « que si toi, Neroweg, comte de la ville de Clermont en Auvergne, toi et tes leudes, qui regardiez autrefois du côté du roi mon père, vous voulez maintenant vous tourner vers moi, Chram, me proposant de m'établir roi sur vous, et que je m'y établisse, je te ferai duc d'une grande province à ton choix, et te donnerai les domaines, maisons, esclaves et trésors du plus riche des seigneurs qui auront tenu pour mon père contre moi… »

– Et moi, Neroweg, comte de la ville de Clermont en Auvergne, « je jure sur les Évangiles que voici, je jure, au nom de

l'indivisible Trinité et du grand Saint-Martin, que si les comtes et ducs du Poitou, du Limousin et de l'Anjou, au lieu de regarder comme autrefois du côté de ton père, se tournent ouvertement vers toi, et en armes, te proposant de t'établir roi sur eux, je me tournerai aussi vers toi, Chram, moi et mes hommes, pour que tu t'établisses roi sur nous. Que je sois voué aux peines éternelles, moi, Neroweg, si je manque à mon serment !… »

– Que je sois voué aux peines éternelles, moi, Chram, si je manque à mon serment !…

– C'est juré…

– C'est juré…

– Maintenant, comte, laisse-moi examiner de plus près cette magnifique boîte à Évangile…

– Excuse-moi… cette boîte craint terriblement la poussière…

– Comte, je n'ai vu personne de comparable à toi pour ouvrir et fermer prestement un coffre…

– C'est toujours afin que la poussière n'y entre point.

– À cette heure, autre chose… Notre serment nous lie, je peux te parler sans détour… Il faut d'abord que je fasse mourir mes quatre frères, Gontran, Sigibert, Chilperik et Charibert.

– Le glorieux Clovis, ton aïeul, procédait toujours de cette façon lorsqu'il jugeait bon de joindre à ses possessions un royaume ou un héritage ; il préférait tuer d'abord… et prendre ensuite.

– Mon père Clotaire aussi professait cette opinion ; il commençait par tuer les enfants de son frère Clodomir, afin de s'emparer ensuite de leur héritage.

– D'autres, comme ton oncle Théodorik, prenaient d'abord et tuaient ensuite… C'était mal avisé… on dépouille plus facilement un mort qu'un vivant…

– Comte, tu as la sagesse de Salomon ; mais moi, je ne peux pas tuer mes frères moi-même…

– Tu ne peux pas… et pourquoi ne peux-tu pas ?

– Deux d'entre eux sont très-vigoureux ; moi, je suis faible et usé ; et puis ils ne me feraient pas l'occasion de bonne grâce ; ils se défient de moi.

– Il est vrai que mon frère Ursio n'avait pas de moi la moindre défiance… Il était si jeune encore !

– J’ai déjà trois hommes déterminés à ces meurtres : ce sont des hommes sur qui je peux compter… il m’en faut un quatrième.

– Où le trouver ?

– Ici…

– Dans mon burg ?

– Oui, peut-être…

– Explique-toi…

– Sais-tu pourquoi l’évêque Cautin, qui ne m’aime guère, m’accompagne ?

– Je l’ignore…

– C’est que l’évêque a grand’hâte de juger, de condamner et de voir supplicier les Vagres et leurs complices, qui sont prisonniers dans l’ergastule de ce burg… et de voir surtout rôtir l’évêchesse comme sorcière…

– Je ne te comprends pas, Chram. Ces scélérats et les deux femmes, leurs complices, doivent être, lorsqu’ils seront guéris, et ils le sont, conduits à Clermont pour y être jugés par la curie.

– D’après des bruits très-croyables, qui nous sont parvenus, l’évêque craint, non sans raison, que la populace de Clermont ne se soulève pour délivrer ces bandits lorsqu’ils arriveront dans la cité ; les noms de l’ermite laboureur et de Ronan le Vagre sont chers à la race esclave et vagabonde ; elle se pourrait révolter pour arracher ces maudits au supplice… tandis qu’ici, dans le burg, il n’y a rien à craindre de pareil.

– Cette rébellion peut être à redouter, en effet, de la populace de Clermont.

– J’ai donc promis à l’évêque Cautin que si tu y consentais, moi, Chram, roi pour mon père en Auvergne (en attendant que je sois roi par moi-même de toute la Gaule), j’ordonnerais que ces criminels soient jugés, condamnés et suppliciés ici dans ton burg, devant ton mâhl justicier…

– Si mon bon patron l’évêque Cautin est de cet avis, je le partage… Autant que lui je me promets de jouir de ce supplice… et je donnerais, je crois, vingt sous d’or, plutôt que de voir ces scélérats échapper à la mort, ce qui pourrait arriver, si la vile populace de Clermont se soulevait en leur faveur… Mais quel rapport ceci a-t-il avec le meurtre de tes frères ?

– Tu m’as dit que ce Ronan le Vagre était guéri de ses blessures ?

– Oui.

– C’est un homme résolu ?

– Un démon… Le diable prend souvent la figure de ce Vagre, m’a dit mon patron.

– Crois-tu que si l’on disait à ce démon, après qu’il aura été condamné à un supplice terrible : « Tu auras ta grâce, à la condition d’aller tuer ensuite quelqu’un… et le meurtre accompli, vingt sous d’or de profit… » il refuserait cette offre ? Dis, quel Vagre la refuserait ?…

– Chram, cet endiablé Ronan et sa bande ont tué neuf de mes plus vaillants leudes ; ils ont pillé, incendié la villa de l’évêque, et il faut que je la reconstruise à mes frais, selon que l’a dit l’Éternel de sa propre bouche… Or, aussi vrai que le grand Saint-Martin est au paradis, ce Vagre n’échappera pas au supplice dû à ses crimes !…

– Qui te dit le contraire ?

– Tu parles de lui faire grâce pour…

– Mais, peu clairvoyant Neroweg, le meurtre accompli, au lieu de compter au Vagre vingt sous d’or… on lui compte cent coups de barre de fer sur les membres, après quoi on l’écartèle ou on le coupe en quartiers… Ah ! cela te fait rire…

– Hi… hi !… oui, cela me rappelle les baudriers et les colliers de faux or, dont ton aïeul, le grand Clovis, paya un jour ses complices, hi… hi… lors du meurtre des deux Ragnacaire, hi, hi… Ce Vagre croira recevoir vingt sous d’or, et il recevra cent coups de barre de fer… hi ! hi !…

– Les hommes déterminés sont rares ; si ce Vagre mène l’affaire à bonne fin pour sa part, avant huit jours mes quatre frères sont tués… et leur mort assure la réussite de mes projets… Ton intérêt comme le mien est de nous servir de ce Vagre…

– Mais l’évêque, qui exprès vient ici pour jouir du supplice de ce bandit ; l’évêque, qui ne sait pas nos projets, ne consentira pas à accorder la grâce de ce Ronan.

– Cautin se consolera de la fuite du Vagre en voyant rôtir l’évêchesse, et supplicier l’ermite laboureur, qu’il exècre non moins que le Vagre…

– Et si le Vagre promet de tuer et qu'il ne tue pas ?

– Et les vingt sous d'or qu'il croira recevoir après le meurtre ?…

– C'est juste… mais sa fuite, comment la favoriser ?

– Tu peux assembler ton mâhl dans deux heures ?

– Oui.

– Le jugement et la condamnation aujourd'hui, le supplice demain… d'ici à demain il nous reste la nuit… Pendant le sommeil de l'évêque tu feras sortir le Vagre de l'ergastule ; on le conduira près de Spatachair, mon favori… le reste me regarde… et demain nous dirons à l'évêque : Le Vagre s'est enfui…

– Hi… hi !…

– De quoi ris-tu ?

– Ce Vagre, qui croira recevoir vingt sous d'or, et il recevra… hi ! hi !… cent coups de barre de fer sur les membres, après quoi il sera écartelé… hi ! hi ! hi !…

– Tu le vois, comte, ta vengeance n'y perdra rien, et nos projets seront assurés ; car si je ne trouvais pas au plus tôt un quatrième homme déterminé comme ce Vagre, il me resterait toujours un frère, et un frère, aussi bien que quatre, peut prétendre au royaume de mon père… Réponds, sommes-nous d'accord pour la fuite du Vagre ?

– Oui, oui… et puis cette idée des cent coups de barre de fer… hi ! hi ! hi !…

– Ainsi ton mâhl sera dans deux heures assemblé ?

– Dans deux heures il le sera.

– Adieu, Neroweg, comte de la ville de Clermont… mais au revoir, duc de Touraine ou d'Anjou et l'un des plus riches, des plus puissants parmi les seigneurs franks, fait tel par l'amitié de Chram, roi de toute la Gaule !…

* *

*

Le soleil baisse, la nuit s'approche : un homme à barbe et à cheveux gris, âgé de cinquante-huit à soixante ans, mais aussi alerte et vigoureux que dans la maturité de l'âge, portant la saie gauloise, un bissac sur ses épaules, bonnet de fourrure et chaussures poudreuses, vient de la forêt ; il s'avance sur la route qui conduit au burg du comte Neroweg. Cet homme à barbe grise

semble être un de ces bateleurs qui, dans les villes et les villages, montrent des animaux. Sur son dos, il a une cage où est enfermé un singe, et, au moyen d'une longue et forte chaîne de fer, il conduit un ours de belle taille, qui paraît d'ailleurs un paisible compagnon de route ; il suit son maître aussi docilement qu'un chien. Le bateleur s'arrête un instant au sommet de ce chemin montueux, d'où l'on découvre la plaine et la colline où est bâti le burg ; à ce moment, deux esclaves à tête rasée, courbés sous le poids d'un lourd fardeau, suspendu à une rame de bateau, dont chaque extrémité repose sur l'une de leurs épaules, s'avancent par un sentier, qui, à quelques pas de là, coupe et rejoint la route suivie par le bateleur ; il hâte alors le pas afin de rejoindre les esclaves ; mais ceux-ci, peu rassurés sans doute à la vue de l'ours qui suit son maître, s'arrêtent court.

– Mes amis, n'ayez pas peur, mon ours n'est point méchant ; il est fort apprivoisé.

L'appelant alors tout en raccourcissant sa chaîne :

– Viens ici près de moi, Mont-Dore !

À cet ordre, l'ours répondit en s'approchant et s'asseyant modestement sur son train de derrière ; puis il leva d'un air soumis la tête vers son maître, qui, debout devant lui, le cachait à demi aux esclaves… Ceux-ci, rassurés, reprirent leur marche et firent quelques pas au devant du bateleur, demeurant cependant, par prudence, à une certaine distance de lui et de son ours.

– Mes amis, quelle est cette grande demeure que l'on voit là-bas, enceinte d'un fossé ?

– C'est le burg du comte Neroweg, notre maître.

– Est-il au burg, aujourd'hui ?

– Il y est en grande et royale compagnie.

– En royale compagnie ?

– Chram, le fils du roi des Franks, y est arrivé ce matin avec sa truste ; nous venons de l'étang pêcher cette charge de poissons pour le souper de ce soir.

– Aussi vrai que j'ai la barbe grise, voilà une bonne aubaine pour un pauvre homme comme moi… je pourrai divertir ces nobles seigneurs en leur montrant mon ours et mon singe… Croyez-vous, mes enfants, qu'on me laissera entrer au burg ?

– Oh ! nous ne savons… aucun étranger ne passe ordinairement

le fossé du burg sans l'ordre du seigneur comte ; il est très-défiant, et le pont gardé durant le jour est retiré chaque soir.

– Cependant, cet hiver, il est aussi venu un montreur de bêtes, et le seigneur comte s'est amusé à les voir.

– Alors, il ne refusera pas ce soir d'offrir un pareil divertissement à son royal hôte…

– Il se peut… En ce cas l'amusement de ce soir aidera ces seigneurs à attendre l'amusement de demain.

– Lequel ?

– Le supplice des quatre condamnés d'aujourd'hui : Ronan le Vagre, l'ermite laboureur, moine renégat en Vagrerie ; une petite esclave, leur complice, et l'évêchesse, une damnée sorcière, autrefois la femme de notre bienheureux évêque Cautin.

– Ah ! l'on a pris des Vagres par ici, mes amis ?… Et ils ont été condamnés aujourd'hui ?

– Le mâlh s'est assemblé tantôt, le fils du roi et notre saint évêque y assistaient… Ronan le Vagre et l'ermite ont été d'abord mis à la torture…

– Ils refusaient donc d'avouer qu'ils avaient couru la Vagrerie ?

– Non… Ronan le maudit s'en vantait, au contraire.

– Alors, pourquoi la torture ?

– C'est ce que disait le fils du roi ; il ne voulait pas la torture pour Ronan le Vagre ; il s'y opposait de toutes ses forces.

– Mais notre saint évêque a prétendu qu'une vérité arrachée par la torture était plus certaine, puisque c'était comme le jugement de Dieu… Alors personne n'a osé aller contre la volonté du saint homme.

– Aussi l'on a plongé, par son ordre, les pieds du Vagre et de l'ermite dans l'huile bouillante… et ils ont avoué une seconde fois.

– Puis on a été obligé de les porter dans l'ergastule, car ils ne pouvaient plus marcher.

– Et demain on les transportera sur le lieu du supplice, qui sera, dit-on, terrible !… mais jamais assez terrible pour expier les crimes de Ronan le Vagre…

– Qu'a-t-il donc fait, mes amis ?

– N'a-t-il pas, le sacrilège ! à la tête de sa bande, incendié, pillé

la villa épiscopale de notre bienheureux évêque Cautin…

– Comment, mes amis, Ronan le Vagre… cet impie aurait osé commettre un pareil crime ? Et les femmes, est-ce qu'on les a aussi mises à la torture ?

– La petite esclave Vagredine est encore quasi mourante d'une blessure qu'elle s'est faite en voulant se tuer, lorsqu'elle a vu les Vagres exterminés.

– Quant à l'évêchesse, on allait commencer sa torture, lorsque notre saint évêque a dit : « Il faut se donner garde d'affaiblir la sorcière, peut-être elle ne résisterait pas à la douleur, et il vaut mieux qu'elle reste en pleine santé, afin qu'elle ne perde rien des tourments de demain. »

– Votre évêque est très-judicieux, mes amis… et où ces scélérats attendent-ils la mort ?

– Dans le souterrain du burg.

– Toute fuite leur est, j'espère, impossible, à ces damnés ?

– D'abord Ronan le Vagre et l'ermite laboureur seraient libres, qu'ils ne pourraient faire un pas à cause des suites de leur torture.

– J'oubliais cela, mes amis.

– Et puis, l'ergastule est construit en briques et en ciment romain aussi dur que roche ; cette cave est fermée par une grille de fer à barreaux gros comme le bras, et toujours gardée par une troupe d'hommes armés.

– Grâce à Dieu, il n'est pas possible, mes amis, que ces maudits échappent à leur supplice… Je vois que vous n'êtes pas de ces mauvais esclaves, assez nombreux, dit-on, qui prennent parti pour les Vagres.

– Les Vagres sont des démons, nous voudrions les voir torturer jusqu'au dernier ; ce sont les ennemis des évêques, nos bons pères, et des Franks, nos seigneurs.

– Votre maître est donc humain pour vous ?

– Il est d'autant meilleur maître, nous a dit son clerc, qu'il nous fait plus souffrir, puisque la souffrance ici-bas nous assure le paradis…

– Vous ne pouvez, mes enfants, manquer de faire ainsi votre salut… J'espère que tous vos compagnons du burg sont, comme vous, résignés à leur sort ?

– Il est des impies partout… Plusieurs d'entre nous iraient, s'ils pouvaient, courir la Vagrerie ; ils ne respectent pas nos saints évêques, haïssent nos seigneurs les Franks, et se révoltent d'être en esclavage ; mais nous les dénonçons au clerc de notre comte, et quand nous pouvons, nous les faisons cruellement châtier, en attendant pour eux l'enfer éternel !…

– Vous êtes, je le vois, des compagnons vraiment chrétiens, et ces mauvais esclaves-là ne sont pas, je l'espère, en grand nombre parmi vous, au burg ?

– Oh ! non… ils sont quinze ou vingt peut-être, sur cent que nous sommes pour le service de la maison ; car le comte, notre seigneur, a plus de quatre mille colons et esclaves laboureurs sur ses domaines.

– Allons, mes enfants, il me semble que cela me porterait bonheur, à moi, pauvre homme, de passer quelques heures dans une maison ainsi peuplée d'esclaves selon Dieu… Et puisque vous me précédez au burg, annoncez ma venue au majordome du comte… Si ce noble seigneur veut se divertir de mon ours, il fera donner des ordres pour que je puisse pénétrer dans l'enceinte.

– Nous allons annoncer ta venue, bateleur… le majordome décidera…

Et les esclaves qui, ruisselants de sueur, avaient un instant déposé leur filet de pêche, rempli de gros poissons d'étang que l'on voyait frétiller encore à travers les mailles, reprirent leur pesant fardeau et se dirigèrent vers le burg. Lorsqu'ils eurent disparu, l'ours se dressa sur ses pattes de derrière, jeta sa tête à ses pieds, et s'écria :

– Sang et massacre ! ils brûleront demain ma belle évêchesse !… Et Ronan ! notre brave Ronan ! supplicié aussi !… Souffrirons-nous cela, vieux Karadeuk ?

– Je vengerai mes fils… ou je mourrai près d'eux !… Ô Loysik ! ô Ronan ! torturés… torturés !… et demain, la mort !…

– Aussi vrai que le souvenir de l'évêchesse me brûle le cœur ! la torture d'aujourd'hui, le supplice de demain, l'arrivée de ce Chram avec ses gens de guerre !… tout cela bouleverse nos projets… Au lieu d'être conduits et jugés à Clermont dans quelques jours, Ronan et l'évêchesse seront mis à mort demain matin dans ce burg… au lieu d'être ingambes et guéris de leurs blessures, Ronan et son frère sont impotents ; les leudes de Chram, réunis à ceux du comte et à ses gens de pied, forment une garnison de plus de trois

cents hommes de guerre, ils occupent ce burg… et pour enlever Ronan et Loysik, incapables de marcher, la petite esclave, quasi mourante, et ma belle évêchesse, combien sommes-nous ? toi et moi… Tiens, vieux Karadeuk, si je sais comment nous sortirons de ce guêpier, je veux devenir véritablement ours, et non plus ours des kalendes de janvier(63), ainsi que je le suis à cette heure… Ah ! celui-là qui m'eût dit, lorsque déguisé, comme tant d'autres, en bestial, je fêtais les saturnales de la nuit de janvier… celui-là qui m'eût dit : Mon joyeux garçon, tu fêteras les kalendes d'hiver en plein été, j'aurais répondu : Va, bonhomme, ce jour-là il fera chaud… et j'aurais dit vrai… car je serais plus au frais dans un four brûlant que sous cette peau !… La rage et la chaleur me mettent en eau… Tu restes muet, mon vieux Vagre… à quoi penses-tu ?

– À mes fils… Que faire… que faire ?…

– Meilleur je suis pour l'action que pour le conseil, en ce moment surtout, car la fureur me rend fou ! Pauvre et vaillante femme ! demain, brûlée !… Ah ! pourquoi faut-il que j'aie été séparé d'elle dans les gorges d'Allange durant ce combat, engagé par nos archers du haut des chênes, contre les gens du comte… Pauvre… pauvre femme ! je l'ai crue morte ou prisonnière… Notre déroute était complète, impossible à moi de m'assurer du sort de ma maîtresse, trop heureux de pouvoir, avec quelques-uns des nôtres, échappés au massacre, m'enfoncer au plus profond de la forêt, nous donnant rendez-vous dans les rochers du pic du *Mont-Dore*, un de nos anciens repaires… Enfin, nous nous sommes, au bout de quelques jours, retrouvés là une douzaine de notre bande, et bientôt nous t'avons vu arriver aussi, en compagnie de deux esclaves fuyards ; toi, mon vieux Vagre, perdu pour nous depuis plus de trois ans… Alors, tu nous a renseignés sur le sort de tes fils, de la petite esclave et de l'évêchesse… C'est étrange, ce que je ressens pour cette vaillante femme ! son souvenir ne me quitte pas… mon cœur se brise de chagrin en la sachant aux mains du comte et de l'évêque ; il n'est pas en Vagrerie de Vagre plus Vagre que moi pour la vie d'aventure, et pourtant je ne sais quel hasard nous jetterait, l'évêchesse et moi, dans un coin de terre ignoré, que là, je vivrais, je crois, près d'elle, dix ans, vingt ans, cent ans !… Tu me prends pour un fou, vieux Karadeuk ? ou mieux, pour un oison, car je deviens pleurard, et je m'hébète !… Au diable le chagrin ! il faut agir !…

– Oh ! mes fils ! mes fils !…

– S'il ne fallait pour les sauver, eux et l'évêchesse, que donner ma peau… pas celle-ci, la vraie, je la donnerais, foi de Vagre ! car, tu le sais, lorsque tu nous as conté ton projet, et que le personnage de l'ours a été proposé à un garçon de bon vouloir, je me suis offert, vous disant qu'autrefois, à Béziers, j'étais d'autant plus forcené pour les déguisements des kalendes, que les prêtres les défendaient(64), et que dans ces saturnales je figurais surtout l'ours à s'y méprendre ; je fus tout d'une voix acclamé ours en Vagrerie, et… mais tu trouves peut-être que je parle beaucoup ?… Que veux-tu ? cela m'étourdit… car lorsque je reste muet et songeur… mon cœur se navre, et je deviens stupide !…

– Loysik ! Ronan ! suppliciés demain… non, non… ciel et terre ! non !…

– Quoi qu'il faille faire pour sauver tes fils, la petite Odille et l'évêchesse, je te suivrai jusqu'au bout. Donc, lorsqu'il fut convenu que tu serais le bateleur et moi l'ours, il fallut trouver un ours de belle taille, assez obligeant pour me prêter sa tête, son justaucorps et ses chausses. J'ai emporté ma hache, mon couteau, et j'ai gravi les cimes du Mont-Dore… À bon veneur, bonne chance ; presque aussitôt je rencontre un compère de ma taille ; me prenant sûrement pour un ami, il accourt à moi les bras ouverts… et la gueule aussi. Craignant de gâter son bel habit à coups de hache, je lui plante mon couteau sous l'aisselle, au bon endroit que savait trouver le roi Clotaire lorsqu'il tuait ses petits-neveux… Après quoi, j'ai soigneusement déshabillé mon obligeant ami ; son justaucorps et ses chausses semblaient, foi de Vagre, taillés pour moi ; je vous ai rejoints dans notre repaire, et nous voici redescendus dans le plat pays, déterminés à tout pour sauver tes deux fils, la petite esclave et mon évêchesse… Résumons-nous donc, car le calme me revient… Que faire ? Nous avions songé à nous introduire dans la ville de Clermont pendant la nuit qui devait précéder le jour du supplice, presque certain de soulever une partie des esclaves et du peuple ami des Vagres… À ce projet, il faut renoncer, ainsi qu'à l'idée de nous embusquer sur la route pour attaquer l'escorte qui aurait conduit les prisonniers à Clermont… C'était pour tâcher de nous renseigner sur le moment de leur départ et sur leur route, que nous devions tenter de nous introduire dans le burg, toi et moi, sous notre déguisement, tandis que dix de nos compagnons nous attendraient cachés à la lisière de la forêt ; ils y sont, prêts à se rendre avec nous à Clermont ou sur la route, ou même à s'approcher cette nuit des fossés du burg, si nous donnons à ces bons Vagres le signal convenu… Ce qui s'est

passé aujourd'hui, le supplice de demain, le grand nombre d'hommes de guerre rassemblés au burg ruinent tous nos projets… que faire ? Voici longtemps que tu réfléchis, mon vieux Vagre… as-tu décidé quelque chose ?

– Oui, viens…

– Au burg ? mais il fait jour encore…

– La nuit sera noire avant notre arrivée.

– Quel est ton projet ?

– Je te le dirai en route ; le temps presse ; viens, viens…

– Marchons… Ah ! j'oubliais… et la casaque ?

– Quelle casaque ?

– Celle que par semblant de bouffonnerie je dois endosser… La mesure est prudente ; le capuchon rabattu dissimulera ce qu'il y a de défectueux dans la jointure de la fourrure de mon cou à celle de ma tête, ce capuchon cachera aussi à demi ma figure d'ours, car ces Franks seront peut-être plus clairvoyants que ces deux esclaves hébétés…

Pendant que l'amant de l'évêchesse parlait ainsi, Karadeuk avait tiré de son bissac une casaque roulée : le faux ours l'endossa ; elle traînait jusqu'aux pattes de derrière, et le capuchon, à demi rabattu sur les yeux, ne laissait voir que le museau ; les larges manches tombaient presque jusqu'au bout des pattes griffues ; la noire fourrure du corps et des cuisses, découverte par l'écartement des deux pans du vêtement, paraissait tout entière. Rien de plus grotesque que cet ours ainsi costumé ; il devait, foi de Vagre, donner fort à rire, après boire, aux hôtes du comte Neroweg.

– Laisse-moi maintenant, Karadeuk, cacher mon poignard dans un des plis de la casaque… et tiens, c'est justement ce couteau saxon qu'en fuyant des gorges d'Allange j'ai ramassé sur le champ de bataille… Vois, sur la garde de cette arme, ces deux mots gaulois gravés sur le fer : *Amitié, communauté*… *Amitié*, c'est un bon présage… L'amitié, comme l'amour, me conduit au burg… Sang et massacre ! délivrer du même coup son ami, sa maîtresse !…

– Viens, viens… Ô Ronan ! Loysik ! je vous sauverai tous deux… Ou nous mourrons tous trois !…

* *

*

Lorsqu'il y a cinq siècles et plus, les Romains possédaient la Gaule conquise, mais non soumise, ils construisaient solidement les ergastules, où la nuit ils renfermaient les esclaves gaulois enchaînés ; voyez plutôt ce souterrain, antique dépendance du camp romain ; la brique et le ciment sont encore tellement liés entre eux, qu'ils forment un seul corps plus dur que le marbre : des hommes munis de leviers, de masses, de ciseaux de fer, et travaillant de l'aube au soir, parviendraient à peine à pratiquer une ouverture dans les parois de cette prison ; la voûte, basse et cintrée, est fermée par d'énormes barreaux de fer… Au dehors veillent un assez grand nombre de Franks armés de haches : les uns debout, les autres assis ou couchés sur la terre ; de temps à autre ils jettent un regard d'envie du côté du burg, situé à cinq cents pas de là ; mais le bâtiment principal est caché à la vue des Franks par la saillie des granges et des écuries, bâties en retour du logis seigneurial, où ces constructions s'appuient.

Pourquoi ces gardiens des prisonniers jettent-ils, du côté du burg, des regards d'envie ? parce que arrivent jusqu'à eux, à travers les fenêtres ouvertes, les cris des buveurs avinés, et, par intervalle, le bruit des tambours et des cornets de chasse ; car l'on festoie chez le comte Neroweg, qui ce soir-là, de son mieux, fête Chram, son royal hôte.

Une lampe de fer, abritée par la saillie du cintre de l'antique ergastule, éclaire les abords du souterrain et en dedans son entrée.

Des pas se font entendre… un leude paraît suivi de plusieurs esclaves, portant des paniers et des cruches.

– Enfants ! voilà de la cervoise, du vin, de la venaison, du pain de pur froment. Mangez, buvez, tous doivent être ici, aujourd'hui, en liesse… le fils du roi visite notre burg !

– Vive Sigefrid ! vive le vin, la cervoise et la venaison qu'il apporte !…

– Mais veillez sur les prisonniers… que pas un de vous ne bouge d'ici !…

– Oh ! ces chiens ne remuent pas plus là dedans que s'ils étaient endormis pour jamais sous la terre froide, où ils seront demain… Ne crains donc rien, Sigefrid.

– Hormis le seigneur roi, le seigneur évêque ou Neroweg, quiconque approcherait de cette grille pour parler aux condamnés…

– Tomberait sous nos haches, Sigefrid ; elles sont pesantes et tranchantes…

– Au moindre événement, qu'un son de trompe donne l'alarme au burg… et en un instant nous sommes ici.

– Bonnes précautions, Sigefrid, mais inutiles. Le pont est retiré, de plus, la bourbe des fossés est si profonde, qu'un homme qui tenterait le passage disparaîtrait dans la vase… Enfin, il n'y a pas d'étrangers dans le burg ; nous sommes ici, en comptant la truste du roi, plus de trois cents hommes armés… qui donc tenterait de délivrer ces chiens de prisonniers ? ne sont-ils pas, d'ailleurs, aussi incapables de marcher qu'un lièvre à qui on a cassé les quatre pattes ?… Encore une fois, Sigefrid, les précautions sont bonnes à prendre, nous les prendrons, mais elles seront vaines…

– Veillez toujours soigneusement jusqu'à demain, jour du supplice de ces maudits ; ce n'est pour vous qu'une nuit à passer.

– Et nous la passerons joyeusement à boire et à chanter !

– Ainsi, l'on est gai dans la salle du festin, Sigefrid ?

– Le soleil de mai pompe moins avidement la rosée que nos buveurs les tonneaux pleins ; des montagnes de victuailles disparaissent dans les abîmes des ventres… déjà l'on ne parle plus, l'on crie ; tout à l'heure on ne criera plus, on hurlera ! Les leudes de Chram faisaient d'abord la petite bouche, mais à cette heure ils l'ouvrent jusqu'aux oreilles pour rire, boire et manger… Ce sont, après tout, de bons et gais compagnons ; un peu de jalousie de notre part nous avait irrités contre eux ; cette rivalité s'est noyée dans le vin, et tout à l'heure, dans son ivresse, le vieux Bertefred, poussant de monstrueux hoquets, embrassait, en pleurant comme un veau, un des brillants et jeunes guerriers de la suite royale, et l'appelait son fils mignon.

– Ah ! ah ! ah !… la bonne scène…

– Enfin, pour compléter la fête, on dit qu'on vient d'introduire dans le burg un bateleur qui montre un ours et un singe. Neroweg a proposé ce divertissement au roi Chram, et le majordome vient de donner l'ordre de faire entrer l'homme et les bêtes dans la salle du festin ; on est allé les quérir, aux trépignements de joie des convives. Je me hâte de retourner à la maison pour avoir ma part de l'amusement…

– Heureux Sigefrid ! il va voir l'ours et le singe !

– Enfants, je vous le promets, lorsque le roi se sera diverti de ce

bateleur, je demanderai au comte qu'on vous envoie de ce côté l'homme et ses bêtes…

– Sigefrid, tu es un bon compagnon !

– Et surtout… veillez bien sur les prisonniers !…

– Sois tranquille, et bois tranquille… Maintenant, à nous le vin, la cervoise, la venaison ! En attendant l'homme, l'ours et le singe, vidons les pots à la santé du bon roi Chram et de Neroweg !

* *

*

La lampe de fer, accrochée sous la saillie du cintre de l'antique ergastule, éclairait ses abords et les groupes de Franks, qui mangeaient, riaient, buvaient au dehors ; cette lampe éclairant aussi l'entrée du souterrain, fermé par des barreaux de fer, jetait sa rougeâtre et vacillante lumière sur les prisonniers gaulois, réunis non loin de l'ouverture de cette prison, dont la profondeur restait pleine de ténèbres.

Près de la grille de l'ergastule, la petite Odille, couchée sur la terre, les mains croisées sur son sein de quinze ans, comme une morte que l'on va ensevelir, avait aussi la pâleur d'une morte ; assise près d'elle, l'évêchesse, toujours belle, quoique pâlie et amaigrie, soutenait, sur ses genoux, la tête de l'enfant, et la contemplait avec des yeux de mère… Ronan, les jambes enveloppées de chiffons, les mains chargées de menottes de fer, incapable de se tenir debout ou agenouillé, est assis non loin des deux femmes, le dos appuyé aux parois du souterrain ; il jette sur Odille un regard non moins apitoyé que celui de l'évêchesse ; l'ermite laboureur, garrotté comme son frère, dont il a partagé la torture, se tient assis près de lui, et semble ému des soins que prodigue l'évêchesse à la petite esclave, qui semble expirante.

– Meurs, petite Odille ! – disait Ronan, – meurs, mon enfant… tu serais brûlée vive, mieux vaut mourir de la blessure que tu t'es faite d'une vaillante mais trop faible main, lorsqu'il y a un mois tu m'as cru tué !

– Pauvre petite ! l'émotion de cette journée a épuisé ses forces… Voyez, Loysik, voyez, Ronan, son visage devient, hélas ! de plus en plus livide !

– Bénissons cette pâleur livide, belle évêchesse ; elle annonce une mort prochaine… cette mort sauvera la pauvre enfant des douleurs du supplice ; sa blessure ne l'a-t-elle pas déjà sauvée des

nouvelles brutalités du comte et de la torture d'aujourd'hui ?… Meurs, meurs donc, petite Odille, nous revivrons ailleurs ! Libre, j'aurais fait de toi, pour toujours, ma femme en Vagrerie, si tu l'avais voulu ; car déjà je t'aimais tendrement pour ta douceur, pour ta beauté, pour le malheur et la honte qui t'avaient frappée si jeune, enfant innocente encore après ton déshonneur !… Meurs donc, petite Odille… Aussi vrai que moi et mon frère Loysik nous serons suppliciés demain, je redoute moins ce supplice que de te voir brûlée vive, puisque je serai mis à mort le dernier !… Oh ! si je n'avais les jambes en lambeaux, je me traînerais jusqu'à toi ; oh ! si je n'avais les mains enchaînées, je t'étoufferais d'une main prévoyante, de même que nos mères, les viriles Gauloises d'autrefois, tuaient leurs enfants pour les soustraire à l'esclavage ! Belle évêchesse ! toi dont les bras sont libres, ne pourrais-tu étrangler doucement cette chère enfant ? Le léger souffle de vie qui la soutient à peine serait si vite éteint !

– J'y ai déjà songé… Ronan, et je n'ose…

– Mais si par hasard elle survit, son sort sera le tien… Écoutez bien : vous serez d'abord mises nues devant cette bande de Franks ! et par eux fouettées de houssines !

– Tais-toi… Ronan… tais-toi, le rouge me monte au front !… Pour moi, femme, là est le pire du supplice…

– Ton mari l'évêque le savait… comme il savait que la torture d'aujourd'hui te ferait perdre une partie de tes forces nécessaires pour endurer le supplice de demain ; aussi t'a-t-il benoîtement épargnée tantôt… vous serez ensuite mises chacune sur un pal aigu. C'est encore ton mari l'évêque qui doit avoir imaginé ceci… lui, qui jadis inventa d'enfermer un vivant dans un sépulcre avec un mort en putréfaction… Ah ! j'oubliais… avant le supplice du pal, on vous arrachera le bout des seins avec des tenailles ardentes ; ce raffinement sent son roi Chram d'une lieue. Enfin, vous serez jetées dans le bûcher encore un peu vivantes… La torture est, tu le vois, finement graduée ! et tu ne veux pas, toi qui le peux, y soustraire cette douce enfant ?… Ah ! tu te décides enfin !… tes mains s'approchent du cou de la petite Odille… Allons, pas de faiblesse ! souviens-toi de nos mères… mettant à mort les enfants qu'elles chérissaient… Mais quoi ! tu hésites !… tes mains retombent !… tu pleures !…

– Je n'ose pas… je n'ose pas…

– Lâche cœur ! ! !

– Moi ! lâche ?… non… si elle était ma fille… je la tuerais…

– C'est juste, Odille est pour toi une étrangère… tu ne peux l'aimer assez pour te résoudre à la tuer ; il faut, n'est-ce pas, Loysik, pardonner à l'évêchesse ce manque de tendresse ?… Après tout, elle n'est pas la mère de cette enfant !

À ce moment la petite esclave fait un mouvement, pousse un léger soupir, sa tête se soulève à demi, ses yeux s'ouvrent, cherchent tout, d'abord Ronan… s'arrêtent sur lui, et au bout de quelques instants elle dit d'une voix faible :

– Ronan… la nuit est-elle déjà passée, que voici le jour ?

– Ce n'est pas le jour, mon enfant, c'est la clarté de la lampe qui brûle au dehors ; tes forces semblent épuisées ? tu t'étais assoupie ?

– Je faisais un rêve doux et triste… ma mère me berçait sur ses genoux en me chantant le bardit d'Hêna ; et puis elle me disait en pleurant : « Odille, c'est toi, c'est toi que l'on va brûler… » Alors je me suis éveillée, j'ai cru que c'était déjà le jour… Ah ! Ronan ! que c'est long, d'ici à demain ! et ce supplice ! ce supplice ! comme il durera… à moins que la douleur soit trop forte, alors je mourrai tout de suite…

– Et tu ne regretteras pas la vie ?

– Ronan, j'ai voulu me tuer quand je vous ai cru mort… vous êtes condamné comme nous, je n'ai plus ni père ni mère ! qui regretterais-je ici ? Puisque l'on va revivre ailleurs auprès de ceux que l'on a aimés, nous nous retrouverons bientôt tous ensemble, vous et ma famille.

– Et quelle haine ! dis, petite Odille ? quelle haine contre ceux qui t'ont condamnée à mourir ainsi ?

– Oui, Ronan… je les hais parce qu'ils sont injustes et méchants ; ils me font mourir… et je n'ai, moi, jamais fait de mal à personne…

– Et si cela était en votre pouvoir, mon enfant, leur rendriez-vous le mal qu'ils vous font ?

– Seulement pour me venger ?… si j'étais par hasard délivrée ? frère Loysik ?

– Oui, seulement pour vous venger !

– Non… je ne me sens pas de méchanceté au cœur…

– Et si l'on vous disait : la torture et la mort seront subies par

eux ou par vous… choisissez…

– Que voulez-vous, frère Loysik… ils sont méchants et injustes, je préférerais ma vie à la leur ; mais si l'on me disait : – « Odille, voici Ronan, voici dame Fulvie… voici frère Loysik, qui n'ont eu pour toi que de douces paroles, que de tendres soins, il faut que toi ou eux soient suppliciés, choisis. » – Oh ! comme je répondrais vite : Prenez-moi… prenez-moi, et qu'ils soient sauvés ! ils ont été si doux pour moi ! ils sont si bons au pauvre monde !

– Petite Odille, si l'on te disait : Chéris ces méchantes gens qui vont te faire mourir… oui, que tes dernières paroles pour eux soient tendres comme l'adieu que tu aurais fait à ta mère adorée ?

– Vous vous moquez, Ronan ! Aimer comme ma mère, ces Franks qui ont fait tant de mal à moi et aux autres ! je ne saurais… je ne pourrais ainsi aimer injustement…

– Et si l'on te disait : Chaque torture que tu vas ressentir te sera payée là-haut en éternelle félicité.

– Où ? là-haut ?… Par qui payée, Ronan ?

– Par un Dieu… par un Dieu tout-puissant, qui peut ce qu'il veut… et qui met la félicité éternelle au prix des souffrances de ses créatures !

– Si ce Dieu peut ce qu'il veut, Ronan, pourquoi n'empêche-t-il pas mon supplice puisque je ne l'ai pas mérité ? S'il peut ce qu'il veut, pourquoi met-il au prix de cruelles souffrances cette éternelle félicité que je ne recherchais pas, ne demandant qu'à vivre dans la paix et l'innocence ?…

– Oh ! naïve et douce enfant ! à qui ne saurait mourir, tu l'apprendrais, – s'écria l'ermite laboureur. – Tu hais justement les méchants qui te condamnent, tu ne leur accordes pas un pardon inique et imbécile ; mais libre… tu ne leur rendrais pas le mal pour le mal ! tu préférerais ton innocente vie à leur vie souillée de crimes ; mais tu saurais mourir pour ceux qui t'ont aimée !… tu ne vois pas dans la mort par le supplice je ne sais quel marché avec un Dieu tout-puissant, qui, pour quelques heures de torture que des barbares t'imposent, te donnerait une éternité de bonheur ! tu prévois la douleur parce que tu t'attends à souffrir dans ta chair ! mais l'approche du supplice ne t'inspire pas une lâche épouvante ! Non, non ; dans ta grandeur naïve tu te résignes doucement, attendant l'heure d'aller revivre auprès de ceux qui t'aimaient.

– Cette enfant a plus de raison et plus de courage que moi qui

serais sa mère ! Loysik dit vrai, j'apprendrai d'elle à mourir.

– Foi de Vagre ! qu'est-ce que la mort, belle évêchesse ? changer de vêtements et de logis. Le supplice ? deux ou trois heures de souffrance, dont le terme plus ou moins rapproché est du moins certain… Sais-tu, Loysik, ce qui seulement me chagrine à cette heure ? c'est de quitter ce monde-ci, laissant notre Gaule bien-aimée… à jamais soumise aux Franks et aux évêques !

– Notre Gaule bien-aimée, à jamais soumise aux Franks et aux évêques ! non, non, frère… les siècles sont des siècles pour l'homme… ils sont à peine des heures pour l'humanité dans sa marche éternelle !… Ce monde où nous vivons nous semble grand… Qu'est-il ? roulant confondu parmi ces milliers de mondes étoilés, qui, à cette heure de la nuit, brillent à nos yeux dans l'immensité des cieux ! mondes mystérieux où nous allons successivement revivre, âme et corps, jusqu'à l'infini !… Tiens, mon frère, lors de la conquête de César, nos aïeux esclaves, enchaînés il y a des siècles dans cet ergastule où nous sommes, ont peut-être aussi dit comme toi avec désespoir : – « Notre Gaule bien-aimée est à jamais soumise à la conquête étrangère… » Et pourtant…

– Et pourtant deux siècles et demi ne s'étaient pas écoulés qu'à force d'héroïques insurrections contre les Romains, la Gaule avait pas à pas, au prix du sang de nos pères, reconquis ses droits, ses libertés, son indépendance ! lors de l'ère glorieuse de Victoria la Grande ! Tu dis vrai, Loysik, tu dis vrai.

– Et la vision prophétique de cette femme auguste ? cette vision que nous a transmise dans ses récits notre aïeul Scanvoch, et que notre père nous a si souvent racontée ? te la rappelles-tu ?

– Oui, dans cette vision, Victoria voyait la Gaule esclave, épuisée, saignante, à genoux, écrasée de fardeau, se traînant sous le fouet des rois franks et des évêques !

– Mais la fin ? la fin de cette vision de Victoria la Grande ?

– Oh… splendide ! rayonnante ! la Gaule libre, fière, glorieuse, foulant d'un pied superbe son collier d'esclavage, la couronne des rois et celle des papes de Rome, la Gaule tenait d'une main une gerbe de fruits et de fleurs, de l'autre un étendard surmonté du coq gaulois !

– Eh ! que crains-tu donc alors ? songe au passé ! vois-y la Gaule, courbée d'abord sous la conquête romaine, se relever, par le courage de ses enfants, libre et redoutable !… Que le passé te

donne foi dans l'avenir !… Cet avenir est lointain peut-être ! que nous importe le temps à nous, qui, en ce moment suprême, n'avons plus à mesurer d'ici à demain que les dernières heures de notre vie… Oh ! mon frère, j'ai une foi profonde… invincible dans le réveil et l'affranchissement de la Gaule !… Je te l'ai dit, les siècles sont des siècles pour l'homme ; ils sont à peine des heures, des instants, pour l'humanité dans sa marche éternelle !

– Loysik… tu me rassures… tu raffermis ma croyance… oui, je quitterai ce monde les yeux fixés sur cette vision radieuse de la Gaule renaissante !… Un dernier chagrin me reste… l'incertitude où nous sommes du sort de notre père !

– S'il survit, puisse-t-il ignorer notre fin, Ronan ! il nous aimait tendrement… c'était un grand cœur ! En temps de guerre nationale, à la tête d'une province soulevée en armes, il eût peut-être été un héros comme le *chef des cent vallées*, son idole !… À la tête d'une bande de révoltés… notre père n'a pu être qu'un intrépide chef de Bagaudes ou de Vagres… Tu sais, mon frère, mon éloignement pour ces terribles représailles… si légitimes qu'elles soient… elles ne laissent après elles que ruines et désastres… Mais du moins notre père a toujours vengé les opprimés… les souffrants, et jamais sa vengeance n'a atteint que les méchants…

– Va, Loysik, en ces temps d'épouvantable iniquité la Vagrerie accomplit une mission divine !… Les puissants du monde écrasent les faibles !… la Vagrerie frappe les puissants… Qui donc les punirait sans nous, ces puissants ? Leurs remords ! ils payent, et le clergé les absout de leurs crimes ! Leurs victimes ! elles n'osent dans leur hébétement catholique se rebeller contre leurs bourreaux ! Non, non, il faut par des exemples terrifier nos maîtres !… Insensibles à la prière, ils céderont à l'épouvante ! Oh ! mes Vagres ! mes bons Vagres, où êtes-vous ! où êtes-vous ! pour cent Vagres tués… la Vagrerie, je le sais, n'est pas morte… mais où sont-ils, mes braves compagnons ! où sont-ils !

– S'ils vous savaient ici, Ronan, ils tenteraient tout pour vous délivrer… ils vous aiment tant…

– Quelques-uns d'entre eux peut-être, petite Odille, ont survécu au combat des gorges d'Allange ; si, comme on le disait, on nous avait conduits à Clermont, nous aurions eu, soit en route, soit dans la ville, quelque chance d'être délivrés par mes compagnons ; mais ici dans ce burg, il ne faut pas rêver délivrance, chère enfant… je dis rêver, car voici tes paupières qui de nouveau

s'appesantissent…

– C'est vrai, Ronan… est-ce faiblesse… ou sommeil… je ne sais, mes yeux se ferment malgré moi… Oh ! je voudrais dormir jusqu'à demain…

– Berce-la sur tes genoux, belle évêchesse, berce-la… comme se mère la berçait autrefois… et qu'elle s'endorme pour ne plus se réveiller !…

– Dors, pauvre petite… dors sur mes genoux… En te voyant souffrir si douce et si jeune… toi, d'un âge à être ma fille… j'ai compris les douleurs maternelles… Ah ! moi aussi, j'aurais été, si le sort l'avait voulu, mère vaillante, épouse dévouée…

Et après un long silence pendant lequel la petite esclave s'endormit tout à fait, Fulvie ajouta :

– Et vous ne savez pas, Ronan… si le veneur a été tué ?

– Le dernier moment où je l'ai vu, belle évêchesse, il ajustait du haut d'un chêne… quelque leude à la portée de sa flèche… Est-il à cette heure mort ou vivant ? je l'ignore…

– Ah ! si j'avais longtemps à vivre, je regretterais toujours que le combat nous ait empêchés, le veneur et moi, de mourir ensemble, selon notre promesse échangée durant cette nuit de folle ivresse… Quand je pense à cette nuit… c'est pour moi comme le souvenir d'un songe à la fois brûlant et honteux… vous devez me mépriser beaucoup… Loysik ! et je vous l'avoue, si résolue que je sois à la mort… il me sera cruel d'emporter vos mépris.

– Fulvie ! libre aujourd'hui, retrouvant le veneur libre aussi… et vous disant : sois ma femme devant Dieu ! que répondriez-vous en toute sincérité ?

– Je répondrais : Je serai épouse dévouée, mère vaillante !… oh ! oui… croyez-moi, Loysik… j'agirais comme je dis… je le sais… je le sens… Cet homme à qui je me suis donnée dans cette nuit d'incendie et d'épouvante, après qu'il m'eut arrachée aux flammes, cet homme, je l'aimais déjà pour sa grâce et sa beauté, ainsi que je l'ai aimé ensuite pour son courage et son généreux cœur.

– Je vous crois, Fulvie… Comment alors, en ce moment suprême, pourrais-je vous mépriser ?… ne répareriez-vous pas, si vous le pouviez, votre égarement d'un jour par toute une vie honnête et dévouée ?

– Mais, Loysik, cet homme a été mon amant…

– Si votre mari l'évêque s'était autrefois montré pour vous plein de tendresse, et plus tard rempli de fraternelle affection, eussiez-vous cédé à l'entraînement que vous regrettez ?

– Jamais !

– Et pourtant de cet homme si méchant, si dédaigneux à votre égard, vous avez eu pitié ! oui, lorsqu'il était au pouvoir des Vagres, vous avez été pour lui compatissante ; allez, Fulvie, Jésus de Nazareth, dans sa tendre et sage miséricorde, a remis leurs péchés à la *femme adultère* et à *Madeleine*, parce qu'elles se repentaient et avaient beaucoup aimé… Comment, moi, vous mépriserais-je ?

– Merci, Loysik, de me parler ainsi… Maintenant je ne craindrai plus de rencontrer vos yeux, et si demain mon courage défaille… c'est à votre regard affectueux et serein que je demanderai force et vaillance !

– Frère, – dit Ronan, – ils sont bien gais là-bas ! dans le burg !… Entends-tu leurs clameurs lointaines ? Ah ! par les os de notre aïeul Sylvest, ils étaient aussi bien gais ces jeunes et brillants seigneurs romains qui, couronnés de fleurs, riaient, insoucieux et cruels, au balcon doré du cirque, pendant que leurs esclaves, voués aux bêtes féroces, attendaient la mort sous les sombres voûtes de l'amphithéâtre, comme cette nuit nous attendons la mort dans ce souterrain… Oui… ils étaient aussi fort gais, ces seigneurs romains ! mais du fond de leurs ténèbres les esclaves gaulois, secouant leurs chaînes en cadence, chantaient ces paroles prophétiques :

– Coule, coule, sang du captif ! – tombe, tombe, rosée sanglante ! – germe, grandis, moisson vengeresse !… – À toi, faucheur, à toi, la voilà mûre ! – aiguise ta faux ! aiguise, aiguise ta faux !…

* *

*

Neroweg fêtait de son mieux Chram, son royal hôte ; il avait d'abord hésité à sortir de ses coffres sa vaisselle d'or et d'argent, fruit de ses rapines ; il craignait d'exciter la convoitise de Chram et de ses favoris, redoutant quelque vol sournois de la part de ceux-ci, ou de la part de leur maître, quelque demande cupide ; mais cédant à sa vanité de barbare, le comte ne put résister au désir d'étaler ses richesses aux yeux de ses hôtes ; il exhuma donc de ses

coffres ses grandes amphores, ses vases à boire, ses bassins profonds et ses larges plats, le tout en or ou en argent massif, et de formes grecque, romaine ou gauloise, formes variées comme les pilleries dont provenait cette vaisselle. Il y avait encore des coupes de jaspe, de porphyre et d'onyx, enrichies de pierreries ; des patères, sortes de cuvettes en bois rare, ornées de cercles d'or, incrustées d'escarboucles. Mais de ces objets précieux les hôtes du comte ne devaient point se servir ; ces trésors, entassés sans ordre et comme un tas de butin au milieu de la table immense, devaient seulement réjouir ou faire étinceler d'envie les regards des invités qui ne pouvaient d'ailleurs, vu la distance où ils se trouvaient de ces belles choses, rien dérober. Seuls, le roi Chram et l'évêque Cautin, devant lesquels le comte avait fait étaler en guise de nappe un morceau d'étoffe pourpre, brochée d'or et d'argent, pareil à celui dont étaient momentanément recouverts leurs sièges ; seuls, le roi Chram et l'évêque se servaient chacun pour boire d'une grande coupe de jaspe, enrichie de pierreries, ils mangeaient dans un large plat d'or massif, où on leur servait les mets ; les autres convives avaient devant eux des plats et des pots à boire, en bois, en étain, en terre ou en cuivre étamé. Le comte, pour faire par son costume honneur au fils de ce roi qu'il songeait à trahir, avait endossé par-dessus son buffle gras et ses chausses crasseuses, une ancienne dalmatique de drap d'argent, brodée d'abeilles d'or, présent fait à son père par le glorieux roi Clovis. Il faut le dire, le vif désir de s'approprier cette superbe dalmatique, tombée lors du partage de la succession paternelle dans le lot d'Ursio, frère de Neroweg, avait quelque peu poussé le comte à ce fratricide expié moyennant de riches donations à l'Église et à l'évêque Cautin. Neroweg portait en outre deux lourds et longs colliers d'or, auxquels il avait ingénieusement ajusté, de maille en maille, des boucles d'oreilles de femme, ruisselantes de pierreries ; un paon n'eût pas été plus fier de son plumage que l'était, sous sa dalmatique et ses bijoux volés, ce seigneur frank, au menton rosé, aux longues moustaches rousses et à la chevelure fauve retroussée et rattachée au sommet de la tête par un bracelet d'or couvert de rubis (autre invention de parure du seigneur comte), d'où cette rude et inculte crinière retombait derrière son cou comme la queue d'un cheval rouge.

L'aspect de la salle était à l'avenant, mélange de luxe, de barbarie et de malpropreté sordide ; autour de cette table de bois grossier, seulement recouverte d'un morceau de riche étoffe à la place occupée par Chram et par l'évêque, et ornée en son milieu

d'un monceau de vaisselle précieuse ; autour de cette table, circulaient des esclaves en guenilles, sous la surveillance du sénéchal, du majordome, du sommelier et autres principaux serviteurs du comte, vêtus de casaques de peau de bête, en toute saison, et sales autant que barbus, hérissés et dépenaillés. Le nombre d'esclaves, portant des flambeaux de cire destinés à éclairer le festin, avait été doublé, et aussi doublé, triplé, quadruplé, le nombre des tonneaux dressés dans les encoignures de la salle ; à chaque angle, on voyait trois ou quatre grosses tonnes superposées, l'on eût dit autant de colonnes trapues ; les sommeliers pour mettre en perce le tonneau le plus élevé, et y remplir les pots à boire se servaient d'une échelle, mais depuis longtemps les tonnes supérieures étaient vides ; le vieux vin de Clermont, qu'elles avaient contenu, égayait et échauffait de plus en plus les convives.

L'évêque Cautin, cédant à son penchant naturel pour la buvaille et la ripaille, voyant par avance Ronan le Vagre, l'ermite laboureur et la belle évêchesse suppliciés le lendemain, le bon Cautin ne se sentait point d'aise, il buvait et rebuvait, chafriolait et discourait, agressif, moqueur, insolent comme un compère qui, avant le repas du matin, avait déjà opéré son petit miracle ; le saint homme n'osait, malgré son aversion pour Chram, s'attaquer à lui, moins encore au *Lion de Poitiers* ; le Gaulois renégat rancuneux en diable à l'endroit du miracle matinal, avait plus tard dit à l'homme de Dieu, en lui lançant de véritables regards de lion courroucé : « Tu m'as forcé de descendre de cheval et de m'agenouiller devant toi, je me vengerai, j'attends mon heure. » La victime des railleries sardoniques de l'évêque était Neroweg, assez habituellement stupide et sans réplique.

– Comte, – lui disait Cautin, – ton hospitalité part du cœur, j'en suis certain ; mais ton repas est exécrable en son abondance… ce ne sont que viandes et poissons bouillis ou grillés, servis à profusion et sans recherche… vrai festin de barbare vivant de son troupeau, de sa chasse et de sa pêche ; on ne trouve ici aucun accommodement délicat et sollicitant la faim ; on est repu, voilà tout, c'est pitoyable ! j'en prends à témoin sa gloire le roi Chram.

– Notre hôte et ami Neroweg fait de son mieux, – dit Chram, qui, pour ses projets déjà dérangés par la torture de Ronan le Vagre, voulait se ménager le comte. – Devant la cordiale hospitalité de Neroweg je songe peu au festin.

– Moi, j'y songe, glorieux roi, parce que j'ai déjà festiné ici et

que je compte y festiner encore, – reprit l'évêque. – Cent fois je l'ai dit au comte ; il a de détestables cuisiniers… il est avaricieux… et ne sait point mettre le prix aux choses… Voyons, Neroweg, combien t'a coûté l'esclave chef de tes cuisiniers ?

– Il ne m'a rien coûté du tout… mes leudes, en revenant de Clermont, l'ont trouvé sur la route ; ils l'ont pris et amené ici garrotté ! mais hier il a eu les pieds brûlés par l'épreuve du jugement de Dieu, et ensuite la langue coupée pour ses blasphèmes ; il a dû s'en ressentir aujourd'hui et se faire aider par d'autres esclaves moins habiles que lui pour préparer ce festin.

– Je comprends, à la rigueur, qu'ayant eu la langue coupée, il n'ait pu goûter ses sauces, mais ce n'en est pas moins un pitoyable cuisinier… cela ne m'étonne pas, un cuisinier ramassé par hasard sur le grand chemin… qu'attendre d'un pareil rebut ! quand je pense que le mien, qui n'est point parfait, m'a coûté cent sous d'or… c'est vraiment une peste que de mauvais cuisiniers ; ils gâtent les meilleures choses… ainsi par exemple : voici des grues… des grues ! gibier succulent, succulent par excellence lorsqu'il est congrûment accommodé… or, comment cet âne de cuisinier nous les sert-il, ces grues ? bouillies à l'eau ! des grues bouillies à l'eau !

– Allons, patron, calme-toi, une autre fois on les fera rôtir…

– Rôtir !… mais malheureux comte, c'est encore plus criminel ! des grues rôties !…

– Ni bouillies, ni rôties, comment donc faire alors ?…

– Veux-tu le savoir ?

– Oui…

– Écoutez ici, majordome, et vous donnerez cette recette au cuisinier, si tant est qu'il soit capable et digne de l'exécuter…

– Oh ! saint évêque ! le fouet aidant… il faudra bien que le cuisinier exécute la recette.

– Or donc, majordome, cette recette, la voici ; je déclare humblement et véridiquement que je ne suis point l'auteur de cette manière d'accommoder les grues ; je l'ai lue et apprise dans les écrits d'*Apicius*, célèbre gourmet romain, mort, hélas ! il y a de longues années, mais son génie vivra tant que vivront les grues !…

– Voyons, patron… voyons ta recette…

– Or donc : vous lavez et parez votre grue, et la mettez dans

une marmite de terre avec de l'eau, du sel et de l'*aneth*…

– Eh bien ! c'est ce qu'a fait le cuisinier ; il a fait bouillir la grue avec de l'eau et du sel…

– Mais laisse-moi donc achever ! barbare, et tu verras que cet âne paresseux s'est arrêté au commencement du chemin, au lieu de le poursuivre jusqu'au bout… Donc, vous laissez réduire de moitié l'eau où a commencé de cuire votre grue, puis vous la mettez ensuite (la grue) dans un chaudron avec de l'huile d'olive ; du bouillon, un bouquet d'*origan* et de *coriandre* ; quand votre grue sera sur le point d'être cuite, ajoutez-y du vin, mélangé de miel et de *livèche*, quelque peu de *cumin*, un scrupule de *benjoin*, un atome de *rue* et un peu de *carvi* broyé dans le vinaigre ; usez ensuite d'amidon pour épaissir honnêtement votre sauce ; elle doit être alors d'un joli brun doré ; vous la versez sur votre grue après avoir gracieusement placé le volatile au milieu d'un grand plat, le col gentiment arrondi et tenant dans son bec un bouquet de fenouil vert(65)). Maintenant je le demande à sa gloire le roi Chram ; je le demande à nos clarissimes convives… y a-t-il le moindre rapport entre une grue ainsi accommodée et cette chose sans forme, sans couleur, sans saveur, qui semble noyée dans ce bassin d'eau grasse ?

– Si Dieu le Père avait besoin d'un cuisinier il te choisirait, sensuel évêque, – dit le Lion de Poitiers, – tu ne dérogerais pas à cuisiner au paradis.

À cette impiété le saint homme fit la grimace, se souvenant sans doute d'avoir cuisiné, non point en paradis, mais en Vagrerie ; il remplit la coupe et la vida d'un trait, en regardant de travers le favori du roi Chram.

– Allons, comte Neroweg, – dit Spatachair, – à tout péché miséricorde, une autre fois tu nous donneras un festin plus délicat… et ta femme, dont tu ne seras pas toujours jaloux, et pour cause, présidera le banquet.

– Et foi de Lion de Poitiers, je ne lui serrerai pas trop fort les genoux sous la table.

– Lors de ce festin-là, Neroweg, – ajouta Imnachair, malgré les vains coups d'œil de Chram pour mettre un terme à l'insolence de ses favoris, – lors de ce festin-là tu ne nous feras pas comme aujourd'hui manger et boire dans le cuivre et dans l'étain, tandis que tu étales à nos yeux éblouis ta vaisselle d'or et d'argent au milieu de la table… hors de notre portée… ne dirait-on pas que tu

nous prends pour des larrons ?

– Neroweg offre l'hospitalité comme il lui convient, – reprit d'un air sourdement courroucé Sigefrid, un des leudes du comte ; – ceux qui mangent la viande et boivent le vin d'ici… sont mal venus à se plaindre des pots et des plats…

– Nous reproche-t-on, à nous hommes du roi, ce que nous buvons et mangeons dans ce burg ?

– Ce serait un audacieux reproche, car j'étais rassasié, moi, avant d'avoir touché à ces grossières montagnes de victuailles !

– Et de plus ce serait une insulte, – s'écria un autre des convives. – Or d'insulte, nous n'en souffrirons pas… nous sommes ce que nous sommes… nous autres de la truste royale !

– Vous croyez-vous donc au-dessus de nous, parce que nous sommes leudes d'un comte ? Nous pourrions alors mesurer la distance qui nous sépare… en mesurant la longueur de nos épées.

– Ce ne sont pas les épées qu'il faut mesurer… c'est le cœur…

– Ainsi, nous, *fidèles* de Neroweg, nous avons le cœur moins grand que le vôtre… Est-ce un défi ?

– Défi, si vous voulez, épais rustiques…

– L'épais rustique vaut mieux que le guerrier de cour efféminé ! Vous allez le voir tout à l'heure si vous voulez…

– Donc, nous verrons cela… Six contre six… ou plus, s'il vous convient…

– Cela nous convient !…

Cette altercation, commencée à l'un des bouts de la table, entre ces Franks avinés, n'avait pas débuté sur un ton très-élevé ; mais elle finit avec un tel éclat d'emportement, que Chram, l'évêque et le comte s'empressèrent de s'interposer, afin de ramener la paix entre les convives ; ceux-ci, fort animés par le vin, l'orgueil et l'envie, s'apaisèrent d'assez mauvaise grâce, en échangeant des coups d'œil encore provocants et farouches.

Karadeuk et son ours, précédés du majordome, se trouvaient au seuil de la salle du festin lors de cette dispute promptement calmée. Le majordome, s'étant approché de son maître, lui dit :

– Seigneur comte ?

– Que veux-tu ?

– Le bateleur, son ours et son singe sont là.

– Quoi, comte, tu as ici des ours ?

– Chram, c'est un bateleur voyageant avec ses bêtes… J'ai pensé que peut-être ce divertissement te plairait après le festin, j'ai ordonné d'amener cet homme.

– Qu'il vienne, comte, qu'il vienne… Tu nous donnes un régal vraiment royal !

La nouvelle de ce divertissement, accueillie avec joie par tous les Franks, leur fit oublier leur querelle et leurs défis échangés : les uns se levèrent, d'autres montèrent sur leurs bancs pour voir des premiers entrer l'homme, l'ours et le singe. Lorsque Karadeuk parut enfin, des éclats de rire germaniques retentirent d'une force à ébranler la salle, non que l'aspect du vieux Vagre fût réjouissant ; mais rien ne se pouvait imaginer de plus grotesque que l'amant de l'évêchesse sous la peau de l'ours ; il s'avançait pesamment, vêtu de sa casaque à capuchon rabattu, et semblait ébloui de la lumière des torches, quoique ces vingt flambeaux ne jetassent qu'une clarté vacillante et douteuse dans cette salle immense. Grâce à cette lumière peu éclatante, et à l'ample casaque dont le Vagre était à demi enveloppé, son apparence *ursine* était parfaite. De plus, afin d'éloigner les curieux, Karadeuk, raccourcissant dès son entrée la chaîne dont il conduisait l'animal, s'écria :

– Seigneurs, n'approchez pas à la portée de la dent de cet ours, il est sournois et féroce…

– Bateleur, veille sur ta bête ; si elle avait le malheur de blesser quelqu'un ici, je la ferais couper en quatre quartiers, et tu recevrais pour ta part cinquante coups de fouet sur l'échine !

– Seigneur comte, ayez pitié de moi, pauvre vieux homme, je n'ai que mes animaux pour gagner ma vie… j'ai supplié vos nobles et nobilissimes hôtes de ne point trop s'approcher de mon ours…

– Avance, avance, que je le voie de près, ce plaisant compagnon ; il n'osera point, je suppose, me griffer, moi, le fils du roi Clotaire…

– Oh ! très-glorieux prince ! – dit Karadeuk du ton le plus respectueux, – ces malheureux animaux privés d'intelligence ne peuvent point distinguer entre les seigneurs du monde et les humbles !

– Avance, avance, plus près encore…

– Très-glorieux roi, prenez garde… il y aurait moins de danger à considérer de près le singe… je peux le tirer de sa cage.

– Oh ! des singes… je suis peu curieux de cette maligne engeance, puisque j'ai des pages… Ah ! ah ! ah ! le réjouissant compère, avec sa casaque… vois donc, Imnachair, comme il a l'air pantois et grognon… il ressemble au Lion de Poitiers en robe du matin, lorsque ce digne ami a passé une nuit sans s'enivrer ou sans violenter de femme…

– Que veux-tu, Chram ? je regarde comme perdues toutes les nuits que je n'emploie pas… à ton exemple.

– Lion, tu es injuste… je suis devenu tempérant et chaste.

– Par épuisement… ô roi pudique ! ô roi sobre !

– Plains-moi donc alors, au lieu de m'accuser… Ah çà, bateleur, que fait ton ours ? est-il savant ?

– Si vous l'ordonnez, glorieux roi, cet animal va se mettre à cheval sur mon bâton, et moi le tenant toujours à la chaîne, il fera ainsi, galopant avec grâce, le tour de la salle.

– Voyons d'abord ceci…

– Attention, Mont-Dore !

– Comment l'appelles-tu ?

– Mont-Dore, glorieux roi… je l'ai ainsi nommé, parce que je l'ai pris tout jeune sur l'un des pics du Mont-Dore…

– Je ne m'étonne plus si ton ours est féroce ; il est né dans l'un des plus fameux repaires de ces Vagres maudits ! de ces hommes errants, loups, têtes de loups, qui ne hantent que les rochers, les bois et les cavernes ! Mais, aussi vrai que nous avons fait torturer ce matin un de ces Vagres, nous les exterminerons tous comme Neroweg a exterminé l'autre jour cette bande réfugiée dans les gorges d'Allange !

– Des Vagres, glorieux roi ! que le Tout-Puissant nous délivre de ces maudits ! qu'il me fasse la grâce de n'en jamais rencontrer que cloués à un gibet, comme le seul et le dernier que j'ai vu, je l'espère, car c'est là une terrible vision !…

– Et où l'as-tu vu, ce Vagre, au gibet ?

– Vers les frontières du Limousin ; on avait écrit sur la potence : « *Celui-ci est* KARADEUK *le Vagre… Ainsi seront traités ses pareils !* »

– Karadeuk ! ce vieux bandit… qui, avec sa bande endiablée, a

si longtemps ravagé l'Auvergne et le Limousin !…

– Pillant les burgs et les maisons épiscopales ! massacrant les Franks ! soulevant les esclaves !…

– Digne exemple, suivi par la bande de Ronan, cet autre chien enragé qui sera supplicié demain…

– On serait ainsi enfin délivré de ce Karadeuk ; on le croyait courant ailleurs la Vagrerie ; mais on redoutait son retour.

– Ô glorieux roi ! il ne reviendra pas… à moins que ce scélérat ne descende de son gibet… et c'est peu probable ; car lorsque je l'y ai vu accroché, son cadavre était à demi déchiqueté par les corbeaux, et il avait les mains et les pieds coupés…

– Es-tu certain d'avoir lu le nom de Karadeuk sur la potence ?… Ce serait véritablement une grande délivrance pour le pays…

– Glorieux roi, ce nom, qui n'est pas un nom de nos contrées, m'a frappé ; voilà pourquoi je l'ai retenu.

– C'est un nom breton, – dit l'évêque Cautin, un nom de ce pays hérétique et damné qui, à cette heure, s'opiniâtre à braver l'autorité, les ordres de nos conciles Ah ! Chram, les rois franks n'auront-ils donc jamais le pouvoir ou la volonté de réduire à l'obéissance cette sauvage Armorique ? ce foyer d'idolâtrie druidique, la seule province de la Gaule qui ait, jusqu'aujourd'hui, pu résister aux armes du pieux roi Clovis, ton aïeul, et de ses dignes fils et petits-fils.

– Évêque, tu en parles fort à ton aise… Plusieurs fois Clovis et les rois franks, mes ancêtres, ont envoyé leurs meilleurs guerriers à la conquête de cette terre maudite, et toujours nos troupes ont été anéanties au milieu des marais, des rochers et des forêts de l'Armorique… Non, ce ne sont pas des hommes, ces Bretons indomptables !… ce sont des démons !… Ah ! si toutes les Gaules avaient été peuplées de cette race infernale, rebelle à l'Église catholique, à cette heure, la plus grande partie de la Gaule ne serait pas en notre pouvoir ! Mais, qu'as-tu donc, bateleur ?

– Moi, glorieux roi ?

– Une larme a coulé sur ta barbe grise…

– S'il n'en a coulé qu'une, c'est que les yeux des vieillards sont avares de larmes…

– Et pourquoi aurais-tu pleuré davantage ?

– Ô roi ! j'aurais pleuré toutes les larmes de mon corps sur ces

Bretons, Gaulois comme moi, que leur détestable idolâtrie druidique voue aux flammes éternelles, comme le disait le saint évêque : malheureux aveugles, qui ferment les yeux à la divine lumière de la foi ! malheureux rebelles, qui osent tourner leurs armes contre nos bons seigneurs et maîtres, les rois franks, à qui nos bienheureux évêques nous ordonnent d'obéir au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit… Ô prince ! je vous le répète, si les yeux d'un vieillard étaient moins avares de larmes, elles couleraient à flots sur l'égarement de ces malheureux !…

– Bateleur ! tu es un pieux homme, – dit Cautin, – agenouille-toi et baise ma main…

– Saint évêque ! bénie soit la précieuse faveur que vous m'accordez… que je la rebaise encore, cette main sacrée.

– Relève-toi et aie confiance dans le Seigneur et dans la sainte Trinité ; ces damnés Bretons, idolâtres et rebelles, ne sauraient longtemps échapper aux châtiments célestes et terrestres qui les attendent.

– Oh non ! et aussi vrai que les ciseaux n'ont jamais touché ma chevelure, moi, Chram, fils de Clotaire, roi de France… je n'aurai ni cesse ni trêve tant que ces démons armoricains ne seront pas écrasés dans leur sang ! depuis trop longtemps ils bravent nos armes !…

– Que le Tout-Puissant entende tes vœux, grand prince ! et qu'il m'accorde, à moi pauvre vieux homme, assez de jours pour assister à la soumission de cette Bretagne si longtemps indomptée !

– Et maintenant, bateleur, à ton ours, car nous l'oublions trop, ce compère, né dans l'un des repaires de ces Vagres maudits !…

– Quoi d'étonnant ? Glorieux roi, ces maudits ne sont-ils pas loups ? ours et loups n'ont-ils pas la même tanière ?… Allons, *Mont-Dore*, debout, debout, mon garçon, montrez votre savoir-faire au saint évêque, ici présent, à l'illustre roi Chram, au clarissime comte et à la noble assistance… Prenez ce bâton… ce sera votre monture, donc à cheval et galopez autour de cette table de votre meilleure grâce… et de votre air le moins lourdaud… Allons, Mont-Dore… à cheval… ce coursier-là ne vous emportera point malgré vous… place… place, s'il vous plaît, nobles seigneurs !… et surtout ne vous approchez pas trop… allons, Mont-Dore, au galop, mon hardi cavalier !

L'amant de la belle évêchesse se mit à califourchon sur le bâton

qu'il prit entre ses pattes de devant, et, toujours conduit à la chaîne par Karadeuk, il commença de chevaucher avec une grotesque lourdeur autour de la salle, au milieu des rires bruyants de l'assistance.

Le vieux Vagre le guidait, se disant :

– Tout à l'heure j'ai failli me trahir en entendant ce roi frank parler du courage de notre race bretonne, mon cœur battait d'orgueil à briser ma poitrine… et puis je pensais à mon bon vieux aïeul Araïm, qui jadis m'appelait son favori ! Je pensais à mon père *Jocelyn*, à ma mère *Madâlèn*… morts sans doute au pays que j'ai quitté depuis quarante ans et plus… et où vivent peut-être encore mon frère *Kervan* et ma tant douce sœur *Roselyk*… Alors, malgré moi les larmes me sont venues aux yeux… Ô mes fils ! ô Ronan ! Loysik ! me voici près de vous… Mais comment faire pour vous sauver ! Hésus ! Hésus ! inspire-moi !…

Le veneur chevauchait toujours à califourchon sur son bâton ; encouragé par le joyeux accueil des Franks ; se souvenant de ses succès d'autrefois lors des nuits des kalendes de janvier, il se livrait à de monstrueuses gambades qui délectaient ces épais Teutons et portaient leur hilarité jusqu'à la pâmoison ; le comte surtout, les deux mains sur son ventre, riait, riait à faire crever sa belle dalmatique de drap d'argent. Soudain, sans s'interrompre de rire, il dit à Chram :

– Roi, veux-tu te divertir davantage encore ? Hi… hi…

– Achève, comte… Te voilà rouge à étouffer… tu souffles comme un bœuf…

– C'est que… mon projet… hi… hi…

– Quel projet !

– J'ai, pour chasser le loup et le sanglier, des limiers énormes et très-féroces… Nous allons enchaîner l'ours à l'un des poteaux de cette salle… hi… hi…

– Et lancer contre lui quelques-uns de tes chiens ?…

– Oui, Chram… hi… hi…

– Vive le comte Neroweg ! Si je suis fils de roi, il est, lui, le roi des idées plaisantes… vite, vite, des chiens ! plus ils seront mordants et féroces, plus le divertissement sera complet.

– Oui, oui, – crièrent les Franks avec des trépignements joyeux, – les chiens… les chiens…

– Eh ! mon veneur Gondulf ! vite, mon veneur Gondulf !…

– Seigneur comte, me voici…

– Amène ici *Mirff* et *Morff*… s'ils laissent à l'ours un lambeau de peau et de chair sur les os, je veux, hi… hi… que cette coupe de vin me serve de poison.

– Seigneur, je cours au chenil ; je reviens à l'instant avec Mirff et avec Morff.

En entendant la proposition du comte, universellement reçue avec acclamations, l'amant de l'évêchesse, qui, fidèle à son rôle, s'en allait toujours chevauchant sur son bâton autour de la table, avait soudain interrompu ses gambades, tout prêt à exprimer par des gestes compromettants son refus de s'offrir aux crocs de Mirff et de Morff ; heureusement Karadeuk, grâce à une légère secousse donnée à la chaîne, rappela le Vagre à la prudence, et celui-ci continua ses gambades de l'air le plus indifférent du monde ; mais bientôt son conducteur, le tenant toujours enchaîné, se jeta suppliant aux pieds de Neroweg, lui disant :

– Seigneur comte, clarissime seigneur !…

– Que veux-tu ?

– Mon ours est mon gagne-pain… vous allez le faire étrangler…

– Et moi, hi… hi… est-ce que je ne m'expose pas à voir… les deux meilleurs chiens de ma meute déchirés… à coups de griffes… puisque tu dis ton ours féroce ?

– Seigneur, vos chiens ne vous font pas vivre ! et mon ours est mon gagne-pain…

– Oserais-tu résister à ma volonté ?

– Ô grand prince ! – reprit Karadeuk toujours agenouillé en se tournant vers Chram, – un pauvre vieillard s'adresse à votre gloire ; un mot de vous à ce clarissime seigneur, qui vous respecte comme fils de son roi, et il renonce à son projet… Je vous le jure par mon salut ! les autres tours de mon ours vous divertiront cent fois davantage que ce combat sanglant qui va me priver de mon gagne-pain…

– Allons, relève-toi… je ne t'empêcherai pas de gagner ton pain…

– Grâces vous soient rendues, grand roi ! mon ours est sauvé.

Les paroles de Chram soulevèrent de violents murmures parmi

les leudes du comte ; non seulement ils se voyaient privés d'un spectacle réjouissant pour eux, mais ils se croyaient de nouveau rabaissés dans la personne de leur patron.

– Chram n'est pas roi dans ce burg, dis-lui donc cela, Neroweg, – s'écria Sigefrid, l'un des provocateurs de la dispute à peine étouffée au moment de l'entrée de Karadeuk et de son ours. – Non, le roi Chram ne peut, par caprice, nous priver d'un divertissement qu'il te plaît de nous donner, Neroweg, et dont il nous plaît de jouir.

– Non, non, – ajoutèrent à haute voix les autres guerriers du comte, – nous voulons voir étrangler l'ours… Les chiens ! les chiens !… Neroweg seul ordonne ici…

– Oui, et au diable le roi ! – s'écria Sigefrid, – au diable Chram, s'il s'oppose à nos plaisirs !

– Il n'y a que des brutes campagnardes qui envoient au diable leur hôte… lorsqu'il est fils de leur roi, – reprit le Lion de Poitiers d'un air menaçant. – Sont-ce là les exemples de courtoisie que tu donnes à tes hommes ? Neroweg, je le crois en voyant ton majordome se hâter à cette heure, à peine le festin terminé, d'emporter ta vaisselle d'or et d'argent, de peur sans doute que nous la dérobions ?

– Mes fils ! mes chers fils en Christ ! allez-vous recommencer à quereller ? La paix, mes fils… au nom du ciel paix entre vous !

– Évêque, tu as raison de prêcher la paix ; mais ces braves leudes, qui me croient opposé à leur divertissement, ne m'ont pas compris ; je t'ai dit, bateleur, que je ne voulais pas te priver de ton gagne-pain.

– Grâces donc vous soient rendues, roi.

– Un instant, combien vaut ton ours ?

– Il est pour moi sans prix.

– Quel que soit son prix, je te le payerai s'il est étranglé.

Cet accommodement, accueilli par les acclamations des Franks, apaisa la nouvelle querelle près de s'engager entre eux ; mais Karadeuk, toujours à genoux, s'écria :

– Grand roi, aucun prix ne remplacerait pour moi mon ours ; de grâce renoncez à votre projet.

– Les chiens… ah ! voici les chiens…

– De ma vie je n'ai vu pareils molosses ! – dit Chram. – Comte, si toute ta meute est ainsi appareillée, elle peut rivaliser avec la mienne, que je croyais, foi de roi, sans égale !

– Quels reins ! quelles pattes énormes ! Hein, Chram ? ah ! si tu entendais leur voix ! les beuglements d'un taureau sont comme le chant du rossignol auprès de leurs aboiements quand ils sont aux trousses d'un loup ou d'un sanglier !

– Je gage que l'un d'eux suffit à étrangler l'ours, aussi vrai que je m'appelle Spatachair.

– Allons, l'ours à un poteau, bateleur ! et commençons… je te l'ai dit, si ta bête est étranglée, je la paye.

– Illustre roi, ayez pitié d'un pauvre homme.

– Assez, assez… enchaînez l'ours au poteau, et finissons…

– Seigneur évêque, au nom de votre main bénie, que vous m'avez donnée à baiser, soyez charitable envers ce pauvre animal…

– Est-il donc un chrétien pour que je lui sois charitable ? Ah ! bateleur ! bateleur ! si tu ne t'étais montré un pieux homme, je prendrais cette prière pour un outrage…

Insister plus longtemps, c'était tout perdre. Karadeuk le comprit, et s'adressant de nouveau à Chram :

– Glorieux roi, que votre volonté soit faite ; permettez-moi seulement un dernier mot.

– Hâte-toi…

– Ce spectacle ne sera qu'une boucherie, mon ours étant enchaîné ne pourra se défendre.

– Veux-tu pas, vieil idiot, qu'on le déchaîne pour qu'il nous dévore…

– Non, roi, mais si vous désirez un divertissement qui dure quelque temps, du moins égalisez les forces ; permettez-moi d'armer mon ours de ce bâton !

– N'a-t-il pas ses ongles ?

– Pour plus de prudence, je les lui ai limés… Voyez plutôt comme ils sont émoussés…

– Je te crois sur parole… Soit, il aura pour arme un bâton… et tu crois qu'il saura s'en servir ?

– Hélas ! la peur d'être dévoré le forcera bien de se défendre comme il pourra, et de votre vie vous n'aurez vu pareil spectacle…

– Et toi, Neroweg ? – dit Sigefrid, plus qu'aucun autre leude chatouilleux sur la dignité du comte, – accordes-tu que l'ours ait un bâton ? car enfin, seul, tu as le droit de dire ici : Je veux.

– Oui, oui, j'accorde le bâton… je trouve, hi, hi, hi… que cet ours bâtonnant contre des chiens sera un spectacle réjouissant… pourtant j'aurais fort aimé, hi, hi, hi, à voir étrangler l'animal par Mirff et par Morff ; mais cela aurait fini trop tôt. Allons, esclaves sonneurs de trompe ; et vous, esclaves batteurs de tambour, sonnez et tambourinez à tout rompre, ou je ferai tambouriner sur votre échine ! et vous, esclaves porte-flambeaux, approchez-vous tous du cercle que l'on va former ! Haut vos torches, afin d'éclairer le combat… Allons, battez, tambours ! sonnez, trompes de chasse ! pour exciter les chiens.

– Au poteau, l'ours, au poteau !

Karadeuk conduisit l'amant de l'évêchesse à l'une des extrémités de la salle, l'enchaîna à l'une des poutres de la colonnade, et lui remettant le gros bâton noueux sur lequel il avait chevauché, il lui dit :

– Allons, mon pauvre Mont-Dore, courage, défends-toi de ton mieux, puisque tel est le divertissement de ces nobles seigneurs.

Un grand cercle se forma, éclairé par les esclaves porte-flambeaux. Au premier rang se trouvaient le roi Chram et ses favoris, le comte, l'évêque et plusieurs leudes ; les autres assistants montèrent sur la table… Au centre du cercle, le Vagre-ours, revêtu de sa casaque, qu'on lui avait heureusement laissée, conservait un sang-froid intrépide ; il s'était naïvement assis sur son train de derrière, comme un ours qui ne s'attend point à mal, tenant nonchalamment son bâton entre ses pattes de devant, et le quittant parfois pour se gratter prestement avec des mouvements d'un gracieux et naturel abandon. Soudain les trompes de chasse, les tambours redoublèrent leur vacarme assourdissant ; Gondulf, le veneur du comte, entra dans le cercle, tenant en laisse deux limiers monstrueux ; de leur cou énorme tombait, jusque sur leur large poitrail, un fanon pareil à celui des taureaux ; leurs yeux, caves, sanglants, étaient à demi cachés par leurs longues oreilles pendantes ; le noir, le fauve et le blanc nuançaient leur poil rude, qui se hérissa droit sur leur dos lorsqu'ils aperçurent l'ours ;

faisant entendre alors des aboiements formidables, d'un élan furieux ils brisèrent la laisse que Gondulf tenait encore, et en deux bonds ils se précipitèrent sur l'amant de l'évêchesse.

– Hardi, *Mirff* ! hardi, *Morff* ! – cria le comte en battant des mains, – hardi ! à la curée, mes farouches ! ne lui laissez pas un morceau de chair sur les os !…

– À moins d'un prodige de force et d'adresse, mon compagnon va être mis en pièces, notre ruse découverte, et la dernière chance de salut pour mes fils perdue… Alors je poignarde le comte et le roi ! – se dit Karadeuk, et en pensant cela, il cherchait sous sa saie le manche de son poignard, et le tint serré dans sa main, prêt à agir.

Le Vagre-ours, à l'aspect des chiens, continua son rôle avec présence d'esprit, bravoure et dextérité ; il fit un mouvement de surprise ; puis s'acculant au poteau, il s'apprêta, le bâton haut, à repousser l'attaque des chiens : au moment où Mirff s'élançait le premier pour le saisir au ventre, le Veneur lui asséna sur la tête un si furieux coup de bâton, qu'il se brisa en trois morceaux, et Mirff tomba comme foudroyé en poussant un hurlement terrible.

– Malédiction ! – s'écria le comte, – un limier qui m'avait coûté trois sous d'or ! Oh là ! que l'on m'éventre cet ours enragé à coups d'épieu !

Les imprécations du comte furent couvertes par les acclamations frénétiques des assistants, qui, plus désintéressés que Neroweg dans le combat, applaudissaient la vaillance de l'ours, et attendaient avec une curieuse anxiété l'issus de la lutte. Le Vagre-ours, désarmé, était aux prises, corps à corps, avec l'autre molosse, qui, au moment où le bâton s'était brisé, avait, de ses crocs formidables, saisi son adversaire à la cuisse, le renversant sous ce choc impétueux. Le sang du compagnon de Karadeuk coulait avec abondance et rougissait le sol et la feuillée dont il était jonché. L'ours et le chien roulèrent deux fois sur eux-mêmes ; alors, pesant de tout le poids de son corps sur son ennemi, qui, comme *Deber-Trud*, ne démordait pas, le Vagre l'étouffa d'abord à demi, puis l'acheva en lui serrant si violemment la gorge entre ses mains vigoureuses, qu'il l'étrangla. Pendant cette lutte doublement terrible, car non-seulement la morsure du molosse avait traversé la cuisse du Vagre et lui causait une douleur atroce, mais il risquait d'être massacré, ainsi que Karadeuk, s'il se trahissait, l'amant de l'évêchesse, fidèle à son rôle *ursin*, ne poussa d'autre cri que quelques sourds grognements ; puis, le combat

terminé, le digne animal s'accroupit au pied du poteau, entre les cadavres des deux chiens et ramassé sur lui-même, la tête entre ses pattes, il parut lécher sa plaie saignante, tandis que Chram, ses favoris et plusieurs leudes du comte acclamaient à grands cris le triomphe de l'ours.

– Hélas ! hélas ! – murmurait le vieux Karadeuk en se rapprochant de son compagnon, – mon ours est blessé mortellement peut-être… J'ai perdu mon gagne-pain.

– Des épieux ! des haches ! – criait le comte écumant de fureur, – que l'on achève ce féroce animal, qui vient de tuer Mirff et Morff, les deux meilleurs chiens de ma meute… Par l'*aigle terrible !* mon aïeul, que cet ours damné soit mis en morceaux à l'instant même… M'entends-tu, Gondulf ? – ajouta-t-il en s'adressant à son veneur en trépignant de rage ; – prends un de ces épieux de chasse accrochés à la muraille… et à mort l'ours, à mort !…

Gondulf courut s'armer d'un épieu, tandis que Karadeuk, tendant les mains vers Chram, s'écriait :

– Grand roi ! mon seul espoir est en toi… Je te demande merci, je me mets sous ta protection et sous celle de ta suite royale, redoutable et invincible à la guerre ! Oh ! valeureux guerriers ! aussi terribles au combat que généreux après la victoire, vous ne voudrez pas la mort de ce pauvre animal, qui, vainqueur, mais blessé dans la lutte, s'est battu sans traîtrise… Non, non, à l'exemple de votre glorieux roi, votre honneur courtois et raffiné s'indignerait d'une brutale lâcheté, même commise à l'égard d'un pauvre animal… Oh ! guerriers, non moins brillants par l'armure et la grâce militaire que foudroyants par la valeur… je me mets à merci sous la protection de votre roi… il demandera la vie de l'ours au seigneur comte, qui ne peut rien refuser à de si nobles hôtes que vous !

Le Frank est vaniteux ; son orgueil se plaît aux louanges les plus exagérées. Karadeuk le savait, il espérait aussi en s'adressant seulement à la truste royale raviver entre elle et les leudes du comte les dernières querelles à peine calmées. Ses paroles furent favorablement accueillies par les guerriers de Chram ; et celui-ci, s'approchant de Neroweg, lui dit :

– Comte, nous tous ici, tes hôtes, nous te demandons la grâce de ce courageux animal, et cela au nom de notre vieille coutume germanique, selon laquelle, tu le sais, la demande d'un hôte est toujours accordée.

– Roi, quoi qu'en dise la coutume, je vengerai la mort de Mirff et de Morff, qui à eux deux me coûtaient six sous d'or… Gondulf, des épieux, des haches, que cet ours soit mis en quartiers sur l'heure !…

– Comte, ce pauvre bateleur s'est mis à ma merci… je ne peux l'abandonner.

– Chram, que tu protèges ou non ce vieux bandit, je vengerai la mort de Mirff et de Morff…

– Écoute, Neroweg, j'ai une meute qui vaut la tienne… tu l'as vue chasser dans la forêt de Margerol… tu enverras ton veneur à ma villa ; il choisira six de mes plus beaux chiens pour remplacer ceux que tu regrettes…

– Je n'ai que faire de tes chiens… j'ai dit que je vengerais la mort de Mirff et de Morff ! – s'écria le comte en grinçant des dents de fureur ; – je vengerai la mort de Mirff et de Morff ! Gondulf, aux épieux ! aux épieux !…

– Sauvage campagnard ! tu manques à tous les devoirs de l'hospitalité en refusant la demande du fils de ton roi, – dit le Lion de Poitiers à Neroweg, – de même que tu nous as outragés, nous, tes hôtes, en empêchant ta femme d'assister au festin et en faisant enlever ta vaisselle avant la fin du repas… Tu es donc plus ours que cet ours, que tu ne tueras pas… je te le défends… car le bateleur s'est mis sous la protection de Chram et de nous autres, ses hommes…

– Compagnons ! – s'écria Sigefrid, – laisserons-nous insulter plus longtemps celui dont nous sommes les compagnons et les *fidèles* ?

– Les entendez-vous, ces brutes rustiques ? – dit l'un des guerriers de Chram. – Les voici encore à aboyer sans oser mordre.

– Moi, Neroweg, roi dans mon burg, comme le roi dans son royaume, je tuerai cet ours ! et si tu dis un mot de plus, toi qu'on appelle *Lion*, je t'abats à mes pieds, effronté renard de palais !…

– Une injure ! à moi… sanglier boueux ! – s'écria le Gaulois renégat, pâle de colère, en tirant son épée d'une main et de l'autre saisissant le comte au collet de sa dalmatique. – Tu veux donc que ta gorge serve de fourreau à cette lame ?…

– Ah ! double larron ! tu veux m'arracher mes colliers d'or ! – s'écria Neroweg, ne pensant qu'à défendre ses bijoux, et croyant, au geste de son adversaire, que celui-ci le voulait voler. – J'ai

donc eu raison de mettre ma vaisselle à l'abri de vos griffes à tous…

– Ainsi, nous sommes tous des larrons… Aux épées ! hommes de la truste royale ! aux armes ! vengeons notre honneur ! écharpons ces rustauds !…

– Ah ! chiens bâtards ! – cria Neroweg, séparé du Lion de Poitiers par Sigefrid, qui s'était jeté entre eux, – vous parlez d'épées… en voici une, et de bonne trempe ; tu vas l'éprouver, luxurieux blasphémateur, toi qui n'as du lion que le nom… À moi, mes leudes ! on a porté la main sur votre compagnon de guerre !…

– Neroweg ! – s'écria Chram en s'interposant encore ; car son favori, débarrassé de Sigefrid, revenait l'épée haute vers le comte. – Êtes-vous fous de vous quereller ainsi ?… Lion, je t'ordonne de rengainer cette épée…

– Oh ! béni sois-tu, grand Saint-Martin ! de me donner l'occasion de châtier ce sacrilège, qui a eu l'audace de lever sa houssine sur mon saint patron l'évêque, et qui, depuis son entrée dans le burg, ne cesse de me railler ! – s'écria le comte, sourd aux paroles de Chram, et tâchant de rejoindre son adversaire dont il venait encore d'être séparé au milieu du tumulte croissant.

– Enfants ! défendons Neroweg ! – s'écria Sigefrid ; – l'occasion est bonne pour montrer enfin à ces fanfarons que nos vieilles épées rouillées valent mieux que leurs épées de parade. Aux armes ! aux armes !…

– Et nous aussi, aux armes ! Finissons en avec ces dogues de basse-cour !

– Ils se croient forts parce qu'ils sont dans leur niche.

– Défendons le favori du roi Chram, notre roi !

– Mes chers fils en Dieu ! – criait l'évêque, tâchant de dominer le tumulte et le vacarme croissant à chaque instant, – je vous ordonne de remettre vos glaives dans le fourreau ! c'est affliger le Seigneur que de combattre pour de futiles querelles…

– Mes amis ! – criait de son côté Chram, sans pouvoir être entendu, – c'est folie, stupidité, de s'entr'égorger ainsi… Imnachair ! Spatachair ! mettez donc le holà… apaisez nos hommes… et toi, Neroweg, calme les tiens au lieu de les exciter.

Vaines paroles… Et d'ailleurs Neroweg ne les pouvait entendre… Un flot de la foule tumultueuse l'avait éloigné de

nouveau du Lion de Poitiers, qu'il appelait et cherchait avec des cris de rage. Les guerriers de Chram et ceux du comte, après s'être injuriés, provoqués, menacés, de la voix et du geste, se rapprochant de plus en plus les uns des autres, se joignirent… Au premier coup porté, la mêlée s'engagea insensée, furieuse, ivre, et d'autant plus terrible, que les esclaves, porteurs des flambeaux, qui seuls éclairaient la salle, craignant d'être tués dans la bagarre, se sauvèrent au moment du combat, les uns, jetant à leurs pieds leurs torches, qui s'éteignirent sur le sol ; les autres, fuyant au dehors, éperdus, tenant à la main leurs flambeaux allumés… Au bout de peu d'instants, la salle du festin étant privée de ces vivants luminaires, la lutte continua au milieu des ténèbres avec un aveugle acharnement.

Et Karadeuk ? et l'amant de la belle évêchesse ? étaient-ils donc restés au milieu de cette tuerie, eux ? Oh ! non point ! mieux avisé l'on est en Vagrerie… Le vieux Karadeuk, après avoir habilement jeté son brandon de discorde entre la truste royale et les leudes du comté, vit bientôt se rallumer la rivalité courroucée de ces barbares, déjà deux fois à peine apaisée ; de sorte qu'ils l'oublièrent bientôt, lui et son ours. Aussi, lorsque tous les cœurs furent enflammés de fureur, le tumulte arrivant à son comble, le vieux Vagre dit tout bas à son compagnon :

– Ta blessure t'empêche-t-elle de marcher et d'agir ?

– Non.

– As-tu ton poignard ?

– Oui, dans un pli de ma casaque.

– Ne me quitte pas de l'œil et imite moi.

À ce moment la mêlée s'engageait… Déjà plusieurs des porte-flambeaux laissaient, par leur fuite ou par l'abandon de leurs torches, la salle du festin dans une obscurité presque complète. Karadeuk, suivi du Veneur, se jeta sous la table massive ébranlée, mais non renversée durant le combat, car elle était, contre l'usage habituel des Franks, fixée dans le sol. Ainsi, un moment à l'abri, le vieux Vagre déboucla le collier de l'amant de l'évêchesse ; puis, tous deux, continuant de ramper sous la table, guidés par la dernière lueur de quelques torches à demi éteintes sur le sol, se dirigèrent vers une des portes de la salle du festin, porte que le flot des combattants laissait libre, et s'élancèrent au dehors. Presque aussitôt ils se trouvèrent en face de deux esclaves, qui, ayant fui par une autre issue, couraient éperdus, leurs torches à la

main. Chacun des Vagres prend un esclave à la gorge et lui met un poignard sur la poitrine.

– Éteins ta torche, – dit Karadeuk, – et conduis-moi à l'ergastule, ou tu es mort…

– Donne-moi ta torche, – dit l'amant de l'évêchesse, – et conduis-moi aux granges, ou tu es mort…

Les esclaves obéissent, les deux Vagres se séparent : l'un court aux granges, l'autre à l'ergastule.

* *

*

Les prisonniers de l'ergastule se sont, autant que possible, rapprochés des barreaux ; la petite Odille, endormie sur les genoux de l'évêchesse, s'est en sursaut réveillée, disant :

– Ronan, qu'y a-t-il donc ? vient-on déjà nous chercher pour le supplice ?

– Non, petite Odille ; nous sommes à peine à la moitié de la nuit. Mais je ne sais ce qui se passe au burg ; tous les Franks qui nous gardaient ont abandonné les dehors de notre prison pour accompagner un des leurs, qui est venu les chercher ; puis, tous sont partis en courant et en agitant leurs armes.

– Ronan, mon frère, prête l'oreille dans la direction de la maison seigneuriale… il me semble entendre un bruit étrange…

– Silence ! faisons silence…

– Ce sont des cris tumultueux… l'on dirait qu'on entend le choc des armes…

– Loysik ! les débris de ma troupe, joints à d'autres Vagres, attaqueraient-ils le burg ?… Ô mon frère ! délivrance !… liberté !… vengeance !…

– Voyez-vous, Ronan, je ne me trompais pas… vos Vagres, qui vous aiment tant, viennent vous délivrer.

– Folle espérance, comme en ont seuls les prisonniers, pauvre enfant ! Et puis, il faudrait donc que ces braves compagnons m'emportassent, moi et mon frère, sur leurs épaules… nous ne saurions faire un pas.

– Le feu ! le feu !…

– Le feu est au burg !

– Voyez-vous cette grande lueur ? elle monte vers le ciel !

– Incendie et bataille ! ce sont mes Vagres !

– Le feu ! encore le feu ! là-bas… plus loin !…

– L'incendie doit être aux deux bouts des bâtiments.

– Le tumulte augmente… Entendez-vous crier : au feu !… au feu !…

– L'embrasement grandit… voyez, voyez… devant notre souterrain ; il fait maintenant clair comme en plein jour…

– Quelles flammes !… elles s'élancent maintenant par-dessus les arbres…

– Un homme accourt…

– Mon père !…

– Loysik ! Ronan ! ô mes fils !

– Vous, mon père… ici…

– Cette grille, comment s'ouvre-t-elle ?

– De votre côté… une grosse serrure…

– La clef, la clef !…

– Les Franks l'auront emportée…

– Malheur ! cette grille est énorme !… Ronan, Loysik ! vous tous qui êtes là, joignez-vous à moi pour forcer ces barreaux…

– Nous ne pouvons bouger, mon père… la torture nous a brisés !

– Oh ! des forces ! des forces !… Voir là mes deux fils !… il faut les sauver pourtant…

– Mon père, tu n'ébranleras jamais cette grille !… donne-nous ta main à travers les barreaux, que nous la baisions, et ne songe plus qu'à fuir… du moins nous t'aurons revu…

– Quelqu'un accourt !

– Un ours !

– À moi, Veneur ! à moi, mon hardi garçon !… délivrons mes fils !…

– Ma belle évêchesse, es-tu là ? voici ma tête à bas… me reconnais-tu ?

– Mon Vagre, c'est toi ! oh ! tu m'aimes !…

– Un baiser à travers la grille ? il doublera mes forces, mon adorée.

– Tiens… tiens… et sauve cette enfant ! sauve-nous !…

– Tes lèvres ont pressé les miennes… Maintenant, mon évêchesse, je porterais le monde sur mes épaules… À nous deux, Karadeuk… renversons cette grille !

– Veneur, vous êtes tous deux seuls ici, toi et mon père ?

– Tous deux seuls, Ronan…

Et joignant ses efforts à ceux du vieux Vagre pour renverser la grille, le veneur ajouta :

– J'ai mis le feu aux quatre coins du burg : étables, écuries, granges, tout flambe à plaisir !… La maison du comte, pleine de Franks qui s'égorgent, et bâtie en charpente, commence à brûler au milieu de cet incendie, comme un fagot dans un four ardent… Malédiction ! impossible d'ébranler cette grille !… Il faudrait des leviers…

– Sauve-toi, mon Vagre ! je mourrai avec la douce pensée de ton amour… Oh ! dites, Loysik, d'un pareil amour ai-je encore à rougir ?

– Fuyez, mon père !

– Sauve-toi, brave Veneur… tu t'es montré bon Vagre jusqu'à la fin… Moi, Ronan, je te le dis : Sauve-toi…

– Ô mes fils ! avant de tomber sous la hache des Franks, je mourrai de rage de ne pouvoir vous délivrer…

– Mon Vagre, tu veux donc que les Franks te massacrent là devant moi !…

– Belle évêchesse, je te serrerai dans mes bras à travers la grille, et je ne saurai pas seulement si ces Franks me tuent…

– Dis, mon Vagre, en ce moment suprême, tu me prends pour ta femme devant Dieu ?

– Oui, devant Dieu, devant les hommes, devant les débris du monde et du ciel… s'ils écroulaient ! je mourrai là, à tes pieds, radieux de mourir là !…

– Loysik, vous l'entendez !

– Fulvie, cet amour est maintenant sacré…

– Ô Loysik ! merci de vos paroles… je suis heureuse !

– Mais cette clef, cette clef… elle est cachée quelque part peut-être… Ô mes fils !…

– Foi de Veneur, cela brûle comme un feu de paille… Oh ! si de loin nos bons Vagres pouvaient voir à temps cet incendie, notre signal convenu…

– Vous n'êtes pas seuls ?

– Une douzaine des nôtres, bien armés, doivent être à la lisière de la forêt, ou rôder, en vrais loups, autour des fossés.

– Malheur ! ces fossés sont infranchissables !

– Allons, un dernier effort, vieux Karadeuk ; les Franks qui gardaient l'ergastule ne pensent maintenant qu'à éteindre le feu, creusons la terre sous la grille avec nos poignards, avec nos ongles.

– Les Franks !… les voilà… ils reviennent, ils accourent…

– On voit là-bas briller leurs armes aux lueurs du feu.

– Mon père, plus d'espoir ! vous êtes perdu !

– Sang et mort ! perdu… et nous là, brisés, incapables de vous défendre !

– Mon Vagre, une dernière fois, je t'en conjure ! sauve-toi… Tu refuses… viens donc là, tout près, entre mes bras… passe les tiens à travers cette grille… viens, mon époux… Ah ! maintenant que nos âmes s'exhalent dans un dernier baiser !…

Une vingtaine d'hommes de pied et quelques leudes accouraient en armes vers l'ergastule ; un des leudes disait :

– Une partie de ces chiens d'esclaves profite de l'incendie pour se révolter ; ils parlent de venir délivrer ce chef des Vagres et les prisonniers… Vite, vite, mettons-les tous à mort… ensuite nous exterminerons les esclaves… La clef de la grille, la clef ?…

– La voilà…

Au moment où Sigefrid prenait la clef, il aperçut Karadeuk et s'écria :

– Le bateleur ici ! Que fais-tu là, vieux vagabond ?

– Noble leude, mon ours, effrayé par le feu, m'avait échappé ; je cours après lui… Il est, je crois, tapis là, près la grille, dans un coin… Hélas ! quel malheur que cet incendie !

– Sigefrid, la grille est ouverte, – dit un des Franks. –

Commençons-nous par tuer les hommes ou les femmes ?

– Moi, je commence par tuer les hommes ! – s'écria Karadeuk en plantant son poignard au milieu de la poitrine de Sigefrid, duquel il s'était rapproché tout en lui répondant, et qui, la grille ouverte, entrait la hache à la main dans l'ergastule : le vieux Vagre s'y élança pour mourir, s'il le fallait, auprès de ses deux fils.

– Que dis-tu de ma griffe ? – dit à son tour le Veneur en poignardant un autre Frank, et courant à l'évêchesse.

– Vagrerie ! Vagrerie !… – À nous, bons esclaves !… – À nous, révoltez-vous !… – crièrent des voix tumultueuses et lointaines qui venaient non du côté des bâtiments en feu, mais de l'espace qui séparait l'ergastule du fossé d'enceinte. Puis, se rapprochant de plus en plus, les voix répétèrent : – Vagrerie ! Vagrerie !… – Mort aux Franks ! – Liberté aux esclaves ! – Vive la vieille Gaule !

– Les Vagres ! – s'écrièrent les Franks abasourdis, stupéfaits de la mort des deux leudes. – Les Vagres !… ils sortent donc de l'enfer !…

– À moi ! – cria Ronan d'une voix tonnante, – à moi, mes Vagres !…

C'étaient notre douzaine de bons Vagres, qui, attirés par les clartés de l'incendie, signal convenu, avaient traversé le fossé ; mais comment ? Ce fossé n'était-il point rempli d'une vase tellement profonde, qu'un homme devait s'y engloutir s'il tentait de le traverser ? Certes ; mais nos bons Vagres, depuis la tombée de la nuit, rôdant là comme des loups autour d'une bergerie, l'avaient sondé, ce fossé ; après quoi, ces judicieux garçons allèrent abattre à coups de hache, non loin de là, deux grands frênes droits comme des flèches, les dépouillèrent ensuite de leurs branches flexibles, dont ils lièrent solidement les deux troncs d'arbres bout à bout. Jetant alors sur la largeur du fossé, non loin de l'ergastule, ce long et frêle madrier, lestes, adroits comme des chats, ils avaient, l'un après l'autre, rampé sur ces troncs arbres, afin d'atteindre le revers de l'enceinte. Deux Vagres, dans cet aérien et périlleux passage, tombèrent et disparurent au fond de la vase : c'étaient le gros *Dent-de-Loup* et *Florent* le rhéteur… Que leurs noms vivent et soient bénis et redits en Vagrerie. Leurs compagnons, arrivant de l'autre côté du fossé, rencontrèrent, courant à l'ergastule pour délivrer les prisonniers, une trentaine d'esclaves révoltés, armés de bâtons, de fourches et de faux. Les Vagres se joignirent à eux, à l'exception des gens de pied et des

leudes. Revenus à la prison pour mettre à mort les condamnés, les guerriers de Chram et ceux de Neroweg, après s'être battus au milieu des ténèbres dans la salle du festin, oubliant leur querelle, et laissant les morts et les blessés sur le lieu du combat, ne songèrent qu'à courir au feu : les hommes du comte, pour éteindre l'incendie ; les hommes de Chram, pour sauver les chevaux ou les bagages de leur maître, et les retirer des écuries à demi embrasées… Les Franks, accourus à l'ergastule, étaient une vingtaine au plus ; ils furent entourés et massacrés par les Vagres de Ronan et par les esclaves, après une résistance enragée. Pas un des Franks n'échappa, non, pas un ! c'était urgent et prudent : un seul de ces conquérants de la vieille Gaule aurait pu aller, à cinq cents pas de là, avertir les leudes de ce qui se passait à la prison… Deux esclaves chargèrent Ronan sur leurs épaules, deux autres enlevèrent Loysik, et, à la demande de son évêchesse, le Veneur emporta dans ses bras vigoureux, comme on emporte un enfant au berceau, la petite Odille, trop faible pour pouvoir marcher. Le vieux Karadeuk suivait ses deux fils qu'il couvait des yeux.

Cette lutte triomphante, aux abords de l'ergastule, s'était passée en moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire ; mais il restait fort à faire pour sortir de l'enceinte du burg. Il fallait gagner le pont, seule issue praticable à cause de Ronan, de Loysik et d'Odille, incapables de marcher. Pour atteindre le pont, on devait, après avoir pendant assez longtemps suivi le revers de l'enceinte sous les arbres de l'hippodrome, on devait traverser le terrain complètement découvert qui s'étendait en face des bâtiments en feu. Le vieux Karadeuk, sage, froid et prudent au conseil, fit faire halte à sa troupe sous les arbres où elle se trouvait alors à l'abri de tout regard ennemi, et il dit :

– Quitter le burg en bande, ce serait nous faire tuer jusqu'au dernier. Une partie des Franks, dans leur fureur, abandonnerait l'incendie pour nous exterminer ; donc, en arrivant sur le terrain découvert qu'il nous faut parcourir, séparons-nous, et jetons-nous hardiment au milieu des Franks effarés, occupés à transporter ce qu'ils peuvent arracher aux flammes… Mêlons-nous à cette foule épouvantée, paraissons aussi occupés de quelque sauvetage, allant, venant, courant, nous sortirons de ce dangereux passage, et nous gagnerons isolément le pont, notre rendez-vous général…

– Mais, mon père, moi et Loysik, portés par ces bons esclaves, comment éviter que l'on nous remarque ?

– Peu importe qu'on vous remarque ; ces esclaves sembleront

transporter deux hommes blessés par les décombres de l'incendie ; vous cacherez seulement vos visages entre vos mains, et vous gémirez de votre mieux. Quant au Veneur, qui a prudemment dépouillé sa peau d'ours, il traversera la foule en courant, tenant la petite esclave entre ses bras, comme s'il venait d'arracher du milieu des flammes une jeune fille du gynécée ; l'évêchesse va s'envelopper dans la casaque du Veneur, et au milieu du tumulte elle pourra passer inaperçue… Tout ceci est-il entendu, accepté ?

– Oui, Karadeuk.

– Maintenant, mes bons Vagres, continuons notre marche jusqu'au bout de l'hippodrome ; là, nous nous séparons… Notre rendez-vous est au pont !…

Les sages avis du père de Loysik et de Ronan furent de point en point exécutés.

Foi de Vagre et de Gaulois conquis, c'était un fier spectacle que ce vaste burg frank, dévoré par les flammes ! À chaque instant les toits de chaume des étables et des granges s'effondraient avec fracas, en lançant vers le ciel étoilé d'immenses gerbes de flammes et d'étincelles ; le vent du nord, frais et vif, poussait vers le sud les crêtes de ses grandes vagues de feu, ondoyant comme une mer au-dessus des bâtiments à demi écroulés. Au moment où Ronan, porté par les deux esclaves, passait devant la maison seigneuriale, construite presque entièrement en charpente et recouverte de planchettes de chêne, il vit la toiture embrasée, soutenue jusqu'alors par quelques grosses poutres carbonisées, s'abîmer avec le retentissement du tonnerre au milieu des assises et des pilastres de pierre volcanique, restés seuls debout, ainsi que quelques énormes poutres noires et fumantes, se profilant sur un rideau de feu. Aux lueurs de cette fournaise, on voyait briller les casques et les cuirasses des leudes de Chram, courant çà et là, ainsi que les gens de Neroweg, et s'efforçant de faire sortir des écuries embrasées, les chevaux et les mulets, chargés à la hâte ; des hommes du comte, nom moins effarés, apportaient sur leurs épaules, et jetaient loin du feu les objets qu'ils avaient pu arracher aux flammes, et retournaient aux bâtiments, afin de disputer d'autres débris à l'incendie. De bons esclaves, implorant le ciel, poussaient à grand'peine devant eux le bétail effarouché, ou tiraient en vain par le licou les chevaux cabrés d'épouvante : les plus dévots de ces captifs s'agenouillaient éperdus, se frappant la poitrine, et suppliaient le bienheureux évêque Cautin, que l'on ne voyait pas, de mettre un terme au désastre par un nouveau

miracle.

Quel tumulte infernal !… qu'il est doux à l'oreille d'un Gaulois qui se venge du féroce conquérant de son pays, d'un Gaulois qui se venge de l'implacable ennemi de sa race ! Par les os de nos pères ! la belle musique ! hennissement des chevaux, beuglements des bestiaux, imprécations des Franks, cris des blessés que les décombres enflammés brûlaient ou écrasaient en croulant ! Et quelle belle lumière éclairait ce tableau ! lumière rouge, flamboyante, mais moins flamboyante encore que celle de cet immense incendie qui éclairait, il y a des siècles, la marche de l'aïeul de Ronan, *Albinik le marin*, allant, avec sa femme *Méroë*, de Vannes à Paimbeuf braver César dans son camp… Oui… qu'est-ce que le maigre incendie de ce burg frank, auprès de cet embrasement de vingt lieues, de cet océan de flammes, couvrant soudain ces contrées, la veille si florissantes, si fécondes, si populeuses, et ne laissant après lui que débris fumants et solitude désolée ! « Ô liberté ! que tu coûtes de larmes, de désastres et de sang ! » disaient nos pères, ces fiers Gaulois des temps passés, en portant la torche au milieu de leurs villes, de leurs bourgs et de leurs villages… « Ô liberté ! liberté sainte !… nous nous ensevelirons avec toi sous les ruines fumantes de la Gaule ; mais nous n'aurons pas vécu esclaves… et le pied d'un conquérant abhorré ne foulera que des cendres dans ces contrées dévastées ! »

Ô nos pères ! héroïques martyrs de l'indépendance ! vous n'auriez pas, comme nous, Gaulois dégénérés, lâchement subi le joug de ces Franks, dont à peine nous brûlons, comme aujourd'hui, quelques burg… Cela est peu ; mais leurs complices seront frappés de terreur !… Ils parlent d'enfer, ces pieux hommes ! la Vagrerie sera sur terre leur enfer ; les flammes, les grincements de dents n'y manqueront pas… Non, non ! foi de Vagre ! il est encore en Gaule quelques vaillants hommes, ennemis acharnés de l'étranger ! ceux-la, poursuivis, traqués, suppliciés, on les appelle *Hommes errants, Loups, Têtes-de-loup*… Mais ces loups, entre loups, se chérissent comme frères ; car voici les deux fils du vieux Karadeuk, toujours portés sur les épaules des esclaves, comme la petite Odille entre les bras du Veneur, qui passent, ainsi que plusieurs Vagres et esclaves révoltés, le pont jeté sur le fossé, après avoir heureusement traversé, en s'y mêlant, la foule des Franks fourmillant autour de l'incendie. Le gardien du pont ayant crié à l'aide, on l'a envoyé, la tête la première, sonder la profondeur du fossé, et il a disparu dans la bourbe.

– Vite, passez tous ! passez vite, – dit le vieux Karadeuk qui n'oublie rien. – Sommes-nous tous hors de l'enceinte du burg ?

– Oui, tous ! tous !

– Maintenant, tirons à nous ce pont ; j'ai fait briser les chaînes qui l'attachaient de l'autre côté de l'enceinte ; s'il prend envie aux Franks de nous poursuivre, nous aurons sur eux une grande avance ; trouver de quoi construire un pont au milieu du tumulte et de l'épouvante où ils sont à cette heure, n'est point facile. Une fois en pleine forêt, au diable les Franks ! Vive la Vagrerie et la vieille Gaule !…

– Bien dit, Karadeuk, voici le pont de notre côté.

– Ô mes fils ! enfin sauvés !… Ronan, Loysik !… encore un embrassement, mes enfants.

– Par la joie sainte de ce père et de ses deux fils, belle évêchesse ! tu es ma femme… je ne te quitterai qu'à la mort !

– Loysik, vous me disiez cette nuit dans la prison : « Fulvie, libre aujourd'hui, retrouvant le Veneur libre aussi, et vous offrant d'être sa femme que répondriez-vous ? » Libre à cette heure, je te dis à toi, mon époux, – ajouta l'évêchesse en se retournant vers le Vagre : – Je serai femme dévouée, mère vaillante, tu peux me croire…

– Et toi, petite Odille, toi, qui n'as plus ni père ni mère, veux-tu de moi pour mari, pauvre enfant, si tu survis à ta blessure ?

– Ronan, je serais morte, que l'espoir d'être votre femme à vous, si bon au pauvre monde, me ferait, il me semble, sortir du tombeau !…

Les Vagres et les esclaves révoltés se dirigent en hâte vers la forêt, Loysik et Ronan toujours portés sur les épaules de leurs compagnons. La petite Odille se prétend guérie de sa blessure depuis que Ronan, son ami, lui a promis de la prendre pour femme ; elle se sent, dit-elle, de force à marcher ; mais l'évêchesse n'y consent pas, et son Vagre, n'abandonnant pas son léger fardeau, continue de marcher près de Fulvie… Au bout de quelques pas, il entend deux Vagres et deux esclaves qui le suivaient à quelques pas, dire en soufflant et maugréant :

– Comme il est lourd, comme il est lourd…

– Si ce sanglier est trop pesant, relayez-vous pour le porter… Ah ! ce n'est pas un léger et joli fardeau comme toi, Odille… passe

ton petit bras autour de mon cou, tu seras ainsi plus à ton aise.

– De quel sanglier parles-tu donc, Veneur ?

– Je parle, Ronan, de la part du butin de ton père, le vieux Karadeuk…

– Quel butin ?… Mais, par le diable ! c'est un homme que nos compagnons portent là…

– Oui… c'est un homme bâillonné, garrotté… Nos camarades en ont leur charge ; il se fait lourd…

– Et cet homme, dis, Veneur, quel est-il ?

– Réjouis-toi, Ronan, c'est le comte !…

– Neroweg !

– Lui-même… dextrement enlevé tout à l'heure au milieu de ses leudes, par ton père et deux de nos camarades !

– Neroweg ! en notre pouvoir… à nous, Karadeuk, Ronan et Loysik, descendants de Scanvoch ! Ciel et terre ! est-ce possible ?… Le comte Neroweg enlevé… je n'y puis croire !…

– Eh ! vieux Karadeuk ! viens donc de ce côté… Ronan ne peut croire encore à l'enlèvement du sanglier frank…

– Oui, mon fils ; cet homme dont la tête est enveloppée d'une casaque, c'est Neroweg… c'est ma part du butin…

– C'est la tienne, Karadeuk… mais seulement nous te demandons, nous, anciens esclaves du comte, nous te demandons ses os et sa peau…

– Quel dommage de n'avoir pas aussi l'évêque… la fête serait complète…

– L'évêque Cautin est mort !…

– Belle évêchesse, tu serais veuve, si je n'étais ton mari.

– Cautin m'a fait beaucoup souffrir ; mais, aussi vrai que je t'aime, mon Vagre, mon seul désir, à cette heure, est que sa mort n'ait pas été cruelle…

– Le Lion de Poitiers l'a tué.

– Mon père… cet évêque damné, vous l'avez vu mourir ?

– Oui… frappé d'un coup d'épée, par le Lion de Poitiers… L'évêque fuyait l'un des bâtiments incendiés ; le Lion de Poitiers le rencontrant face à face, lui a dit : « Tu m'as forcé de m'agenouiller devant toi, orgueilleux prélat… Je t'ai promis de me venger… je

me venge… Meurs… »

– Sa fin est trop douce pour sa vie… Au diable l'évêque Cautin ! il n'enterrera plus de vivants avec les morts… Et le comte, comment vous en êtes-vous emparé, mon père ?

– Je vous suivais de l'œil, toi et Loysik, portés par nos Vagres criant : « Place ! place à des blessés que nous venons de retirer de dessous les décombres ! » Tout en me mêlant, ainsi que trois des nôtres, à la foule éperdue, je me rapprochais peu à peu du pont ; soudain, de loin, je vois accourir le comte, seul, et portant à grand'peine, entre ses bras, plusieurs gros sacs de peau remplis sans doute d'or ou d'argent, se dirigeant vers une citerne abandonnée. Neroweg était seul, et en ce moment assez éloigné du lieu de l'incendie ; la pensée me vient de m'emparer de lui ; moi et deux des nôtres nous nous glissons en rampant derrière des arbrisseaux qui ombrageaient la citerne, au fond de laquelle le comte venait de jeter plusieurs de ses sacs, craignant sans doute qu'à travers le tumulte ils lui fussent volés, il comptait les retrouver plus tard dans cette cachette ; nous tombons trois sur lui à l'improviste, il est terrassé, je lui mets les genoux sur la poitrine et la main sur la bouche pour l'empêcher de crier à l'aide… un des nôtres se dépouille de sa casaque, en enveloppe la tête de Neroweg, les autres lui lient les mains et les pieds avec leur ceinture, après quoi nos Vagres ayant ramassé les sacs restants, nous enlevons le seigneur comte… Le pont était voisin… et voici ma capture… ma part du butin à moi…

– Elle est lourde ; aurons-nous loin encore à la porter, Karadeuk ?

– On ne peut plus d'ici entendre au burg les cris du comte… débarrassez le de la casaque qui lui enveloppe la tête.

– C'est fait.

– Comte Neroweg, tes mains resteront garrottées, mais tes jambes seront libres… Veux-tu marcher jusqu'à la lisière de la forêt ? sinon l'on t'y portera comme on t'a porté jusqu'ici !…

– Vous allez m'égorger là !

– Veux-tu nous suivre, oui ou non ?

– Marchons, bateleur maudit ! vous verrez qu'un noble frank va d'un pas ferme à la mort ! chiens gaulois, race d'esclaves !

On arrive à la lisière de la forêt, alors que l'aube naissait ; elle est hâtive au mois de juin ; au loin, l'on aperçoit, luttant contre les

premières clartés du jour, une lueur immense ; ce sont les ruines du burg encore embrasées.

Ronan et l'ermite laboureur sont déposés sur l'herbe ; la petite Odille est assise à leurs côtés. L'évêchesse s'agenouille près de l'enfant pour visiter sa blessure ; les Vagres et les esclaves révoltés se rangent en cercle ; le comte, toujours garrotté, l'air farouche, résolu, car ces barbares, féroces pillards et lâches dans leur vengeance, ont une bravoure sauvage, c'est à leurs ennemis de le dire ; il jette sur les Vagres un regard intrépide ; le vieux Karadeuk, vigoureux encore, semble rajeuni de vingt ans ; la joie d'avoir sauvé ses fils et de tenir en son pouvoir un Neroweg, semble lui donner une vie nouvelle ; son regard brille, sa joue est enflammée, il contemple le comte d'un œil avide.

– Nous allons être vengés, – dit Ronan, – tu vas être vengée, petite Odille.

– Ronan, je ne demande pas pour moi de vengeance ; dans la prison je disais au bon ermite laboureur : Si je redevenais libre, je ne rendrais pas le mal pour le mal : n'est-ce pas, Loysik ?

– Oui, douce enfant… douce comme le pardon ; mais ne craignez rien, notre père ne tuera pas cet homme désarmé.

– Il ne le tuera pas, mon frère ? Si, de par le diable ! notre père tuera ce Frank, aussi vrai qu'il nous a fait mettre tous deux à la torture, qu'il a accablé de coups cette enfant de quinze ans avant de la violenter… Sang et massacre ! pas de pitié !

– Non, Ronan, notre père ne tuera pas un homme sans défense.

– Vous tardez beaucoup à m'égorger, chiens gaulois ! qu'attendez-vous donc ? Et toi, bateleur, chef de ces bandits ! qu'as-tu à me regarder ainsi en silence ?

– C'est qu'en te regardant ainsi, Neroweg, je songe au passé… je me souviens…

– De quoi te souviens-tu !

– De ton aïeul…

– Quel aïeul ? mes aïeux sont nombreux.

– Neroweg, l'*Aigle terrible*…

– Oh ! c'était un grand chef… – reprit le Frank avec un accent d'orgueil farouche, – c'était un grand roi, un des plus vaillants guerriers de ma race vaillante ! son nom est encore glorifié en Germanie !… Puisse ma honte à moi, prisonnier de votre bande

d’esclaves révoltés, être enfouie au fond de ma fosse… si vous me creusez une fosse…

– Écoute : il y a de cela plus de trois siècles ; ton aïeul était chef d’une des hordes franques, rassemblées de l’autre côté du Rhin, et qui alors menaçaient la Gaule…

– Et nous l’avons conquise, cette Gaule ! elle est notre terre aujourd’hui, et vous… vous êtes nos esclaves… race bâtarde !…

– Écoute encore : mon aïeul, soldat obscur, se nommait Scanvoch.

– Par ma chevelure ! ces misérables savent les noms de leurs ancêtres ainsi que nous les savons, nous autres de race illustre ! Mirff et Morff, mes deux limiers, que cet autre bandit déguisé en ours a mis à mort, Mirff et Morff connaissent leurs ancêtres, si tu connais les tiens !

– Mon aïeul Scanvoch fut lâchement mis à la torture par l’*Aigle terrible*, la veille d’une grande bataille du Rhin ; le matin de ce combat, les soldats gaulois chantaient :

« *Combien sont-ils ces Franks ?… combien sont-ils donc, ces barbares ?* »

Le soir ils chantaient après leur victoire :

« *Combien étaient-ils, ces Franks ? combien étaient-ils donc ces barbares ?…* »

– Si cette fois les lâches Gaulois ont vaincu les Franks valeureux, ce fut par trahison…

– Donc, lors de cette grande bataille du Rhin, Scanvoch s’est battu contre ton aïeul. Ce fut, vois-tu, une lutte acharnée, non-seulement un combat de soldat à soldat, mais un combat de deux races fatalement ennemies ! Scanvoch pressentait que la descendance de Neroweg serait funeste à la nôtre, et il voulait pour cela le tuer… Le sort des armes en a autrement décidé. Les pressentiments de mon aïeul ne l’ont pas trompé… Voici la seconde fois que nos deux familles se rencontrent à travers les âges… Tu as fait torturer mes deux fils ; tu devais aujourd’hui les livrer au supplice…

– Assez, chien !… Et pour empêcher ma noble race de mettre, dans l’avenir, le pied sur la gorge à ta race asservie, tu veux me tuer ?

– Je veux te tuer… Ton frère a péri de ta main fratricide ; ta

famille sera éteinte en toi !…

Un éclair de joie sinistre illumina les yeux du Frank ; il répondit :

– Tue-moi…

– Ôtez-lui ses liens…

– C'est fait, Karadeuk ; mais nous le tenons, et nos mains valent les liens qui le garrottaient.

– Je propose, moi, qu'il soit, avant sa mort, mis à la torture, ainsi qu'il nous y faisait mettre au burg, nous autres esclaves…

– Oui, oui… à la torture ! à la torture !…

– Et après, coupé en quatre quartiers.

– Haché à coups de hache !

– Mes Vagres ! cet homme est à moi… c'est ma part du butin !

– Il est à toi, vieux Karadeuk…

– Laissez-le libre.

– Tu le veux ?

– Laissez-le libre ; mais formez autour de lui un cercle qu'il ne puisse franchir…

– Voici un cercle de pointes d'épées, de fer, de piques et de tranchants de faux qu'il ne franchira pas…

– Un prêtre ! – s'écria soudain le comte avec un accent d'angoisse mortelle, – un prêtre ! je ne veux pas mourir sans un prêtre ! j'irais en enfer… Toi qui es assis là-bas, ermite laboureur, le saint évêque Cautin, mon patron, te traitait de renégat ; mais enfin comme moine tu es toujours un peu prêtre, toi… veux-tu m'assister ? et me promettre que je n'irai pas en enfer, mais en paradis ?… Ces chiens, tes compagnons, m'ont volé mes colliers d'or et les sacs que je n'avais pas jetés dans la citerne ; il ne me reste que cet anneau d'or… je te le donne… mais promets-moi, sur ton salut, le paradis…

– Mon père ! – s'écria Loysik, – mon père ! vous ne tuerez pas ainsi cet homme…

– Je ne vous demande pas grâce de la vie, chiens d'esclaves ! je saurai mourir ; mais je ne veux pas aller en enfer, moi ! Ô mon bon patron ! bienheureux évêque Cautin, où es-tu ? où es-tu ? Fais un nouveau miracle… envoie-moi un prêtre !…

– En attendant le miracle, comte Neroweg, prends cette hache.

– Quoi, Karadeuk, tu l'armes ?

– Prends cette hache, comte Neroweg ; j'ai la mienne, défends-toi.

– Mon père ! il est fort comme un taureau sauvage ; il est jeune encore et vous êtes vieux !

– Mon père ! au nom de vos deux fils que vous avez sauvés, renoncez à ce combat…

– Mes enfants, ne craignez rien ; cette hache ne pèse pas à mon bras… J'ai foi dans mon courage ; j'éteindrai en ce Frank la race des Neroweg.

– Oh ! être là, incapable de bouger… ne pouvoir me battre à ta place, ô mon père !

– Mes fils, c'est aux vieux à mourir… aux jeunes de vivre… Neroweg, défends-toi…

– Moi, de race illustre, me battre contre un gueux ! un Vagre ! un esclave révolté ! non…

– Tu refuses ?…

– Oui ! chien bâtard… égorge-moi si tu veux…

– Mes Vagres, qu'on le saisisse, et tondez-le comme un esclave : le tranchant d'un poignard vaudra, pour ceci, les ciseaux.

– Moi, tondu comme un vil esclave ! moi, Neroweg, subir un tel outrage ! moi, tondu !…

– La femme de ton glorieux roi Clovis aimait mieux voir ses petits-fils morts que tondus… je sais cela… Oui, vous autres nobles Franks, vous tenez, comme vos rois chevelus, à votre chevelure, signe d'antique et illustre race ; donc, Neroweg, défends-toi, ou tu seras tondu…

– Moi, tondu !… Cette hache ! cette hache !…

– La voici, comte… Et vous, mes bons Vagres, élargissez le cercle !…

– Ermite laboureur, veux tu me promettre, si ce combat me met en danger de mort, de m'envoyer en paradis ? je te donnerai mon anneau…

– Si tu es en danger mortel, Neroweg, je te dirai des paroles qui te feront, je l'espère, envisager fermement la mort.

– Ce n'est pas la mort que je crains, chien ! c'est le paradis que je veux…

– Crois-nous, Karadeuk, ce lâche a moins peur de l'enfer que de ta hache… Coupons-lui cette crinière, qui ressemble à la queue d'un cheval de montagne… Allons, tondons le comte… le seigneur frank sera tondu…

Neroweg, furieux, se précipita sur le vieux Vagre, le combat s'engagea, terrible, acharné. Loysik, Ronan, l'évêchesse et la petite Odille, pâles, tremblants, suivaient la lutte d'un œil alarmé ; elle ne fut pas longue, la lutte… Le vieux Vagre l'avait dit, la hache ne pesait point à son bras vigoureux, mais elle pesa fort au front de Neroweg, qui, sanglant, roula sur l'herbe, frappé d'un coup mortel…

– Meurs donc ! – s'écria Karadeuk avec une joie triomphante ; – la race de l'*Aigle terrible* ne poursuivra plus la race de Joel… Meurs donc, comte Neroweg !

– Hi ! hi !… j'ai un fils de ma seconde femme à Soissons… et ma femme Godégisèle est enceinte, chien gaulois ! – murmura le Frank avec un éclat de rire sardonique. – Ma race n'est pas éteinte… j'espère qu'elle retrouvera plus d'une fois la tienne pour l'écraser…

Puis il ajouta d'une voix affaiblie, épouvantée :

– Ermite laboureur, donne-moi le paradis… bon patron, évêque Cautin, aie pitié de moi… Oh ! l'enfer ! l'enfer ! les diables !… j'ai peur… l'enfer !…

Et Neroweg expira, la face contractée par une terreur diabolique. Son dernier regard s'arrêta sur les ruines de son burg fumant au loin sur la colline.

Les leudes du comte s'apercevant de sa disparition, durent le croire enseveli sous les décombres du burg, ou enlevé… S'ils l'ont cherché au dehors, ces fidèles, ils auront trouvé le corps du comte vers la lisière de la forêt, mort, la tête fendue d'un coup de hache, étendu au pied d'un arbre dont on avait enlevé la première écorce et sur lequel étaient ces mots tracés avec la pointe d'un poignard :

« *Karadeuk le* VAGRE, *descendant du Gaulois Joel, le brenn de la tribu de Karnak, a tué ce* COMTE *frank, descendant de Neroweg l'Aigle terrible… Vive la vieille Gaule !…* »

* *

*

Ici finit le récit de RONAN LE VAGRE, fils de KARADEUK LE BAGAUDE, Karadeuk, mon frère à moi, Kervan, fils aîné de Jocelyn, et petit-fils d'Araïm. À cette histoire, j'ai ajouté les lignes suivantes, ce soir, jour du départ de mon neveu Ronan, qui retourne près des siens, en Bourgogne, après deux jours passés dans notre maison, toujours située non loin des pierres sacrées de la forêt de Karnak. Mon neveu Ronan m'ayant confié ses pensées durant son séjour ici, j'ai pu, en ce qui le touche, écrire, ainsi qu'il aurait écrit lui-même.

À propos de la forme nouvelle adoptée par lui dans ses récits, Ronan m'a dit, non sans raison :

« – Le vœu de notre aïeul Joel, en demandant à ceux de sa descendance d'ajouter tour à tour à notre légende l'histoire de leur vie, a été de perpétuer d'âge en âge dans notre famille l'amour de la Gaule et la haine de la domination étrangère. Nos aïeux, jusqu'ici, ont raconté leurs aventures sous forme de mémoires ; moi, j'ai agi différemment ; mais la même pensée patriotique qui inspirait nos aïeux m'a inspiré ; tous les faits cités par moi sont vrais, et les scènes auxquelles je n'ai pas assisté m'ont été racontées par des gens qui ont été acteurs dans ces événements. Il en a été ainsi, entre autres faits, de l'entrevue secrète de Neroweg et de Chram au burg du comte, dans la chambre des trésors. Chram rapporta cet entretien à Spatachair, l'un de ses favoris ; un esclave entendit ce récit ; et plus tard, après l'incendie du burg, cet esclave s'étant joint à nous pour courir la Vagrerie jusqu'en Bourgogne, c'est de lui que j'ai tenu ces détails. Peu importe donc la forme de ces légendes, pourvu que le fond soit vrai ; il nous faut, avant tout, donner à notre descendance un tableau très-réel des temps où chacune de nos générations a vécu et vivra, le tout dit avec sincérité. Ces enseignements, transmis de siècle en siècle à notre race, rempliront ainsi le vœu suprême de notre aïeul Joel. »

Moi, Kervan, je dis comme mon neveu Ronan le Vagre : Peu importe la forme de ces récits, pourvu qu'ils reproduisent fidèlement les temps où nous vivons. Je compléterai donc, ainsi qu'il suit, et jusqu'à aujourd'hui, l'histoire de mon frère Karadeuk et de ses deux fils, Ronan et Loysik.

CHAPITRE IV.

Ronan le Vagre revient en Bretagne accomplir le dernier vœu de son père Karadeuk. – Il retrouve Kervan, frère de son père. – Ce qui est advenu à Ronan le Vagre, avant et durant son voyage.

Deux ans se sont écoulés depuis la mort du comte Neroweg… On est en hiver : le vent siffle, la neige tombe. Par une nuit pareille, il y a de cela près de cinquante ans, Karadeuk, petit-fils du vieil Araïm, avait quitté la maison de son père où se passe ce récit, pour aller courir la Bagaudie, séduit par les récits du colporteur.

Le vieil Araïm est mort depuis très-longtemps, regrettant jusqu'à la fin Karadeuk, son favori ; Jocelyn et Madalèn, père et mère de Karadeuk, sont aussi morts ; son frère aîné, Kervan, et sa douce sœur Roselyk, sont encore vivants, et habitent la maison située près des pierres sacrées de Karnak. Kervan a soixante-huit ans passés ; il s'est marié déjà vieux : son fils, âgé de quinze ans, s'appelle *Yvon* ; la blonde Roselyk, sœur de Kervan, est presque aussi âgée que lui : ses cheveux sont devenus blancs ; elle est restée fille et demeure avec son frère Kervan et sa femme *Martha*.

Le soir est venu, le vent souffle au dehors, la neige tombe.

Kervan, sa sœur, sa femme, son fils et plusieurs de leurs parents, qui cultivent avec eux les mêmes champs que cultivait, il y a plus de six cents ans, Joel et sa famille, sont occupés, autour du foyer, aux travaux de la veillée. À une violente rafale de vent, Kervan dit à sa sœur :

– Bonne Roselyk, c'est par une nuit semblable, qu'il y a beaucoup d'années, ce colporteur maudit… te souviens-tu ?

– Hélas ! oui… et le lendemain notre pauvre frère Karadeuk nous quittait pour jamais… Sa disparition a causé tant de chagrin à notre bon grand-père Araïm, qu'il est mort en pleurant son petit-fils… Peu de temps après, nous avons perdu notre mère Madalèn, devenue presque folle de douleur… Seul, notre père Jocelyn a résisté plus longtemps au chagrin… Ah ! notre frère Karadeuk n'a été que trop puni de son désir de voir des *Korrigans*…

– Les Korrigans ? tante Roselyk, – reprit Yvon, fils de Kervan, – ces petites fées d'autrefois, dont le vieux Gildas, le tondeur de brebis, parle souvent ? On ne les voit plus depuis longues années dans le pays, les Korrigans, non plus que les *Dûs*, autres petits nains.

– Heureusement, mon enfant, le pays est débarrassé de ces génies malfaisants… Sans eux, ton oncle Karadeuk serait peut-être à cette heure avec nous à la veillée…

– Et jamais, mon père, vous n'avez eu de nouvelles de lui ?

– Jamais, mon fils ! il est mort sans doute au milieu de ces guerres civiles, de ces désastres, qui continuent de déchirer la vieille Gaule, sous le règne des descendants de Clovis.

– Puisse notre Bretagne ignorer longtemps ces maux dont souffrent si cruellement les autres provinces !

– Notre vieille Armorique a su jusqu'ici conserver son indépendance, et repousser l'invasion des Franks, pourquoi faiblirions-nous à l'avenir ? Nos chefs de tribus, choisis par nous, sont vaillants… le chef des chefs, choisi par eux, le vieux *Kanâo*, qui veille sur nos frontières, est aussi intrépide qu'expérimenté… n'a-t-il pas déjà repoussé victorieusement les attaques des Franks ?

– Et trois fois déjà tu as été appelé aux armes, Kervan, nous laissant, moi, ta femme, Roselyk, ta sœur, et Yvon, ton fils, dans des angoisses mortelles…

– Allons, allons, pauvres Gauloises dégénérées, ne parlez point ainsi ; songez à nos légendes de famille… Dites, *Margarid*, femme de Joel ; *Méroë*, femme d'Albinik le marin ; *Ellèn*, femme de Scanvoch, avaient-elles de ces faiblesses, lorsque leurs époux allaient combattre pour la liberté de la Gaule ?

– Hélas ! non ; car Margarid et Méroë ont, comme leurs époux, trouvé la mort dans les batailles…

– Tandis que moi, je n'ai été blessé qu'une fois, en combattant ces Franks maudits, que nous avons exterminés sur nos frontières.

– Oublies-tu, mon frère, le danger que tu as couru aux dernières vendanges ? Étranges vendanges ! que l'on va faire l'épée au côté, la hache à la main !

– Quoi ! une partie de plaisir… sortir gaiement de nos frontières pour aller en armes vendanger la vigne que les Franks font cultiver par leurs esclaves vers le pays de Nantes(66)… Par la

barbe du bon Joel ! il aurait bien ri de voir notre troupe repasser nos frontières, escortant gaiement nos grands chariots remplis de raisins vermeils ! Quel joyeux coup d'œil ! les pampres verts ornaient les jougs de nos bœufs, les brides de nos chevaux, et jusqu'aux fers de nos lances ; puis, tous en chœur nous chantions ce bardit :

« – *Les Franks ne le boiront pas, ce vin de la vieille Gaule… non, les Franks ne le boiront pas !… – Nous vendangeons l'épée d'une main, la serpe de l'autre. – Nos chars de guerre sont des pressoirs roulants. – Ce n'est pas le sang qui rougit leurs essieux, c'est le jus empourpré du raisin. – Non, les Franks ne le boiront pas, ce vin de la vieille Gaule… non, les Franks ne le boiront pas !…* »

– Mon père, j'aurai seize ans à la prochaine vendange au pays de Nantes… vous m'emmènerez avec vous ?

– Tais-toi, Yvon, ne fais pas de semblables vœux ; cela m'effraye, mon enfant.

– Roselyk, entends-tu ma femme ? Ne croirait-on pas entendre notre pauvre mère dire à notre frère Karadeuk, en le grondant de son désir de voir les Korrigans : « Taisez-vous, méchant enfant, vous m'effrayez… »

– Hélas ! mon frère, le cœur de toutes les mères se ressemble.

– Mon père, j'entends des pas au dehors… je suis certain que c'est le vieux Gildas ; il m'avait promis de venir à la veillée, de nous apprendre un nouveau bardit qu'un tailleur ambulant lui a chanté. Justement, c'est lui… Bonsoir, vieux Gildas.

– Bonsoir, mon enfant ; bonsoir à vous tous.

– Ferme la porte, vieux Gildas ; la bise est froide.

– Kervan, je ne suis pas seul.

– Avec qui es-tu donc ?

– Un étranger m'accompagne ; il a frappé à ma demeure et m'a demandé le logis de Kervan, fils de Jocelyn. Ce voyageur vient de Vannes, et de plus loin encore.

– Pourquoi n'entre-t-il pas ?

– Il secoue dehors les frimas dont il est couvert.

– Mon Dieu, Gildas, cet homme serait-il un colporteur ?

– Roselyk, Roselyk, entends-tu encore ma femme ?… Ah ! tu as raison : les cœurs des mères sont tous pareils…

– Non, Martha ; ce jeune homme ne m'a point paru être un colporteur ; à son air résolu, on le prendrait plutôt pour un soldat ; il porte un long poignard à son côté… tenez, le voici.

– Approche, voyageur ; tu as demandé la demeure de Kervan, fils de Jocelyn ? Kervan, c'est moi…

– Salut donc à toi et aux tiens, Kervan… Mais qu'as-tu à me regarder ainsi en silence ? d'où vient le trouble où je te vois ?

– Roselyk, regarde donc ce jeune homme… remarque son front, ses yeux, l'air de sa figure…

– Ah ! mon frère ! il est d'étranges ressemblances… On croirait voir, vieux de quelques années de plus, notre pauvre frère Karadeuk, lorsqu'il a quitté cette maison.

– Roselyk, cet étranger porte la main à ses yeux ; il pleure… Dis, jeune homme, tu es le fils de Karadeuk ?

Pour toute réponse, Ronan le Vagre se jeta au cou du frère de son père, et il embrassa non moins tendrement Martha, Roselyk et Yvon… Les larmes séchées, la première émotion apaisée, les premiers mots qui partirent du cœur et des lèvres de Roselyk et de Kervan furent ceux-ci :

– Et notre frère ?

– Et Karadeuk ?

À cette question, Ronan le Vagre est resté muet ; il a baissé la tête, et, de nouveau, ses yeux se sont remplis de larmes… larmes cette fois amères…

Un grand silence se fit parmi ces descendants de la race de Joel ; les larmes coulèrent de nouveau, non moins amères que celles de Ronan le Vagre.

Kervan, le premier, reprit la parole, et dit à son neveu :

– Y a-t-il longtemps que mon frère est mort ?

– Il y a trois mois…

– Et sa fin a-t-elle été douce ? s'est-il souvenu de moi et de Roselyk, qui l'aimions tant ?

– Ses dernières paroles ont été celles-ci : « Je meurs sans avoir pu accomplir, pour ma part, le devoir imposé par notre aïeul Joel à sa descendance… Promets-moi, mon fils, Ronan, toi qui sais ma vie et celle de ton frère Loysik, de remplir ce devoir à ma place, et d'écrire, sans cacher le bien et le mal, ce que tous trois nous avons

fait… Ce récit terminé, promets-moi de te rendre, si tu le peux, au berceau de notre famille, près des pierres sacrées de Karnak… Je ne peux espérer que mon père Jocelyn et ma mère Madalèn vivent encore ; s'ils sont morts, comme je le crains, tu remettras cet écrit, soit à mon bon frère Kervan, s'il a survécu à mes vieux parents, soit au fils aîné de mon frère. S'il était mort sans laisser de postérité, ses héritiers ou ceux de sa femme déposeront entre tes mains, selon le vœu de notre aïeul Joel, la légende et les reliques de notre famille, et tu les transmettras à ta descendance. Si, au contraire, mon bon frère Kervan et ma douce sœur Roselyk m'ont survécu, dis-leur que je meurs en prononçant leurs noms toujours chers à mon cœur… »

– Telles ont été les dernières paroles de mon père Karadeuk.

– Et ce récit de la vie de mon frère et de la tienne ?

– Le voici, – répondit Ronan en débouclant son sac de voyage.

Et il en tira un rouleau de parchemin qu'il remit à Kervan. Celui-ci prit cet écrit avec émotion, tandis que, ôtant de sa ceinture ce long poignard à manche de fer qu'avait porté Loysik, puis le Veneur, et sur la garde duquel on voyait gravé le mot saxon : *Ghilde*, et les deux mots gaulois : *Amitié, communauté*, Ronan donna cette arme à son oncle, et lui dit :

– Le désir de mon père est que vous joigniez ce poignard aux reliques de notre famille. Lorsque vous aurez lu ce récit, lorsque je vous aurai raconté quelques événements qui le complètent, vous reconnaîtrez que cette arme peut tenir sa place parmi les objets que nos aïeux nous ont légués… pieuses reliques que je contemplerai avec respect. La veillée commence… après demain matin il me faudra vous quitter.

– Quoi ! si tôt ?

– Vous saurez la cause de mon prompt départ. Je vous prie donc de lire, dès ce soir, ce récit que je vous apporte ; demain je vous raconterai ce que je n'ai pas eu le loisir d'écrire, l'heure de mon voyage en Bretagne ayant été hâtée malgré moi… Pendant que vous lirez ceci, je désirerais vivement connaître la légende de notre famille, dont mon père m'a souvent raconté les principaux faits.

– Viens, – dit Kervan en prenant une lampe.

Ronan le suivit… Tous deux entrèrent dans une des chambres de la maison. Sur une table était déposé le coffret de fer, autrefois

donné à Scanvoch par Victoria la Grande. Kervan tira de ce coffret la *faucille d'or* d'Hêna, la vierge de l'île de Sên ; la *clochette d'airain*, laissée par Guilhern ; le *collier de fer* de Sylvest ; la *croix d'argent* de Geneviève ; *l'alouette de casque* de Victoria la Grande ; puis il déposa ces objets auprès du *poignard* de Loysik. Kervan prit aussi dans le coffret les différents parchemins composant la chronique de la descendance de Joel.

Ces reliques, datant d'un temps si lointain déjà, Ronan les contemplait avec une profonde et silencieuse émotion. Kervan, voyant son neveu plongé dans ce pieux recueillement, le laissa, et alla rejoindre sa famille, non moins impatiente que lui de connaître l'histoire de Karadeuk le Bagaude, de Ronan le Vagre, et de son frère Loysik, l'ermite laboureur.

Le Vagre resta seul… Cette longue nuit d'hiver s'écoula durant qu'il lisait les légendes de sa race… La lumière de sa lampe luttait contre les premières clartés de l'aube lorsque Ronan termina sa lecture. Dès que le jour fut tout à fait venu, le descendant de Joel chercha au loin des yeux, à travers la fenêtre, les rochers de l'île de Sên, île jadis si fameuse par son collège de druidesses, où Hêna avait passé les premières années de sa vie, terminée par un sacrifice héroïque. Bientôt Ronan vit les rochers de l'île se dessiner confusément à travers la brume de la mer ; alors il jeta de nouveau un regard respectueux et attendri sur la petite *faucille d'or*, déjà noircie par les siècles, et qu'Hêna, la douce vierge, portait, il y avait de cela plus de six cents ans ; puis il sortit de la maison.

Kervan et sa femme avaient, de leur côté, prolongé leur lecture presque jusqu'à l'aube ; et, contre leur habitude, ils ne s'étaient pas levés avec le jour. Ronan, encore sous l'impression de l'histoire de sa famille, alla visiter les abords de la maison : à chaque pas, il y trouva le souvenir de ses ancêtres ; elle verdoyait toujours, la vaste prairie où son aïeul Joel et ses fils, Guilhern et Mikaël, se livraient aux mâles exercices militaires de la *marhek-adroad* ; il coulait toujours, le ruisseau d'eau vive, au bord duquel Sylvest et Siomara avaient, dans leurs jeux enfantins, élevé une petite cabane pour se mettre à l'abri de la chaleur du jour. Ronan cherchait au bord de ce ruisseau la place des deux vieux saules, où plus tard, lors de la conquête de César, Sylvest et son père Guilhern, ayant en vain tâché d'échapper à l'esclavage du centurion boiteux, alors propriétaire de leurs champs paternels, furent livrés, par le Romain, à l'horrible supplice *des fourmis* ! arbres séculaires, qui végétaient encore quelque peu lors du retour

de Scanvoch et de son fils Aël-Guen au berceau de leur famille…

L’émotion de Ronan le Vagre fut à la fois douce et triste. Absorbé dans sa profonde méditation sur le passé, peu à peu il lui sembla voir, au milieu de la brume qui voilait à demi le rivage de la vieille Armorique, apparaître les touchantes ou mâles figures de la légende de son obscure mais antique famille gauloise. Le *brenn* (Brennus), vainqueur de l’Italie aux premiers siècles de la puissance de Rome ; Joel, Margarid, Hêna, Guilhern, Mikaël, Albinik le marin et sa femme Méroë, Sylvest l’esclave, Siomara la courtisane ; Geneviève, témoin de la mort du jeune homme de Nazareth ; Scanvoch, et enfin Karadeuk le Bagaude… Dans cette vision étrange, plus l’époque à laquelle appartenaient ces différents personnages s’éloignait du temps présent pour s’enfoncer dans la profondeur des âges, plus ils semblaient grandir… de sorte que les pâles fantômes de la génération de Joel, qui dominaient ceux de sa descendance, étaient à leur tour dominés par l’imposante figure du *brenn* victorieux, qui jadis jeta fièrement son épée gauloise dans la balance où se pesait la rançon de Rome et de l’Italie…

– Ah ! combien de nos générations se succéderont encore avant que la radieuse vision de Victoria la Grande se soit réalisée ! – pensait Ronan avec un accablement mélancolique. – Ô Brennus ! vaillant guerrier, le plus anciens des aïeux dont notre famille ait gardé la mémoire !… Ô Joel ! combien de temps votre descendance doit-elle souffrir encore avant que la Gaule se soit relevée, libre, fière et à jamais délivrée du joug des rois franks et des pontifes de Rome… Que de sueurs ! que de larmes ! que de sang doit verser encore votre race, ô Brennus ! ô Joel ! avant l’avénement de ce glorieux jour de bonheur et de liberté !

Le Vagre fut tiré de sa rêverie par la voix du frère de son père.

– Ronan, – dit Kervan, – la gelée a durci la terre, les troupeaux ne peuvent sortir des étables ; nous avons à cribler le grain à la maison… viens, rentrons ; pendant notre travail tu nous diras les événements qui complètent ton récit. Après ton départ, je te promets de transcrire fidèlement la suite de l’histoire de ta vie.

Ronan et la famille de Kervan sont rassemblés dans la grande salle de la métairie ; après le repas du matin les femmes filent leur quenouille ou s’occupent des soins domestiques ; les hommes criblent le grain qu’ils tirent de grands sacs et qu’ils reversent dans d’autres. Des troncs d’orme et de chêne brûlent dans l’immense foyer, car au dehors vive est la froidure ; Ronan va

parler ; on fait silence, et chacun tout en s'occupant de ses travaux jette de temps à autre un regard curieux sur le Vagre, fils du Bagaude.

– Mon oncle, – dit Ronan, – vous avez lu ce récit ?

– Nous tous qui sommes ici nous l'avons entendu…

– Et que pensez-vous maintenant des Bagaudes et des Vagres ?

– Je pense, ainsi que ton frère Loysik, que ces représailles contre les horreurs de la conquête franque, représailles légitimées par la conquête elle même, étaient malheureusement stériles et désastreuses comme l'est la vengeance si juste qu'elle soit ; cependant, je crois, je sens qu'il fallait frapper de terreur ces féroces conquérants ! sur eux seuls doit retomber tant de sang versé…

– Implacable et légitime a été notre vengeance, mais non pas stérile, Loysik l'a proclamé lui-même ; rappelez-vous ces paroles de votre grand-père Araïm, à propos de la Bagaudie, je les ai lues cette nuit, Kervan ; elles étaient, elles sont, elles seront éternellement justes : « – L'insurrection a toujours du bon… car on y gagne toujours quelque chose. Qu'un peuple conquis ou opprimé implore ses maîtres, au nom de la justice, au nom de l'humanité, ses maîtres se rient de lui ; qu'il se révolte… ils tremblent et accordent à la terreur ce qu'ils avaient refusé au bon droit. » Araïm disait vrai. N'est-ce pas aux grandes insurrections de la Bagaudie que l'Armorique a dû son complet affranchissement de la domination des empereurs, lorsque, bien qu'allégée des charges écrasantes contre lesquelles la Bagaudie avait protesté par les armes, les autres contrées de la Gaule étaient redevenues provinces romaines après l'ère glorieuse et libre de Victoria la Grande !

– C'est la vérité, Ronan… mais en quoi votre Vagrerie a-t-elle été pour vous aussi fructueuse que la Bagaudie ? Et mon pauvre frère Karadeuk comment est-il mort ?

– Pour répondre à vos questions, Kervan, il me faut d'abord vous apprendre ce qui s'est passé après l'incendie du burg du comte Neroweg.

– Nous t'écoutons…

– Le succès de notre attaque terrifia d'abord les Franks et les évêques de la contrée ; ceux des esclaves qui n'étaient pas hébétés par les prêtres, les colons pressurés par les seigneurs, enfin les

hommes de cœur qui sentaient encore couler dans leurs veines quelques gouttes de sang gaulois, reprirent quelque espoir ; notre bande, dont mon père conserva le commandement, devint considérable ; on vit alors des prélats et des seigneurs franks, épouvantés par la Vagrerie, améliorer un peu le sort de leurs esclaves, pressurer moins leurs colons ; foi de Vagre ! mon oncle… la terreur faisait battre d'une charité passagère tous ces cœurs jusqu'alors endurcis…

– Et ton frère Loysik ?

– Fidèle à ce principe de Jésus de Nazareth : « que ce sont surtout les malades qui ont besoin de médecins, » il ne nous quittait pas, il eut bientôt sur notre troupe l'ascendant qu'il savait prendre sur les hommes les plus endiablés ; sa bonté, son courage, son éloquence, son amour de la Gaule, son horreur de la conquête franque, lui acquirent bientôt tous les cœurs, souvent il empêcha des désastres inutiles ou de sanglantes représailles. Lorsque ainsi que moi il fut guéri des suites de notre torture, il nous quitta pendant quelque temps et nous demanda, sans nous dire ses motifs, de nous rapprocher des confins de la Bourgogne ; il devait nous rejoindre aux environs de Marcigny, ville située à l'extrême frontière de cette province, il avait obtenu de nous, non sans peine, de ne plus incendier les burgs et les villas épiscopales ; mais le pillage allait toujours au profit du pauvre monde, et nous faisions bonne justice des seigneurs franks, dont les cruautés étaient avérées.

– Et les Franks ne se sont pas armés contre vous ?

– Le roi Clotaire ordonna une levée d'hommes, mais les seigneurs bénéficiers craignirent en se séparant de leurs leudes de laisser leurs burgs désarmés à la merci des esclaves, ou livrés sans défense aux attaques de notre troupe ; ils n'envoyèrent que peu de gens à la levée, aussi, par deux fois, nous avons rudement combattu et battu les Franks ; mais, selon le désir de Loysik, nous nous rapprochions toujours des frontières de la Bourgogne…

– Et la petite Odille, Ronan ?

– Je l'avais prise pour femme… la chère enfant ne me quittait pas, aussi douce que vaillante, aussi dévouée que tendre.

– Pauvre petite… et l'évêchesse qui nous a intéressés malgré son égarement ?

– Fulvie était pour le veneur ce qu'Odille était pour moi.

– Et ce roi Chram qui rêvait le parricide a-t-il exécuté ses projets de révolte contre son père Clotaire ? cet autre monstre qui tuait les enfants de son frère à coups de couteau !

– Kervan, il y a trois jours en me rendant ici… j'ai retrouvé Chram et son père sur les frontières de notre Armorique.

– Le père et le fils sur nos frontières ?

– Oui, et ils se sont montrés dignes l'un de l'autre… Ah ! Kervan ! j'ai dès mon enfance couru la Vagrerie… j'ai dans ma vie assisté à de terribles spectacles… mais, foi de Vagre, je n'ai jamais éprouvé une pareille épouvante… et d'horreur encore je frissonne quand je songe à ce qui, sous mes yeux, s'est passé lors de la rencontre de Chram et de son père.

– Je te crois, Ronan, car te voici tout pâle à ce souvenir.

– Horrible… horrible… mais je viendrai tout à l'heure à ce récit ; fidèles à notre promesse envers Loysik, nous nous rapprochions des confins de la Bourgogne. Cette contrée, l'une des premières conquises avant Clovis par d'autres barbares venus de Germanie, et appelés *Burgondes*, était aussi pleine des héroïques souvenirs de la vieille Gaule ! À la voix de Vercingétorix, *le chef des cent vallées*, les populations s'étaient soulevées en armes contre les Romains, *Épidorix*, *Convictolitan*, *Lictavic*, et d'autres patriotes de cette province, avaient rejoint avec leurs tribus *le chef des cent vallées*, jaloux de combattre avec lui pour la liberté des Gaules.

– Et cette contrée autrefois si vaillante… a subi le sort commun !

– Là comme ailleurs, Kervan, les évêques avaient hébété ces populations jadis si viriles.

– Oui, tandis que dans notre Armorique les druides chrétiens ou non chrétiens nous prêchent encore l'amour de la patrie, la haine de l'étranger.

– Aussi la Bretagne est jusqu'ici restée libre ; il n'en fut pas ainsi de la malheureuse province dont je vous parle ; dès 355, son peuple avait dégénéré, deux chefs de hordes, *Westralph* et *Chnodomar,* avaient envahi cette contrée ; d'autres barbares, les Burgondes, venus des environs de Mayence, chassèrent à leur tour ces premiers envahisseurs et s'établirent en ce pays vers l'année 416. Ces Burgondes, qui ont donné leur nom à cette province, étaient des peuples pasteurs, moins féroces que les autres tribus de Germanie. Le plus grand nombre des habitants gaulois de ce pays

avaient été massacrés ou emmenés en esclavage lors de la première conquête de 355. La race de ceux qui en petit nombre survécurent, asservie par les Burgondes, ne fut pas aussi misérable que celles de la majorité des provinces conquises ; les rois *Gondiok*, *Gondebaud* et son fils *Sigismond*, régnèrent tour à tour sur ce pays jusqu'en 534 ; à cette époque, Childebert et Clotaire, fils de Clovis, attaquant ces rois burgondes, comme eux de race germaine, ravagèrent de nouveau ce pays, asservirent également et la race burgonde et la race gauloise, et ajoutèrent ce territoire aux autres possessions de la royauté franque.

– Que de ruines ! que de massacres ! que d'esclavage !… Heureux sont nos pères des siècles passés… ils vivent ailleurs qu'en ce triste monde !…

– C'est un terrible temps ! mais, foi de Vagre, nous l'avons rendu terrible aussi pour bon nombre de nos conquérants… Je vous l'ai dit, selon notre promesse faite à Loysik, nous nous étions rapprochés des confins de la Bourgogne… Nous arrivâmes près de Marcigny au commencement de l'automne ; dans ces climats fortunés cette saison est aussi douce que l'été. Le soleil baissait, nous avions marché toute la journée, traversant des contrées jadis fécondes autant que peuplées, et alors incultes, presque désertes. Quelques esclaves se joignirent à nous, d'autres se réfugièrent dans la cité de Marcigny et y jetèrent l'alarme. Nous attendions toujours le retour de Loysik ; pour plus de prudence, nous avions campé sur une colline boisée, d'où l'on dominait au loin la ville, à peine défendue par des murailles en ruines… Vers la fin du jour, nous vîmes arriver mon frère ; il accourait, instruit de notre venue par les esclaves fugitifs. Il me semble encore le voir, gravissant la colline d'un pas précipité, ses traits rayonnaient de bonheur ; après avoir répondu aux témoignages d'affection dont nous l'entourions à l'envi, Loysik fit signe qu'il voulait parler ; il gravit un monticule ombragé d'une châtaigneraie séculaire : la foule s'assembla autour de lui ; à ses pieds s'assirent un grand nombre de femmes qui couraient avec nous la Vagrerie. Au premier rang parmi elles se trouvaient Odille et l'évêchesse. Loysik portait ce jour-là une robe de grosse laine blanche ; un rayon du soleil couchant, traversant les châtaigniers, semblait entourer d'une auréole dorée sa grave et douce figure encadrée de ses longs cheveux, séparés sur son front un peu chauve, et blonds comme sa barbe légère. Je ne sais pourquoi me vint alors à la pensée le souvenir du jeune homme de Nazareth, prêchant sur la montagne la foule vagabonde dont il était toujours suivi… Un grand silence

se fit dans notre troupe ; Loysik nous dit ces paroles, que bientôt après j'ai écrites sur ce parchemin que voici, afin de ne pas les oublier :

« – Mes amis, mes frères, vous tous qui m'entendez, je reviens au milieu de vous avec la *bonne nouvelle*… écoutez-moi : jusqu'ici vous avez, par de terribles représailles, rendu aux Franks et aux évêques le mal pour le mal : les méchants l'ont voulu, la violence a appelé la violence ! l'oppression, la révolte ; l'iniquité, la vengeance ! Elles se sont réalisées, ces menaçantes paroles de Jésus : *Qui frappera de l'épée périra par l'épée ! – Malheur à vous qui retenez votre prochain en esclavage ! – Malheur à vous, riches au cœur impitoyable !* Aux pauvres qui manquaient du nécessaire, vous avez distribué les biens de ces conquérants pillards ou de ces nouveaux *princes des prêtres, race de serpents et de vipères, qui,* selon le Christ, *dévore le bien des pauvres. – Affreux hypocrites qui jurent par l'or de l'autel et non par la sainteté du temple…* Beaucoup d'hommes endurcis, frappés par vous de terreur, ont dès lors montré quelque charité… Vous avez enfin fait justice ; mais, hélas ! justice aventureuse, implacable, comme nos temps implacables ! temps de tyrannie et de guerre civile, d'esclavage et de révolte, de misère atroce et de criminelle opulence ! effrayants désastres qui ont jeté les peuples hors de toutes les voies humaines. L'éternelle notion du juste et de l'injuste, du bien et du mal, s'obscurcit dans les esprits : les uns, hébétés par l'épouvante et l'ignorance, subissent des maux inouïs avec une résignation dégradante, impie ! les autres, se jetant comme vous dans une révolte légitime, mais impuissante parce qu'elle est partielle, sont en proie à je ne sais quel vertige furieux, sanglant, et mêlent les actes les plus généreux aux actes les plus déplorables… Votre vengeance est légitime, et elle engendre fatalement d'incalculables malheurs ! Aujourd'hui, frappés par vous de terreur, quelques cœurs, jusqu'alors impitoyables, se montrent moins cruels envers leurs esclaves ; mais demain ? demain… vous serez loin et les bourreaux redoubleront de cruauté… Vous incendiez les demeures de ces conquérants barbares établis en Gaule par le massacre et le pillage ; mais ces demeures écroulées dans les flammes, qui les rebâtira ? nos frères esclaves ! Vous partagez entre eux les dépouilles des seigneurs et des prélats enrichis par la rapine, l'exaction, la simonie ; mais ces ressources précaires, dites, combien durent-elles pour nos frères esclaves ? quelques jours à peine ; puis la misère pèsera plus atroce encore sur ces malheureux ! Ces coffres vidés par vous, charitablement je le sais,

qui devra les remplir ? nos frères esclaves, par de nouveaux et écrasants labeurs ! Et que de larmes ! que de sang versé ! que de ruines !…

» – Oui, des larmes ! des ruines ! du sang ! – crièrent plusieurs voix. – Nos conquérants ne l'ont-ils pas fait couler à flots, le sang de notre race !… Périsse le monde, et nous avec lui, et avec nous l'iniquité qui nous dévore !…

» – Périsse l'iniquité ! oui, périsse l'esclavage ! oui, périssent la misère, l'ignorance !… Oui, oui ! demandez à Ronan, mon frère, si je ne lui disais pas un jour : Comme toi, j'ai horreur de la conquête barbare ; comme toi, j'ai horreur de l'asservissement ; comme toi, j'ai horreur de l'ignorance funeste où de faux prêtres de Jésus tiennent leurs semblables ; comme toi, j'ai horreur de la dégradation de notre Gaule bien-aimée… Mais pour vaincre à jamais la barbarie, l'ignorance, la misère, l'esclavage, il faut les combattre, le moment venu, par la civilisation, par le savoir, par la vertu, par le travail, par le réveil de l'antique patriotisme gaulois, non pas mort, mais engourdi au fond de tant de cœurs !

» – Ermite notre ami, comment pouvons-nous combattre nos ennemis autrement que par les armes ? Le pouvons-nous, hommes errants, loups que nous sommes ?

» – Je vous l'ai dit : vos représailles sont légitimes ; la violence appelle la violence ! l'oppression, la révolte ! mais la révolte, rendue toujours nécessaire par l'aveugle iniquité des oppresseurs, n'est qu'un moyen terrible d'atteindre à ce but divin : le bonheur de l'humanité… La révolte déblaye le terrain, le travail, la vertu, la liberté le fécondent. Et pourtant, croyez-moi, mes amis, mes frères, croyez-moi ! l'heure redoutable et sainte des grands soulèvements populaires n'a pas encore sonné… Notre génération, comme celles qui l'ont précédée, a été façonnée par l'Église à subir les horreurs de la conquête avec une résignation impie, oui, impie ! oui, sacrilège ! Quoi ! la rapine, le massacre, la tyrannie étrangère désolent, ravagent, oppriment notre pays ! quoi ! nos conquérants et leurs complices effrayent le monde de leurs forfaits ! quoi ! voir nos pères, nos mères, nos femmes, nos sœurs, nos enfants, subir les hontes, les tortures de l'esclavage, et au nom de l'éternelle justice humaine et divine, ne pas protester par la révolte contre ces iniquités épouvantables ! Ah ! cette soumission, plus criminelle encore qu'imbécile, outrage le ciel et les hommes… Mais, je vous l'ai dit, mes amis, pour que cette révolte porte ses fruits, il faut que, comme nos puissantes insurrections

des temps passés, elle soit générale, et elle ne peut, elle ne pourra l'être ni aujourd'hui, ni demain… En doutez-vous ? Voyez le petit nombre d'esclaves qui répondent à votre appel de liberté… Croyez-moi, je vous le répète… non, elle n'a pas sonné, l'heure redoutable et sainte des grands soulèvements populaires… Cette heure, vous la devancez d'un siècle, et plus peut-être… Aussi, malgré votre courage, malgré vos succès récents, tôt ou tard vous serez anéantis, et, comme nos conquérants abhorrés, vous n'aurez laissé après vous que des ruines ! Suivez au contraire mes avis, et vos frères trouveront dans votre exemple un utile enseignement pour l'avenir.

» – Explique-toi, ermite laboureur, explique-toi, notre ami.

» – Dites, mes amis, qui vous a faits Vagres, vous, hommes de toutes conditions avant d'être réduits en servitude ? oui, qui vous a jetés dans la révolte ? N'est-ce pas la spoliation, la misère, la haine de l'esclavage et des malheurs affreux dont nous sommes victimes depuis la conquête franque ?

» – Oui, oui, voilà pourquoi nous courons la Vagrerie.

» – Mais si l'on vous disait : Renoncez à votre vie errante, et votre travail vous assurera largement les nécessités de la vie ; votre courage garantira votre repos et votre liberté… Vous qui regrettez ou désirez la paix du foyer, les joies de la famille, vous aurez ces pures et douces jouissances… Vous qui préférez l'austère isolement du célibat, vous suivrez votre goût, et vous vivrez heureux, tranquilles.

» – Ermite notre ami, ces promesses sont-elles réalisables ? Tu n'es pas de ces fourbes qui prétendent, ainsi que les fourbes évêques, posséder le don des miracles…

» – Ah ! s'ils l'eussent voulu ! les évêques eussent chaque jour, et sans fourberie, accompli de pareils miracles au nom de la fraternité humaine prêchée par Jésus… Oui, s'ils avaient agi par justice et par humanité, ainsi que vient d'agir par terreur l'évêque de Châlons, une voie d'émancipation pacifique et véritablement chrétienne s'ouvrait pour la Gaule…

» – Et qu'a-t-il donc fait l'évêque de Châlons ?

» – Après m'être séparé de vous, je suis allé dans cette petite ville de Marcigny, qui dépend du diocèse de Châlons ; c'est là que l'évêque a sa villa où il habite l'été… Ce n'est pas un méchant homme, quoiqu'il commette, ainsi que les autres prélats, le crime affreux pour un prêtre du Christ de retenir ses frères en esclavage ;

ses jours se sont écoulés, jusqu'ici, selon ses désirs, dans le calme, la fainéantise et l'opulence ; il est d'ailleurs grand ami du roi Clotaire. Depuis longtemps je connais cet évêque ; ma vie, contraire à la sienne, lui impose ; il a foi à ma parole, il la sait sincère… Je suis donc allé le trouver, cet évêque, et je lui ai dit ceci :

» – As-tu entendu parler des Vagres d'Auvergne ? – Hélas ! oui, car ils commettent d'effrayants ravages en ce pays-là ; mais, grâce à Dieu, la Vagrerie n'est point venue jusqu'en Bourgogne. – Évêque, elle s'en approche à grands pas ; avant quinze jours les Vagres seront aux frontières de ton diocèse. – Alors, malheur, malheur à nous, moine ! ils ont, dit-on, deux fois battu les leudes envoyés contre eux… Hélas ! hélas ! si la Vagrerie approche, qu'allons-nous devenir ? mon diocèse va être ravagé, mon trésor pillé, mon beau palais de Châlons saccagé, ma riante villa incendiée… comme celle de l'évêque Cautin… Moine, c'est une grande désolation !… Que faire, mon Dieu !… que faire !… – Évêque, la vallée de Charolles est située dans ton diocèse ? – Oui, elle appartient au glorieux roi Clotaire, comme toutes les terres de la Gaule qui n'ont pas été distribuées en bénéfices, soit par lui, soit par son père Clovis, aux chefs des leudes ou à l'Église. – Tu es l'ami du roi Clotaire ? – Ce grand prince me témoigne beaucoup de bonne volonté : je lui ai remis plusieurs de ses péchés… – Demande-lui pour moi la donation de la vallée de Charolles ; j'y fonderai une communauté de moines laboureurs ; autour de ce monastère se fondera une colonie laïque ; une partie des terres sera réservée aux moines laboureurs, l'autre, abandonnée à la colonie ; mais je veux cette donation absolue, héréditaire, exempte de toutes charges et redevances… Les colons seront reconnus, de droit et de fait, hommes libres, eux et leur descendance… Obtiens, et tu le peux, cette donation de ton ami le roi Clotaire, et la troupe de Vagres qui t'épouvante devient, par la possession de ce territoire, un établissement d'hommes de paix et de travail… Choisis donc, pour ton diocèse, entre les désastres de la Vagrerie ou les féconds labeurs d'une colonie d'hommes libres… – Je connaissais, mes amis, le caractère de l'évêque Florent : son choix ne pouvait être douteux. Il eut cependant quelque velléité de demander la donation pour lui-même ; mais il apprit le même jour, par des voyageurs, que les Vagres s'approchaient de plus en plus des frontières de Bourgogne. Il dépêcha un messager au roi Clotaire, alors à Bourges, lui écrivit une lettre pressante en ma faveur… Hier, ce messager a rapporté à l'évêque de Châlons cette

donation accordée ainsi qu'il suit, par une charte, selon la formule ordinaire :

CLOTAIRE, guerrier illustre, roi des Franks… L'office et le devoir d'un roi est de venir en aide aux serviteurs de Dieu et d'accueillir favorablement leurs demandes. D'autre part, comme nous ne demeurons que peu de temps en cette vie, il importe d'amasser au plus vite des richesses pour l'éternité. Ces richesses, nous pouvons les acquérir facilement au moyen de largesses accordées aux évêques et à l'Église. C'est pourquoi nous accueillons la demande de notre vénérable père en Christ, Florent, évêque de Châlons-sur-Saône, et faisons savoir à tous nos *fidèles* présents et futurs qu'un certain moine, nommé *Loysik*, nous a demandé, par l'entremise dudit Florent, notre vénérable père en Christ et ami, une terre où il pût habiter librement, prier et implorer pour nous la miséricorde divine ; il a ajouté qu'il était suivi d'un grand nombre d'hommes qu'il voulait retirer des désordres et des misères du siècle ; ces hommes ont promis de se fixer auprès de lui, et de se livrer à une vie paisible et laborieuse ; pour nous, considérant que la demande du moine est sage ; parce que nous croyons, d'ailleurs, que, si nous l'accueillons favorablement, nous ferons une chose agréable à Dieu et méritoire pour la rémission de nos péchés, nous accordons à ce moine la possession de la vallée de Charolles, située dans le diocèse de Châlons, bornée au nord par les rochers dits *Roches-Balues* ; au midi par la rivière de Charolles, dont une branche traverse ladite vallée ; à l'ouest par le ravin appelé *Ravin d'Épidorix* ; à l'est, par la lisière des bois dits *Bois aux Chèvres*, touchant aux terres de l'église de Marcigny. Nous concédons à ce moine Loysik tout ce qu'il rencontrera sur lesdites terres, esclaves, animaux domestiques, constructions, vignes, champs cultivés, prairies et bois ; il usera de tout librement et pourra, sans que nul ait droit d'y mettre empêchement, labourer, planter, bâtir : nous l'exemptons, lui et ceux qui s'établiront avec lui dans la vallée de Charolles, de tout ce qui est dû à notre fisc. Nous défendons à tous nos leudes, évêques, ducs, comtes et autres, d'exiger pour eux et pour leur suite, ni argent, ni présent, ni logement, ni redevance de ce moine Loysik, ni de ceux qui s'établiront sur le territoire que nous lui avons accordé, les tenant et reconnaissant pour hommes libres. Que nul ne soit assez audacieux pour enfreindre nos commandements, nous voulons que ce moine Loysik, ses compagnons et leurs successeurs vivent libres et tranquilles sous notre protection. Et pour que le présent acte ait plus de force,

nous avons voulu qu'il fût signé de notre main et scellé de notre sceau.

CLOTAIRE(67).

» L'évêque, en me remettant cette charte, m'a dit :

» – Je me suis bien gardé de mander à notre glorieux roi Clotaire qu'il s'agissait des Vagres. Il aurait par orgueil et vengeance, refusé la donation ; mais quand il saura que, grâce à elle, cette province n'a plus à craindre ces hommes déterminés, que l'on finirait toujours par écraser, mais au prix de nouveaux désastres, il ne regrettera pas sa concession. Maintenant, moine, j'ai foi à ta parole, je sais qu'on y doit compter, fais que pour mon repos la Vagrerie ne désole pas mon diocèse.

» L'évêque me parlait ainsi tantôt, lorsque quelques esclaves fugitifs sont venus annoncer l'approche de votre troupe ; le prélat m'a dit alors d'une voix suppliante : – Loysik, cours à la rencontre de ces Vagres, annonce-leur cette donation, apaise-les, dis-leur que si la récolte présente encore sur pied ne suffit pas comme je le crois à leurs besoins, en attendant celle de l'an prochain, je leur enverrai du blé, du vin, des bestiaux ; mes esclaves charpentiers les aideront à construire des maisons de bois avec les arbres de la forêt, en attendant qu'ils aient pu se bâtir des demeures de pierres, et à ces bâtisses mes esclaves de tous métiers s'emploieront encore… va, cours, moine, je ferai tous les sacrifices possibles pour vivre en bonne intelligence avec de si redoutables voisins…

» À cette heure, mes amis, mes frères, vous le voyez, de vous il dépend de vivre laborieux, paisibles, heureux et aussi libres qu'on peut l'être sous la domination franque ! Ceux d'entre vous qui voudront entrer avec moi dans notre communauté de laboureurs y entreront ; ceux qui, préférant la vie de famille, voudront s'unir à une femme de leur choix, recevront de moi des terres héréditaires et fonderont la colonie… J'ai soigneusement visité la vallée… une rivière poissonneuse traverse ses vastes prairies, des bois séculaires l'ombragent, ce qui est cultivé par les esclaves du fisc royal en vigne et en blé est florissant ; les bestiaux sont nombreux. Ai-je besoin de vous le dire, mes frères, que ces pauvres esclaves transportés ou nés en ce pays, et que dans sa générosité sacrilège ce roi Clotaire me donne… pêle-mêle avec le bétail… seront affranchis par nous. Nous ne sommes pas des évêques pour garder ainsi notre prochain en esclavage et l'exploiter à notre profit ; ces esclaves redeviendront comme nous des hommes libres, les terres

qu'ils ont jusqu'ici cultivées pour le fisc du roi leur appartiendront désormais à titre héréditaire. La vallée est immense, et fussions-nous trois fois plus nombreux, la fertilité de son sol suffirait à nos besoins ; ces terres que le roi Clotaire nous restitue, à nous Gaulois, sous forme de don, ont été violemment conquises il y a plus de deux siècles par des tribus barbares, puis envahies par les Burgondes, puis enfin reconquises sur ceux-ci par les Franks ; ces terres sont en partie incultes, la race de ceux qui les possédaient il y a deux cent cinquante ans et plus avant la première invasion barbare est, hélas ! depuis longtemps éteinte ; massacrées lors de ces conquêtes successives, emmenées au loin en captivité ou mortes à la peine en cultivant pour autrui les champs paternels, les premières populations ont disparu, les esclaves habitant aujourd'hui cette vallée descendent de ceux qui y ont été transportés pour la repeupler après la conquête de Clovis. En occupant cette portion du sol de la Gaule, nous, Gaulois, nous ne dépossédons personne de notre race ; mais ce territoire, il faudra savoir au besoin le défendre : en ces temps de guerre civile, les donations, quoique perpétuelles, souvent ne sont pas respectées par les héritiers des rois ou par les seigneurs et les évêques voisins. Nous serons donc prêts à repousser la force par la force. La vallée est garantie au nord par des rochers presque inaccessibles, au midi par une rivière profonde, à l'ouest par des ravins escarpés, à gauche par des bois épais ; il nous sera facile de nous fortifier dans cette possession et d'y maintenir nos droits… si le nombre nous écrase, nous mourrons du moins en hommes libres. Un mot encore, mes amis, je vous l'ai dit, les faits vous le prouvent et vous le prouveront, l'heure des grands soulèvements populaires n'a pas encore sonné, ne sonnera pas de longtemps peut-être ; mais une heureuse chance a servi votre révolte isolée, sachez en profiter. Gaulois réduits en servitude, vous aviez pris les armes… mais vous renoncez à de terribles représailles du jour où vous rentrez en possession du sol et de la liberté… de ce jour, vous, hommes de révolte, de désordre, de bataille, vous devenez hommes de paix, de travail et de famille… esclaves violemment dépouillés de vos droits, vous portiez partout le ravage, hommes libres, possédant la terre et la fécondant par votre travail, vous répandez autour de vous l'abondance et la richesse… Ah ! croyez-moi, cet enseignement sera fécond pour l'avenir ; oui, malgré la torpeur effrayante où sont plongées les populations qui nous entourent, tôt ou tard vous voyant vivre paisibles, laborieux, elles se diront : – Si le peuple des Gaules, au lieu de subir l'esclavage

avec une lâche résignation, avait, comme les habitants de cette colonie, su se faire craindre et reconquérir ce que la violence lui avait ravi, il serait aujourd'hui heureux et libre ! Comptons-nous donc, pauvres esclaves que nous sommes ! comptons les Franks… et debout ! mais tous ensemble… isolément nous serions écrasés… oui, debout… debout tous ensemble ! courons tous aux armes ! et à nous aussi notre jour viendra ! – Amis, croyez-moi, de proche en proche ces idées germeront, grandiront, et l'heure arrivera, lointaine encore, je le sais, mais inévitable comme la justice de Dieu, où le peuple des Gaules, se levant tout entier contre l'oppression des rois et de l'Église, ressaisira les droits sacrés dont l'a dépouillé la conquête ! alors, oh ! alors, pour tous, paix, travail, bonheur et liberté ! »

– Ronan, – dit Kervan après avoir, ainsi que sa famille, attentivement écouté le Vagre, – Loysik parlait avec une grande sagesse… Ses conseils ont-ils été suivis par tes compagnons ?

– Oui… le plus grand nombre des Vagres acceptèrent l'offre de Loysik : quelques-uns continuèrent leur vie aventureuse ; mais ils promirent à Loysik de ne pas entrer en Bourgogne… et depuis, nous n'avons plus entendu parler d'eux ; car, ainsi que le disait mon frère, le temps des grands soulèvements populaires n'est pas encore venu, il faut le reconnaître avec regret, avec douleur… Parmi ceux qui peuplent aujourd'hui la vallée de Charolles, plusieurs, préférant le célibat, ont adopté la règle des moines laboureurs, sous la direction de Loysik ; mais la majorité de nos compagnons, formant la colonie laïque établie autour du monastère, se sont mariés, soit à des femmes qui couraient avec nous la Vagrerie, soit aux filles des colons voisins… J'ai épousé la petite Odille et le Veneur l'évêchesse ; les artisans, que l'esclavage et la misère avaient conduits en Vagrerie, reprirent leurs anciens métiers, et travaillèrent pour la colonie ; d'autres se livrèrent à la culture des terres, des vignes, à l'élevage des bestiaux. Je suis devenu bon laboureur, et ma petite Odille, habituée dès son enfance à soigner les troupeaux dans les montagnes où elle est née, s'occupe des mêmes soins ; l'évêchesse file sa quenouille, tisse la toile, en digne ménagère, et dirige l'hospice ouvert pour les femmes malades ; de même que Loysik dirige l'hospice des hommes, fondé par lui dans son monastère ; il est aussi l'arbitre souverain des rares démêlés qui s'élèvent entre nous ; car je vous le dirai, Kervan, et vous me croirez, au bout de six mois de séjour dans cette fertile vallée de Charolles, nous, jadis Vagres errants et indomptés, nous étions devenus, selon le vœu de mon frère, des

hommes de paix, de travail et de famille.

– Ah ! Ronan ! Loysik disait vrai : puisque les évêques n'ont pas osé, comme nos druides vénérés, prêcher la guerre sainte contre les Franks, pourquoi n'ont-ils pas chrétiennement agi comme ton frère ? Oui… ces terres immenses, peuplées d'esclaves et de bétail, que l'Église obtient si facilement de la crédulité des rois et des seigneurs franks, pourquoi ne les a-t-elle pas restituées à ceux qui les possédaient autrefois ? ou bien si le massacre de la conquête laissait ces terres sans possesseurs, pourquoi l'Église ne les a-t-elle pas distribuées aux esclaves qui les cultivaient et qu'elle aurait affranchis, au lieu de les garder en servitude, exploitant ainsi terres et gens à son profit… Redevenus libres et citoyens, rattachés au sol de la patrie par les mille liens de la famille, par la possession d'un sol fécondé par leur travail, ces anciens esclaves régénérés, formant alors la population la plus considérable de la Gaule, devaient, dans un temps prochain, absorber ou chasser cette poignée de barbares qui l'oppriment et reconquérir son indépendance… Oh ! oui, oui… si ce que ton frère a accompli dans la vallée de Charolles, tous les évêques l'avaient accompli dans les immenses domaines de l'Église, peuplés d'esclaves, la Gaule, aujourd'hui, serait prospère, glorieuse et libre !

– Cela est certain, Kervan ; mais les évêques ne l'ont pas voulu. Ces terres conquises par leur fourberie, ils les ont, vous l'avez dit, conservées, exploitées à leur profit, grâce au labeur écrasant de leurs frères, qu'ils retiennent, ces doux apôtres de charité, dans le plus dur esclavage… Le mal que font les évêques, ils le font volontairement, amoureusement ; ces terres, ces esclaves, dons pieux de la crédulité de nos conquérants, quelle puissance humaine pouvait forcer l'Église à les garder ? qui l'empêchait, qui l'empêche d'affranchir ces pauvres captifs ? qui l'en empêche ?… Ah ! c'est l'ambition implacable, c'est la cupidité effrénée de ces nouveaux *princes des prêtres* !… Ils règnent absolus, redoutés sur un peuple crédule et craintif ; ils jouissent du fruit de ses sueurs dans une opulente oisiveté… et ils n'auraient été que simples citoyens au milieu d'un peuple libre, intelligent, pénétré de ses droits, et n'entendant travailler qu'au profit de sa famille… Alors, ces richesses si chères à la fainéantise, à l'orgueil, aux excès du clergé, il lui eût fallu les acquérir par le travail… Aussi, honte, exécration à ces princes des prêtres de l'Église de Rome !… Aussi, malheur à notre vieille Armorique, si jamais la foi de nos pères s'éteint en elle !… Croyez-moi, Kervan, du jour où la Bretagne subira le joug catholique, elle subira le joug de la royauté

franque !…

– Fasse le ciel que ces cruelles appréhensions ne se réalisent jamais, Ronan ! Écartons ces tristes pensées, parlons de la vie paisible et laborieuse de la colonie de la vallée de Charolles.

– Oui, là nous avons jusqu'ici vécu heureux, cultivant nos champs en commun, et partageant en frères les fruits de notre travail commun, selon ces mots gravés sur la garde du poignard que je vous ai apporté : *Amitié, communauté* !

– Mais cet autre mot que j'y ai lu, ce mot *Ghilde*, que signifie-t-il ?

– C'est un mot saxon ; il signifie association, confrérie, parce qu'en ce pays du Nord, d'après une coutume dont l'origine se perd dans la nuit des temps, tous ceux qui font partie d'une *ghilde* se jurent en secret, par serment mystérieux et sacré : Amitié, appui, solidarité en toutes choses… La maison de l'un des associés brûle-t-elle, tous les autres l'aident à la reconstruire ; sa récolte est-elle détruite par la grêle ou par l'orage, tous les associés, se cotisant, l'indemnisent de ce dommage ; il en est de même si son vaisseau périt dans un naufrage… Craint-on de partir seul pour un long voyage, un, deux ou plusieurs associés vous accompagnent ; quelqu'un de la ghilde est-il victime d'une iniquité, tous prennent parti pour lui, afin d'obtenir justice ; est-il outragé, tous se joignent à l'offensé pour l'aider à obtenir réparation ou vengeance(68)… Ce qu'il y a de fécond dans ce principe de fraternelle solidarité, notre communauté l'a mis en pratique. Là nous disons comme autrefois en Vagrerie : Tous pour chacun, chacun pour tous…

– Et mon frère Karadeuk a-t-il du moins joui de cette vie paisible et fortunée, après tant d'aventures ?

– Oui… jusqu'au jour de sa mort il a vécu heureux dans notre maison, auprès d'Odille et de moi… il a pu bénir mon premier-né…

– Quelle a été la cause de la mort de mon frère ?

– Vous avez vu, Kervan, dans ces récits, quel homme était ce Chram, fils du roi Clotaire ?

– Oui, c'était le digne fils d'un tel père…

– Ses projets de révolte ayant échoué en Poitou et en Auvergne, il s'est dernièrement jeté en Bourgogne, à la tête de quelques troupes, pour soulever ce pays contre son père ; les comtes et les

ducs de Clotaire, en ce pays, crurent de leur intérêt de combattre Chram dans cette nouvelle guerre civile ; néanmoins il ravagea une partie de ce malheureux pays. Une des bandes de Chram arriva près de notre vallée ; mon père et Loysik, prévoyant les éventualités de ces temps de troubles, nous avaient fait fortifier, au moyen de fossés et d'abattis d'arbres, les points de la vallée qui n'étaient pas défendus, soit par la rivière, soit par des ravins presque inaccessibles ; nos colons et les hommes de la communauté occupaient ces positions tour à tour et en armes, depuis l'invasion du fils de Clotaire en Bourgogne. Mon père commandait un de ces postes avancés lorsque les guerriers de Chram s'approchèrent de notre vallée pour la ravager.

– Sans doute il y eut un combat, et mon pauvre frère Karadeuk…

– Fut mortellement blessé en repoussant les Franks à la tête de nos hommes… Mon père mourut après avoir prononcé les paroles que je vous ai dites. Durant ce combat, il portait ce poignard saxon appartenant à Loysik, et ramassé par le Veneur lors de l'attaque des gorges d'Allange ; celui-ci l'avait rendu à mon frère après notre fuite du burg de Neroweg… Loysik donna plus tard cette arme à mon père ; il la portait le jour où il fut mortellement blessé… Il m'a prié de vous l'apporter et de la joindre aux reliques de notre famille.

– La mort de mon frère a été vaillante comme sa vie… Maudit soit ce Chram, fils de Clotaire ! S'il n'eût pas ravagé la Bourgogne, mon frère Karadeuk vivrait peut-être encore !

– Je dis comme vous, Kervan, maudit soit ce Chram ! Du moins il a trouvé aux frontières de notre Bretagne la juste punition de ses crimes…

– Tu veux parler de cette aventure qui t'a frappé d'une telle épouvante, que tout à l'heure tu pâlissais encore à ce souvenir ?

– Ah ! Kervan ! l'on dirait que ces rois franks et leur race sont prédestinés à devenir l'horreur du monde !… Écoutez, écoutez… mon père mourant me fit donc promettre de me rendre ici, au berceau de notre famille. Après avoir écrit le récit que je vous ai remis… je n'ai pu le compléter ; voici pourquoi : En ces temps désastreux, rien de plus difficile, de plus périlleux, que d'entreprendre un long voyage ; on risque à chaque pas d'être enlevé en route et emmené captif par les bandes armées des ducs, des comtes, des seigneurs franks ou des évêques qui guerroient de

province à province, de diocèse à diocèse, de domaine à domaine, se pillant les uns les autres ou envahissant réciproquement leur territoire, afin d'agrandir leurs possessions ; aussi tous ceux qui sont forcés de voyager ne s'aventurent jamais hors des cités sans se réunir en assez grand nombre pour pouvoir repousser l'attaque des bandes armées que l'on rencontre continuellement. J'appris qu'une compagnie de voyageurs devaient partir de la ville de Marcigny pour se rendre à Moulins ; c'était mon chemin ; voulant profiter de cette occasion, je quittai la vallée avant d'avoir achevé le récit que je vous ai remis ; nous partîmes de Marcigny environ trois cents personnes, hommes, femmes, enfants, les uns à pied, les autres à cheval ou en chariot, pour aller d'abord à Moulins ; de cette ville d'autres voyageurs devaient partir pour Bourges ; de cette dernière cité j'espérais trouver de pareilles compagnies pour gagner Tours, puis poursuivre ainsi ma route jusqu'à nos frontières, par Saumur et par Nantes. Pendant mon voyage de Marcigny à Tours, les voyageurs avec qui je cheminai eurent souvent à combattre contre des bandes armées ; je fus légèrement blessé dans l'une de ces attaques ; plusieurs de mes compagnons furent tués, d'autres, faits prisonniers, furent emmenés eux et leurs familles en esclavage ; moi, ainsi que bon nombre de mes compagnons, nous eûmes le bonheur d'arriver à Tours.

– Dans quel temps nous vivons ! Voyager en un pays ennemi ne serait pas plus dangereux !

– Ah ! Kervan… si vous voyiez les ravages de la conquête ! ravages toujours naissants ! partout des ruines anciennes et nouvelles ; nos anciennes chaussées si larges, si soigneusement entretenues avec leurs relais de poste et leurs auberges, partout abandonnées ne sont plus que décombres… les communications, jadis si faciles sur tous les points de la Gaule, sont maintenant interrompues ; les évêques, maîtres absolus dans leur diocèse, empirent encore s'ils le peuvent cet état de choses, voulant surtout isoler les populations entre elles afin de les dominer plus sûrement. Ici les routes sont coupées parce qu'elles passent sur le domaine d'un seigneur frank ou d'une abbaye ; ailleurs les ponts ont été détruits par quelque bande armée afin d'assurer sa retraite ; aussi étions-nous forcés à des détours incroyables pour arriver au terme de notre voyage ; souvent nous passions plusieurs nuits dans les champs ; parfois encore il nous fallait abattre les arbres voisins des rivières afin de construire des radeaux où nous nous aventurions, n'ayant que ce moyen de traverser les fleuves ; foi de Vagre, ce n'était pas autrement en Vagrerie.

– Pauvre pays ! pauvre Gaule !

– En arrivant à Tours, j'appris que le roi Clotaire rassemblait là des troupes pour marcher en personne contre son fils Chram qui, ravageant tout sur son passage, venait de traverser la Touraine, se dirigeant, disait-on, vers les frontières de la Bretagne. L'occasion me parut bonne pour achever ma route en sûreté ; je suivis les troupes royales, composées des leudes et des hommes de guerre que les seigneurs franks, possesseurs de bénéfices, devaient, sur sa demande, amener à leur roi ; des colons enrôlés de force augmentaient cette armée, elle se mit en marche, je l'accompagnai ; des troupes ennemies n'eurent pas été plus désastreuses que les troupes du roi Clotaire pour les populations. Les Franks arrivaient-ils dans une cité, ils chassaient les habitants de leurs maisons et s'y établissaient en maîtres ; durant leur séjour les provisions étaient consommées, gaspillées ; puis lors de leur départ les Franks dévalisaient la maison ; chacun d'eux pillant à sa guise ; les hommes, s'ils disaient mot, étaient battus, souvent tués, les femmes et les filles violentées, puis l'armée du glorieux roi Clotaire reprenait sa marche.

– Tu as raison, Ronan, la Vagrerie était moins terrible !

– Clotaire et sa truste rejoignirent les troupes à Nantes ; c'est là que, pour la première fois, je le vis un soir, ce monstre qui tuait les fils de son frère à coups de couteau ; oui, c'est là que je le vis ce lâche meurtrier en faveur de qui le Dieu des catholiques faisait des miracles, grâce à l'intercession du bienheureux Saint-Martin !

– Tu l'as vu ce Clotaire !… quelle figure avait-il ?

– Ce soir-là il portait une longue dalmatique d'un rouge de sang, brodée d'or, et par-dessus ce riche vêtement une casaque de fourrure avec un capuchon aussi de fourrure à demi rabaissé sur son front ; ses yeux flamboyaient dans l'ombre de cette coiffure comme ceux d'un chat sauvage ; le visage cadavéreux de ce roi chevelu était entouré de longues mèches de cheveux gris tombant presque jusqu'à sa ceinture ; l'expression de ses traits était froidement féroce ; il montait un grand cheval de guerre tout noir et caparaçonné de rouge ; à sa gauche chevauchait son connétable, à sa droite l'évêque de Nantes. Je vous le jure, Kervan, l'aspect de cet homme enflamma mon cœur de tant de haine que sans mon ardent désir de revoir Odille et mon fils, j'aurais, je crois, accompli ce vœu de mon père Karadeuk, lorsqu'il y a plus de cinquante ans, il disait dans cette salle où nous sommes : « N'est-il donc pas un homme en Gaule pour planter un poignard dans le

cœur de l'un des fils de ce monstre de Clovis ?… » Mais lorsque le lendemain soir j'ai vu ce que j'ai vu…

– Voici que tu pâlis encore à ce souvenir, Ronan ?

– Oui, ce souvenir me poursuit ; aussi je ne regrette plus de n'avoir pas tué ce Clotaire… Écoutez, Kervan… et ainsi que moi tout à l'heure vous pâlirez. Chram, n'ayant plus avec lui que peu de troupes, avait fui devant les forces supérieures de son père… espérant entrer en Bretagne, mais il trouva les frontières gardées par *Kanao*.

– Et bien gardées… Kanao est l'un des plus vaillants guerriers de l'Armorique.

– Chram, accompagné de son digne ami Spatachair (le Lion de Poitiers, ce Gaulois renégat, dont j'ai parlé dans mes récits, était mort fou depuis peu), Chram, accompagné de Spatachair, se rendit près de Kanao, et lui proposa de joindre ses troupes bretonnes à celle des Franks pour combattre Clotaire, son père, et le tuer, s'il pouvait. « – Je suis toujours fort aise de voir des Franks s'entr'égorger, – répondit Kanao à Chram ; – cependant l'horreur que m'inspirent tes projets parricides est telle, quoique ton père soit un monstre de ton espèce, que je ne veux aucune alliance avec toi ; mes troupes me suffiront pour combattre Clotaire, s'il veut envahir nos frontières, que pas un guerrier frank n'a franchies jusqu'ici. » Chram, assuré du moins de la neutralité de Kanao, mais acculé aux confins de l'Armorique, comme un loup dans sa tanière, se prépara pour le lendemain à un combat désespéré, ayant d'ailleurs, ainsi que je l'ai su plus tard, la précaution de s'assurer d'un vaisseau, qui devait l'attendre près du petit port du Croisik, afin de s'embarquer là, si le sort de la bataille lui était contraire !

– Fils contre père… guerre parricide !

– J'étais arrivé sain et sauf jusqu'aux limites de la Bretagne ; le résultat du combat m'importait peu, pourvu qu'il y eût beaucoup de Franks exterminés de part et d'autre ; mon seul but était de me rendre ici. Le hasard me fit rencontrer près de Nantes deux Bretons de Vannes, qui, lors de la joyeuse vendange à main armée, que vos tribus sont allées faire cet automne, avaient été blessés ; ils s'étaient tenus cachés jusqu'à leur guérison dans la hutte d'un esclave… Ces deux Armoricains voulaient revenir à Vannes ; de cette ville aux pierres sacrées de Karnak, la distance n'est pas très-longue. Nous partîmes tous trois, avant le lever du soleil, le matin

du combat que Clotaire devait livrer à son fils… Pour abréger le chemin, et ne pas nous trouver enveloppés dans la mêlée, nous avons gagné le bord de la mer, afin de nous diriger vers la baie du Morbihan… D'ailleurs, je vous l'avoue, Kervan, j'éprouvais le pieux désir de contempler ces lieux témoins, il y a plus de six siècles, de la grande bataille de Vannes, à la fois donnée sur terre et sur mer ; bataille sanglante, où notre aïeul Joel et ses fils avaient si vaillamment lutté contre l'armée de César. C'était aussi dans cette baie qu'Albinik le marin et sa femme Méroë, de retour du camp romain, maîtres, comme pilotes, de la destinée de la flotte ennemie, et pouvant ainsi la perdre sur des récifs, l'avaient conduite au port, afin de la combattre loyalement, au lieu de la détruire par une lâche traîtrise, fidèles à cet antique proverbe armoricain : *Jamais Breton ne fit trahison*.

– Oui, ce fut lors de cette grande bataille de Vannes que notre aïeul Guilhern emporta sur son cheval César tout armé. Bataille terrible, où se décida le sort de la Gaule… La victoire fut héroïquement disputée par nos pères ; ils furent vaincus, mais avec gloire !

– Ah ! Kervan ! ces temps héroïques sont loin de nous ; aussi, je vous l'ai dit, j'éprouvais un pieux désir de parcourir ce champ de bataille, et d'arriver sur la côte d'où l'on découvre à la fois la baie du Morbihan et la vaste plaine de Vannes. Nous avions marché une grande partie de la journée ; nous longions la côte, aux environs du port du Croisik, lorsque nous apercevons une cabane de pêcheur adossée à des rochers ; nous nous y rendions pour y prendre un peu de repos, lorsqu'à ma grande surprise, je vois, aux abords de cette hutte, plusieurs mules de voyage pesamment chargées, et des chevaux richement caparaçonnés, gardés par plusieurs esclaves ; trois de ces montures, dont une petite haquenée, portaient des selles de femmes.

– Singulière rencontre en ce pays solitaire… Et à qui appartenaient ces chevaux ?

– À Chram… Sa femme et ses deux filles se trouvaient dans cette cabane… Une barque était amarrée au rivage, et à trois portées de trait, un vaisseau léger se tenait prêt à mettre sous voile.

– Tu m'as parlé des moyens de fuite que le fils de Clotaire s'était ménagés en cas de fuite ? Ce vaisseau l'attendait sans doute, lui et sa famille ?

– Oui, ce vaisseau l’attendait… Mes deux compagnons et moi, nous hésitions à entrer dans cette cabane, lorsque la porte s’ouvrit, et au seuil apparut une jeune femme richement vêtue : deux petites filles l’accompagnaient ; l’une, de cinq ou six ans, se tenait aux pans de la robe de sa mère ; celle-ci donnait la main à l’autre enfant, âgée d’environ douze ans… La jeune femme paraissait profondément abattue : ses yeux étaient noyés de larmes ; derrière elle je reconnus l’un des trois favoris de Chram, Imnachair ; il assistait à la torture que l’on m’avait fait subir dans le burg du comte Neroweg.

– Cette femme, ces enfants, c’était la famille de Chram ?… Il me paraît toujours étrange que de pareils monstres aient une famille.

– Je faisais la même réflexion que vous, Kervan, lorsque cette jeune femme, remarquant sur nos épaules nos sacs de voyage, nous dit avec anxiété :

« Est-ce que vous venez des environs de Nantes ?

» Oui, madame.

» Avez-vous des nouvelles de la bataille ?

» Non… »

– Alors, se retournant vers Imnachair, la jeune femme reprit avec un redoublement d’anxiété :

« Est-ce un bien, est-ce un mal, que l’ignorance de ces voyageurs ? »

– Puis elle ajouta, pleurant et se baissant, afin d’embrasser ses deux petites filles :

« Mes enfants ! mes pauvres enfants !… »

– Soudain, un des esclaves, sans doute placé en vedette sur les rochers, accourut en criant :

« Des cavaliers !… On voit au loin, dans un nuage de poussière, une troupe de cavaliers armés accourir bride abattue…

» Mort et furie ! – dit Imnachair en pâlissant, – c’est Chram… La bataille est perdue !… »

– À ces mots la pauvre jeune femme se jeta à genoux, serra ses deux petites filles contre son sein, et je n’entendis plus que les sanglots et les gémissements de la mère et des enfants.

» Vite, vite, au bateau ! – s’écria Imnachair. – Esclaves, déchargez les mules, transportez dans la barque les caisses qu’elles

portent ; et vous, madame, tenez-vous prête à partir : ces pleurs sont inutiles. »

– À ce moment on entendit au loin le galop précipité des chevaux, le choc des armures et des cris confus et furieux.

« C'est mon mari ! – s'écria la femme de Chram en blêmissant ; – mais son père est à sa poursuite… Entendez-vous ces cris de mort ? Oh ! il est perdu !… »

– Imnachair prêta l'oreille… une bouffée de vent nous apporta ces cris :

« Tue ! tue !…

» À mort ! à mort !…

» C'est la voix du roi Clotaire ! – s'écria Imnachair. – Fuyez, madame, vous et vos enfants… Courons au bateau… et force de rames… Dans un instant il sera trop tard…

» – Fuir… sans mon mari… jamais ! – reprit la jeune femme en serrant convulsivement ses deux enfants contre son sein. – Ce n'est pas maintenant que j'abandonnerai Chram… »

– Les cris : Tue ! tue ! devenaient de plus en plus distincts ; ceux qui les poussaient ne devaient plus être qu'à trois ou quatre cents pas…

« Malheureuse folle, une dernière fois, venez-vous ? – dit Imnachair en la saisissant par le bras, – venez-vous ?

» Non, – dit-elle : – non…

» Vous connaissez Clotaire… et vous voulez l'attendre ! » – s'écria Imnachair avec épouvante ; puis il disparut.

– Moi et mes deux compagnons, peu soucieux de la rencontre de Clotaire et de sa truste, nous n'eûmes que le temps de courir aux rochers dont était bordé le rivage, et de nous blottir entre ces immenses blocs de granit. De l'endroit où j'étais caché, je découvrais la cabane et la mer. Au bout de quelques instants je vis la barque chargée des caisses enlevées du bât des mules, et contenant sans doute les trésors de Chram, faire force de rames pour gagner le léger bâtiment à voiles.

– Et cette malheureuse femme ? et ses deux enfants ?

– Imnachair les abandonnait… Assis à la proue, il tenait le gouvernail : les esclaves, entassés dans la barque, accompagnaient la fuite du favori de Chram.

– Le ciel serait injuste si de tels hommes trouvaient des amis dévoués… Ce misérable livrait sans doute Chram à une mort méritée ; mais cette femme, mais ces deux petites filles ?

– Écoutez, Kervan, écoutez… Je vous l'ai dit, de ma cachette, je découvrais la mer, la hutte et ses abords. Malgré mon éloignement du lieu de la scène horrible que je vais vous raconter, je pouvais entendre distinctement la voix des Franks, qui, de plus en plus, approchaient. Presque au même instant où Imnachair quittait le rivage, je vis l'épouse de Chram faire quelques pas, entraînant ses deux enfants après elle ; puis, n'ayant pas la force de faire un pas de plus, elle tomba sur ses genoux, ainsi que ses deux petites filles, tendant les mains d'un air suppliant et épouvanté… Alors, Chram, tête nue, livide, son armure en désordre, et qui venait sans doute de sauter à bas de son cheval, parut aux abords de la hutte, marchant à reculons et l'épée à la main, tâchant de parer les coups que lui portaient trois guerriers… Soudain j'entendis la voix retentissante du roi Clotaire, et ces paroles arrivèrent jusqu'à moi :

« Seigneur, regarde-moi du haut du ciel ! et juge ma cause, car je suis indignement outragé par mon fils !… Vois, et juge-nous avec équité, – ajouta ce tueur d'enfants si fervent catholique, – et que ton jugement soit celui que tu prononças entre Absalon et son père David(69). »

Clotaire achevait ces paroles lorsqu'il parut à mes yeux aux abords de la cabane ; s'adressant alors à ses antrustions qui continuaient de charger Chram dont le sang coulait, il s'écria :

« Ne le tuez pas !… je veux l'avoir vivant ! »

Les guerriers abaissèrent leurs épées. Chram, dont le visage ruisselait de sang, fit deux ou trois pas en chancelant, puis il tomba dans les bras de sa femme, qui, s'élançant vers lui, l'étreignit convulsivement ; ses deux petites filles, toujours agenouillées, tendaient leurs bras vers Clotaire, qui venait de descendre de son cheval blanchi d'écume ; il tenait à la main sa longue épée ; ses guerriers formèrent un cercle autour de Chram et de sa famille ; Clotaire alors remit son épée au fourreau, croisa ses bras sur sa poitrine et contempla son fils en silence pendant quelques instants ; Chram, après avoir imploré son père les mains jointes, courba son front sanglant jusque sur le sol ; sa femme et ses deux enfants poussaient des sanglots suppliants ; Clotaire, toujours immobile comme un spectre, les regardait ; enfin, il dit tout bas quelques mots à l'un des hommes de sa suite ; aussitôt Chram, sa femme, ses deux petites filles, furent garrottés malgré

leur résistance désespérée, puis entraînés dans la hutte ; leurs cris perçants parvenaient jusqu'à moi ; au bout de quelques instants, les guerriers de Clotaire sortirent de la cabane, dont ils fermèrent la porte en disant : – Nous les avons attachés sur un banc(70). – L'un d'eux tenait un tison enflammé pris sans doute au foyer. Le roi se plaça debout auprès de la cabane, il semblait prêter l'oreille avec une satisfaction féroce aux cris des victimes que, moi, je n'entendais plus.

– Mais quel supplice ce monstre réservait-il donc à son fils… à sa femme… à ses deux enfants ?

– Écoutez encore, Kervan. La cabane était construite de poutres jointes les unes aux autres, et recouverte d'une toiture de roseaux ; je vis bientôt des hommes de la suite du roi, apporter des bottes de joncs marins et de bruyères desséchées par l'hiver, puis les amonceler autour de la hutte jusqu'à la hauteur du toit…

– Je devine… Ah ! Ronan… cela est horrible…

– Lorsque ces matières inflammables furent amoncelées autour de la cabane, Clotaire fit un signe… l'un de ses guerriers approcha des roseaux le tison embrasé, l'aviva de son souffle, la flamme brilla, les joncs et les bruyères s'allumèrent… d'autres guerriers, se façonnant des torches avec des roseaux enflammés, mirent le feu en plusieurs autres endroits, et bientôt la cabane disparut au milieu d'un immense tourbillon de flammes… Les cris des malheureux qui allaient périr de cette mort atroce devinrent alors si affreux, qu'ils arrivèrent jusqu'à moi ; quoique la porte de la hutte fût close, je détournai la tête par un mouvement d'horreur invincible, jetant par hasard les yeux vers la haute mer, je vis au loin le léger vaisseau à voiles qui emportait Imnachair et les trésors de Chram disparaître à l'horizon…

– Ce Chram ne mérite pas de pitié… mais cette jeune femme… mais ces deux petites filles… ainsi brûlées vives… Ah ! Ronan… tu l'as dit : cette race de Clovis semble fatalement née… pour épouvanter le monde…

– La flamme devint tellement intense que le roi Clotaire et sa suite, obligés de reculer devant l'ardeur de cet immense brasier, disparurent à mes yeux, je ne vis plus que la cabane en flammes ; les cris des victimes avaient cessé, le toit s'effondra avec fracas, et au bout de quelques instants un énorme monceau de cendres et de débris brûlants avait remplacé la cabane. Le roi Clotaire reparut alors, il fit un geste ; plusieurs guerriers, à l'aide de leurs longues

lances, écartant la cendre et les charbons du brasier à demi éteint, découvrirent à ma vue d'informes débris humains à demi consumés… c'étaient les restes de Chram, de sa femme et de ses petites filles ; ces débris humains, Clotaire les contempla longtemps en silence. Puis la nuit venue, on lui amena son grand cheval noir ; il l'enfourcha et disparut avec sa suite(71). Vous le voyez, Kervan ! ce glorieux roi Clotaire, protégé par les miracles du Dieu des catholiques, couronnait sa vie en faisant brûler vifs son fils, sa femme et ses deux enfants, invoquant pieusement le souvenir de David et d'Absalon !

– Il y a, Ronan, des hasards étranges ; je me rappelle avoir lu dans ton récit que lorsque mon frère Karadeuk se fut introduit dans le burg du comte Neroweg, espérant te délivrer, toi et Loysik, ce Chram dit à Karadeuk : – qu'il jurait sa foi de roi de soumettre cette maudite Bretagne indomptée à la domination franque !… – et c'est sur les frontières de notre vieille Armorique, toujours indépendante, que lui et sa famille innocente ont trouvé une mort horrible… Mais du moins cette infâme postérité de Clovis est-elle éteinte par le meurtre de Chram, son petit-fils ? Est-ce que pour le malheur de la Gaule il resterait d'autres fils à Clotaire ?

– En cette année 560 où nous sommes, Clotaire a encore quatre fils nommés *Caribert, Gontran, Sigebert et Chilperik*… ce dernier surtout, ce Chilperik, paraît, dit-on, avoir hérité de la férocité de son père Clotaire et de son aïeul Clovis, ce premier conquérant de la Gaule, dont le colporteur, il y a près de cinquante ans, dans cette même maison, Kervan, vous a raconté la mort et les crimes !

– Quatre fils !… ce Clotaire laissera quatre fils après lui !… Ah ! Ronan ! malheur… malheur à la Gaule…

* *

*

Le lendemain du jour où Ronan, fils de mon frère, eut cet entretien avec moi, Kervan, il nous a quittés, ses dernières paroles ont été celles-ci :

– Kervan, je quitte cette maison, heureux d'avoir accompli le dernier désir de mon père et le vœu de notre aïeul Joel, je suis heureux et fier de ce voyage au berceau de notre famille ; oui, ici, dans ce coin de la vieille Armorique, aujourd'hui seule terre libre de la Gaule, j'aurai, en méditant de nouveau sur le passé, retrempé ma foi à la délivrance de notre pays… délivrance lointaine, je le sais, car Loysik l'a dit : les siècles sont des instants

pour la marche de l'humanité.

Ronan le Vagre est donc parti dès l'aube pour retourner dans la vallée de Charolles, après avoir accompli le dernier vœu de son père et aussi celui de notre ancêtre Joel, le brenn de la tribu de Karnak, en joignant le récit précédent à notre légende. Ronan m'a promis, dans le cas où il lui arriverait quelque événement important, de m'en instruire s'il trouvait un voyageur qui se rendît en Bretagne ; ce récit, il l'adresserait soit à moi, soit à toi, mon fils aîné, Yvon, si à cette époque j'avais quitté ce monde.

Puisse Ronan, le fils de mon frère, arriver sain et sauf dans la vallée de Charolles et y retrouver sa famille heureuse et tranquille, ainsi qu'il l'a laissée !

Si avant ma mort je n'ai rien à ajouter à notre chronique, moi Kervan, je te lègue, à toi mon fils Yvon, ces parchemins et nos reliques de famille.

* *

*

Moi, Yvon, fils de Kervan, petit-fils de Jocelyn, j'inscris ici très tristement la mort de mon père : il est allé revivre dans les mondes inconnus, vers la fin de ce mois de juin 561. – Nous avons appris par des voyageurs qu'en cette même année est mort à Compiègne le roi Clotaire, dans la cinquante et unième année de son règne ; il a été enterré dans la basilique de *Saint-Médard*, à Soissons, église magnifique qu'il avait fait construire. Les évêques ont chanté les louanges de ce monstre couronné comme ils avaient chanté celles de son père Clovis.

Clotaire laisse quatre fils : CARIBERT, *roi de Paris* ; GONTRAN, *roi d'Orléans* ; SIGEBERT, *roi d'Astrasie*, contrées qui avoisinent le Rhin et s'étendent aussi vers le nord-est de la Gaule ; CHILPERIK réside à Soissons et règne en *Neustrie*, territoire qui comprend la plus grande partie des provinces nord-ouest de la Gaule ; ce CHILPERIK, ainsi que nous l'avait dit Ronan, le neveu de mon père, annonce devoir être le plus cruel des quatre fils de Clotaire.

Je n'ai pas reçu de nouvelles de Ronan ; puisse-t-il vivre toujours en paix dans la vallée de Charolles, de même que nous vivons ici ! car la Bretagne n'a pas encore subi le joug des Franks, fasse Hésus qu'elle ne le subisse jamais !

ÉPILOGUE – LE MONASTÈRE DE CHAROLLES ET LE PALAIS DE LA REINE BRUNEHAUT – 560-615.

CHAPITRE PREMIER.

La vallée de Charolles – L'anniversaire. – Le monastère. – Une communauté laïque et une colonie libre au septième siècle. – Condition des moines et des colons. – Le bac. – L'archidiacre Salvien et Gondowald, chambellan de la reine Brunehaut. – La fête. – Les vieux Vagres. – Les prisonniers. – Départ de Loysik pour le château de la reine Brunehaut.

Cinquante ans environ se sont écoulés depuis que Clotaire a fait brûler vifs son fils Chram, sa femme et ses deux filles. Oublions le spectacle désolant que la Gaule conquise continue d'offrir sous la descendance de Clovis depuis un demi-siècle, pour reposer nos regards sur la vallée de Charolles… Ah ! c'est qu'aussi les pères des heureux habitants de ce coin de terre n'ont pas lâchement courbé le front sous le joug des Franks et des évêques ; non, non… ils ont prouvé que le vieux sang gaulois coulait encore dans leurs veines ; aussi, voyez le paisible tableau de leur félicité ! voyez, bâties à mi-côte du versant de la vallée, ces jolies maisons, à demi voilées sous les vignes qui tapissent les murailles, vieux ceps dont le soleil d'automne a rougi les feuilles et doré les grappes. Chacune de ces maisons est entourée d'un jardinet fleuri, ombragé d'un bouquet d'arbres… jamais la vue ne s'est reposée sur un plus riant village… Un village ? non, c'est plutôt un bourg, un gros bourg ; il y a au moins six à sept cents maisons disséminées sur cette colline, sans compter ces vastes bâtiments couverts de chaume, situés au milieu des prairies basses, arrosées par la féconde rivière qui prend sa source au nord de la vallée, la traverse et la borne au plus lointain horizon, en se divisant en deux bras ; l'un se dirige vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, après avoir baigné dans son cours le pied d'un bois de chênes séculaires, dont la cime laisse apercevoir les toits d'un grand bâtiment de pierres, surmonté d'une croix de fer.

Non, jamais terre promise n'a été mieux disposée pour les productions d'un sol fécondé par le travail : à mi-côte, les vignes empourprées ; au-dessus du vignoble, les terres de labour, où brûle en quelques endroits le chaume des seigles et des blés de la dernière récolte ; ces fertiles guérets s'étendent jusqu'à la lisière

des bois qui couronnent les hauteurs, entre lesquelles cette immense vallée est encaissée ; au-dessous des coteaux commencent les prairies arrosées par la rivière ; de nombreux troupeaux de brebis et de génisses paissent ses gras pâturages ; on entend tinter les clochettes des maîtres béliers et des taureaux. Çà et là, pendant que des charrues attelées de bœufs creusent lentement une partie du sol dont les chaumes ont été brûlés la veille, des chariots à quatre roues, remplis de raisins, descendent les pentes escarpées du vignoble, et se dirigent vers le pressoir commun, situé, ainsi que les étables, les bergeries et les porcheries communes, dans les bâtiments avoisinant la rivière. Sur sa rive sont établis différents ouvroirs ; celui des lavandières et des filandières, où se prépare le chanvre, et où se lave la toison des brebis, plus tard convertie en chauds vêtements ; là encore sont les tanneries, les forges, les moulins aux meules énormes ; tout est dans cette vallée, paix, sécurité, contentement, travail : le bruit du battoir des lavandières et des corroyeurs, le choc du marteau des forgerons, les cris joyeux des vendangeurs, le chant cadencé des laboureurs, qui marquent l'égale et lente allure de leurs bœufs, la flûte rustique des bergers ; tous ces bruits, jusqu'au bourdonnement des essaims d'abeilles, autres infatigables travailleuses, qui se hâtent de recueillir le suc des dernières fleurs d'automne ; tous ces bruits si divers, des plus lointains, des plus vagues, aux plus retentissants, se fondent en une seule harmonie à la fois douce et imposante : c'est la voix du travail et du bonheur, s'élevant vers le ciel comme une éternelle action de grâce.

Que se passe-t-il donc dans cette maison bâtie comme les autres, mais qui, plus rapprochée de la crête de la colline, occupe le point culminant du village, et domine au loin la vallée ? Les habitants de cette demeure, parés d'habits de fête, vont et viennent du dedans au dehors ; ils amoncellent à une assez grande distance de la porte une espèce de bûcher de sarments de vigne ; des jeunes filles, des enfants, apportent joyeusement leurs brassées de bois sec, puis repartent en courant chercher d'autres combustibles. Une bonne petite vieille, aux cheveux d'un blanc d'argent, mignonne, proprette et encore alerte pour son grand âge, surveille la confection du bûcher. Comme toutes les bonnes vieilles, elle bougonne et sermonne, non méchamment, mais gaiement… Écoutez plutôt :

– Ah ! ces jeunes filles, ces jeunes filles ! toujours folles ! hâtez-vous donc, au lieu de rire ; ce bûcher n'est point encore assez haut. C'était vraiment bien la peine de vous lever dès l'aube afin

d'avoir terminé vos travaux accoutumés avant vos compagnes, pour folâtrer ainsi, au lieu d'achever promptement ce bûcher… Tenez, je suis certaine que déjà du fond de la vallée plus d'un regard impatient se sera tourné par ici, et que plus d'une voix aura dit : « Mais que font-ils donc là-bas, qu'ils ne nous donnent point le signal ? est-ce qu'ils dorment comme loirs en hiver ? » Voici pourtant à quels terribles soupçons vous nous exposez, sempiternelles rieuses !… c'est de votre âge, je le sais, et ne devrais peut-être point vous le dire ; mais enfin les jours sont courts en cette saison d'automne, et avant que nos bonnes gens aient eu le temps de rentrer les troupeaux des champs, les bœufs du labour, les chariots des vendanges, et de vêtir leurs habits de fête, le soleil sera couché, de sorte que l'on n'arrivera au monastère qu'à la pleine nuit, tandis que la communauté nous attend avant le coucher du soleil.

– Encore quelques brassées de sarment, dame *Odille*, et il n'y aura plus qu'à y mettre le feu, – répondit une belle jeune fille de seize ans, aux yeux bleus et aux cheveux noirs ; – c'est moi qui me charge d'allumer le bûcher… vous verrez mon courage !

– Oh ! combien ta grand'mère, ma vieille amie *l'évêchesse*, a raison de dire que tu ne doutes de rien, toi, Fulvie.

– Bonne grand'mère ! elle est comme vous, dame Odille, ses gronderies sont des tendresses ; elle aime tout ce qui est jeune et gai…

– C'est sans doute afin de la satisfaire, et moi aussi, que tu es si folle ?

– Oui, dame Odille ; car il m'en coûte beaucoup, mais beaucoup d'être gaie… Hélas ! hélas !…

Et de rire de tout cœur à chaque *hélas !* mais si drôlement, que la bonne petite vieille de faire chorus avec la rieuse ; puis elle lui dit :

– Aussi vrai que voilà la cinquantième fois que nous fêtons l'anniversaire de notre établissement dans la vallée de Charolles, je n'ai jamais vu fille d'un caractère plus heureux que le tien.

– Cinquante ans ! comme c'est long pourtant, dame Odille… il me semble que je ne pourrai jamais avoir cinquante ans !

– Cela paraît ainsi lorsque l'on a, comme toi, ce bel âge de seize ans ; mais pour moi, vois-tu, Fulvie, ces cinquante ans de calme et de bonheur ont passé comme un songe… sauf la méchante année

où j'ai vu mourir le père de Ronan… et où j'ai perdu mon premier-né.

– Tenez, dame Odille, voilà vos consolations qui reviennent des champs.

Ces *consolations*, c'était Ronan et son second fils *Grégor*, homme d'un âge déjà mûr, accompagné de ses deux enfants : *Guenek*, beau garçon de vingt ans, et *Asilyk*, jolie fille de dix-huit ans. Ronan le Vagre, malgré sa barbe et ses cheveux blancs, malgré ses soixante-quinze ans, était encore alerte, vigoureux, et, comme toujours, de bonne humeur.

– Bonsoir, – dit-il à sa femme en l'embrassant, – bonsoir, petite Odille.

Puis ce fut le tour de Grégor et de ses deux enfants à embrasser Odille en disant :

– Bonsoir, ma chère mère.

– Bonsoir, bonne grand'mère.

– Les entendez-vous tous ? – reprit la compagne de Ronan avec ce rire si doux chez les vieillards, – les entendez-vous ? pour ces deux-ci je suis mère-grand, et pour celui-ci, je suis : petite Odille…

– Quand tu auras cent ans, et tu les auras, foi de Ronan ! je t'appellerai encore et toujours *petite Odille*… de même que ces vieux amis que voici, je les appellerai toujours le *Veneur* et *l'évêchesse*.

Le Veneur et sa femme venaient en effet rejoindre Ronan, tous deux aussi blanchis par les années, mais rayonnants de bonheur et de santé.

– Oh ! oh ! comme te voilà déjà beau, mon vieux compagnon, avec ta saie neuve et ton bonnet brodé… Et vous, belle évêchesse, que vous voilà brave aussi…

– Ronan, foi de vieux Vagre ! – dit le Veneur, – je l'aime encore autant, ma Fulvie ! ainsi vêtue en matrone, avec sa robe brune et sa coiffe blanche comme ses cheveux, qu'autrefois avec sa jupe orange, son écharpe bleue, ses colliers d'or et ses bas rouges brodés d'argent… te souviens-tu, Ronan ? te souviens-tu ?

– Odille, si mon mari et le vôtre commencent à parler du temps passé, nous n'arriverons pas au monastère avant la nuit, et Loysik nous attend.

– Belle et judicieuse évêchesse, vous serez écoutée, – reprit

gaiement Ronan. – Viens, Grégor ; venez, mes enfants ; allons quitter nos habits de travail ; hâtons-nous, car nous serons plus vite auprès de mon bon frère Loysik.

Bientôt, Fulvie, petite-fille de l'évêchesse, tenant à la main un brandon allumé, sortit de la maison avec plusieurs de ses compagnes, et mit le feu au bûcher… Les cris joyeux des jeunes filles et des enfants saluèrent la grande colonne de flamme claire et brillante qui monta vers le ciel. À ce signal, les habitants de la vallée, encore occupés aux travaux des champs, regagnèrent leurs maisons, et une heure après, tous réunis, hommes, femmes, enfants, vieillards, se rendaient gaiement par bandes au monastère de Charolles.

* *

*

La communauté de Charolles est un grand bâtiment de pierres, solide, mais sans ornement ; il contient, en outre des cellules des moines, les bâtiments de l'exploitation agricole, une chapelle, un hospice pour les malades de la vallée, une école pour les enfants. Ces frères laboureurs, depuis cinquante ans, ont toujours élu Loysik pour supérieur ; ils sont, chose rare pour le temps, restés laïques, Loysik les ayant toujours engagés à ne se point lier imprudemment par des vœux éternels, et à ne se point confondre avec le clergé, les évêques étant très-désireux de dominer temporellement les monastères, afin d'exploiter les travaux des moines, et de les réduire à une sorte de servage ecclésiastique, la vie de ces moines laborieux, paisibles, et véritablement chrétiens, contrastant avec la dissolution, la fainéantise et la cupidité des évêques, portait ombrage à ceux-ci. Les moines de la communauté de Charolles avaient jusqu'alors vécu sous une règle consentie en commun, et rigoureusement observée. La discipline de l'ordre de *Saint-Benoît*, adoptée dans un grand nombre de monastères de la Gaule, avait paru à Loysik, en raison de certains statuts, anéantir ou dégrader la conscience, la raison, la dignité humaine. Ainsi, le supérieur ordonnait-il à un moine d'accomplir une chose *matériellement impossible*, le moine, après avoir fait humblement observer à son chef l'impossibilité de l'acte que l'on exigeait de lui, devait cependant obéir(72). Un autre statut disait formellement : – qu'il n'était pas même permis à un moine d'avoir en sa propre puissance *son corps* et *sa volonté*(73). – Enfin, il était formellement interdit *à un moine d'en défendre, d'en protéger un autre, fussent-ils unis par les liens du sang*(74). – Ce renoncement

volontaire aux sentiments les plus tendres et les plus élevés ; cette abnégation de sa conscience et de la raison humaine, poussée jusqu'à l'imbécillité ; cette obéissance passive, qui fait de l'homme une machine inerte, une sorte de *cadavre*, avait paru par trop catholique à Loysik pour qu'il ne combattît pas l'envahissement de la règle de Saint-Benoît, malheureusement alors presque généralement adoptée en Gaule.

Loysik dirigeait les travaux de la communauté, auxquels il avait participé jusqu'à ce que le grand âge eut affaibli ses forces ; il soignait les malades, enseignait les enfants des habitants de la vallée, assisté de plusieurs frères ; le soir, après les rudes labeurs de la journée, il réunissait la communauté, l'été, sous les arceaux de la galerie qui entourait la cour intérieure du cloître ; l'hiver, dans le réfectoire ; là, fidèle à la tradition de sa famille, il racontait à ses frères les gloires de l'ancienne Gaule, les actions des vaillants héros des temps passés, entretenant ainsi dans tous les cœurs le culte sacré de la patrie, combattant le découragement qui souvent s'emparait des âmes les plus fermes à l'aspect de la conquête franque se prolongeant au milieu des ruines et des désastres du pays.

La communauté vivait ainsi laborieuse et paisible, depuis de longues années, sous la direction de Loysik ; rarement il avait besoin de rappeler ses frères au bon accord. Quelques ferments de troubles passagers, et bientôt étouffés par l'ascendant du vieux moine laboureur, s'étaient cependant parfois manifestés, voici comment : La communauté de Charolles, quoique absolument libre et indépendante en ce qui touchait sa règle intérieure, – l'élection de son supérieur, la disposition des fruits du sol cultivé par elle, – était néanmoins soumise à la juridiction de l'évêque du diocèse ; de plus, il avait le droit d'établir dans le monastère les prêtres de son choix pour y dire la messe, donner la communion, les sacrements, et desservir la chapelle du monastère, aussi destinée aux habitants de la vallée de Charolles. Loysik s'était soumis à cette nécessité du temps afin d'assurer le repos de ses frères et des habitants de la vallée ; mais ainsi introduits au sein de la communauté laïque, ces prêtres, créatures des évêques de Châlons-sur-Saône, avaient plus d'une fois tenté de semer la division entre les moines laboureurs, disant à ceux-ci, qu'ils ne donnaient pas assez de temps à la prière, engageant ceux-là à entrer dans l'Église et à devenir moines ecclésiastiques, afin de participer à la puissance du clergé. Plus d'une fois ces tentatives d'embauchage arrivèrent aux oreilles de Loysik, qui dit fermement

à ces catholiques artisans de troubles :

« – Qui travaille prie… Jésus de Nazareth blâme fort *ces fainéants qui, ne touchant pas du doigt aux plus lourds fardeaux, en chargent, sous prétexte de longues prières, les épaules de leurs frères.* Nous ne voulons pas ici d'oisifs… nous sommes tous frères et fils d'un même Dieu : moines laïques ou ecclésiastiques se valent lorsqu'ils vivent chrétiennement ; que les uns, ayant vaillamment concouru aux travaux de la communauté, préfèrent employer à la prière les loisirs indispensables à l'homme après le labeur, libre à eux ; de même que dans notre communauté il nous plaît d'employer nos loisirs à la culture des fleurs, à la lecture, à la conversation entre amis, à la pêche, à la promenade, au chant, à la peinture des manuscrits, aux métiers d'agrément, et de temps à autre à l'exercice des armes, puisque nous vivons dans un temps où il faut souvent repousser la force par la force, et défendre sa vie et celle des siens contre la violence. Ainsi, à nos yeux, celui qui après le travail se récrée honnêtement, est aussi méritant que celui qui emploie ses loisirs à prier… Les fainéants seuls sont des impies !… »

Loysik était si généralement vénéré, la communauté si heureuse, que les prêtres étrangers ne parvinrent pas à troubler ce bon accord ; puis enfin Loysik possédait le sol et les bâtiments du monastère en vertu d'une charte authentique concédée par Clotaire. Les prélats de Châlons se voyaient forcés, malgré leur habitude d'envahissement, de respecter les droits de Loysik, tâchant d'arriver à leurs fins par des moyens astucieux.

C'était donc fête, ce jour-là, dans la colonie et dans la communauté de Charolles. Les moines laboureurs songeaient à recevoir de leur mieux leurs amis de la vallée qui venaient, selon l'usage adopté depuis un demi-siècle, remercier Loysik de l'heureuse vie que lui devait cette descendance de Vagres, braves diables convertis par la parole du moine laboureur. Une fois seulement chaque année était enfreinte la règle qui, librement consentie par la communauté, interdisait aux femmes l'entrée du monastère. Les moines préparaient donc de longues tables partout où elles pouvaient tenir : dans le réfectoire, dans les salles où ils travaillaient à différents métiers manuels, sous les galeries couvertes dont était entourée la cour intérieure, et jusque dans cette cour elle-même, abritée, pour cette solennité, au moyen de pièces de lin tendues sur des cordes, enfin l'on voyait des tables jusque dans la salle d'armes. Quoi ! un arsenal dans un

monastère ?… Oui, là avaient été déposées les armes des Vagres fondateurs de la colonie et de la communauté. Or, de cette mesure conseillée par Loysik, moines, laboureurs et colons s'étaient bien trouvés lors de l'attaque de la vallée par les troupes de Chram… Quoiqu'une pareille occurrence ne se fût point renouvelée depuis, l'arsenal avait été soigneusement entretenu et augmenté. Deux fois par mois, dans le village ainsi que dans la communauté, l'on s'exerçait au maniement des armes, exercice salubre au corps et toujours utile en ces temps de terribles violences, disait Loysik.

Donc, les moines laboureurs dressaient des tables de tous côtés ; sur ces tables, ils plaçaient avec un innocent orgueil les fruits de leurs travaux, beau pain de froment de leurs terres, vin généreux de leur vignoble, quartiers de bœufs et de moutons de leurs étables, fruits et légumes de leurs jardins, laitage de leurs troupeaux, miel de leurs ruches. Cette abondance, ils la devaient à leur rude labeur quotidien ; ils en jouissaient, quoi de plus légitime ? et c'était encore une légitime satisfaction pour les moines laboureurs de montrer à leurs vieux amis de la vallée qu'ils étaient non moins qu'eux bons laboureurs, fins vignerons, habiles jardiniers, soigneux pasteurs.

Parfois il arrivait aussi (le diable est si malin) qu'à l'un de ces anniversaires où les femmes et les jeunes filles pouvaient entrer dans l'intérieur du monastère, quelque moine laboureur, s'apercevant à l'impression que lui causait une belle jeune fille qu'il s'était trop prématurément épris de l'austère liberté du célibat, ouvrait son cœur à Loysik ; celui-ci exigeait trois mois de réflexion de la part du frère, et s'il persistait dans sa vocation conjugale, on voyait bientôt Loysik, appuyé sur son bâton, gagner le village ; là, il s'entretenait avec les parents de la jeune fille de la convenance du mariage, et presque toujours, quelques mois après, la colonie comptait un ménage de plus, la communauté un frère de moins, et Loysik de dire, en manière de moralité : « Voici qui prouve la dangereuse imprudence des vœux éternels. »

Les préparatifs de réception étaient depuis longtemps achevés dans l'intérieur du monastère, le soleil se couchait lorsque les moines laboureurs entendirent un grand bruit au dehors ; la colonie tout entière arrivait. En tête de la foule marchent Ronan et le Veneur, Odille et l'évêchesse ; ce sont les quatre plus anciens habitants de la vallée ; quelques vieux Vagres, un peu moins âgés, vinrent ensuite ; puis les enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants de cette Vagrerie jadis si désordonnée, si redoutable.

Loysik, averti de l'approche de ses amis, s'est, pour les recevoir, avancé à la porte de l'enceinte du monastère ; il porte, de même que tous les frères de la communauté, une robe de grosse laine brune, assujettie aux reins par une ceinture de cuir. Son front est devenu complètement chauve, sa longue barbe, d'un blanc de neige, tombe sur sa poitrine ; sa taille est encore droite, sa démarche alerte, quoiqu'il ait quatre-vingts ans passés ; ses mains vénérables sont seulement agitées d'un léger tremblement. La foule s'arrête, Ronan s'approche et dit :

– Loysik, il y a aujourd'hui cinquante et un ans qu'une troupe de Vagres déterminés t'attendait sur les confins de la Bourgogne ; tu es venu à nous, tu nous as fait entendre de sages paroles, tu nous as prêché les mâles vertus du travail et du foyer domestique, puis tu nous as mis à même de pratiquer ces vertus en offrant à notre troupe la libre jouissance de cette vallée… Un an après, il y a cinquante ans de cela, notre colonie naissante fêtait le premier anniversaire de son établissement en ce pays ; aujourd'hui nous venons, nous, nos enfants et les enfants de nos enfants, te dire une fois de plus, par ma voix : éternelle reconnaissance et amitié à Loysik !

– Oui, oui, – cria la foule, – reconnaissance éternelle à Loysik, notre ami, notre bon père !…

Le vieux moine laboureur fut très-ému ; de douces larmes coulèrent de ses yeux, il fit signe qu'il voulait parler, et il dit, au milieu d'un grand silence :

– Mes amis, mes frères, vous qui viviez il y a cinquante ans, et vous autres qui n'avez connu ces terribles temps que par les récits de vos pères, ma joie est grande en ce jour… Les fondateurs de cette colonie, après s'être fait craindre, ont su se faire aimer et respecter en se montrant hommes de labeur, de paix et de famille… Un heureux hasard a voulu qu'au milieu des désastres et des guerres civiles qui depuis tant d'années continuent de désoler notre patrie, la Bourgogne ait été à peu près jusqu'ici préservée de ces malheurs, fruits d'une conquête sanglante ; nous autres, grâce à la donation que nous avons su obtenir, nous vivons ici paisibles et libres ; mais, hélas ! dans les autres parties de cette province et de la Gaule, nos frères subissent toujours les douleurs de l'esclavage ; ceux-là, vous ne les avez pas oubliés ; non, non… Vous vous êtes souvenus de ces paroles de Jésus : *Les fers des esclaves doivent être brisés !* Et en attendant le jour encore lointain de l'affranchissement de tous, vos épargnes et celles de la

communauté nous ont encore permis, cette année, de racheter quelques pauvres familles… Il nous reste des terres à leur distribuer… En attendant que nous leur ayons construit des maisons, que ces esclaves d'hier, hommes libres aujourd'hui, trouvent chez nous des frères et des hôtes… Tenez, les voilà… Aimez-les comme nous nous aimons entre nous… Ce sont aussi des fils de la vieille Gaule, déshérités comme nous l'étions il y a cinquante ans !

À peine Loysik avait-il prononcé ces paroles, que plusieurs familles, hommes, femmes, enfants, vieillards, sortirent du monastère, pleurant de joie. Ce fut, parmi les colons, à qui offrirait son foyer, ses soins à ces nouveaux venus. Il fallut l'intervention de Loysik, toujours écoutée, pour calmer cette tendre et ardente rivalité d'offres de services ; il répartit, selon sa sagesse habituelle, les futurs colons dans certaines maisons ; l'on parla bien, il est vrai, mais tout bas, de la partialité du vieux moine ; on l'accusait d'avoir iniquement favorisé Ronan et son ami le Veneur, la bonne vieille petite Odille ayant obtenu pour sa part une jeune femme et ses deux enfants, et l'évêchesse tout un ménage, le mari, la femme et trois garçonnets !… Ce que c'est pourtant que la faveur !…

Chaque année, Loysik, peu de temps avant cette fête anniversaire, partait sa pochette bien garnie d'argent ; cette somme, fruit des épargnes de la communauté, ainsi que des dons volontaires des habitants de la colonie, était destinée au rachat de bon nombre d'esclaves. Quelques moines laboureurs résolus et bien armés accompagnaient Loysik à Châlons-sur-Saône ou, vers le commencement de l'automne, se tenait un grand marché de chair gauloise, sous la présidence du comte et de l'évêque de cette cité, capitale de la Bourgogne. De la place du marché se voyait le splendide château de la reine Brunehaut. Loysik rachetait des esclaves jusqu'à ce que sa pochette fût vide, regrettant que les esclaves de l'Église fussent d'un chiffre trop élevé pour sa bourse, les évêques les vendant toujours *deux fois plus cher* que les autres, pour ne point avilir sans doute leur marchandise en la livrant à trop bas prix ; parfois aussi, grâce à la persuasion pénétrante de sa parole, Loysik obtenait d'un seigneur frank, moins barbare que ses compagnons, le don de quelques esclaves, et augmentait ainsi le nombre des nouveaux colons qui, en touchant le sol de la vallée de Charolles, trouvaient l'accueil que l'on a vu, et ensuite, travail et bien-être.

Après la *distribution* des nouveaux affranchis aux habitants de la vallée (Loysik s'était fait la part du lion en hébergeant bon nombre d'hommes au monastère), moines laboureurs et colons se mettent à table. Quel festin !…

– Nos festins en Vagrerie n'étaient rien auprès de ceux-là, – dit Ronan. – Est-ce vrai, vieux Veneur ?…

– Te souviens-tu, entre autres, de ce fameux gala dans notre repaire des gorges d'Allange ?

– Où l'évêque Cautin cuisina pour nous ? après quoi il fut ravi au ciel et en descendit très-promptement.

– Odille, vous souvenez-vous de cette nuit étrange, où pour la première fois je vous ai vue, lors de l'incendie de la villa de mon mari l'évêque ?

– Certes, Fulvie, je m'en souviens ; et aussi de ces largesses que de leur butin les Vagres faisaient au pauvre monde.

– Loysik, c'est durant cette nuit-là, que pour la première fois j'ai su que nous étions frères.

– Ah ! Ronan ! quelle bravoure que celle de notre père Karadeuk, parvenant, avec notre vieil ami le Veneur, à nous tirer de l'ergastule du burg de ce comte Neroweg !

Te souviens-tu ? Vous souvenez-vous ? une fois sur ce sujet l'entretien de vieux amis attablés devint intarissable. Ainsi causaient du vieux temps Ronan, Loysik, le Veneur, Odille, l'évêchesse, placés à table à côté les uns des autres, pendant que de convives, plus jeunes, s'éjouissaient et parlaient du temps présent. De sorte que ce soir-là l'on était en grande joie au monastère de Charolles.

Au milieu du festin, un moine laboureur dit à l'un de ses compagnons :

– Où sont donc nos deux prêtres, Placide et Félibien ?

– Ces pieux hommes ont trouvé la fête trop profane pour eux.

– Comment cela ?

– Tu sais que par ordre de Loysik, deux veilleurs sont chaque nuit de garde à la logette de l'embarcadère du bac…

– Oui.

– Placide et Félibien ont offert à deux de nous qui devaient à leur tour veiller cette nuit dans la logette de les y remplacer, afin

de laisser nos frères jouir de la fête.

– Quelles bonnes âmes, que ces tonsurés !

* *

*

La rivière, qui prenait sa source dans la vallée de Charolles, la traversait dans toute sa longueur ; puis, se partageant en deux bras, servait de limites et de défense naturelle au territoire de la colonie. Par prudence, Loysik faisait ramener chaque soir et amarrer sur la rive de la vallée un bac, seul moyen de communication avec les terres qui s'étendaient de l'autre côté du cours d'eau, et appartenaient au diocèse de Châlons. Une logette où veillaient à tour de rôle deux frères de la communauté, était construite près de l'embarcadère de ce bac.

La lune en son plein se réfléchissait dans l'eau limpide de la rivière, fort large en cet endroit, les deux prêtres qui s'étaient fraternellement offerts à remplacer les moines comme veilleurs, allaient et venaient d'un air inquiet à quelques pas de la logette.

– Placide, tu ne vois rien ? tu n'entends rien ?

– Rien…

– Voilà pourtant la lune déjà haute… il doit être près de minuit, et personne ne paraît…

– Ne perdons pas espoir… le retard n'est pas encore considérable.

– S'ils nous manquaient de parole, ce serait désolant ; nous ne trouverions pas de longtemps un pareille occasion d'être, comme ce soir, chargés de la garde du bac, grâce à l'orgie de cette nuit.

– Et c'est surtout pendant cette nuit d'orgie qu'il est nécessaire de surprendre les moines.

– Et pourtant personne encore…

– Écoute… écoute…

– Tu entends quelque chose ?

– Je me suis trompé… c'est le bruissement de la rivière sur les cailloux du rivage.

– L'évêque de Châlons, notre protecteur, aura renoncé à son projet.

– Impossible… il avait obtenu l'assentiment de la reine

Brunehaut.

– La reine Brunehaut aura peut-être craint de se mêler de cette affaire ecclésiastique.

– Elle ! cette femme redoutable et implacable, craindre quelque chose ?… elle, craindre un vieux moine de quatre-vingts ans ?…

– Écoute… écoute… cette fois je ne me trompe pas… Vois-tu là-bas, sur l'autre rive, ces points brillants ?

– Oui… c'est le reflet de la lune sur l'armure des guerriers.

– Ce sont eux ! ce sont eux !… Entends-tu ces trois appels de trompe ?

– C'est le signal convenu… vite, vite… détachons le bac et passons à l'autre bord…

Les amarres du bac sont détachées et il est manœuvré par Placide et Félibien, au moyen de longues perches ; il touche à l'autre rive… Là, monté sur une mule, se trouve un homme de grande taille, vêtu d'une robe noire : sa figure est impérieuse et dure ; à côté de lui est un chef frank à cheval, escorté d'une vingtaine de cavaliers revêtus d'armures de fer : un chariot rempli de bagage, traîné par quatre bœufs et suivi de plusieurs esclaves à pieds, arrive aussi sur la rive.

– Vénérable archidiacre, – dit Placide à l'homme à la robe noire, – nous commencions à désespérer de votre venue ; mais vous arrivez encore à temps… l'orgie, à cette heure, doit être complète ; toute la colonie, hommes, femmes, jeunes filles, est assemblée au monastère, et Dieu sait les abominations qui se passent en ce lieu sous les yeux de Loysik, qui provoque ces horreurs sacrilèges !

– Ces horreurs vont avoir leur terme et leur châtiment, mes fils. Mais, dites-moi, peut-on, sans danger, embarquer les chevaux de ces guerriers et le chariot qui porte mes bagages ?

– Vénérable archidiacre, cette cavalerie est nombreuse ; il faudrait au moins trois ou quatre voyages.

– Gondowald, – dit l'archidiacre au chef frank, – si nous laissions provisoirement sur ce bord vos chevaux, ma mule et mon chariot ? nous nous rendrions tout d'abord au monastère ; vos cavaliers nous accompagneraient à pied.

– Qu'ils soient à pied ou à cheval, ils suffiront à assurer l'exécution des ordres de ma glorieuse reine Brunehaut, et à

housser du manche de nos lances ces moines et cette plèbe rustique si elle bronche…

– Vénérable archidiacre, nous qui savons de quoi sont capables les moines et les habitants de la vallée, nous estimons qu'en cas de rébellion de leur part aux ordres de notre saint évêque de Châlons, vingt guerriers… c'est fort peu.

Gondowald toisa le prêtre d'un regard dédaigneux, et ne répondit même pas à l'observation.

– Je ne partage pas vos craintes, mes chers fils, et j'ai de bonnes raisons pour cela, – reprit l'archidiacre d'un air hautain. – Nous voici tous embarqués… maintenant, au large le bac !

Bientôt débarquèrent sur la rive de la vallée, l'archidiacre, Gondowald, chambellan de Brunehaut, et les vingt guerriers de la reine, casqués, cuirassés, armés de lances et d'épées ; ils portaient en sautoir leurs boucliers peints et dorés.

– Y a-t-il un long trajet d'ici au monastère ? – demanda l'archidiacre en posant le pied sur le rivage.

– Non, mon père… il y a tout au plus pour une demi-heure de route.

– Marchez devant, mes chers fils… nous vous suivons.

– Ah ! mon père ! les impies de cette communauté ignorent à cette heure que le châtiment du ciel est suspendu sur leur tête !

– Hâtez le pas, mes fils… bientôt justice sera faite…

– Hermanfred, – dit le chef des guerriers en se retournant vers l'un des hommes de sa troupe, – as-tu le trousseau de cordes et les menottes de fer ?

– Oui, seigneur Gondowald.

* *

*

Au monastère, le festin continuait : partout régnait une douce cordialité. À la table où se trouvaient Loysik, Ronan, le Veneur et leur famille, l'entretien continuait, vif, animé ; l'on parlait en ce moment des terribles choses qui se passaient, dit-on, dans le sombre palais de la reine Brunehaut. Les heureux habitants de la vallée écoutaient ces sinistres récits avec cette curiosité avide, inquiète et souvent frissonnante, que souvent l'on éprouve à la veillée, lorsqu'au coin d'un foyer paisible l'on entend raconter

quelque histoire épouvantable : heureux, humble et ignoré, l'on est certain de ne jamais être jeté au milieu d'aventures effrayantes comme celles dont la narration vous fait frémir, pourtant l'on craint et l'on désire à la fois la continuation du récit.

– Tenez, – disait Ronan, – afin de démêler ce chaos sanglant, puisque nous parlons de ce monstre femelle, qui a nom Brunehaut, et qui règne à cette heure en Bourgogne, rappelons les faits en deux mots : Clotaire, après avoir fait brûler vifs Chram, son fils, sa femme et leurs deux petites filles, est mort depuis cinquante-trois ans, n'est-ce pas ?

– Oui, mon père, – reprit Grégor, – puisque nous sommes en l'année 613.

– Ce Clotaire avait laissé quatre fils : *Charibert* régnait à Paris, *Gontran* était roi d'Orléans et de Bourges ; *Sigebert*, roi d'Ostrasie, résidait à Metz, et *Chilpérik*, roi de Neustrie, occupait la demeure royale de Soissons, puisque nos conquérants ont appelé Neustrie et Ostrasie les provinces du nord et de l'est de la Gaule.

– Chilpérik ? – reprit le fils de Ronan, – Chilpérik, ce Néron de la Gaule, qui, dit-on, terminait ainsi l'un de ses édits : « *Que celui qui n'obéirait pas à cette loi ait les* YEUX ARRACHÉS ! »

– C'est seulement de celui-là seul et de son frère Sigebert que nous nous occupons… Laissons de côté ses deux autres frères, Charibert et Gontran, tous deux morts sans enfants : le premier en 566, le second en 593 ; ils se sont montrés les dignes descendants de Clovis, mais il ne s'agit pas d'eux dans ce récit.

– Mon père, l'effrayante histoire qui nous intéresse est celle de Brunehaut et de Frédégonde, puisque ces deux noms, désormais inséparables, sont accolés dans le sang…

– J'arrive à l'histoire de ces deux monstres et de leurs époux Chilpérik et Sigebert, car ces louves ont leurs loups, et qui pis est, pour la Gaule, leurs louveteaux… Donc, ce Chilpérik, quoique marié à Andowère, avait, parmi ses nombreuses concubines, une esclave franque d'une beauté éblouissante, et douée, dit-on, d'un charme de séduction irrésistible ; elle se nommait *Frédégonde*… Il en devint si épris, que pour jouir plus librement encore de la possession de cette esclave, il répudia sa femme Andowère, qui mourut plus tard en un couvent ; mais bientôt las de Frédégonde, il fut jaloux d'imiter son frère : Sigebert, qui s'était marié à une princesse de sang royal, nommée Brunehaut, fille d'Athanagild, roi de race germanique comme les Franks, et dont les aïeux

avaient conquis l'Espagne comme Clovis la Gaule. Chilpérik demanda donc et obtint la main de la sœur de Brunehaut, nommée Galeswinthe… L'on ne pouvait voir, disait-on, une figure plus touchante que celle de cette jeune princesse, et la bonté de son cœur égalait l'angélique douceur de ses traits. Lorsqu'il lui fallut quitter l'Espagne pour venir en Gaule épouser Chilpérik, la malheureuse créature eut des pressentiments de mort… ces pressentiments ne la trompaient pas… Après six ans de mariage, elle était étranglée dans son lit par son époux Chilpérik(75).

– Comme Wisigarde, quatrième femme de Neroweg, avait été étranglée par ce comte frank, dont la race existe encore, dit-on, en Auvergne… Rois et seigneurs franks ont les mêmes mœurs… c'est de race…

– Infortunée Galeswinthe !… Et pourquoi tant de férocité de la part de son mari Chilpérik ?

– Un moment apaisée, la passion de Chilpérik pour son esclave Frédégonde s'était réveillée plus ardente que jamais, et il avait étranglé sa femme afin d'épouser sa concubine… Voici donc Frédégonde mariée à Chilpérik après le meurtre de Galeswinthe, et devenue l'une des reines de la Gaule. Il est d'étranges contrastes dans les familles : Galeswinthe était un ange, Brunehaut, sa sœur, mariée à Sigebert, était une créature infernale ; d'une rare beauté, d'un caractère de fer, vindicative jusqu'à la férocité, d'une ambition impitoyable et d'une intelligence qui eût été du génie, si elle n'eût appliqué ses facultés extraordinaires aux forfaits les plus inouïs… Brunehaut devait épouvanter le monde… D'abord elle voulut venger la mort de sa sœur Galeswinthe, étranglée par Chilpérik à l'instigation de Frédégonde… Alors, entre ces deux femmes, mortelles ennemies, et dont chacune régnait avec son mari sur une partie de la Gaule, commença une lutte effrayante : le poison, le poignard, l'incendie, la guerre civile, le massacre, les combats des pères contre les fils, des frères contre des frères ; tels furent les moyens qu'elles employèrent l'une contre l'autre. Les populations gauloises n'échappèrent pas à cette rage de destruction : toutes les provinces soumises à Sigebert et à Brunehaut furent impitoyablement ravagées par Chilpérik, et les possessions de celui-ci furent à leur tour dévastées par Sigebert. Ces deux frères, ainsi poussés par la furie de leurs femmes, combattirent l'un contre l'autre jusqu'au jour où ils furent tous deux assassinés.

– Ah ! si le sang gaulois n'avait coulé à torrents, si ces désastres

affreux n'avaient écrasé de nouveau notre malheureux pays, je verrais un châtiment céleste dans la lutte de ces deux femmes, décimant ainsi les familles où elles sont entrées, – dit Loysik ; – mais, hélas ! que de maux, que de misères atroces ces haines royales font peser sur les peuples…

– Et ces deux monstres trouvaient des instruments pour servir leurs vengeances ?

– Les meurtres qu'elle ne commettaient pas elles-mêmes par le poison, elles les faisaient accomplir par le poignard… Frédégonde, dont la dépravation dépassait celle de la Messaline antique, s'entourait de jeunes pages ; elle les enivrait de voluptés terribles, troublait leur raison par des philtres qu'elle composait ; ils entraient bientôt dans une sorte de frénésie, et elle les lançait alors sur les victimes qu'ils devaient frapper… C'est ainsi qu'elle fit poignarder le roi Sigebert, mari de Brunehaut, et empoisonner leur fils Childebert… C'est ainsi, dit-on, qu'elle a fait tuer, à coups de couteau, son mari Chilpérik…

– Quoi ! Frédégonde n'épargna pas même son époux ?

– Les uns lui attribuent ce meurtre, d'autres en accusent Brunehaut… les deux crimes sont probables : toutes deux avaient intérêt à le commettre : par la mort de Chilpérik, Brunehaut vengeait sa sœur Galeswinthe, étranglée par ce roi ; Frédégonde, en le faisant assassiner, se vengeait de ce qu'il avait surpris, la veille de sa mort, l'un des innombrables adultères de cette Messaline, tirée de l'esclavage pour monter au trône…

– Et elle ? mon père, a-t-elle subi la peine due à tant de forfaits ?

– La reine Frédégonde est morte paisiblement dans son lit en 597, âgée de cinquante-cinq ans, bénie et enterrée par les prêtres dans la basilique de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, après avoir commis des crimes sans nombre… Du reste, Frédégonde a *longtemps et heureusement et habilement régné,* comme disent les infâmes et dévots panégyristes de ces monstres couronnés… Oui, à sa mort elle a laissé à son fils Clotaire le jeune son royaume intact, et les bénédictions du clergé l'ont accompagnée dans sa tombe, cette glorieuse reine, car elle était, pour les prêtres, prodigue du bien d'autrui.

Un frémissement d'horreur circula parmi les auditeurs de ce récit ; ces mœurs royales contrastaient d'une manière si effrayante avec les mœurs des habitants de la colonie, que ces bonnes gens

croyaient entendre raconter quelque songe épouvantable éclos dans le délire de la fièvre.

Grégor reprit :

– Ce Clotaire le jeune, fils de Frédégonde et de Chilpérik, se trouve être ainsi le petit-fils de Clotaire, le tueur d'enfants, et l'arrière-petit-fils de Clovis ?

– Oui… et comme il se montre digne de sa race, vous voyez, mes enfants, quelle ère de nouveaux crimes va s'ouvrir ; car sa mère Frédégonde lui a légué l'implacable haine dont elle poursuivait Brunehaut… et ce duel à mort va continuer entre celle-ci et le fils de sa mortelle ennemie…

– Hélas ! que de désastres vont encore déchirer la Gaule durant cette lutte sanglante…

– Oh ! elle sera terrible… terrible… car les crimes de Frédégonde pâlissent auprès de ceux de Brunehaut, notre reine aujourd'hui, à nous, habitants de la Bourgogne.

– Mon père, est-ce possible ? Brunehaut plus criminelle que Frédégonde ?

– Ronan, – dit Odille en portant ses deux mains à son front, – ce chaos de meurtres, accomplis dans une même famille, donne le vertige… L'esprit se trouble et se lasse à suivre le fil sanglant qui seul peut vous conduire au milieu de ce dédale de crimes sans nom. Grand Dieu ! dans quel temps nous vivons !… Que verront donc nos enfants ?

– À moins que les démons ne sortent de l'enfer, petite Odille, nos enfants ne pourront rien voir qui surpasse ce que nous voyons ; car, je vous l'ai dit, les crimes de Frédégonde ne sont rien auprès de ceux de Brunehaut… Et si vous saviez ce qui se passe à cette heure dans le splendide château de Châlons-sur-Saône, où cette vieille reine, fille, femme et mère de rois, tient en sa dépendance ses arrière-petits-enfants… Mais non… je n'ose… mes lèvres se refusent à raconter ces choses sans nom.

– Ronan a raison. Il se passe aujourd'hui dans le château de la reine Brunehaut des horreurs qui dépassent les bornes de l'imagination humaine, – reprit Loysik en frémissant ; puis s'adressant à Ronan : – Mon frère, par respect pour nos jeunes familles, par respect pour l'humanité tout entière, n'achève pas…

– C'est juste, Loysik ; il y a quelque chose d'épouvantable à penser que la reine Brunehaut est une créature de Dieu comme

nous, et que comme nous… elle appartient à l'espèce humaine…

– Frère Loysik, frère Loysik, – accourut dire un des moines laboureurs, – on a frappé à la porte extérieure du monastère… une voix m'a répondu que c'était un message de l'évêque de Châlons et de la reine Brunehaut.

Ce nom, en un pareil moment, causa un profond étonnement et une sorte de crainte vague.

– Un message de l'évêque et de la reine ? – reprit Loysik en se levant et se dirigeant vers la porte extérieure du monastère, – cela est étrange ! Le bac est amarré chaque soir de ce côté-ci de la rive, et les veilleurs ont l'ordre absolu de ne pas traverser la rivière durant la nuit ; sans doute ce messager aura pris une barque à *Noisan* pour remonter la rivière.

En parlant ainsi, le supérieur de la communauté s'était approché de la porte massive et verrouillée en dedans ; plusieurs moines, portant des flambeaux, suivaient le supérieur ; Ronan, le Veneur et un grand nombre de colons et de frères accompagnaient aussi Loysik ; il fit un signe, la lourde porte roula sur ses gonds, et l'on vit au dehors, éclairés par la lune, l'archidiacre et Gondowald, le chambellan de Brunehaut ; derrière eux étaient rangés en haie les hommes de guerre, casqués, cuirassés, boucliers au bras, lance à la main, épée au côté.

– Il y a là une trahison, – dit à demi-voix Loysik, se retournant vers Ronan ; puis s'adressant à l'un des moines : – Qui donc, cette nuit, est de guet à la logette du bac ?

– Nos deux prêtres… Ils ont offert à nos frères de les remplacer pour cette nuit de fête.

– Je devine tout, – répondit Loysik avec amertume ; – puis s'adressant à l'archidiacre qui, ainsi que Gondowald, s'était arrêté au seuil de la grande porte, tandis que leur escorte restait au dehors, il dit au guerrier et au prêtre :

– Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

– Je me nomme Salvien, archidiacre de l'église de Châlons et neveu du vénérable Sidoine, évêque de ce diocèse… Je t'apporte les ordres de ton chef spirituel.

– Et moi Gondowald, chambellan de notre glorieuse et illustre reine Brunehaut, je suis chargé par elle de prêter mon aide et celle de mes hommes à l'envoyé de l'évêque.

– Voici une lettre de mon oncle, – reprit l'archidiacre en présentant ce parchemin à Loysik. – Prends-en connaissance à l'instant.

– Mes yeux sont affaiblis par les années, un de nos frères va faire tout haut cette lecture pour moi.

– Il se peut qu'il y ait dans cette lettre des choses secrètes, – dit l'archidiacre ; – je t'engage à la faire lire à voix basse.

– Nous n'avons point ici de secret les uns pour les autres… Lis tout haut, mon frère.

Et Loysik remit la missive à l'un des membres de la communauté, qui exécuta l'ordre de son supérieur.

Cette lettre portait en substance que Sidoine, évêque de Châlons, instituait l'archidiacre Salvien comme abbé du monastère de Charolles, voulant ainsi mettre terme aux scandales et énormités qui depuis tant d'années affligeaient la chrétienté par l'exemple de cette communauté ; elle devrait être à l'avenir rigoureusement soumise à la règle de saint Benoît, ainsi que l'étaient alors presque tous les monastères de la Gaule. Les moines laïques qui mériteraient cette faveur par leur vertu et par leur humble soumission aux ordres de leur nouvel abbé obtiendraient la faveur toute chrétienne d'entrer dans la cléricature et de devenir moines de l'Église romaine. De plus, en vertu du canon 7 du concile d'Orléans, tenu deux années auparavant (l'année 611), qui ordonnait que « les domaines, terres, vignes, esclaves, pécules qui seraient donnés aux paroisses demeurassent en la puissance de l'évêque, » tous les biens du monastère et de la colonie formant, à bien dire, la paroisse de Charolles, devaient, à l'avenir, demeurer en la puissance de l'évêque de Châlons, qui commettait son neveu l'archidiacre Salvien à la direction de ces biens. Le prélat terminait la missive en ordonnant à son cher fils en Christ, Loysik, de se rendre sur l'heure en la cité de Châlons pour y entendre le blâme de son évêque et père spirituel, et y subir humblement la pénitence ou châtiment qu'il pourrait lui infliger. Enfin, comme il se pouvait faire que le frère Loysik, par une suggestion diabolique, commît l'énormité de mépriser les ordres de son père spirituel, le noble Gondowald, chambellan de la glorieuse reine Brunehaut, était chargé par cette illustrissime et excellentissime princesse de faire exécuter, au besoin, par la force, les ordres de l'évêque de Châlons.

Le moine laboureur achevait à peine la lecture de cette missive

que Gondowald ajouta d'un air hautain et menaçant :

– Oui, moi, chambellan de la glorieuse reine Brunehaut, notre très-excellente et très-redoutable maîtresse, je suis chargé par elle de te dire à toi, moine, que si toi et les tiens vous aviez l'audace de désobéir aux ordres de l'évêque, ainsi que cela pourrait arriver, d'après les insolents murmures que je viens d'entendre, je vous fais attacher, toi et les plus récalcitrants, à la queue des chevaux de mes cavaliers, et je vous conduis ainsi à Châlons, hâtant votre marche à coups de bois de lance.

Vingt fois en effet la lecture de la missive de l'évêque avait été interrompue par les murmures indignés de la foule : moines laboureurs ou colons ; il fallut l'imposante autorité de Loysik pour obtenir des assistants exaspérés assez de silence pour que la lecture de la missive épiscopale pût se terminer ; mais lorsque le frank Gondowald eut prononcé, d'un air de défi, ses insolentes menaces, la foule y répondit par une explosion de cris furieux mêlés de dédaigneuses railleries.

Ronan, le Veneur et quelques vieux Vagres n'avaient pas été des derniers à se révolter contre les prétentions spoliatrices de l'évêque de Châlons, qui voulait simplement s'approprier les biens des moines laboureurs et des colons, au mépris de tout droit. Quoique blanchis par l'âge, les Vagres avaient senti bouillonner leur vieux sang batailleur. Ronan, toujours homme d'action, se souvenant de son ancien métier, avait dit tout bas au Veneur :

– Prends vingt hommes résolus, ils trouveront des armes dans l'arsenal, et cours au bac, afin de couper la retraite à ces Franks… Je me charge de ce qu'il reste à faire ici, car, foi de Vagre… je me sens rajeuni de cinquante ans !

– Et moi donc, Ronan, pendant la lecture de la lettre de cet insolent évêque, et surtout lorsque a parlé le valet de cette reine infâme, vingt fois j'ai cherché une épée à mon côté.

– Rassemble nos hommes au milieu de ce tumulte, sans être remarqué, je vais faire ainsi de mon côté ; l'arsenal contient suffisamment d'armes pour nous armer tous…

Et les deux vieux Vagres allèrent de ci, de là, disant un mot à l'oreille de certains colons ou moines, qui disparurent successivement au milieu du tumulte croissant, que dominait à peine la voix ferme et sonore de Loysik, répondant à l'archidiacre :

– L'évêque de Châlons n'a pas droit d'imposer à cette communauté une règle particulière ou un abbé ; nous choisissons

librement nos chefs, de même que nous consentons la règle que nous voulons suivre, pourvu qu'elle soit chrétienne ; tel est le droit antérieur et originel qui a présidé à l'établissement de tous les monastères de la Gaule ; les évêques n'ont sur nous que la juridiction spirituelle qu'ils exercent sur les autres laïques ; nous sommes ici maîtres de nos biens et de nos personnes, en vertu d'une charte du feu roi Clotaire, qui défend formellement à ses ducs, comtes ou évêques, de nous inquiéter. Tu parles de conciles, moi aussi je les ai lus ; il y a de tout dans les conciles, le mal et le bien, le juste et l'injuste ; or, ma mémoire ne faiblit pas encore, et voici ce que dit fort justement cette fois le concile de 611 :

Nous avons appris que certains évêques établissent injustement abbés dans certains monastères, quelques-uns de leurs parents ou de leurs favoris et leur procurent des avantages iniques, afin de se faire donner par la violence tout ce que peut ravir au monastère l'exacteur qu'ils y ont envoyé.

L'archidiacre se mordit les lèvres, et une huée prolongée couvrit sa voix lorsqu'il voulut répondre.

– Ce concile ne tiendrait pas ce langage, qui est celui de la justice, – reprit Loysik, – que je ne reconnais à aucun concile, à aucun prélat, à aucun roi, le droit de déposséder des gens honnêtes et laborieux des terres et de la liberté qu'ils tiennent avant tout de leur droit naturel.

– Je te dis, moi, que ton monastère est une nouvelle Babylone, une moderne Gomorrhe ! – s'écria l'archidiacre ; – l'évêque de Châlons en avait été prévenu, j'ai voulu voir par moi-même et j'ai vu… Et je vois des femmes, des jeunes filles dans ce saint lieu, qui devrait être consacré aux austérités, à la prière et à la retraite. Je vois tous les ferments d'une immonde orgie, qui devait sans doute se prolonger jusqu'au jour, au milieu de monstrueuses débauches, où la promiscuité de la chair des hommes et des femmes va…

– Assez ! – s'écria Loysik indigné ; – je te défends, moi, chef de cette communauté, je te défends de souiller davantage les oreilles de ces épouses, de ces jeunes filles rassemblées ici avec leur famille, pour célébrer paisiblement l'anniversaire de notre établissement dans cette terre libre, qui restera libre comme ceux qui l'habitent !

– Archidiacre, c'est trop de paroles ! – s'écria Gondowald ; – à quoi bon raisonner avec ces chiens… n'as-tu pas là mes hommes pour te faire obéir ?

– Je veux tenter un dernier effort pour ouvrir les yeux de ces malheureux aveuglés, – répondit l'archidiacre ; – cet indigne Loysik les tient sous son obsession diabolique… Oui, vous tous qui m'entendez, tremblez si vous résistez aux ordres de votre évêque !

– Salvien, – dit Loysik, – ces paroles sont vaines, tes menaces seront impuissantes devant notre ferme résolution de maintenir la justice de nos droits ; nous te repoussons comme abbé de ce monastère ; ces moines laboureurs et les habitants de cette colonie ne doivent compte de leurs biens à personne… Ce débat inutile est affligeant, mettons-y fin ; la porte de ce monastère est ouverte à ceux qui s'y présentent en amis, mais elle se ferme devant ceux qui s'y présentent en ennemis et en maîtres, au nom de prétentions d'une folle iniquité… Donc, retire-toi d'ici…

– Oui, oui, va-t'en d'ici, archidiacre du diable ! – dirent plusieurs voix, – ne trouble pas plus longtemps notre fête ! tu pourrais t'en repentir.

– Une rébellion ! des menaces ! – s'écria l'archidiacre. – Gondowald, – ajouta le prêtre en s'effaçant, pour laisser pénétrer dans l'intérieur de la cour le chef des guerriers franks, – vous savez les ordres de la reine…

– Et sans tes lenteurs, ces ordres depuis longtemps seraient exécutés ! À moi, mes guerriers… garrottez ce vieux moine, et exterminez cette plèbe si elle bronche !

– À moi, mes enfants ! assommez ces Franks ! et vive la vieille Gaule !

Qui parlait ainsi ? le vieux Ronan, suivi d'une trentaine de colons et de moines laboureurs, hommes résolus, vigoureux et parfaitement armés de lances, de haches et d'épées. Ces bonnes gens, sortant sans bruit de l'enceinte du monastère par la cour des étables, avaient, sous les ordres de Ronan, fait le tour des bâtiments extérieurs jusqu'à l'angle du mur de clôture ; là, ils s'étaient tenus cois et embusqués, jusqu'au moment où Gondowald avait appelé à lui ses guerriers. Alors sortant de leur embuscade, les gens de Ronan s'étaient à l'improviste précipités sur les Franks. Au même instant, Grégor, accompagné d'une troupe déterminée, non moins nombreuse et bien armée que celle de son père, sortait des bâtiments intérieurs du monastère, se faisait jour à travers la foule, dont était remplie la cour, et s'avançait en bon ordre. L'archidiacre, Gondowald et leur escorte de vingt guerriers se trouvèrent ainsi enveloppés par une

soixantaine d'hommes résolus, et il faut leur rendre cette justice, animés d'intentions très-malveillantes pour la peau des Franks. Ceux-ci, pressentant ces dispositions, ne songèrent pas à résister sérieusement, après un léger engagement ils se rendirent. Cependant, Gondowald ayant, dans un premier mouvement de surprise et de rage, levé son épée sur Loysik et blessé un des moines, qui avait couvert le vieillard de son corps, Gondowald, quoique chambellan de sa glorieuse reine Brunehaut, fut terrassé, roué de coups et vit ses hommes désarmés, après leur résistance inutile, qui leur valut force horions appliqués par des mains gauloises et fort rustiques. Mais, grâce à l'intervention de Loysik, il ne coula, dans cette rapide mêlée, d'autre sang que celui du moine légèrement blessé par Gondowald ; ce noble chambellan fut, par précaution, solidement garrotté au moyen des menottes et du trousseau de cordes dont il s'était muni à l'intention de Loysik, avec une prévoyance dont le vieux Ronan lui sut gré.

– Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous excommunie tous ! – s'écria l'archidiacre blême de fureur. – Anathème à celui qui oserait porter une main sacrilège sur moi, prêtre et oint du Seigneur !

– Ne me tente pas, crois-moi, *oint* que tu es ! car tout vieux que je suis, foi d'ancien Vagre, j'ai terriblement envie de mériter ton excommunication, en appliquant sur ton échine sacrée une volée de coups de fourreau d'épée !

– Ronan, Ronan ! pas de violence, – dit Loysik ; – ces étrangers sont venus ici en ennemis, ils ont versé le sang les premiers ; vous les avez désarmés, c'était justice…

– Et leurs armes enrichiront notre arsenal, – dit Ronan. – Allons, enfants, récoltez-moi cette bonne moisson de fer… Par ma foi, nous serons armés comme des guerriers royaux !

– Que ces soldats et leur chef soient conduits dans une des salles du monastère, – ajouta Loysik ; – ils y seront enfermés, des moines armés veilleront à la porte et aux fenêtres.

– Oser me retenir prisonnier, moi ! officier de la maison de la reine Brunehaut ! – s'écria Gondowald en grinçant des dents et se débattant dans ses liens. – Oh ! tout ton sang ne payera pas cette audace, moine insolent ! Ma redoutée maîtresse me vengera !

– La reine Brunehaut a agi contrairement à tous les droits, à toute justice, en envoyant ici des hommes de guerre prêter main-forte au message de l'évêque de Châlons, lors même que sa

prétention eût été aussi équitable qu'elle est inique, – répondit Loysik ; puis s'adressant à ses moines : – Emmenez ces hommes, et surtout qu'il ne leur soit point fait de mal ; s'ils ont besoin de provisions, qu'on leur en donne…

Les moines emmenèrent les guerriers franks, et leur chef qu'il fallut traîner de force, tant cet enragé était furieux. Ceci fait, Loysik dit à l'archidiacre, pantois, colère et sournois comme un renard pris au piège :

– Salvien, je dois avant tout assurer le repos de cette colonie et de cette communauté ; je suis donc obligé d'ordonner que tu restes prisonnier dans ce monastère…

– Moi ?… moi aussi… tu oses…

– Ne redoute rien, tu seras traité avec égard, tu auras pour prison l'enceinte du monastère… Dans trois ou quatre jours au plus tard… lors de mon retour, tu seras libre…

Lorsque l'archidiacre eut disparu, Ronan dit à Loysik :

– Frère, tu as parlé à cet homme de ton retour ? tu pars donc ?

– À l'instant même… Je vais à Châlons… Je verrai l'évêque, je verrai la reine.

– Que dis-tu, Loysik ! – s'écria Ronan avec une anxiété douloureuse, – tu nous quittes, tu vas affronter Brunehaut ; mais ce nom dit tout : Vengeance implacable. Loysik, c'est courir à ta perte !…

Les moines laboureurs et les colons, partageant l'inquiétude de Ronan, se livrèrent aux supplications les plus tendres, les plus pressantes, afin de détourner Loysik de son projet téméraire : le vieux moine fut inébranlable ; et, pendant que l'un des frères qui devait l'accompagner faisait à la hâte quelques préparatifs de voyage, il se rendit dans sa cellule pour y prendre la charte du roi Clotaire. Ronan et sa famille accompagnèrent Loysik, il leur dit tristement :

– Notre position est pleine de périls : il s'agit non-seulement du sort de ce monastère, mais de celui de la colonie tout entière. Vous avez eu facilement raison d'une vingtaine de guerriers ; mais, songer à résister par la force à l'immense et terrible pouvoir de Brunehaut, c'est vouloir le ravage de cette vallée, le massacre ou l'esclavage de ses habitants… Cette charte de Clotaire confirme notre droit ; mais qu'est-ce que le droit pour Brunehaut !

– Alors, mon frère, que vas-tu faire à Châlons dans l'antre de cette louve…

– Tenter d'obtenir justice.

– Obtenir justice !… Mais, tu l'as dit, qu'est-ce que le droit pour Brunehaut ?…

– Elle se joue du droit comme de la vie des hommes, je le sais ; pourtant j'ai quelque espoir… Je désire que vous gardiez ici l'archidiacre et ses guerriers prisonniers… d'abord parce que, dans leur fureur, ils m'auraient sans doute rejoint et tué en route ; or je tiens à vivre pour mener à bonne fin ce que j'entreprends aujourd'hui ; puis, au lieu de me laisser prévenir par l'archidiacre et le chambellan, je préfère instruire moi-même l'évêque et la reine Brunehaut des motifs de notre résistance.

– Mon frère, si cette justice que tu vas tenter d'obtenir au péril de ta vie tu ne l'obtiens pas ? si cette reine implacable te fait égorger… comme elle a fait égorger tant d'autres victimes ?…

– Alors, mon frère, l'acte d'iniquité s'accomplira. Alors, si l'on veut non-seulement soumettre vos biens, vos personnes à la tyrannie et aux exactions de l'Église, mais encore vous ravir, par la violence, le sol et la liberté que vous avez reconquis et qu'une charte a garantie, alors vous aurez à prendre une résolution suprême… oui ; alors, croyez-moi, rassemblez un conseil solennel, ainsi que faisaient autrefois nos pères lorsque le salut de la patrie était menacé… Qu'à ce conseil les mères et les épouses prennent place, selon l'antique coutume gauloise ; car l'on décidera du sort de leurs maris et de leurs enfants… Là, vous aviserez avec calme, sagesse et résolution, sur ces trois alternatives, les seules, hélas ! qui vous resteront : – devrez-vous subir les prétentions de l'évêque de Châlons, et accepter un servage déguisé qui changera bientôt notre libre vallée en un domaine de l'Église exploité à son profit ; – devrez-vous vous résigner si la reine, foulant aux pieds tous les droits, déchire la charte de Clotaire et déclare notre vallée : *domaine du fisc royal*, ce qui sera pour vous la spoliation, la misère, l'esclavage et la honte ; – ou bien enfin, devrez-vous, forts de votre bon droit, mais certains d'être écrasés, protester contre l'iniquité royale ou épiscopale par une défense héroïque, et vous ensevelir, vous et vos familles, sous les ruines de vos maisons(76) ?

– Oui… oui… tous, hommes, femmes, enfants, plutôt que de redevenir esclaves, nous saurons combattre ou mourir comme nos aïeux, Loysik ! Et ce sanglant enseignement fera peut-être sortir les

populations voisines de leur lâche torpeur… Mais, frère… frère… te voir partir seul… pour affronter un péril que je ne peux partager !…

– Allons, Ronan, pas de faiblesse, je ne te reconnais plus… Que dès cette nuit tous les postes fortifiés de la vallée soient occupés comme il y a cinquante ans, lors de l'invasion de Chram en Bourgogne ; ta vieille expérience militaire et celle du Veneur seront d'un grand secours ici ; il n'y a d'ailleurs aucune attaque à redouter pendant quatre ou cinq jours ; car il m'en faut deux pour me rendre à Châlons, et un laps de temps pareil est nécessaire aux troupes de la reine pour se rendre ici, dans le cas où elle voudrait recourir à la violence. Jusqu'au moment de mon arrivée à Châlons, l'évêque et Brunehaut ignoreront si leurs ordres ont été ou non exécutés, puisque le diacre et le chambellan restent ici prisonniers.

– Et au besoin ils serviront d'otages.

– C'est le droit de la guerre… Si cet évêque insensé, si cette reine implacable veulent la guerre ! il faut aussi garder prisonniers les deux prêtres qui ont par trahison amené ici l'archidiacre.

– Misérables traîtres !… J'ai entendu tes moines parler de la leçon qu'ils se réservent de leur donner… à grands coups de houssine…

– Je défends formellement toute violence à l'égard de ces deux prêtres ! – dit Loysik d'une voix sévère, en s'adressant à deux moines laboureurs qui étaient alors dans sa cellule. – Ces clercs sont les créatures de l'évêque, ils auront obéi à ses ordres ; aussi, je vous le répète, pas de violences, mes enfants.

– Bon père Loysik, puisque vous l'ordonnez, il ne sera fait aucun mal à ces traîtres.

Les adieux que les habitants de la colonie et des membres de la communauté adressèrent à Loysik furent navrants ; bien des larmes coulèrent, bien des mains enfantines s'attachèrent à la robe du vieux moine ; mais ces tendres supplications furent vaines, il partit accompagné jusqu'au bac par Ronan et sa famille : là se trouva le Veneur, chargé de couper la retraite aux Franks. En occupant ce poste avec ses hommes, il avait aperçu, de l'autre côté de la rivière, les esclaves gardant les chevaux des guerriers et les bagages de l'archidiacre. Le Veneur crut prudent de s'emparer de ces hommes et de ces bêtes ; il laissa, près de la logette du guet, la moitié de ses compagnons, et, à la tête des autres, il traversa la

rivière dans le bac. Les esclaves ne firent aucune résistance, et, en deux voyages, chevaux, gens et chariots furent amenés sur l'autre bord. Loysik approuva la manœuvre du Veneur ; car les esclaves, ne voyant pas revenir Gondowald et l'archidiacre, auraient pu retourner à Châlons donner l'alarme, et il importait au vieux moine, pour ses projets, de tenir secret ce qui s'était passé au monastère. Loysik, vu son grand âge et les longueurs de la route, crut pouvoir user de la mule de l'archidiacre pour ce voyage ; elle fut donc rembarquée sur le bac, que Ronan et son fils Grégor voulurent conduire eux-mêmes jusqu'à l'autre rive, afin de rester quelques moments de plus avec Loysik. L'embarcation toucha terre ; le vieux moine laboureur embrassa une dernière fois Ronan et son fils, monta sur la mule, et, accompagné d'un jeune frère de la communauté qui le suivait à pied, il prit la route de Châlons, séjour de la reine Brunehaut.

CHAPITRE II.

Le château de Brunehaut. – Le marchand d'esclaves. – Aurélie*, la pleureuse, et* Blandine*, la rieuse. – Ce que faisait la reine Brunehaut de ses petits-fils. – Lettre du PAPE* saint Grégoire le Grand *à cette sainte femme sur l'ÉDUCATION DE SON FILS. –* Childebert*,* Corbe*,* Mérovée*, arrière-petits-enfants de la reine Brunehaut. – La bonne aïeule. – Arrivée de Sigebert, fils aîné du défunt roi Thierry. – Le maire du palais Warnachaire. – Loysik et Brunehaut. – La reine marche à la tête de son armée pour aller combattre Clotaire II, fils de Frédégonde.*

« Vive celui qui aime les Franks ! que le Christ maintienne leur puissance ! qu'il remplisse leur chef des clartés de sa grâce, qu'il protège l'armée, qu'il fortifie la foi, qu'il accorde paix et bonheur à ceux qui les gouvernent sous les auspices de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

– Foi de vieux Vagre, ce début tout catholique de la loi salique vous revient toujours à la pensée lorsqu'il s'agit des rois franks ou de leurs reines… Entrons donc dans le repaire de Brunehaut, splendide repaire ! non pas rustique comme celui du comte Neroweg, vaste burg, que nous autres, anciens de la Vagrerie nous avons vu si joyeusement réduire en cendres ! non, cette grande reine a le goût raffiné : une de ses passions est l'architecture ; elle aime les arts antiques de la Grèce et de l'Italie, cette noble femme ! oui, elle aime les arts, doux délassement des belles âmes ! Voyez plutôt le magnifique château qu'elle a fait construire à Châlons-sur-Saône, capitale de la Bourgogne ; ses autres châteaux, même celui de *Bourcheresse*, ne sont rien auprès de son habitation royale, dont les jardins magnifiques s'étendent jusqu'aux bords de la Saône… palais à la fois splendide et guerrier ; car en ces temps de batailles incessantes les rois et les seigneurs se fortifient de plus en plus dans leurs repaires. Le palais de Brunehaut est ceint d'épaisses murailles, flanqué de tours massives ; on y arrive par une seule entrée, voûte profonde fermée à ses deux extrémités par des portes énormes, renforcées de barres de fer. Sous cette voûte veillent jour et nuit les guerriers de Brunehaut, toujours armés ; dans les cours intérieures sont d'autres logis pour un grand nombre de cavaliers et de gens de pied. Les salles du palais sont

immenses, pavées de marbre ou de mosaïque, enrichies de colonnades de jaspe, de porphyre et d'albâtre oriental, surmontées de chapiteaux de bronze doré ; ces magnificences architecturales, chefs-d'œuvre de l'art, dépouilles des temples et des palais de la Gaule, ont été transportées à grand renfort de dos d'esclaves et de chariots dans le palais de la reine. Ces salles immenses, ornées de meubles d'ivoire, d'argent ou d'or massif, de statues païennes du travail le plus rare, de vases précieux, de trépieds, précèdent l'appartement particulier de Brunehaut… Le jour est à peine levé ; déjà ces grandes salles se remplissent des esclaves domestiques de la reine, des officiers de ses troupes, des hauts dignitaires de sa maison, chambellans, écuyers, majordomes, connétables, venant attendre les ordres de leur maîtresse.

Une pièce de forme circulaire, pratiquée dans une des tours du palais, avoisine la chambre où se tient habituellement la reine ; trois portes sont percées dans le mur : l'une conduit à la salle où se tiennent les officiers du palais, l'autre à la chambre à coucher de Brunehaut ; la troisième, simple baie fermée par un rideau de cuir doré, donne sur un petit escalier tournant, pratiqué dans l'épaisseur de la muraille. Cette pièce est somptueusement meublée : sur une table recouverte d'un riche tapis brodé sont des parchemins préparés pour écrire, et un grand coffret d'or, enrichi de pierreries. Autour de la table sont rangés des sièges ornés de coussins d'étoffe pourpre ; çà et là des fûts de colonne servent de piédouches à des vases de jaspe, d'onyx ou de bronze de Corinthe, plus précieux que l'or ou l'albâtre rose. Sur un socle de vert antique est un magnifique groupe de marbre de Paros d'un travail exquis, représentant l'Amour païen caressant Vénus. Non loin de là, deux figures en airain, verdi par les siècles, offrent l'image obscène d'un faune et d'une nymphe. Entre ces chefs-d'œuvre de l'art païen, un tableau peint sur bois, apporté à grands frais de Byzance, représente le Christ enfant et saint Jean-Baptiste aussi enfant. Ce tableau de sainteté rappelle que Brunehaut est une fervente catholique… n'est-elle pas en correspondance réglée avec le pape de Rome, le pieux Grégoire, qui n'a pas assez de bénédictions pour cette sainte fille de l'Église ! Et plus loin, sur cette console d'ivoire, quel est ce riche médaillier rempli de grandes médailles romaines et gauloises en argent et en or ? Parmi elles en voici une de bronze, la seule qui soit de ce métal… Que représente-t-elle ?

Quoi ! ici ! dans ce lieu ! ce visage auguste et vénéré ?

Ah ! si le Dieu des catholiques veut faire un miracle, jamais moment ne fut plus opportun, plus solennel, et bientôt, oui, si le Seigneur veut terrifier les méchants, cette effigie de bronze devra, prodige effrayant, frissonner d'horreur et d'épouvante !

* *

*

Une vieille femme richement vêtue et d'une physionomie froide, sardonique, rusée, sortant de la chambre à coucher de Brunehaut, entre dans la salle de la tour. Cette femme, de noble race franque, est Chrotechilde, confidente depuis longues années des crimes et des débauches de la reine ; elle s'approche d'un timbre, le fait vibrer et attend. Bientôt paraît à la porte, qui s'ouvre sur le petit escalier pratiqué dans l'épaisseur du mur, une autre vieille femme ; son costume annonce un rang inférieur :

– J'ai entendu le timbre, noble dame Chrotechilde, me voici.

– Samuel le marchand d'esclaves est-il venu ?

– Depuis une heure il attend dans la salle basse avec deux jeunes filles et un vieillard à longue barbe blanche.

– Qu'est-ce que ce vieillard ?

– Madame, je l'ignore ; c'est sans doute un esclave que le juif Samuel doit conduire ailleurs en sortant d'ici.

– Ordonne à Samuel d'amener à l'instant les deux filles.

La vieille femme disparaît : presque au même instant Brunehaut sort de sa chambre ; cette reine est âgée de soixante-six ou sept ans ; l'on retrouve les traces d'une beauté remarquable sur ses traits, encore moins flétris par l'âge que par la débauche, et par la dévorante ardeur de la haine ou de l'ambition. Son visage blafard, ridé, semble illuminé par le sombre éclat de ses deux grands yeux, profondément caves et cernés ; ils sont noirs comme ses longs sourcils, ses cheveux seuls ont blanchi ; front d'airain, lèvres impassibles, regard profond, port de tête altier, démarche fière, superbe, car sa taille s'est conservée droite et svelte, telle est Brunehaut. À peine entrée, elle prête l'oreille et dit à Chrotechilde :

– Qui vient là, par le petit escalier ?

– Le marchand d'esclaves ; il amène les deux jeunes filles.

– Qu'il entre… qu'il entre…

– Madame, à qui voulez-vous faire don de ces esclaves ?

– Tu le sauras… Mais j'ai hâte d'examiner ces créatures, le choix est important.

– Madame, voici Samuel.

Le marchand de chair gauloise, juif d'origine comme la plupart de ceux qui se livraient à ce trafic, entra bientôt suivi des deux esclaves qu'il amenait ; elles étaient enveloppées de longs voiles blancs, assez transparents pour qu'elles pussent voir à se conduire.

– Illustre reine, – dit le juif en mettant dès la porte un genou en terre et inclinant son front presque à toucher le plancher, – je me rends à vos ordres ; voici deux jeunes esclaves, véritables trésors de beauté, de douceur, de grâces, de gentillesse et surtout de virginité. Votre excellence sait que le vieux Samuel n'a qu'une qualité… celle d'être honnête homme.

– Debout, debout ! – dit Brunehaut s'adressant aux deux esclaves qui, en présence de la terrible reine, s'étaient agenouillées comme le marchand au seuil de la porte, – debout, les filles, et ôtez vos voiles.

Les deux esclaves se hâtèrent de se relever et d'obéir à la reine ; le juif, afin de mieux mettre en valeur sa marchandise, avait vêtu les deux jeunes filles de tuniques à manches courtes et dont la jupe descendait à peine au-dessus du genou, tandis que l'échancrure du corsage découvrait à demi le sein et les épaules. L'une des esclaves, grande et svelte, portait une tunique blanche ; elle avait les yeux bleus, une torsade de corail s'enroulait dans les nattes de ses cheveux noirs : on pouvait lui donner dix-huit ou vingt ans ; son visage, d'une beauté touchante et candide, était baigné de larmes, abîmée dans la douleur et la honte, tremblant de tous ses membres, elle tenait constamment baissé son regard noyé de pleurs, de crainte de rencontrer les yeux de Brunehaut. La vieille reine, après avoir longtemps et attentivement examiné cette jeune fille, en la faisant se tourner et se retourner devant elle en tous sens, échangea un signe approbatif avec Chrotechilde, non moins occupée à examiner l'esclave, et dit à celle-ci :

– De quel pays es-tu ?

– Je suis de la ville de Toul, – répondit la jeune fille d'une voix altérée.

– Aurélie ! Aurélie ! – s'écria Samuel en frappant du pied, – est-ce ainsi que tu te rappelles mes leçons ? On répond : Glorieuse

reine, je suis de la ville de Toul. – Et se tournant vers Brunehaut : – Veuillez lui pardonner, madame… mais c'est si naïf, si simple, que…

Brunehaut coupa d'un geste la parole au juif, et s'adressant à l'esclave : – Où as-tu été prise ?

– À Toul, madame, lors du sac de cette ville par les troupes du roi de Bourgogne.

– Étais-tu de condition libre ?

– Oui… mon père était maître armurier.

– Sais-tu lire ? écrire ? As-tu des talents agréables ?

– Je sais lire, écrire, et ma mère m'avait appris à jouer du théorbe et à chanter.

Et en disant qu'elle savait chanter, la malheureuse ne put retenir ses sanglots convulsifs… Elle songeait sans doute à sa mère.

– Allons, pleure encore et pleure toujours ! – maugréa Samuel avec dépit, – voilà ce que tu fais de mieux… Mais, vous le savez, grande reine ! on a une certaine dose de larmes à pleurer, après quoi, c'est fini… la poche est vide…

– Tu crois cela, juif ? heureusement tu calomnies l'espèce humaine, – reprit la reine avec un cruel sourire en continuant d'examiner la jeune fille, à qui elle dit : – Tu n'as été jusqu'ici esclave nulle part ?

– Foi de Samuel, illustre reine, elle est aussi naïve à l'esclavage qu'un enfant dans le sein de sa mère ! – s'écria le juif, voyant la jeune Gauloise éclater en sanglots et hors d'état de répondre. – J'ai acheté Aurélie le jour même de la bataille de Toul, et depuis, ma femme Rebecca et moi nous avons veillé sur cette chère fille comme sur notre propre enfant, sachant que nous tirerions d'elle un très-haut prix.

Brunehaut, après avoir contemplé de nouveau la jeune fille, qui cachait à demi sa figure dans ses mains, dit à Samuel :

– Remets-lui son voile et fais approcher l'autre.

Aurélie reçut son voile des mains du juif comme un bienfait et se hâta de s'envelopper dans les plis de l'étoffe pour y cacher sa douleur, sa honte et ses larmes. À l'ordre de la reine, l'autre esclave était prestement accourue ; mignonne et fraîche comme une Hébé, si elle avait seize ans, c'était beaucoup : un collier de

perles s'enroulait dans les nattes épaisses de ses cheveux d'un blond doré ; ses grands yeux, d'un brun orangé, pétillaient de malice et de feu ; son nez fin, légèrement relevé, ses narines roses, palpitantes, ses lèvres vermeilles, un peu charnues, ses petites dents d'émail, son menton et ses joues à fossettes, donnaient à cette fillette la physionomie la plus vive, la plus gaie, la plus effrontée qui fût au monde… Sa tunique de soie vert-pâle rendait plus éblouissante encore la blancheur de son sein et de ses épaules… Oh ! le juif n'eut pas besoin de lui dire à celle-là de se tourner, de se retourner, pour que la vieille reine pût examiner à son aise les charmes de sa taille ; elle se rengorgeait, se cambrait, se redressait sur la pointe de ses petits pieds, arrondissait gracieusement les bras, faisant enfin de son mieux *la belle* aux yeux de Brunehaut et de Chrotechilde, qui échangeaient entre elles des regards approbatifs, tandis que le juif, aussi inquiet de l'audace de cette esclave que de l'accablement de sa compagne, lui disait à demi-voix :

– Tiens-toi donc en place, Blandine… ne remue pas ainsi les jambes et les bras… Un peu de retenue, ma fille, en présence de notre illustre et bien aimée reine ! On dirait que tu as du salpêtre dans les veines ! Que votre excellence l'excuse, illustrissime princesse ; c'est si jeune, si gai, si fou… ça ne demande qu'à s'envoler de sa cage pour faire admirer son plumage et son ramage. Baisseras-tu les yeux, Blandine ! oser regarder ainsi en face notre auguste reine ! !

Blandine, en effet, au lieu de fuir le noir regard de Brunehaut, le cherchait, le provoquait d'un air malin, souriant et assuré ; aussi la reine lui dit-elle après un long et minutieux examen :

– L'esclavage ne t'attriste pas, toi ?

– Au contraire, glorieuse reine, car pour moi l'esclavage a été la liberté.

– Comment cela, effrontée ?

– J'avais une marâtre, quinteuse, revêche, grondeuse ; elle me faisait passer sur le froid parvis des basiliques tout le temps que je n'employais pas à manier l'aiguille ; cette vieille furie me battait, lorsque par malheur, levant le nez de dessus ma couture, je souriais aux garçons par ma fenêtre ; aussi, grande reine, quel sort que le mien ! mal nourrie, moi si friande ! mal vêtue, moi si coquette ! sur pied au chant du coq, moi si amoureuse de me dorloter dans mon lit ! de sorte que grande a été ma joie quand

votre invincible petit-fils, ô reine illustre ! est approché l'an passé de Tolbiac, où j'habitais.

– Pourquoi ta joie ?

– Pourquoi, glorieuse reine ? Oh ! je savais, moi, que les guerriers franks ne tuent jamais les jolies filles ; aussi, me disais-je : « Peut-être je serai prise par un baron de Bourgogne, un comte ou même un duk, et une fois esclave, si je m'en crois, je deviendrai maîtresse… car l'on a vu des esclaves… »

– Devenir reine, comme Frédégonde, n'est-ce pas, ma mie ?

– Pourquoi donc pas, quand elles sont gentilles ? – répondit audacieusement cette fillette sans baisser les yeux devant Brunehaut qui l'écoutait et la contemplait d'un air pensif. – Mais, hélas ! – reprit Blandine avec un demi-soupir, – je n'ai pas eu cette fois le bonheur de tomber aux mains d'un seigneur. Un vieux leude, à moustaches blanches et des moins amoureux, m'a eue pour sa part du butin, et il m'a vendue tout de suite au seigneur Samuel ; mais enfin peut-être une chance heureuse me viendra-t-elle ? Que dis-je ! – ajouta Blandine en adressant à Brunehaut son plus gracieux sourire, – n'est-ce pas déjà un grand, un inespéré bonheur que d'avoir été conduite en votre présence, ô reine illustre !

Brunehaut, après avoir réfléchi pendant quelques instants, dit au marchand : – Juif, je t'achèterai une de ces deux esclaves.

– Illustre reine ! laquelle des deux prenez-vous, Aurélie ou Blandine ?

– Je ne sais encore… elles resteront au palais jusqu'à ce soir… On va les conduire dans l'appartement de mes femmes.

Chrotechilde, à un signe de la reine, frappa le timbre ; la vieille femme reparut ; la confidente de Brunehaut lui dit : – Emmenez ces deux esclaves…

– Illustre reine ! choisissez-moi… – dit Blandine en se retournant une dernière fois vers Brunehaut, tandis que le juif enveloppait soigneusement de son voile cette petite diablesse. – Oh ! choisissez-moi, glorieuse reine ! vous ferez une bonne œuvre… je voudrais tant rester à la cour…

– Tais-toi donc, effrontée, – disait tout bas Samuel en poussant doucement Blandine vers la porte de la chambre à coucher de la reine que Chrotechilde désignait du geste. – Trop est trop, ces familiarités peuvent déplaire à notre redoutable souveraine !

Les deux jeunes filles, l'une toute joyeuse, l'autre chancelante et accablée, entrèrent dans l'appartement de la reine, tandis que, après avoir une dernière fois humblement salué Brunehaut, le juif quitta la salle en refermant sur lui le rideau de cuir qui masquait la baie de l'escalier tournant.

Brunehaut et sa confidente restèrent seules.

* *

*

(Et maintenant, ô vous ! descendants de Joel, qui en ce moment allez continuer de lire ce récit, le dégoût, l'horreur, l'épouvante que vous éprouverez n'égalera jamais le dégoût, l'horreur, l'épouvante dont je suis saisi en écrivant la scène sans nom qui va se passer entre ces deux exécrables vieilles.)

* *

*

– Madame, – dit Chrotechilde à Brunehaut, – à qui donc destinez-vous celle des deux esclaves que vous voulez acheter ?

– Tu me le demandes ?

– Oui, madame…

– Chrotechilde… l'âge affaiblit ta pénétration habituelle… c'est fâcheux…

– Madame, expliquez-vous !…

– Il faut que j'éprouve jusqu'où peut aller ce manque d'intelligence si nouveau chez toi…

– En vérité, madame, je m'y perds…

– Dis-moi, Chrotechilde, lorsque mon fils Childebert est mort assassiné par Frédégonde, il m'a laissé, n'est-ce pas, la tutelle de mes deux petits-fils *Thierry* et *Theudebert* ?

– Oui… madame… mais moi je vous parlais de ces esclaves…

– Justement… mais écoute… À quel âge mon petit-fils Theudebert était-il père ?…

– À TREIZE ANS, madame(77) ; car à cet âge il eut un fils de *Bilichilde*, cette esclave brune aux yeux verts, que vous avez payée si cher… Je vois encore son regard fauve, étrange comme sa beauté… Du reste, une taille de nymphe, des cheveux crépus d'un noir de jais traînant jusqu'à terre… Je n'ai de ma vie vu pareille

chevelure…

– Cette esclave… qui la mit un soir dans le lit de mon petit-fils, alors à peine âgé de douze ans ?…

– Vous, MADAME(78) ; je vous accompagnais… Ah ! ah ! ah ! j'en ris de souvenir… Il avait d'abord une peur, cet innocent ; mais comme vous voilà devenue sombre…

– Cette vile esclave ! cette Bilichilde, malgré les autres concubines que nous avons données à mon petit-fils Theudebert, n'avait-elle pas pris sur lui un funeste ascendant ?

– Si funeste, madame, qu'elle nous a fait toutes deux chasser de Metz et conduire prisonnières jusqu'à Arcis-sur-Aube, confins de la Bourgogne, royaume de votre autre petit-fils Thierry. Mais c'est là, madame, une vieille histoire : cette Bilichilde n'a-t-elle pas été, l'an dernier, étranglée par votre petit-fils(79), ce farouche idiot ayant passé de l'amour à la haine, et lui-même, après la bataille de Tolbiac, vaincu par son frère, que vous aviez déchaîné contre lui, n'a-t-il pas été, selon vos ordres, tonsuré, puis poignardé ? Enfin son fils, âgé de cinq ans, n'a-t-il pas eu la tête brisée contre une pierre(80) ? que voulez-vous de plus ?…

– Chez moi la haine survit à la vengeance, comme le poignard survit au meurtre.

– Et vous n'êtes point, madame, en ceci, raisonnable… Haïr au delà de la tombe, c'est naïf pour notre âge.

– Mais passons… Ainsi, ce que nous venons de dire ne t'ouvre point l'esprit…

– À l'endroit de ces deux jolies esclaves ?

– Oui…

– Non, madame…

– Poursuivons… Puisque ton intelligence est à ce point devenue obtuse… dis-moi, avant que nous n'ayons mis cette Bilichilde dans son lit, quel était le caractère de mon petit-fils Theudebert ?

– Violent, actif, déterminé, opiniâtre et surtout fort glorieux… À dix ans ou onze ans, il sentait déjà l'orgueilleuse ardeur de son sang royal, et disait fièrement : « Je suis roi d'Austrasie, moi ! »

– Et deux ans… un an même après qu'il a eu possédé cette esclave brune aux yeux verts et aux cheveux crépus, si judicieusement choisie par toi, Chrotechilde, quel était le caractère de mon petit-fils ?

– Oh ! madame, Theudebert était méconnaissable… Énervé, indécis, languissant, il n'avait plus que la volonté d'aller du lit à la table avec ses concubines… Car nous avions donné des compagnes à la Bilichilde… C'est à peine s'il avait le courage de chasser au faucon, divertissement de femme ; la chasse aux bêtes fauves était pour lui trop fatigante. Cela ne m'étonnait point ; né robuste, pétulant, aimant dans sa première enfance les jeux bruyants, le grand air, il était devenu chétif, pâle, étiolé, recherchant le demi-jour, comme si l'éclat du soleil eût blessé sa vue ; enfin, il annonçait devoir être de grande taille, et il est mort tout rabougri, presque imberbe !

– Mes vœux s'accomplissaient, Chrotechilde… Les débauches précoces énervent l'âme autant que le corps, et la postérité de Theudebert n'est pas née viable…

– De fait, je n'ai jamais vu d'enfants si chétifs… Quelle race, d'ailleurs, pouvait laisser un père nabot et presque idiot ?

– Et dès l'âge de douze ou treize ans, Theudebert disait-il encore fièrement : « Je suis roi d'Austrasie, moi ! »

– Non, certes, madame… car s'il nous arrivait par manière d'épreuve de lui parler des affaires de l'État, sous prétexte qu'il était roi, l'enfant vous répondait de sa voix alanguie et les yeux à demi fermés : « Grand'mère, je suis roi de mes femmes, de mes amphores de vin vieux et de mes faucons ! Régnez pour moi, grand'mère… régnez pour moi si cela vous plaît ! »

– Et cela m'a plu, Chrotechilde… Et de fait, j'ai régné en Austrasie, pour mon petit-fils Theudebert, jusqu'au jour où cette vile esclave Bilichilde, usant de son ascendant sur cet idiot, m'a chassée de Metz… m'a chassée, moi, Brunehaut !

– Encore ce souvenir, encore l'orage sur votre front, encore des éclairs dans vos yeux ! Mais pour Dieu, madame, l'esclave a été étranglée, l'idiot et son fils tués… j'oubliais même, pour compléter l'hécatombe de ces animaux malfaisants… j'oubliais *Quintio*, maire du palais, duk de Champagne, qui, s'étant incongrûment mêlé de l'affaire de Metz, a été mis à mort par vos ordres(81) ! Que vouliez-vous de plus ? et d'ailleurs, est-ce que pour une Austrasie perdue vous n'avez pas retrouvé une Bourgogne ? Si Theudebert vous a chassée de Metz, ne vous êtes-vous pas réfugiée ici, à Châlons, auprès de votre autre petit-fils Thierry ? Hébété, énervé par les femmes que nous lui choisissions, ne l'avez-vous pas, par vengeance, poussé à une guerre implacable contre son frère qu'il a

vaincu à Toul, à Tolbiac, et qui, après cette défaite, a été mis à mort lui et son fils, comme je vous le rappelais tout à l'heure ? Ainsi vengée de l'exil de Metz, n'avez-vous point dominé Thierry et régné à sa place ? *Aegila*, maire du palais, vous inquiétait par son influence sur votre petit-fils, vous vous défaites d'Aegila et vous le remplacez par votre amant *Protade*, qui devient ainsi maire du palais, juste récompense des services de ce beau garçon.

– Ils me l'ont tué… Chrotechilde ! ils me l'ont tué… mon Protade(82) !

– Allons, madame, entre nous, avouez qu'il n'est pas qu'un Protade au monde ; une reine ne chôme jamais d'amoureux ! Vous n'avez qu'à choisir parmi les plus beaux, les plus jeunes et les plus fringants de la cour de Bourgogne ; et puis, madame, sans reproche, s'ils vous ont tué Protade, vous leur avez tué l'évêque *Didier*(83).

– Il ne méritait pas son sort, peut-être ?

– Lui ! madame ! jamais punition n'a été plus légitime ! Astucieux prélat ! vouloir nous supplanter dans notre commerce amoureux ! Imaginer de faire épouser cette princesse d'Espagne à votre petit-fils, afin de l'arracher, disait ce *Didier*, aux fangeuses débauches dont nous étions les pourvoyeuses(84). Aussi, qu'est-il arrivé ?… les flots de la Chalaronne ont emporté le corps de l'évêque. Cette Espagnole, sur laquelle il comptait pour vous évincer et dominer par elle Thierry, et par Thierry la Bourgogne ; cette Espagnole, répudiée par votre petit-fils, est retournée dans son pays au bout de six mois de mariage, et nous avons mis la main sur sa dot(85) ; enfin, Thierry est mort cette année de la dysenterie (dites donc, madame, – ajouta la vieille avec un sourire affreux, – mort de la dysenterie ?) ; de sorte que par la grâce de cette bienheureuse dysenterie, vous voici aujourd'hui maîtresse et reine souveraine de ce pays de Bourgogne, puisque Sigebert, le plus âgé des fils de Thierry, vos arrière-petits-enfants, n'a pas encore onze ans… Il ne faut pas qu'ils meurent, ces roitelets, car par leur mort, le fils de Frédégonde deviendrait l'héritier de leurs royaumes… Il faut seulement qu'ils vivotent, afin que vous régniez à leur place… Eh bien, madame, ils vivoteront… mais, j'y songe, nous oublions l'esclave que vous voulez acheter à Samuel.

– Au contraire, Chrotechilde, cet entretien nous ramène à l'esclave…

– Comment cela ?

– Il n’y a plus à en douter, l’âge amortit ton intelligence ; autrefois si prompte à me comprendre, depuis un quart d’heure tu me donnes la preuve de ce fâcheux affaiblissement de ton esprit.

– Moi, madame ?

– Oui, autrefois au lieu de me demander ce que je compte faire d’une de ces deux esclaves de Samuel, tu m’aurais devinée ; mais je viens de me convaincre tout à mon aise de la lenteur sénile de ta perception… cela est triste, Chrotechilde.

– Triste… autant pour moi que pour vous, madame… Mais… expliquez-vous… Je vous en prie…

– Quoi ! cervelle appesantie ! Tu sais que j’ai la tutelle de mes arrière-petits-enfants, et sottement tu me demandes ce que je compte faire de ces jolies esclaves ? devines-tu, maintenant ?

– Eh ! oui, madame, je devine, mais vos reproches sont injustes ! Comment imaginer que vous songiez à cela… Sigebert n’a pas onze ans !

– Tant mieux !

– C’est vrai, – reprit l’autre monstre avec un éclat de rire épouvantable, – c’est vrai, tant mieux !

Pendant cet horrible entretien, l’auguste masque de bronze, toujours immobile dans son médaillier sur la console d’ivoire, ne sourcilla pas… Sa bouche d’airain ne fit pas entendre un cri de malédiction, retentissant comme les clairons du dernier jugement. Non ; ces monstruosités se dirent impunément… Où était-il donc le Dieu des catholiques, qui se manifestait par de si grands miracles en faveur de Clotaire, le tueur d’enfants ?

L’entretien des deux matrones continua :

– Donner une concubine à votre arrière-petit-fils Sigebert, – avait dit Chrotechilde à la reine ; – mais il n’a pas onze ans !

– Tant mieux ! – reprit Brunehaut ; – seulement, vois-tu, Chrotechilde, l’exemple de cette infâme Bilichilde me donne à réfléchir, et je ne sais laquelle préférer de ces deux esclaves… Qu’en pense ton expérience ?

– Madame, la chose est délicate… La grande brune qui pleure toujours ne sera jamais dangereuse ; c’est doux, candide et bête comme une brebis… Il n’y a point à craindre que cette innocente donne jamais à Sigebert de méchantes pensées contre vous.

– Aussi je penche fort pour cette pleureuse ; l’autre me paraît

une petite commère par trop effrontée… As-tu remarqué cette impudente ? elle n'a pas baissé les yeux devant moi, dont le regard fait baisser les plus fermes, les plus audacieux regards !

– Il se peut, madame, que cette frétillante petite diablesse ait trop de ce que la grande pleureuse n'a point assez… ou point du tout ; mais ce sera peut-être un mal pour un bien. Examinons en experts le vrai des choses. Sigebert n'a pas onze ans, il est très-enfant, ne songe qu'à la toupie ou aux osselets, il est de plus doux et timide, c'est un véritable agneau ; or, cette grande innocente étant de son côté une manière de sotte brebis… vous m'entendez, madame ? D'un autre côté, cette petite endiablée pourrait effaroucher notre agneau… Je me rappelle toujours la peur de Theudebert, à la vue de l'esclave aux yeux verts et aux cheveux crépus… Aussi je vous le répète, madame, ceci demande réflexion… D'ailleurs, rien ne presse… Sigebert est en Germanie avec le duk Warnachaire, maire du palais de Bourgogne.

– Ils peuvent être de retour d'un moment à l'autre… Je les attends…

– Quoi ! déjà ?

– Oui, peut-être arriveront-ils ici aujourd'hui ; aussi j'ai d'autant plus hâte d'acheter une esclave pour Sigebert, que je crains que pendant ce voyage en Germanie, Warnachaire n'ait pris une certaine influence sur Sigebert ; or, cette influence serait bientôt perdue au milieu du trouble et des curiosités du premier amour de cet enfant.

– Puisque vous vous défiez du duk, madame, pourquoi lui avoir confié Sigebert ?

– Excepté en toi, peut-être, en qui ai-je confiance ici ? Ne fallait-il pas faire accompagner Sigebert… La vue de cet enfant roi, d'une douce figure, aura intéressé les chefs de tribus germaines d'au delà du Rhin, dont ce Warnachaire est allé rechercher l'alliance… Leurs troupes doubleront mon armée… Oh ! dans cette guerre suprême, sans merci entre moi et Clotaire II… ce fils de Frédégonde sera écrasé… Il le faut… il le faut…

– Et cela sera, madame. Jusqu'ici vos ennemis ont toujours tombé sous vos coups… La mort du fils de Frédégonde couronnera l'œuvre… cependant ce duk Warnachaire m'inquiète… Tenez, madame… ces maires du palais qui ont, il y a quarante ou cinquante ans, sous le règne des fils du vieux Clotaire, commencé

par être intendants des maisons royales… et qui, peu à peu, sont devenus gouvernants des peuples, ces maires du palais finiront par manger les rois si les rois ne les mangent point. Ces habiles gens disent aux princes : « Ayez des concubines, buvez, jouez, chassez, dormez, prodiguez l'argent dont nous remplirons vos coffres, tenez-vous en joie, ne prenez point souci de régner, nous nous chargeons de ce fardeau. » Ce sont là, madame, de dangereuses scélératesses ; qu'une mère, qu'une aïeule, agisse ainsi envers ses fils et ses petits-fils, c'est chose concevable ; mais chez les maires du palais, ceci touche fort à l'usurpation, et ce Warnachaire, à qui vous avez laissé son office de maire après la mort de Thierry, me semble vouloir dominer Sigebert et vous évincer, madame… Je sais que nous aurons la petite ou la grande esclave… pour nous maintenir contre le duk. Mais souvenez-vous, madame, de votre exil de Metz !

– Tu prêches une convertie… j'ai dernièrement écrit à *Aimoin*, qui revient avec Warnachaire, de le tuer en route.

– Eh ! madame, que ne parliez-vous ! je vous aurais épargné ma rhétorique.

– Malheureusement Aimoin n'a pas exécuté mes ordres.

– Quel serviteur !… et pourquoi n'a-t-il pas obéi ?

– Je l'ignore encore ; je le saurai aujourd'hui peut-être.

– Du reste, il ne faut point nous hâter de penser mal de cet Aimoin. Une favorable occasion lui aura peut-être manqué ; qui sait si vous n'allez pas le voir revenir seul avec le petit Sigebert ! En cas contraire, une fois ici, à Châlons, dans ce château, il en sera, madame, ce qu'il vous plaira de Warnachaire… et croyez-moi, ces maires du palais ! oh ! ces maires du palais me semblent menaçants pour les royautés. Aussi, madame, les rois ne seront tranquilles sur leurs trônes que lorsqu'ils sauront se délivrer de ces dangereux rivaux toujours grandissants.

– Je le sais, mais il faut du temps pour abattre leur puissance ; ils ont rallié à eux tous ces seigneurs bénéficiers enrichis par la générosité royale ! Oh ! le temps ! le temps ! ah ! que la vie est courte, lorsque l'on sent en soi vouloir, pouvoir et force ! Ce temps qu'il me faut, c'est un long règne, je l'aurai ; les tribus barbares, de l'autre côté du Rhin, ont répondu à mon appel ; elles se joindront à mon armée. Grâce à ce renfort, les troupes de Clotaire II écrasées, il tombe en mon pouvoir ! lui, Chrotechilde, lui… le fils de Frédégonde ! Oh ! la frapper dans son fils ! puisque du fond de

sa tombe elle brave ma haine ! oh ! faire lentement expirer le fils dans les tortures que je rêvais pour la mère ! venger ainsi le meurtre de ma sœur Galeswinthe et de mon époux Sigebert ! m'emparer des royaumes de Clotaire et régner seule sur la Gaule entière durant de longues années, car, malgré mes soixante ans passés, je me sens pleine de vie, de force et de volonté !…

– Je vous l'ai souvent dit, madame, vous vivrez cent ans et plus.

– Je le crois, je le sens ; oui, je sens en moi un vouloir, une vitalité indomptables. Oh ! régner ! ambition des grandes âmes ! régner comme régnaient les empereurs de Rome, mes modèles ! Oui, je veux les imiter dans leur toute-puissance souveraine ! compter par millions les instruments de mes volontés ! d'un signe redouté faire obéir les multitudes ! d'un geste pousser mes armées d'un bout à l'autre du monde ! agrandir mes royaumes à l'infini ! et dire : Ces contrées des plus voisines aux plus lointaines, c'est à moi ! c'est à moi ! Courber cent peuples divers sous un même joug ! toutes ces forces éparses les concentrer dans ma main, ainsi que faisaient les empereurs de Rome… Dire *je veux*, et voir tant de populations différentes soumises à une loi unique, la mienne ! dire *je veux*, et voir s'élever sur toute la Gaule ces merveilles de l'art, dont j'ai déjà couvert la Bourgogne ; châteaux forts, palais splendides, basiliques aux nefs d'or, chaussées immenses, prodigieux monuments, qui diront aux siècles futurs le grand nom de Brunehaut ! et pour arriver à de si grandes choses quelques scrupules m'arrêteraient ! Voyons ? ces enfants que j'énerve ! ces hommes que je tue parce qu'ils me gênent ! pourraient-ils accomplir ou seulement concevoir mes desseins gigantesques ? de quel prix est la vie de ces obscures victimes ? Leurs os seront poussière, leur nom oublié depuis des siècles, tandis que d'âge en âge mon nom continuera d'étonner le monde ! Mes victimes ! eh ! s'il en est quelques-unes dont la mémoire survive, c'est qu'elles auront été frappées par Brunehaut ! on les plaint… je les immortalise…

– Voilà, madame, une raison que sauraient faire pieusement, pour votre salut, ces prêtres cupides et rusés qui vous assiègent de demandes de terres et d'argent !

– Ne médis pas des prêtres, ils traînent mon char triomphal…

– L'attelage, madame, est ruineux.

– Pour qui ? les dons que je leur fais afin qu'ils enseignent aux peuples à vénérer Brunehaut, ces dons m'appauvrissent-ils ? n'est-

ce pas le superflu de mon superflu ? ne vais-je pas rétablir les impôts autrefois décrétés par les empereurs, et remplir ainsi incessamment mes coffres ? Les peuples crieront ! ils m'appelleront la *Romaine* ! Peu m'importe, si mon fisc atteint à la fois les plus pauvres et les plus riches ! et puis que veux-tu, Chrotechilde ? Il est du devoir d'une grande reine de payer royalement ceux qui l'amusent… quand ils l'amusent.

– Que trouvez-vous donc, madame, de divertissant chez ces mendiants hypocrites ?

– Tiens… prends cette clef, ouvre ce coffret qui est sur la table, et cherches-y un parchemin noué d'un ruban pourpre.

– Le voici.

– Baise-le.

– Allons, madame, vous voulez rire.

– Baise ce parchemin, te dis-je, femme de peu de foi ; il est écrit de la main d'un pape… d'un pape vivant, du pieux Grégoire, en un mot.

– Je comprends, mais je ne baiserai point le parchemin, madame, s'il vous plaît… Ainsi le pieux Grégoire, détenteur des clefs du paradis, vous promet de vous ouvrir toutes grandes les portes du séjour éternel ?

– N'est-ce pas justice ? ne les ai-je pas assez richement dorées les clefs de leur paradis ?… Ah ! tu me demandes ce que je trouve d'amusant chez ces prêtres que je rémunère royalement ? lis tout haut ce que contient ce parchemin ; je me sens en gaieté aujourd'hui… Allons, lis.

– Madame, voici : « *Grégoire, à Brunehaut, reine des Franks. – La manière dont vous gouvernez le royaume et l'éducation de votre fils attestent les vertus de votre excellence…* » Chrotechilde ne put continuer ; elle poussa un éclat de rire diabolique en regardant Brunehaut qui fit chorus d'hilarité avec sa confidente ; celle-ci reprit, se contenant à peine : – Par ma foi, madame, vous avez raison, lire de telles choses écrites de la main du pape, le pieux Grégoire, c'est là un divertissement que l'on ne saurait payer trop cher… Je continue, nous en étions, je crois, madame, à vos vertus…

– Nous en étions à mes vertus…

– Donc je reprends : « … *L'éducation que vous donnez à votre fils*

atteste les vertus de votre excellence, vertus que l'on doit louer et qui sont agréables à Dieu ; vous ne vous êtes point contentée de laisser intacte à votre fils la gloire des choses temporelles, vous lui avez aussi amassé les biens de la vie éternelle, en jetant dans son âme les germes de la vraie foi avec une pieuse sollicitude maternelle(86). »

Et les deux vieilles de rire de nouveau, de rire tant et tant, ces deux monstres, que les larmes leur vinrent aux yeux, après quoi Brunehaut dit à sa confidente : – Va, Chrotechilde… je me suis fait lire souvent les comédies satiriques des Romains… jamais celles de *Plaute* et de *Térence* ne vaudront celles que jouent chaque jour devant moi ces odieux hypocrites pour gagner les richesses dont je les comble.

– C'est la vérité, madame, ce sont de fières comédies que les leurs ; ils mettent Dieu en scène !

– Et quelle scène ! le ciel, le paradis, l'enfer, l'éternité… Ah ! comédie, te dis-je, comédie ! royale comédie !…

À cette nouvelle saillie de la reine, les deux vieilles recommencèrent de rire aux éclats ; mais soudain cette hilarité fut interrompue par le bruit de cris joyeux et enfantins, partant de la chambre voisine ; presque au même instant les trois frères de Sigebert, alors en voyage, entrèrent suivis de leurs gouvernantes et coururent entourer leur bisaïeule. Childebert, le moins jeune de ces arrière-petits-fils de Brunehaut, avait dix ans, Corbe neuf ans, Mérovée, le dernier, six ans ; nées d'un père presque épuisé avant son adolescence par la précocité des excès de toutes sortes où sa grand'mère Brunehaut l'avait plongé par une infernale prévoyance, ces trois petites créatures, délicates, frêles, étiolées déjà, faisaient peine à voir ; leur gaieté même attristait ; au lieu d'être rondes, fermes et roses, leurs joues creuses, d'une pâleur maladive, semblaient rendre plus grands encore leurs yeux caves et cernés ; leur longue chevelure, symbole de la royauté franque, tombait fine et rare sur leurs épaules ; ils portaient de petites dalmatiques d'étoffes d'or ou d'argent. La gouvernante, après avoir respectueusement fléchi le genou à l'entrée de la salle, se tint auprès de la porte, tandis que les enfants entouraient leur bisaïeule. Childebert, le moins jeune, se tenait debout auprès d'elle ; Corbe et Mérovée, les deux plus petits, avaient grimpé sur ses genoux, tandis qu'elle leur disait :

– Vous voici très-gais ce matin, chers enfants !

– Grand'mère, c'est Corbe, notre frère, qui nous faisait rire…

– Voyons, qu'a donc dit Corbe de si plaisant ?

– Tu sais bien, grand'mère, sa tourterelle blanche ?

– Oui.

– Il lui a arraché toutes les plumes, et elle criait... et elle criait...

– Et vous de rire... et de rire... démons !...

– Oui, grand'mère ; seulement à la fin notre petit frère Mérovée a pleuré !

– Tant il riait, ce garçonnet ?

– Oh ! non, moi j'ai pleuré, parce qu'à la fin l'oiseau était tout saignant.

– Alors, moi, j'ai dit à mon frère Mérovée : Tu n'as donc pas de courage, que le sang te fait peur ? Et quand nous irons à la bataille, cela te fera donc pleurer, de voir le sang couler ? N'est-ce pas, Childebert, que j'ai dit cela ?

– C'est vrai, grand'mère ; et moi, pendant que Corbe parlait ainsi à Mérovée, j'ai pris un couteau et j'ai coupé le cou à la colombe... Ah ! c'est que je n'ai pas peur du sang, moi ; et quand j'aurai l'âge, j'irai à la guerre, n'est-ce pas, grand'mère ?

– Ah ! mes enfants, vous ne savez pas ce que vous désirez ! On peut bien, voyez-vous, chers petits, s'amuser à couper le cou à des colombes, sans pour cela se croire obligé d'aller un jour à la guerre. Figurez-vous donc que la guerre, mes enfants, c'est chevaucher jour et nuit, souffrir de la faim, du chaud, du froid, coucher sous la tente, et qui plus est, risquer de se faire tuer ou blesser, ce qui cause une grande douleur ; ne vaut-il pas mieux, chers enfants, se promener tranquillement en char ou en litière ? coucher dans un lit douillet ? manger des friandises tout son soûl ? s'amuser tant que la journée dure ? satisfaire aux moindres fantaisies qui nous viennent ? Dites, n'est-ce, point préférable aux vilaines fatigues de la guerre ? Le sang des races royales est trop précieux pour l'exposer ainsi, mes jolis roitelets ; vous avez vos leudes pour combattre l'ennemi à la bataille, vos serviteurs pour tuer les gens qui vous déplaisent ou vous offensent, vos prêtres pour vous faire obéir de vos peuples et vous absoudre de vos crimes, si vous en commettez. Vous n'avez donc qu'à vous amuser, qu'à jouir des délices de la vie, heureux enfants, sans autre souci que de dire : *Je veux*. Comprenez-vous bien mes paroles, chers petits ? Dis, Childebert, toi l'aîné de vous trois ? toi un garçon déjà

raisonnable ?

– Oh ! oui, grand'mère, moi je ne suis pas plus soucieux qu'un autre d'aller à la guerre attraper de bons coups, je préfère m'amuser et faire ce qui me plaît ; mais alors, pourquoi donc notre frère Sigebert s'en est-il allé à cheval, suivi de guerriers, en compagnie du duk Warnachaire ?

– Votre frère est maladif, mes enfants ; les médecins m'ont conseillé de lui faire entreprendre, pour le bien de sa santé, un long voyage…

– Et reviendra-t-il bientôt ?

– Peut-être demain… peut-être aujourd'hui.

– Oh ! tant mieux, grand'mère, tant mieux, sa place ne restera pas vide dans notre chambre, il nous manque…

– Ne vous réjouissez pas trop quant à cela, chers roitelets ; désormais Sigebert aura sa chambre à part… Oh ! c'est que c'est déjà un petit homme, lui !

– Il n'a pourtant qu'un an de plus que moi.

– Oh ! oh ! mais dans un an tu seras aussi un homme, toi, mon petit Childebert, – répondit Brunehaut en échangeant avec Chrotechilde un épouvantable regard, – alors, comme ton frère, tu auras ta chambre à part et… et tout ce qui s'en suit ; n'est-ce pas, Chrotechilde ?

– Certainement, madame… il ne faut point faire de jaloux.

– Qu'est-ce que j'aurai donc, grand'mère, de plus que ma chambre à part ?

– Eh ! mais, tes chambellans, tes écuyers, tes serviteurs, tes esclaves, tous gens soumis à tes caprices, comme les chiens à la houssine.

– Oh ! que je voudrais donc être plus vieux d'un an !

– Et moi aussi, je te voudrais voir plus vieux d'un an… et Corbe aussi, et toi aussi, petit Mérovée, je voudrais vous voir tous de l'âge de Sigebert.

– Patience, madame, – dit Chrotechilde en échangeant de nouveau un regard diabolique avec Brunehaut, – patience, cela viendra… Mais quel est ce bruit dans la grande salle… De nombreux pas approchent… si c'était le seigneur Warnachaire…

Chrotechilde ne se trompait pas, c'était en effet le maire du

palais de Bourgogne, accompagné de Sigebert ; cet enfant, à peine âgé de onze ans, était comme ses frères chétif et pâle ; cependant l'animation du voyage, la joie de revoir ses frères coloraient légèrement son doux visage, car, ainsi que l'avait dit Chrotechilde à Brunehaut, ce pauvre enfant, malgré les exécrables conseils de sa bisaïeule, conservait jusqu'alors un caractère angélique ; il courut dès qu'il entra embrasser la vieille reine, puis il répondit aux caresses et aux questions empressées de ses frères qui l'entouraient ; à chacun d'eux il remit de petits présents rapportés de son voyage et renfermés dans un coffret qu'il avait voulu prendre des mains d'un des serviteurs de sa suite, afin d'offrir plus tôt à ses frères ces témoignages de son souvenir. Chrotechilde, s'approchant alors de la reine, lui dit tout bas : – Madame… si vous m'en croyez, gardons les deux esclaves jusqu'à ce soir ; d'ici là nous aviserons…

– Oui, c'est le meilleur parti à prendre, – répondit Brunehaut ; et s'adressant à l'enfant : – Va te reposer… tu raconteras ton voyage à tes petits frères ; j'ai à causer avec le duk Warnachaire…

Chrotechilde emmena les enfants, la reine resta seule avec le maire du palais de Bourgogne, homme de grande taille, d'une figure froide, impénétrable et résolue ; il portait une riche armure d'acier rehaussée d'or à la mode romaine ; sa large épée pendait à son côté, son long poignard à sa ceinture. Brunehaut, après avoir attaché longtemps son noir et profond regard sur Warnachaire, toujours impassible, lui fit signe de s'asseoir auprès de la table, s'y assit elle-même, et lui dit : – Quelles nouvelles ?

– Bonnes… et mauvaises, madame…

– Les mauvaises d'abord.

– La trahison des duks Arnolfe et Pépin, ainsi que la défection de plusieurs autres grands seigneurs d'Austrasie, n'est plus douteuse ; ils se sont rendus au camp de Clotaire II avec leurs hommes.

– Depuis longtemps je soupçonnais cette trahison. Ah ! seigneurs enrichis, rendus si puissants par la générosité des rois, vous poussez à ce point l'ingratitude ! Soit ; je préfère la franche guerre à la guerre sourde ; les domaines, terres saliques ou bénéfices de ces traîtres, retourneront à mon fisc. Continue…

– Clotaire II a levé son camp d'Andernach, et il est entré au cœur de l'Austrasie. Sommé de respecter les royaumes de ses neveux, dont vous avez, madame, la tutelle, il a répondu qu'il s'en

remettrait au jugement des grands d'Austrasie et de Bourgogne.

– Le fils de Frédégonde espère soulever contre moi les peuples et les seigneurs de mes royaumes ; il se trompe ; des exemples prompts, prochains, terribles, épouvanteront les traîtres… tous les traîtres, entends-tu, Warnachaire ?

– Oui, madame.

– Tous les traîtres, quel que soit leur rang, leur puissance, quel que soit le masque dont ils se couvrent, entends-tu, Warnachaire ? maire du palais de Bourgogne…

– J'entends, madame… J'entends même ce que vous ne me dites pas…

– Tu lis dans ma pensée ?

– Oui, vous me croyez un traître… Vous me soupçonnez surtout depuis votre récent retour de Worms ?

– Je soupçonne toujours…

– Votre soupçon, madame, s'est changé en certitude ; vous avez écrit à Aimoin, un homme à vous, de me poignarder.

– Je ne fais poignarder… que mes ennemis…

– Je suis donc pour vous un ennemi, madame ? Voici les morceaux de la lettre écrite de votre main à Aimoin pour lui ordonner de me tuer(87).

Et le duk déposa sur la table plusieurs morceaux de parchemins déchirés ; la reine regarda le maire du palais d'un œil défiant.

– Ainsi Aimoin t'a livré ma lettre ?

– Non, madame, le hasard a mis en ma possession ces morceaux de parchemin.

– Et pourtant… tu reviens ici ?

– Pour vous prouver l'injustice de vos soupçons.

– Ou pour mieux me trahir.

– Madame, si j'avais voulu vous trahir, je me serais rendu, comme tant d'autres seigneurs de Bourgogne, auprès de Clotaire II ; je lui aurais donné votre petit-fils en otage, et je serais resté dans le camp de votre ennemi avec les tribus que j'ai ramenées de Germanie.

– Ces tribus me sont dévouées… elles ne t'auraient pas suivi, elles viennent ici pour renforcer mon armée…

– Ces tribus, madame, viennent ici pour piller, peu leur importe que ce soit comme auxiliaires de Brunehaut ou de Clotaire II ; pays de Soissons, de Bourgogne ou d'Austrasie, ces Franks n'ont pas de préférence pourvu, qu'après s'être vaillamment battus et avoir aidé à la victoire, ils puissent ravager la contrée vaincue, faire un gros butin, et emmener de nombreux esclaves de l'autre côté du Rhin, tels sont les Franks que je vous ramène.

– Je te dis, moi, que la vue de mon petit-fils, ce roi enfant, venant demander par ta bouche aide et force aux Germains, a intéressé ces barbares.

– Si vous n'aviez, madame, expressément promis à ces tribus le pillage des territoires vaincus, ils seraient demeurés, croyez-moi, insensibles à la jeunesse de Sigebert ; ils sont aussi sauvages que l'étaient nos pères, les premiers compagnons de Clovis ; il m'a fallu de grands efforts pour les empêcher de tout ravager sur notre route, dans leur farouche impatience ils se croyaient déjà en pays conquis ; chaque jour leurs chefs me demandaient à grands cris la bataille, afin d'être de retour en Germanie avec leur butin et leurs esclaves avant la saison d'hiver qui rend périlleuse la traversée.

– Et ces tribus où sont-elles ?

– Je les ai laissées vers Montsarran.

– Pourquoi si loin de Châlons ?

– Malgré mes recommandations, ces barbares ont volé et tué sur leur passage ; les conduire ici, au cœur de la Bourgogne, puis les renvoyer ensuite en une autre contrée, selon les besoins de la guerre, c'était exposer à des désastres inutiles les populations qu'ils auraient traversées… Ces nouveaux malheurs pouvaient augmenter l'irritation ; or, vous le savez, madame… de ce côté-ci de la Bourgogne une certaine agitation fermente dans la populace esclave.

– Oui… à l'instigation de ces traîtres qui ont rejoint le fils de Frédégonde, ils tentent de soulever le peuple contre moi, contre *la Romaine*, comme ils m'appellent ; oh ! seigneurs et populace sauront ce que pèse le bras de Brunehaut.

– Les ennemis de Brunehaut trembleront toujours devant elle, mais j'ai craint d'augmenter leur nombre en rendant nos populations victimes de la barbarie de vos nouveaux alliés ; le territoire où j'ai fait camper ces tribus sera dévasté sans doute, mais ce ravage sera du moins limité. De plus, la position est assez centrale pour que ces auxiliaires soient dirigés partout où il le

faudra selon les mouvements de l'armée de Clotaire II ; j'ai donc agi, je crois, madame, avec sagesse et prévoyance.

– Et l'armée ? quelles sont ses dispositions ?

– Elle est pleine d'ardeur, ne demande que la bataille ; le souvenir des deux dernières victoires de Toul et de Tolbiac, et surtout l'immense butin, le grand nombre d'esclaves que les troupes ont enlevés, redoublent leur désir de combattre le fils de Frédégonde… Ce sont là, madame, les bonnes nouvelles qui, selon moi, balancent les mauvaises. Brunehaut croit-elle encore que Warnachaire ait agi en traître ?

– Qui sait ?

– Moi, je le sais, madame.

– Un homme dont on a voulu se défaire, qui l'apprend, et qui revient à vous ; ah ! Warnachaire, Warnachaire ! cela donne à penser !

– Brunehaut est prompte au soupçon et au châtiment ; mais elle est magnifique envers qui la sert fidèlement.

– Tu as donc quelque chose à me demander ?

– Oui, madame, mais seulement après la guerre, ou plutôt, je l'espère, après la victoire… si je la remporte sur Clotaire II, si je parviens à vous l'amener prisonnier…

– Warnachaire ! – s'écria la reine, frémissant d'une joie féroce à la pensée de tenir en son pouvoir le fils de Frédégonde… – si tu m'amènes Clotaire prisonnier, je te défierai alors de former un vœu qui ne soit accompli par Brunehaut, et… – Mais se ravisant, elle jeta un sombre regard sur le maire du palais, et ajouta : – Si c'est un piège que tu me tends pour détourner mes soupçons, Warnachaire, il est habile…

– Soit, madame, je suis un traître ; vous frappez sur ce timbre, à l'instant vos chambellans, vos écuyers accourent, et me tuent là ! sous vos yeux ; me voilà mort !… Mais quel est l'homme que vous ne soupçonnez pas ? Voyons ? Qui prendrez-vous pour général ? est-ce le duk ALÉTHÉE ! Est-ce le duk ROCCON ?

– Non !

– Est-ce le duk SIGOWALD ?

– Lui ? tu railles !

– Est-ce le duk EUBÉLAN ?

– Peut-être… et encore ses anciennes liaisons avec Arnolfe et Pépin… ces deux traîtres ! Non, jamais je ne me fierai à Eubélan !

– Ceux-là seuls pourtant, madame, sont capables de commander l'armée ; ceux-là seuls sont des hommes de guerre.

– Oui, mais je n'ai voulu faire tuer aucun d'eux… ou du moins ils l'ignorent… tandis que j'ai voulu ta mort, Warnachaire.

– Madame, raisonnons froidement…

– Peux-tu raisonner autrement, homme impassible… homme impénétrable…

– Impénétrable à la trahison, madame…

– Des mots… des mots…

– Voici des faits : vous me croyez animé contre vous d'un ressentiment de haine, parce que vous avez voulu ma mort ? L'espoir de la vengeance me ramène, dites-vous, ici ? Alors, madame, qui m'empêche de mettre la main sur ce timbre pour vous empêcher d'appeler aide ?

Et le duk fit ce qu'il disait.

– Qui m'empêche de tirer ce poignard ?

Et le duk fit briller cette arme aux yeux de Brunehaut, dont le premier mouvement fut de se rejeter en arrière sur le dossier de son siège.

– Qui m'empêche enfin de vous tuer d'un seul coup de ce fer empoisonné comme l'étaient les poignards des pages de Frédégonde ?

Et en disant ces derniers mots, Warnachaire s'était tellement rapproché de Brunehaut qu'il pouvait la frapper avant qu'elle eût poussé un cri… La reine, sauf un premier mouvement de crainte ou plutôt de surprise, n'avait pas sourcillé ; son regard indomptable était resté hardiment fixé sur les yeux du maire du palais ; elle écarta d'un geste de dédain la lame du poignard, demeura quelques instants pensive, et reprit comme à regret : – Il faut pourtant croire à quelque chose ; tu aurais pu me tuer, c'est vrai ; tu ne l'as pas fait… je ne peux nier l'évidence. Tu ne veux donc pas te venger de moi… à moins que tu me réserves un sort selon toi plus terrible que la mort ; pourtant, non, un homme qui hait fermement, tombe peu dans ces raffinements hasardeux. L'avenir n'appartient à personne ; on trouve une belle occasion pour frapper son ennemi, on le frappe tôt et vite… Donc, je te

crois sans haine contre moi ; tu conserveras le commandement de l'armée. Écoute, Warnachaire, tu l'as dit : Brunehaut est implacable dans ses soupçons et sa haine ; mais elle est magnifique pour qui la sert fidèlement… Que par toi le fils de Frédégonde tombe entre mes mains, et ma faveur dépassera tes espérances… Oublions le passé.

– Il est oublié, madame.

– Vrai ?

– Vrai…

– Et puis, il faut, vois-tu, Warnachaire, aller au fond des choses. J'ai voulu te faire tuer… Eh ! mon Dieu ! c'est vrai ! j'en ai fait tuer tant d'autres ! Mais ce n'est pas, je t'en assure, par amour du sang. Que veux-tu ? il faut se mettre à la place des gens… On m'a tué ma sœur Galeswinthe, on m'a tué mon mari, on m'a tué mon fils, on m'a tué mes plus fidèles serviteurs ; seule j'ai eu à défendre les royaumes de mon fils et de mes petits-fils contre des rois acharnés à ma perte ; toute arme m'a été bonne, et, après tout, j'ai remporté de brillantes victoires, j'ai accompli, avoue-le, Warnachaire, de grandes choses. Et pourtant l'on me hait, les seigneurs franks me jalousent… cette vile plèbe gauloise, esclave ou populace, sourdement excitée contre moi… se rebellerait peut-être sans la terreur que je lui inspire… Et… mais, cet homme ! quel est cet homme ? – s'écria Brunehaut en s'interrompant. Et se levant brusquement, elle indiqua du geste Loysik, qui, debout au seuil de la porte donnant sur l'escalier tournant pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, soulevait d'une main le rideau qui l'avait jusqu'alors tenu caché aux yeux de la reine et du maire du palais de Bourgogne. Warnachaire fit quelques pas à l'encontre du vieil ermite-laboureur qui s'avançait lentement et dit :

– Moine, comment te trouves-tu là ? Ton audace est grande de t'introduire dans l'appartement de la reine… Qui es-tu ?

– Je suis le supérieur du monastère de la vallée de Charolles.

– Tu mens, – dit Brunehaut, – j'ai envoyé l'un de mes chambellans à cette abbaye pour s'assurer de la personne de ce Loysik.

– Votre chambellan, – reprit le moine d'une voix moins assurée, – votre chambellan, ainsi que l'archidiacre et vos hommes de guerre, sont à cette heure prisonniers dans le monastère.

Venir annoncer soi-même, supérieur de la communauté, une

nouvelle non moins improbable qu'offensante pour l'orgueil despotique de Brunehaut, venir l'annoncer à cette femme implacable, et s'exposer ainsi à une mort certaine, cela parut tellement exorbitant à la reine qu'elle n'y crut pas ; elle haussa les épaules d'un air de pitié dédaigneuse et dit au maire du palais : – Duk… ce vieillard est fou… Mais comment ce mendiant s'est-il introduit ici ?

D'autres circonstances devraient bientôt augmenter la créance de Brunehaut à l'insanité de la raison du moine. Loysik avait continué de s'avancer lentement vers la reine ; mais malgré cette fermeté d'âme, dont il avait donné tant de preuves durant sa longue vie, à mesure qu'il s'approchait de cette femme épouvantable, il perdit peu à peu son assurance, son esprit se troubla, ses lèvres se refusèrent à la parole, il sentit ses genoux vaciller, il fut obligé de s'arrêter et de s'appuyer un instant sur une console d'ivoire à sa portée ; cette émotion profonde, insurmontable était encore moins causée par l'horreur qu'inspirait la reine au vieux moine, que par la conscience de la terrible position où il se trouvait ; peu lui importait la vie, il en avait fait le sacrifice en se rendant chez Brunehaut ; mais il voulait sauver ses frères de la vallée d'un horrible désastre, quel que fût l'héroïsme de leur résistance ; et quoiqu'il eût une ferme confiance dans le moyen qu'il espérait employer pour arriver à ses fins, son trouble lui faisait momentanément perdre le fil de ses idées ; la tête penchée sur sa poitrine il tâchait, déplorant sa faiblesse, de raffermir ses esprits, de relier ses pensées… En réfléchissant ainsi, son regard s'arrêta par hasard sur le médaillier que soutenait la console d'ivoire où il s'appuyait. La grande médaille de bronze attira d'autant plus facilement les yeux du moine, que celle là seule était de ce métal, au milieu d'autres effigies en or et argent. D'abord Loysik la contempla machinalement, puis peu à peu attiré malgré lui par un intérêt indéfinissable, il se baissa, observa de plus près l'empreinte, et lut une inscription placée au-dessous du visage auguste qui semblait jaillir du bronze… Le vieillard tressaillit, éprouva une impression soudaine, extraordinaire, mélangée d'enthousiasme, de stupeur et d'espoir ; le trouble de son esprit cessa, il se sentit rassuré, réconforté, comme s'il eût trouvé un appui aussi inattendu que puissant ; il voyait enfin quelque chose de providentiel dans ce rapprochement formidable : – *L'image de Victoria dans le palais de Brunehaut*. – Oui, cette médaille, c'était celle de la mère des camps ; au-dessous de son effigie on lisait : VICTORIA EMPEREUR.

Loysik s'était courbé, afin de contempler de plus près les traits de l'héroïne gauloise ; lorsqu'il l'eut reconnue il fléchit un genou, et levant ses deux mains vers l'image auguste, il murmura :

– Ô Victoria… sainte guerrière de la Gaule ! ta présence en cet horrible lieu raffermit mon esprit et mon espoir ; il me semble qu'elle me donnera la force de sauver la descendance de Scanvoch, ce fidèle soldat que tu appelais ton frère, et qui fut un de mes aïeux !… Oui, je le sauverai lui et tous nos frères de cette vallée, où ta mémoire auguste est encore glorifiée.

Brunehaut et Warnachaire, stupéfaits de l'étrangeté de ce vieillard, qui n'avait d'ailleurs rien d'offensif, tantôt le suivaient des yeux, tantôt se regardaient en silence durant le peu d'instants qui suffirent à Loysik pour reconnaître l'effigie de Victoria. La reine, de plus en plus convaincue que ce moine était fou, perdit patience, frappa du pied et s'écria :

– Duk, appelle mes pages, qu'ils chassent d'ici à coups de houssine ce vieux fou qui se dit abbé du monastère de Charolles, et qui vient s'agenouiller devant mes médailles antiques, en leur adressant je ne sais quelles invocations insensées ; mais je ferai rudement châtier ceux qui ont laissé ce vagabond s'introduire ici.

Brunehaut parlait encore lorsqu'un de ses pages entra par la porte de la grande salle, et après avoir fléchi le genou lui dit :

– Glorieuse reine… un messager arrive à l'instant de l'armée, il est porteur de lettres urgentes pour le seigneur Warnachaire.

– Cela est important, duk, va recevoir ce messager, reviens promptement m'instruire des nouvelles qu'il apporte. – Puis s'adressant au page et lui montrant Loysik qui, le front haut, le regard ferme, s'avançait vers elle : – Va chercher quelques-uns de tes compagnons et chasse d'ici, à coups de houssine, ce vieux moine fou ; la perte de sa raison lui épargne un autre châtiment. – La reine se levant alors se dirigea vers sa chambre à coucher, disant au maire du palais : – Warnachaire, reviens au plus tôt m'instruire des nouvelles apportées par le messager.

– Je vais, madame, le recevoir à l'instant ; mais ce fou…

– Cela regarde mes pages… Allons, aux houssines… aux houssines !

Le maire du palais sortit ; au moment où la porte se trouvait ainsi ouverte, le page, sans quitter la salle, appela plusieurs de ses compagnons rassemblés dans la pièce voisine. Loysik voyant la

reine, sans s'occuper plus de lui que l'on ne s'occupe d'un insensé, rentrer dans sa chambre, Loysik courut vers Brunehaut, et lui présentant un parchemin qu'il venait de tirer de sa robe, il lui dit d'une voix forte : – Je ne suis pas fou… Cette charte du feu roi Clotaire Ier vous prouvera que je suis le supérieur du monastère de Charolles, où votre chambellan et ses soldats sont à cette heure, je vous le répète, retenus prisonniers par mon ordre.

– Loysik ! – s'écria l'un des jeunes pages qui venaient d'accourir à la voix de leur compagnon, – le frère Loysik ici ?

– Quoi ! ce moine ! – s'écria Brunehaut stupéfaite, – c'est Loysik ?… l'abbé du monastère de Charolles ?

– Oui, glorieuse reine !

– D'où le connais-tu ?

– On me l'a montré et nommé au dernier marché d'esclaves ; il achetait des captifs pour les affranchir ; ce matin je l'ai vu traverser une des cours du palais en compagnie du juif Samuel, que tout le monde connaît à Châlons.

Brunehaut fit signe aux pages de sortir, et après un instant de réflexion, s'adressant à l'un d'eux : – Va dire à l'ami Pog de se rendre dans sa cave avec ses garçons ; il allumera son brasier, ses lanternes et il attendra.

Le page s'inclina en pâlissant ; mais avant de s'éloigner il jeta sur le vieillard un regard de commisération et d'épouvante. La reine, restée seule avec Loysik, marcha quelques instants silencieuse et d'un pas agité ; puis elle dit à l'ermite laboureur d'une voix sourde et brève : – Donc, tu es Loysik, toi ?

– Je suis Loysik, supérieur du monastère de Charolles.

– Et d'abord, comment as-tu pénétré ici ?

– J'ai rencontré ce matin aux abords de ce château un marchand d'esclaves nommé Samuel ; dernièrement encore je lui avais acheté plusieurs captifs : il m'a appris qu'il se rendait ici ; sachant que l'on entrait difficilement dans ce palais, j'ai demandé à Samuel de l'accompagner ; il a d'abord hésité, deux pièces d'or l'ont décidé.

– Ces juifs ! Et comme les gardiens des portes avaient l'ordre d'introduire Samuel et des esclaves, tu as passé avec sa marchandise ?

– C'est la vérité.

– De sorte que pendant que le juif m'a amené ici les deux jeunes filles, tu attendais dans la salle basse ?

Loysik fit un signe de tête affirmatif.

– Mais ensuite, lorsque Samuel a quitté le palais ?

– Le juif m'ayant dit que de la salle basse on montait ici par cet escalier, j'y suis monté tout à l'heure, et, caché derrière le rideau, j'ai entendu votre entretien avec une de vos femmes.

Brunehaut bondit sur son siège, puis regardant le moine d'un air de doute effrayant : – Ainsi, cet entretien tu l'as entendu ?

– Oui ; j'allais entrer, vous croyant seule ; les premiers mots de votre conversation avec votre confidente m'ont frappé… j'ai écouté ; ailleurs je ne me serais jamais permis cette action basse et déloyale… mais…

– Mais dans le palais de Brunehaut, tout est permis, n'est-ce pas ?

– Le palais de Brunehaut est hors de l'humanité ; lorsqu'on met le pied ici, l'on sort du monde connu ; ses lois n'existent plus. Lorsque je me suis approché de cette porte, il m'a semblé entendre deux damnées dans l'enfer des catholiques… Cette rencontre est rare… j'ai écouté.

– Vieillard… j'aime ton courage, tu supporteras vaillamment la torture, elle durera plus longtemps. Tu connais l'ami Pog et ses garçons, que j'ai tout à l'heure fait avertir par un de mes pages ?

– Le bourreau et ses aides, je suppose…

– Justement… Dis-moi… quel âge as-tu ?

– L'âge d'un homme qui va mourir.

– Tu t'attendais à la mort ?

Loysik haussa les épaules sans répondre.

– C'est juste, – reprit Brunehaut avec un sourire affreux, – apporter de pareilles nouvelles, c'était courir au-devant du supplice…

– Je suis venu ici de mon plein gré, votre chambellan et ses hommes sont restés prisonniers dans le monastère ; il ne leur sera fait aucun mal.

– Vieillard, tu te trompes… Oh ! un châtiment terrible les attend. Infamie… lâcheté… honte et trahison ! Un officier, des hommes de guerre de Brunehaut prisonniers d'une poignée de

moines ! L'ami Pog et ses garçons auront plus de besogne que je ne le croyais.

– Vos hommes de guerre n'ont pas été lâches ; eussent-ils été deux fois plus nombreux, ils n'auraient pu résister aux gens du monastère et de la vallée de Charolles…

– Vraiment…

– Non, car mes frères ont résolu de vivre ou de mourir libres. Si vous méconnaissez les droits que leur garantit une charte du feu roi Clotaire Ier.

– Et cette charte… tu l'invoques auprès de moi ?…

– Pourquoi non ?

– Tu le demandes ? Une charte du père du mari de Frédégonde ? une charte de l'aïeul de Clotaire II, fils de Frédégonde, mon plus mortel ennemi. Moine, je te croyais un homme dangereux et subtil, je me trompais ; tu viens ici me parler d'une charte signée de l'aïeul de l'homme que je poursuivrai jusqu'à la tombe… Mais, vieillard insensé ! un arbre qui aurait prêté son ombrage au fils de Frédégonde, je le ferais brûler, cet arbre ! Une source où cet homme se serait désaltéré… je la ferais empoisonner, cette source… Et il s'agit, non plus d'objets inanimés, mais d'hommes, de femmes, d'enfants qui doivent leur liberté à l'aïeul du fils de Frédégonde ! Je peux, ces affranchis de Clotaire Ier, les faire souffrir dans leur âme, dans leur chair et dans leur race ! Oh ! merci ! moine, merci ; dès demain tous les habitants de cette vallée seront envoyés comme esclaves à ces farouches tribus qui me viennent de Germanie… Ce sera une avance sur le pillage promis.

– Soit, vous allez envoyer de nombreuses troupes dans la vallée ; elles y pénétreront de vive force, elles écraseront nos habitants malgré leur résistance héroïque : hommes, femmes, enfants sauront mourir. Vos soldats, après un combat acharné, entrant dans la vallée n'y trouveront que cendres et cadavres ; c'est dit ; maintenant, écoutez ceci. La guerre est déclarée entre vous et le fils de Frédégonde ; le moment est suprême, vous avez besoin de toutes vos forces. Exécrée du peuple, exécrée des grands, dont les plus considérables sont déjà dans le camp de Clotaire II, soupçonnant vos généraux, ne rêvant que trahison ; à peine êtes-vous certaine de la fidélité de votre armée, puisqu'il vous faut appeler comme auxiliaires des tribus barbares et leur promettre le pillage… Écoutez encore… Notre malheureux peuple

est énervé par l'esclavage, je le sais ; mais, guidé par son instinct et voyant s'accroître de jour en jour la grandeur des maires du palais, il fait des vœux pour eux ; songez-y, à leur voix il se soulèvera, parce que il voit en eux les ennemis des rois franks ; et cette lutte sanglante nous profitera tôt ou tard, à nous peuple conquis !

– Ah ! tu sais bien que l'on ne périt qu'une fois dans les tortures, de là vient ton audace, – dit Brunehaut frappée, malgré sa fureur, des paroles de Loysik. – Continue… je veux voir jusqu'où ira ton insolence !

– Nos gens de la vallée, malgré leur résistance héroïque, seront écrasés… Cependant, voyons ! croyez-vous que les populations voisines, si hébétées, si craintives qu'elles soient devenues, resteront impassibles lorsqu'elles auront vu des hommes de leur race, défendant leur liberté, se faire exterminer jusqu'au dernier ? Savez-vous que l'horreur de la conquête, la haine de la servitude, l'excès de la misère, ont souvent poussé à d'indomptables révoltes des peuples encore plus abâtardis que le nôtre ! Savez-vous que demain… demain ! une insurrection terrible peut éclater contre vous à la voix des grands qui vous abhorrent !

– Insensé ! est-ce que ces grands ne sont pas autant que nous les ennemis de ta vile race conquise !

– Oui, leur but atteint, votre perte accomplie, ces grands écraseront ce peuple comme vous l'écrasiez vous-même, c'est le droit qu'ils vous disputent ; oui, après l'explosion de sa colère, ce malheureux peuple reprendra son joug avec docilité… car les temps, hélas ! ne sont pas encore venus ! Mais qu'importe ! Cette révolte au cœur de votre royaume en ce moment où votre implacable ennemi menace vos frontières, en ce moment où la trahison vous enveloppe… cette révolte serait aujourd'hui votre perte… et vous livrerait vous, vos royaumes, au fils de Frédégonde !

À ce nom Brunehaut tressaillit de fureur… Puis, le front penché, le regard fixe, elle parut plus attentive encore aux paroles de Loysik, qui continua avec un amer dédain :

– La voilà donc cette reine si fameuse par l'effrayante audace de sa politique ! Pour assurer son empire elle a commis des crimes qui feront un jour douter de la vérité de l'histoire… Et elle va risquer ses royaumes, sa vie, par haine d'une poignée d'hommes inoffensifs ! L'avaient-ils donc outragée ? Non, ils lui étaient

inconnus jusqu'ici ; son attention a été attirée sur eux par la cupidité d'un évêque envieux de posséder leurs biens. Mais ces hommes qu'elle veut réduire à l'héroïsme du désespoir ! ces hommes, si elle les épargnait, seraient-ils pour elle de dangereux ennemis ? Non, ils ne demandent qu'à continuer de vivre libres, paisibles, laborieux ; s'ils peuvent devenir redoutables, c'est par l'exemple de leur martyre... et cette femme n'a qu'une idée fixe : leur martyre... Il peut provoquer des soulèvements dont elle sera la première victime... Elle les brave... pourquoi ? Pour se venger de ce que la liberté de ces hommes a été garantie par un roi mort il y a un demi-siècle... Oh ! vertige du crime ! avec quelle joie je te verrais pousser cette femme aux abîmes, si le pied ne devait lui glisser dans le sang de mes frères !

Brunehaut, après avoir écouté Loysik avec une attention profonde, garda un moment le silence et reprit : – Moine... il est fâcheux que tu aies l'âge des gens qui vont mourir... tu serais devenu mon conseiller le plus écouté ; je ne raille pas, je suivrai tes avis. Cette vallée sera épargnée pour le présent... Tu dis vrai ; en ce moment où la guerre menace... où les grands n'attendent que l'occasion de se rebeller contre moi, réduire les habitants de cette vallée au désespoir, au martyre, serait de ma part une folie.

– Mon but est rempli ; je ne vous demande pas de promesse au sujet du monastère et des habitants de la vallée de Charolles, votre intérêt est pour moi la meilleure garantie. Maintenant je voudrais une feuille de parchemin pour écrire...

– À qui ?

– À mon frère... et à mes moines... quelques lignes seulement ; vous pourrez les lire... Ce sont des adieux à ma famille ; je désire aussi prier les membres de ma communauté de laisser libres votre chambellan, l'archidiacre et vos hommes de guerre ; un de vos messagers portera ma lettre.

– Il y a là sur cette table ce qu'il faut pour écrire. Assieds-toi...

Loysik s'assit et se mit à écrire avec sérénité ; cependant sa joie était si grande d'avoir heureusement réussi dans cette difficile occurrence, que sa main vacillait un peu ; Brunehaut l'observait, sombre et silencieuse ; elle lui dit : – Tu trembles... vieillard ?

– C'est vrai, mais excusable ; la satisfaction d'avoir épargné tant de maux à mes frères m'émeut et ma main tremble.

– As-tu fini ?

– Voici la lettre… Lisez.

Brunehaut lut, et reprit en roulant le parchemin : – Ces adieux sont simples, dignes et touchants ; je comprends de mieux en mieux la puissante et dangereuse influence que tu exerces sur ces gens-là… Ils sont le bras, tu es la tête. Tout à l'heure ils ne seront plus qu'un corps sans tête… et, après la guerre, je les réduirai plus facilement. Tu n'as rien à me demander ?

– Rien… sinon de hâter mon supplice.

– Je serai généreuse ; ton inébranlable fermeté me plaît ; je te fais grâce de la torture, et te laisse le choix de ta mort…

– Faites-moi simplement couper la gorge…

– De quelle manière ?

– Avec un rasoir ; j'indiquerai le bon endroit à l'ami Pog ; je suis assez chirurgien pour renseigner votre bourreau.

– Tu seras content… Allons, cherche bien, moine… Tu n'as rien de plus à me demander ?

– Si, – répondit Loysik en se dirigeant lentement vers la console d'ivoire où était le médaillier, – je voudrais emporter cette grande médaille de bronze ; je la garderais seulement pendant le peu de temps qui me reste à vivre… Il me serait doux de mourir les yeux attachés sur cette glorieuse effigie.

– Quoi ! cette médaille à laquelle en entrant ici tu as adressé je ne sais quelle invocation, qui m'a fait te prendre pour un fou ? Voyons-la donc, cette médaille… Ce sont de ces choses antiques que l'on a par curiosité. Vraiment… cette femme est belle et fière sous son casque de guerrière… Qu'il y a-t-il de gravé au-dessous : *Victoria, empereur*. Une femme empereur ? Qu'est-ce à dire ?

– Ce titre souverain lui fut décerné après sa mort…

– C'était tard… Et pendant sa vie, que faisait-elle donc ?

– Elle aimait son fils…

– Ah ! elle avait un fils ? Elle était sans doute de race royale ?

– Elle était de race plébéienne.

– Mais sa vie… quelle fut sa vie ?

– Simple… austère, illustre ! Sa grande âme se lisait dans ses traits, d'une sérénité grave… Figure auguste que le bronze a reproduite pour la postérité.

– Moine… assez sur sa figure… Quelle fut sa vie ?…

– Sa vie fut celle d'une chaste épouse… d'une mère sublime… d'une vaillante Gauloise. Elle ne quittait sa modeste demeure que pour suivre son fils à la guerre ou aux camps. Les soldats l'adoraient ; ils l'appelaient leur mère. Elle élevait virilement son fils dans le saint amour de la patrie, et lui donnait l'exemple des plus hautes vertus. Son ambition…

– Cette femme austère était ambitieuse !

– Autant qu'une mère peut l'être pour son fils ; elle avait l'ambition de faire de ce fils un grand citoyen, l'ardent désir de le rendre digne d'être un jour élu chef de la Gaule par le peuple et par l'armée.

– Élevé par une mère… si incomparable, il fut élu ?

– Citoyens et soldats l'acclamèrent d'une seule voix. En le choisissant, ils glorifiaient encore Victoria… Victoria, sa mâle éducatrice ! Ces qualités brillantes qu'ils honoraient en lui, c'était son œuvre à elle ! L'élection du fils consacrait l'influence souveraine de la mère… Oh ! véritablement souveraine par le courage, le génie, la bonté. Alors commença pour le pays une ère de gloire et de prospérité. S'affranchissant du joug de Rome, la Gaule libre, forte, refoula les Franks hors de ses frontières, et jouit enfin des bienfaits de la paix ! Aussi d'un bout à l'autre du territoire un nom était idolâtré ! Ce nom ! le premier que les mères apprenaient à leurs enfants, après celui de Dieu… Ce nom si populaire, ce nom entouré de tant de vénération, de tant d'amour, c'était celui de Victoria !

– Enfin, moine… cette femme… que dis-je ? cette divinité régnait pour son fils !

– Oui… comme la vertu règne sur le monde ! Invisible aux yeux, c'est aux cœurs qu'elle se révèle ; Victoria la Grande, aussi modeste dans ses goûts que la plus obscure matrone, fuyait l'éclat et les honneurs. Retirée dans son humble maison de Trèves ou de Mayence, elle jouissait de la gloire de son fils, de la prospérité de la Gaule… Mais pour régner en reine… non… non… elle méprisait trop les royautés.

– Et la cause de ce dédain superbe !

– Victoria disait sagement que le pouvoir royal héréditaire se transmettant avec la possession des peuples comme un domaine avec ses esclaves est une usurpation monstrueuse. Victoria disait

encore que ce pouvoir presque sans bornes finit tôt ou tard par dépraver les meilleurs naturels et par rendre les méchants l'exécration du monde… Fidèle à ses principes, elle refusa de rendre le pouvoir héréditaire pour son petit-fils !

– Il eût été dommage qu'une si glorieuse race s'éteignît… Ah ! elle avait un petit-fils.

– Oui, comme vous… Victoria était aïeule…

Et Loysik regarda fixement la reine. Dans la manière dont le vieux moine accentua ces mots adressés à Brunehaut : – *Comme vous, Victoria était aïeule* il y avait quelque chose de si souverainement écrasant ! une condamnation si flétrissante des épouvantables moyens employés par ce monstre pour dépraver, énerver, tuer moralement ses petits-fils dont elle était forcée de respecter la vie pour régner en leur nom… que Brunehaut, livide de rage, mais se contenant toujours, de crainte de laisser voir les blessures saignantes de son orgueil infernal, ne put soutenir le regard du vieillard et baissa les yeux devant lui. Loysik poursuivit :

– Oui, Victoria était aïeule, et tout en régnant sur la Gaule par son génie, dont le renom s'étendait jusqu'aux nations voisines, Victoria la Grande filait sa quenouille auprès du berceau de son petit-fils ; elle veillait sur lui comme elle avait veillé sur le père de cet enfant, avec une mâle sollicitude ; son espoir était de faire de lui un bon citoyen, un brave soldat ; cet espoir fut détruit, une trame épouvantable enveloppa le fils et le petit-fils de cette femme auguste ; ils périrent dans un soulèvement populaire.

– Ha ! ha ! – s'écria Brunehaut avec un éclat de rire sardonique et joyeux, comme si sa haine contre l'héroïne gauloise eût été assouvie. – Elle a dû bien souffrir… Telle est donc, moine, la justice de Dieu !

– Telle est la justice de Dieu… car ce crime permit à Victoria de léguer à l'admiration des siècles un noble exemple d'abnégation et de patriotisme ! Après la mort de son fils et de son petit-fils, Victoria, suppliée par le peuple, par l'armée, par le sénat, de gouverner la Gaule… refusa. Oui, – ajouta Loysik, répondant à un geste de surprise échappé à Brunehaut, ce monstre qui pour régner avait dépassé les limites des crimes connus, – oui, Victoria refusa par deux fois ; elle désigna ceux qu'elle croyait les plus dignes d'être élus chefs du pays, leur offrant le tout-puissant appui de sa popularité, les conseils de sa haute sagesse, pour le bien de

l'État ; il en fut ainsi ; Victoria continua de vivre modestement dans sa retraite, et tant que dura sa vie la Gaule vécut grande et prospère. Victoria mourut…

– Enfin… elles meurent ces héroïnes… Continue, maître.

– La mort de Victoria couronnait une série de crimes dont son fils et son petit-fils avaient été victimes… Cette femme illustre mourut par le poison.

– Ha ! ha ! – s'écria Brunehaut avec un nouvel éclat de rire sardonique… – Moine… moine… tu vois… toujours la justice de Dieu !…

– Toujours la justice de Dieu… car la mort des plus grands génies qui aient illustré le monde n'a jamais été pleurée comme fut pleurée la mort de Victoria ! On eût dit les funérailles de la Gaule ! Dans les plus grandes cités, dans les plus obscurs villages, les larmes coulaient partout. Partout on entendait ces mots entrecoupés de sanglots : Nous avons perdu notre mère… Les soldats, ces rudes guerriers des légions du Rhin, bronzés par cent batailles, les soldats pleuraient avec les enfants… C'était un deuil universel, imposant comme la mort. À Mayence, où Victoria mourut, ce fut un spectacle de douleur sublime !

– Assez, moine… – murmura Brunehaut les dents serrées de rage, – oh ! assez…

– Ce fut, disais-je, un spectacle de douleur sublime ; Victoria, couchée sur un lit d'ivoire recouvert de drap d'or, fut exposée pendant huit jours ; hommes, femmes, enfants, l'armée, le sénat, encombraient les abords de son humble maison ; chacun venait une dernière fois contempler dans un pieux recueillement les traits augustes de celle qui fut la gloire la plus chérie, la plus admirée de la Gaule…

– Moine… – s'écria Brunehaut en saisissant le bras du vieillard et voulant l'entraîner avec elle, – les bourreaux attendent… Viens… viens… Oh ! je serai là…

Loysik n'employa qu'une force d'inertie pour résister à la reine, resta immobile, et continua d'une voix calme et solennelle :

– Les restes de Victoria la Grande, portés sur le bûcher, disparurent dans une flamme pure, brillante, radieuse comme sa vie ; enfin, pour honorer son génie viril à travers les âges, le peuple des Gaules, lorsqu'il eut perdu sa mère, lui décerna ce titre souverain que toujours elle avait refusé, par une modestie

sublime; oui, il y a plus de quatre siècles, ce bronze fut frappé à l'immortelle effigie de *Victoria, empereur* !

En disant ces derniers mots, Loysik avait pris la médaille entre ses mains. Brunehaut, dont la rage était arrivée à son paroxysme, arracha l'auguste image des mains du vieillard, la jeta sur le sol, et foula ce bronze sous ses pieds avec une fureur aveugle.

– Oh ! Victoria… Victoria ! – s'écria Loysik, la figure rayonnante d'enthousiasme, – ô femme empereur ! héroïne des Gaules ! je peux mourir ! ta vie aura été pour Brunehaut le châtiment de ses crimes ; – et se tournant vers la reine toujours possédée de son vertige frénétique : – Va… ainsi que ce bronze que tu foules aux pieds, elle défie ta rage impuissante, la gloire immortelle de Victoria la Grande !

Soudain Warnachaire entra dans la salle en s'écriant :

– Madame… madame… désastreuse nouvelle… Un second messager arrive à l'instant de l'armée… Clotaire II, par une manœuvre habile, a enveloppé nos tribus germaines ; l'espoir d'un prompt pillage les a réunies à ses troupes ; il s'avance à marches forcées sur Châlons. Votre présence et celle des jeunes princes au milieu de l'armée est indispensable en un moment si grave. Je viens de donner les ordres nécessaires pour votre prompt départ. Venez, madame, venez ; il s'agit du salut de vos états, de votre vie peut-être… Car, vous le savez, le fils de Frédégonde est implacable…

Brunehaut, frappée de stupeur à cette brusque nouvelle, resta d'abord pétrifiée… tenant encore son pied sur la médaille de Victoria ; puis ce premier saisissement passé, elle s'écria d'une voix retentissante comme le rugissement d'une lionne en furie.

– À moi, mes leudes ! un cheval… un cheval… Brunehaut se fera tuer à la tête de son armée ! ou le fils de Frédégonde trouvera la mort en Bourgogne. Qu'on amène les princes… et, à cheval ! à cheval !…

CHAPITRE III.

Camp de Clotaire II. – Le village de Ryonne. – Sigebert, Corbe et Mérovée, petits-fils de Brunehaut. – Entretien d'un roi et d'une reine. – Trois jours de supplice. – Loysik. – Entrevue. – Le chameau et le cheval indompté. – Le bûcher. – La charte de l'évêque de Châlons. – Fête dans la vallée de Charolles.

Le village de Ryonne, situé sur les bords de la petite rivière de la Vigenne, est éloigné d'environ trois jours de marche de Châlons. Autour de ce village sont campées une partie des troupes de Clotaire II, fils de Frédégonde. La tente de ce roi a été dressée sous des arbres plantés au milieu du village. Le soleil vient de se lever ; on voit, non loin de ce royal abri, une masure un peu plus grande et moins délabrée que les autres ; sa porte fermée est gardée par deux guerriers franks ; une seule petite fenêtre donne jour dans l'intérieur de cette masure ; de temps en temps l'un des guerriers postés au dehors, écoute ou regarde par cette fenêtre ; un coffre vermoulu, deux ou trois escabeaux, quelques ustensiles de ménage, une sorte de caisse remplie de bruyères desséchées ; tel est l'ameublement de la hutte ; sur le lit de bruyères sont trois enfants vêtus de leurs habits de soie brodés d'or ou d'argent. Quels sont ces enfants si magnifiquement habillés et couchés comme des fils d'esclaves sur ce grabat ? Ce sont les fils de Thierry, défunt roi de Bourgogne, ce sont les arrière-petits de la reine Brunehaut ; ces enfants dorment tous trois enlacés. Sigebert, l'aîné, est couché au milieu de ses deux frères ; appuyée sur sa poitrine est la tête de Mérovée, le plus jeune ; Corbe, le second, a un bras passé autour du cou de Sigebert. Les traits de ces petits princes, plongés dans un sommeil profond, sont à demi cachés par leurs longs cheveux, symbole de race royale ; ils semblent paisibles, presque souriants ; la douce figure de l'aîné surtout a une expression d'angélique sérénité… Le soleil montant de plus en plus à l'horizon darda bientôt en plein ses vifs rayons sur le groupe des enfants endormis. Sigebert, éveillé le premier par l'ardeur de cette vive lumière, passa ses mains blanches et fluettes sur ses grands yeux encore demi-clos, les ouvrit, regarda autour de lui d'un air surpris, se dressa presque sur son séant, puis, sans

doute, se souvenant de la triste réalité, il retomba sur son grabat ; bientôt les larmes inondèrent son pâle visage, et il appuya sa main sur ses lèvres afin de comprimer ses sanglots convulsifs ; le pauvre enfant craignait d'éveiller ses frères ; ils dormaient toujours, et, malgré le mouvement de Sigebert, qui, en se dressant, avait un peu dérangé la tête du petit Mérovée, son sommeil profond ne fut pas interrompu. Mais Corbe, à demi éveillé par l'ardeur des rayons du soleil, se frotta les yeux et murmura : – Chrotechilde… je veux… mon lait et mes gâteaux… j'ai faim…

– Corbe, – reprit Sigebert la figure baignée de pleurs et les lèvres encore palpitantes, – mon frère… éveille-toi donc… Hélas ! nous ne sommes plus dans notre palais, à Châlons…

Corbe, à ces mots de son frère, s'étant éveillé tout à fait, répondit avec un soupir : – C'est vrai… je me croyais encore dans notre palais…

– Nous n'y sommes plus, mon frère… pour notre malheur…

– Pourquoi dis-tu : Pour notre malheur ? est-ce que nous ne sommes pas fils de roi… nous ?

– Pauvres fils de roi… car nous sommes en prison, et notre grand'mère, où est-elle ? et notre frère Childebert ! où est-il ?… Tous deux peut-être sont aussi prisonniers.

– Et à qui la faute ? À l'armée qui a trahi notre grand'mère, – s'écria Corbe avec colère. – On le disait autour de nous… les troupes ont fui sans combattre. Le duc Warnachaire… le chien qu'il est, avait préparé cette trahison !

– Plus bas, Corbe… plus bas, – reprit Sigebert d'une voix étouffée, – tu vas éveiller Mérovée… cher petit ! je voudrais dormir comme lui, je ne penserais à rien.

– Tu pleures toujours, toi, Sigebert… que veux-tu qu'on nous fasse ?

– Ne sommes-nous pas entre les mains de l'ennemi de notre grand'mère ?

– Ne crains rien, elle va venir nous délivrer avec une autre armée, et elle tuera Clotaire… Tu n'as pas faim, toi ?

– Non… oh ! non !

– Le soleil est levé depuis longtemps ; on va sans doute nous apporter à manger. Ah ! elle disait vrai, notre grand'mère : c'est fatigant et ennuyeux la guerre, même quand on n'est pas

prisonnier… Mais comme il dort, ce Mérovée ; éveille-le donc.

– Oh ! mon frère, laissons-le dormir ; il se croit peut-être, comme toi tout à l'heure, dans notre palais de Châlons.

– Tant pis ! nous sommes éveillés nous autres. Je ne veux plus qu'il dorme, lui…

– Corbe… ce que tu dis là n'est pas d'un bon cœur.

– Sigebert ! Sigebert ! la porte s'ouvre… on nous apporte à manger.

La porte s'ouvrit en effet ; quatre personnages entrèrent dans l'intérieur de la masure ; deux étaient vêtus de casaques de peaux de bête, et l'un tenait à la main un paquet de cordes. Clotaire II et Warnachaire accompagnaient ces deux hommes : le duk portait son armure de bataille, le roi une longue robe de soie de couleur claire, bordée de fourrure.

– Seigneur roi, – lui dit à demi-voix le duc Warnachaire, – vous ne voulez décidément pas attendre le retour du connétable Herpon ?…

– Qui sait s'il sera seulement de retour aujourd'hui ?

– Songez qu'il a des chevaux frais, que ceux de Brunehaut sont épuisés de fatigue. Il est impossible qu'il n'ait pas atteint la reine au pied des montagnes du Jura, où elle n'aura pas osé s'aventurer. Le connétable peut d'un moment à l'autre arriver avec elle.

– Warnachaire, j'ai hâte d'en finir ; ce coup ne serait que peu sensible à Brunehaut, pourquoi l'attendre ? Cela doit être fait… Allons !…

Et le jeune roi ayant fait un signe aux deux hommes, ils s'approchèrent des enfants. Le sommeil du premier âge est si profond, que le petit Mérovée, de qui Sigebert avait doucement déposé la tête sur la bruyère, continuait de dormir. Ses deux frères, interdits, effrayés surtout par la figure sinistre des deux hommes portant des casaques de peau de bête, se reculèrent jusqu'à l'extrémité de leur couche ; là ils se serrèrent l'un contre l'autre, tout tremblants et sans mot dire. Au signe de Clotaire II, l'un des hommes, celui qui portait un paquet de cordes, le déroula, et s'avança vers les petits princes, tandis que son compagnon tirait de sa ceinture un couteau, large, long, droit et aigu comme celui d'un boucher ; il tâta légèrement du bout du doigt le fil de la lame fraîchement aiguisée, tandis que le fils de Frédégonde lui disait :

– Et surtout, hâte-toi.

Le bourreau répondit au roi par un signe de la main qui semblait signifier : – Soyez tranquille, j'irai vite. – L'autre homme s'était approché des deux enfants livides et muets d'épouvante, tremblant si fort que l'on entendait leurs dents se choquer ; le bourreau mit sur chacun d'eux sa large main, et dit sans retourner la tête.

– Roi… par qui commencer ?… Le plus grand, le plus petit, ou celui qui dort ?

– Commence par l'aîné, – dit Clotaire II d'une voix sourde et brève ; – dépêchons, dépêchons…

Les deux enfants se rencognèrent dans l'angle du mur où était appuyé le grabat, et s'enlacèrent étroitement dans les bras l'un de l'autre. – Grâce ! – criait Sigebert d'une voix plaintive et étouffée, – grâce pour mon frère ! grâce pour moi !

– Nous sommes fils de roi ! – criait Corbe avec plus de colère encore que d'épouvante. – Si vous nous faites du mal, ma grand'mère vous tuera tous !…

À ce moment le petit Mérovée, enfin éveillé par le bruit, s'assit sur son séant et regarda autour de lui avec surprise, mais sans terreur… Cet enfant de six ans ne pouvait comprendre ce dont il s'agissait, et, se frottant les yeux, il tournait de-ci, de-là, sa petite tête aux yeux encore bouffis par le sommeil, regardant tour à tour les quatre nouveaux venus et ses frères, comme pour leur demander ce que cela signifiait. L'un des bourreaux, à ces mots du roi : – Commence par l'aîné, – s'était emparé de Sigebert… La pauvre créature, plus morte que vive, ne fit aucune résistance ; il se laissa garrotter les pieds et les mains ainsi que l'agneau se laisse garrotter par le boucher ; il murmurait seulement d'une voix dolente, en tâchant de tourner la tête vers Clotaire II : – Seigneur roi ! bon seigneur roi, ne nous faites pas mourir… Pourquoi nous tuer ? nous serons esclaves si vous voulez… Envoyez-nous garder vos troupeaux bien loin d'ici ; nous vous obéirons en tout ; seulement, grâce, bon seigneur roi ! grâce de la vie pour mes petits frères et pour moi !…

Clotaire II, digne petit-fils du tueur d'enfants, resta impassible aux prières de sa victime, il dit seulement au bourreau : – Hâtons-nous…

Sigebert passa des mains de l'un des bourreaux dans celles de l'autre : l'enfant avait les bras liés derrière le dos et les jambes

aussi attachées ; sa défaillance l'empêchait de se tenir debout. Il tomba sur ses deux genoux aux pieds de l'égorgeur… Celui-ci prit l'enfant par sa longue chevelure, avança l'un de ses genoux, y appuya fortement la nuque de l'enfant, de sorte que sa gorge bien tendue s'offrait à son couteau. Sigebert murmurait cependant encore d'une voix étouffée, en jetant un regard agonisant sur le maire du palais : – Warnachaire, vous qui m'appeliez en voyage votre *cher enfant*, vous ne demandez pas ma grâce…

Ce furent les derniers mots de l'innocente créature. Clotaire II fit un signe d'impatience. Le bourreau approcha son couteau du cou de l'enfant ; mais, éprouvant sans doute malgré lui un ressentiment de pitié éphémère, l'égorgeur détourna, pendant un instant, la tête en fermant les yeux, comme pour échapper au regard mourant de Sigebert ; puis cessant de s'apitoyer, il plongea son large couteau dans la gorge de l'enfant en imprimant à la lame un mouvement de scie jusqu'à ce qu'il eût rencontré les vertèbres du cou… Deux jets de sang vermeil jaillirent de cette large plaie béante, et allèrent tomber çà et là comme une rosée rouge sur l'un des pans de la robe du fils de Frédégonde et sur les jambards de fer du duk Warnachaire… L'enfant avait cessé de vivre. Le bourreau, retirant son genou, qui lui avait servi de billot, abandonna le petit corps à son propre poids ; il tomba à la renverse ; la tête inerte rebondit sur le sol : quelques tressaillements convulsifs agitèrent les épaules et les jambes ; puis le cadavre resta immobile au milieu d'une mare de sang(88). Pendant ce premier meurtre, Mérovée, toujours assis sur la bruyère, avait pleuré à chaudes larmes parce qu'il voyait bien que l'on *faisait du mal* à son frère ; mais l'idée de la mort ne pouvait apparaître clairement à la pensée d'un enfant de cet âge ; son frère Corbe, d'un caractère violent, vindicatif, n'avait pas imité la douce résignation de Sigebert ; il s'était débattu en poussant des cris aigus, tâchant d'égratigner ou de mordre le bourreau chargé de le lier… aussi celui-ci terminait-il de serrer les derniers nœuds lorsque l'égorgement de l'autre enfant s'achevait. – Chiens ! meurtriers ! – s'écria Corbe de sa petite voix grêle, tandis que ses yeux flamboyaient au milieu de son pâle visage, et il se roidissait, se tordait si convulsivement dans ses liens, que le bourreau pouvait à peine le contenir. – Oh ! – ajoutait-il en grinçant des dents tout haletant de cette lutte, – oh ! ma grand'mère vous fera tous torturer… tous… par Pog, son bourreau… vous verrez… vous verrez…

Clotaire II, se retournant vers le maire du palais de Bourgogne,

lui désigna Corbe du geste et lui dit : – Warnachaire, il eût été impolitique de laisser vivre cet enfant haineux et vindicatif ! il serait devenu un homme dangereux, quoique détrôné.

Les deux bourreaux franks eurent facilement raison de Corbe, malgré ses cris et ses soubresauts ; mais comme il s'agitait violemment dans ses liens, l'un des deux tueurs, afin de contenir l'enfant, s'agenouilla sur sa poitrine, tandis que l'autre, enroulant autour de son poignet gauche la longue chevelure du petit prince, attira ainsi fortement la tête à lui, de sorte que le cou très-tendu offrit toute facilité au couteau. Une seconde fois la lame joua, une seconde fois le sang jaillit… et le cadavre de Corbe tomba sur celui de son frère(89). Il restait à égorger le petit Mérovée, toujours assis sur la bruyère ; soit ignorance du danger, soit insouciance du premier âge, lorsqu'il vit le bourreau s'approcher, il se leva, vint à lui d'un air soumis, et voulant parler sans doute de la résistance de Corbe, il dit de sa voix enfantine, en tâchant de contenir ses pleurs : – Mon frère Sigebert ne s'est pas débattu… moi, je serai doux comme Sigebert…

Et l'enfant, renversant sa petite tête blonde en arrière, tendit de lui-même le cou.

Soudain un cavalier couvert de poussière entra en criant d'une voix à demi étouffée par la joie : – Grand roi ! je précède de peu le connétable Herpon ; il ramène la reine Brunehaut prisonnière… Après deux jours de poursuite acharnée, il a pu la joindre à Orbe, au delà des premières montagnes du Jura…

– Oh ! ma mère ! tu vas tressaillir de joie dans ton sépulcre… La voici enfin entre mes mains, cette femme que tu n'as pu frapper ! – s'écria le fils de Frédégonde. Et s'adressant aux bourreaux qui tenaient entre leurs mains le petit Mérovée : – Ne tuez pas cet enfant… qu'on le conduise dans ma tente… Vous attendrez mes ordres… vous ne savez pas la gloire qui vous attend, – ajouta Clotaire II avec une expression de férocité sardonique. Puis, sa tournant vers Warnachaire : – Viens, allons recevoir dignement cette fille de roi, cette femme de roi, cette aïeule et bisaïeule de rois, Brunehaut, reine de Bourgogne et d'Austrasie… Viens… viens…

* *

*

Quel est ce bruit ? on dirait les pas sourds et les cris lointains d'une grande multitude… Grande est la multitude en effet qui

s'avance vers le village de Ryonne, où sont campés les guerriers de Clotaire II. Cette multitude, d'où vient-elle ? Oh ! elle vient de loin, des montagnes du Jura d'abord ; puis en route elle s'est grossie d'un grand nombre d'habitants des lieux qu'elle traversait ; des esclaves, des colons, des hommes des cités, des femmes, des enfants, des vieillards, tous ont quitté leurs champs, leurs huttes, leurs villes ; colons et esclaves, au risque de la mutilation, de la prison et du fouet au retour ; citadins, au risque de la fatigue de ce voyage rapide, qui, pour les uns, durait depuis deux jours, pour les autres, depuis un jour, un demi-jour, deux heures, une heure, selon qu'ils s'étaient joints à la foule depuis plus ou moins longtemps. Mais cette foule si empressée, qui l'attirait ainsi ? Ces mots répétés de proche en proche : – C'est la reine Brunehaut qui passe… on l'emmène prisonnière pour la livrer au fils de Frédégonde… – Oui, telle était la haine, le dégoût, l'horreur, l'épouvante qu'inspiraient en Gaule ces deux noms, Frédégonde et Brunehaut, qu'un grand nombre de gens n'avaient pu résister à la curiosité terrible de voir et de savoir ce qu'il allait advenir de la capture de Brunehaut par le fils de Frédégonde. Cette multitude s'avançait donc vers le village de Ryonne… Une cinquantaine de guerriers à cheval ouvraient la marche, puis venait le connétable Herpon, armé de toutes pièces, derrière lui, entre deux cavaliers qui tenaient la bride de sa haquenée, on voyait Brunehaut ; cette vieille reine, garrottée sur sa selle, avait les mains liées derrière le dos, sa longue robe pourpre brodée d'or, couverte de poussière et de boue, tombait presque en lambeaux, par suite de la résistance désespérée de cette femme indomptable lorsqu'elle fut atteinte par le connétable Herpon et par ses hommes ; une des manches et la moitié de son corsage arrachés, laissaient nus un des bras de la reine, ainsi que son cou et ses épaules couvertes de meurtrissures livides, bleuâtres, à demi cachées par ses longs cheveux blancs, dénoués, hérissés, emmêlés ; ou voyait sur sa chevelure des débris d'ordures et de fumier, que le peuple lui avait jetés sur la route en l'accablant d'injures. De temps à autre elle tâchait, par un mouvement de tête convulsif, de dégager son front voilé par son épaisse chevelure… alors apparaissait son visage, hideux, horrible. Avant de se laisser prendre, elle s'était défendue comme une lionne ; on voulait surtout l'amener vivante au fils de Frédégonde. Dans la lutte brutale et acharnée du connétable Herpon et de ses hommes contre Brunehaut, on lui avait donné des coups de poing, des coups de pied ; on lui avait meurtri les bras, les épaules, le sein, le visage ; un de ses yeux portait encore l'empreinte d'une

atteinte violente ; les paupières et une partie de la joue disparaissaient sous une large contusion noirâtre ; sa lèvre supérieure, fendue et gonflée, par suite d'un coup qui lui avait cassé deux dents, était couverte de sang desséché ; cependant, telle était l'énergie sauvage de cette créature, que son front restait altier, son regard étincelant d'un orgueil farouche… Chargée de liens, meurtrie, déguenillée, couverte de poussière, de boue, Brunehaut semblait encore redoutable : cris, huées, menaces, rien, durant cette longue route, n'avait pu ébranler cette âme inflexible…

Bientôt Clotaire II, sortant du village dans sa hâte de jouir de la vue de sa victime, accourut à sa rencontre, accompagné de Warnachaire ; d'autres seigneurs de Bourgogne et d'Austrasie, qui avaient pris parti pour Clotaire, l'accompagnaient ; c'étaient les duks Pépin, Arnolf, Aléthée, Eudelan, Roccon, Sigowald, l'évêque de Troyes, et d'autres encore. Le connétable Herpon, à la vue du roi, voulut se rapprocher de lui ; il fit un signe aux deux cavaliers qui conduisaient la monture de Brunehaut, et partit au galop ; les deux guerriers, se guidant sur son allure, emmenèrent la vieille reine ; celle-ci, non garrottée, se fût tenue en selle comme une *amazone* ; mais gênée par les liens qui l'assujettissaient, elle ne pouvait suivre avec souplesse les mouvements de sa monture, de sorte que le galop de sa haquenée imprimait au corps de Brunehaut des soubresauts ridicules. La foule et les guerriers de l'escorte, la suivant en courant, l'accablèrent de railleries et de huées. Enfin, le connétable Herpon rejoignit le roi, sauta à bas de son cheval, et dit à ses hommes en leur montrant la reine : – Mettez-la par terre… laissez-lui seulement les mains attachées derrière le dos.

Les cavaliers obéirent, et dénouèrent les cordes qui garrottaient la reine sur sa selle ; mais la rude pression des liens avait tellement endolori ses jambes, que, ne pouvant se tenir debout, elle tomba d'abord sur ses genoux. Craignant que l'on n'attribuât sa chute à la faiblesse ou à la crainte, elle s'écria : – J'ai les membres engourdis, sans cela je resterais debout… Brunehaut ne s'agenouille pas !…

Les guerriers franks ayant relevé la reine, la soutinrent. Sa haquenée de prédilection, qu'elle montait le jour de la bataille, et dont elle venait de descendre, allongea sa tête intelligente et lécha doucement les mains de la reine attachées derrière son dos… Pour la première fois, et pendant un moment, les traits de Brunehaut

exprimèrent autre chose qu'un orgueil farouche ou une rage concentrée; elle tourna comme elle put la tête par-dessus son épaule et dit à sa haquenée d'une voix presque attendrie: – Pauvre animal! tu as tâché de me sauver par la rapidité de ta course… tes forces ont trahi ton courage; maintenant tu me dis adieu à ta manière… Toi seul tu n'éprouves pas de haine contre Brunehaut; mais Brunehaut est fière d'être haïe par tous… car elle est redoutée par tous…

Clotaire II s'approcha lentement de la vieille reine. Un cercle immense, composé des seigneurs franks, des guerriers de l'armée et de la foule qui l'avait suivie, se forma autour du fils de Frédégonde et de sa mortelle ennemie. La vue de ce roi, la volonté de ne pas défaillir devant lui, donnèrent à Brunehaut une énergie, une force surhumaines. Elle s'écria d'un air farouche en s'adressant aux guerriers qui la soutenaient par-dessous les bras: – Arrière! je saurai me tenir debout!…

Elle se tint debout en effet, et fit deux pas à l'encontre du roi, comme pour lui prouver qu'elle ne ressentait ni faiblesse ni crainte. Clotaire et Brunehaut se trouvèrent ainsi tous deux face à face au milieu du cercle qui se rétrécit de plus en plus. Un grand silence se fit dans cette foule; toutes les respirations étaient suspendues, on attendait avec anxiété le résultat de cette terrible entrevue. Le fils de Frédégonde, les deux bras croisés sur sa poitrine palpitante d'un triomphe farouche, contemplait silencieusement sa victime. Celle-ci, le front superbe, le regard intrépide, dit de sa voix mordante, sonore, qui retentit au loin:

– Et d'abord, bonjour, duk Warnachaire, lâche soldat… toi qui as commandé à mon armée de fuir sans combattre; ton infâme trahison m'a perdue… Gloire à toi! tu as vaincu mes soupçons, tu m'as livrée à mon ennemi… me voici donc moi, moi, fille, femme, mère de rois… me voici garrottée, me voici la figure meurtrie de coups de poing que l'on m'a donnés… me voici souillée de fumier, de boue et d'ordures que les populations m'ont jetés sur la route… Triomphe, fils de Frédégonde! triomphe, jeune homme! depuis deux jours le peuple couvre de huées, de mépris et de fange, non-seulement moi, mais en ma personne la royauté franque! la tienne, celle de ta race! Triomphe! la royauté ne se relèvera pas du coup que tu m'as porté!

– Glorieux roi! – dit tout bas l'évêque de Troyes à Clotaire II, – si vous m'en croyez, vous ne laisserez point parler cette femme diabolique; sa langue est plus venimeuse que celle d'un aspic…

– Non, non ; je veux d'abord la torturer dans son orgueil, je veux la rendre l'horreur et la risée de cette populace !

Pendant ces quelques mots, échangés entre le prélat et le roi, Brunehaut avait continué d'une voix de plus en plus retentissante en se tournant vers la foule des guerriers :

– Et le peuple stupide ! le peuple hébété nous respecte… nous craint, nous autres de race royale, qui nous traitons si royalement entre nous… C'est pourtant une face royale et couronnée que ma figure meurtrie à coups de poing, comme celle d'une vile esclave ! Tenez, guerriers, la mère de votre roi que voilà, devait me ressembler lorsqu'elle avait été battue par quelque goujat, son amant ! vous savez, Frédégonde… cette infâme créature, prostituée à tous les valets du palais de Chilpérik, avant d'être la concubine, puis l'épouse de ce glorieux roi, lorsqu'il eut, de ses propres mains, étranglé ma sœur Galeswinthe !…

– Oses-tu parler de prostitution, vieille louve blanchie dans la débauche ! – s'écria Clotaire d'une voix non moins retentissante que celle de Brunehaut, – toi qui, rebutante et ridée, ne pouvais avoir d'amants qu'en les payant avec les fonctions du palais…

– Et ta mère Frédégonde ! la chaste femme !… avec sa cour de jeunes pages qui, tout chauds de ses baisers lubriques, ont poignardé mon mari Sigebert et mon fils Childebert !…

– Et toi, vieille chienne altérée de carnage ! tu irais dans ta soif de meurtre lécher le sang corrompu des charniers !… N'as-tu pas fait égorger *Lupence*, évêque de Saint-Privat, par le comte Gabale, un de tes amants !…

– Que veux-tu… je suis un monstre, moi ! un monstre couronné ! c'est tout dire, entendez-vous, guerriers ! apprenez en un jour à juger vos rois ! Mais, écoute, Clotaire ; évêque pour évêque, ta mère Frédégonde n'a-t-elle pas fait poignarder Prétextat dans sa basilique de Rouen, parce que, après le meurtre de mon mari, Prétextat m'avait mariée à *Mérovée*, ton frère…

– Si mon frère t'a épousée, c'est grâce à tes maléfices, abominable sorcière ! car après avoir abusé de sa jeunesse, tu as poussé Mérovée au parricide… tu l'as armé contre son père, qui était aussi le mien.

– Quel tendre père ! Écoutez, guerriers, et admirez la paternité de vos rois. Ce Chilpérik, non content de faire égorger son fils Mérovée à Noisy, a livré au poignard ou au poison de Frédégonde tous les enfants qu'il avait eus de ses autres femmes !…

– Te tairas-tu ! – s'écria Clotaire grinçant les dents de rage. – Tu mens, monstre ! tu mens !…

– Seigneur roi, que ne m'avez-vous écouté ? – dit à demi-voix l'évêque de Troyes. – Cette femme est un véritable basilic !…

– Il restait à ton père Chilpérik, parmi ses épouses répudiées, une seule femme vivante, Audowère, – reprit Brunehaut ; – Audowère avait deux enfants, Clodwig et Basine : la mère est étranglée, le fils poignardé, la fille, livrée aux pages de Frédégonde qui la violent sous ses yeux à elle(90)… l'auteur de ces meurtres !… Hein ! vaillants guerriers ! ces reines ! comme elles sont raffinées dans leurs sanglantes débauches !…

– Et toi ! – s'écria Clotaire II, ne voulant pas laisser sans réplique ces effroyables accusations contre la mémoire de sa mère, – et toi, infâme entremetteuse ! qui mets des concubines dans le lit de tes petits-fils pour les énerver et régner à leur place ; toi qui fais égorger les honnêtes gens que ces monstruosités révoltent : témoin Berthoald, maire du palais de Bourgogne, poignardé par tes ordres ; l'évêque Didier, écrasé à coups de pierre aux bords de la Chalaronne.

– C'est vrai… je ne recule devant aucune monstruosité, moi. J'aime à voir torturer mes ennemis : je suis de bon sang royal… comme ton père. Jugez-en, guerriers. Chilpérik, après avoir fait assassiner mon mari, s'empare de mon parent Sigila et lui fait brûler les jointures des membres avec des fers ardents, arracher les narines et les yeux, enfoncer des fers entre les ongles, après quoi on coupe à la victime les mains, les bras, les jambes et les cuisses… Hein ! ces rois, quels fins bourreaux de naissance !…

– Warnachaire, – dit Clotaire II, rugissant de fureur, – rappelle-toi ces supplices ; n'oublie rien… ils trouveront leur place. – Puis s'adressant à Brunehaut : – Et toi, n'as-tu pas rougi tes mains du sang de ton petit-fils Theudebert, après la bataille de Tolbiac ? Son fils, un enfant de cinq ans, n'a-t-il pas eu, par tes ordres, la tête brisée sur une pierre ?…

– C'est vrai. Mais, réponds, toi qui avais mes petits-fils en ton pouvoir, réponds, quel est ce sang tout frais dont ta robe est rougie ? c'est le sang innocent de trois enfants, dont tu viens d'usurper les royaumes ! Voilà comme nous agissons, nous autres de race royale. Nous voulons régner à la place de nos enfants, nous les énervons ; des héritiers nous gênent, nous les tuons ; des parents nous gênent, nous les tuons ; notre époux nous gêne, nous

le tuons. Ton père Chilpérik gênait ta mère Frédégonde dans ses crapuleuses débauches, elle le fait poignarder !

– C'est toi, monstre, qui as fait assassiner mon père !

– Tu veux rire… c'est ta mère…

– C'est toi, bête féroce !…

– C'est ta mère… Tu ne me crois pas ? Tiens, interroge Landri, que je vois là derrière toi, Landri, un de tes fidèles, et l'un des anciens amants de ta mère, il te le dira comme moi, qu'elle a fait poignarder ton père !

– C'est l'enfer que cette femme ! – s'écria Clotaire. – Qu'on l'entraîne ! qu'on la bâillonne !…

– Ô mes chers fils en Christ ! – s'écria l'évêque de Troyes, afin de couvrir la voix haletante de Brunehaut, – comment pourriez-vous croire les paroles de cette femme exécrable, qui accuse de forfaits inouïs, impossibles, la vénérable famille de notre glorieux roi Clotaire…

– Guerriers, écoutez-moi ! – s'écria Brunehaut. – Je vais mourir… mais je veux…

– Tais toi, démon ! Belzébuth femelle !… – reprit l'évêque de Troyes d'une voix tonnante. Puis il dit tout bas à Clotaire : – Glorieux roi ! faites-la donc bâillonner… Il est temps, plus que temps…

Deux leudes, qui sur le premier ordre de Clotaire s'étaient mis en quête d'une écharpe, la mirent sur la bouche de Brunehaut et la nouèrent derrière sa tête.

– Oh ! monstre sorti de l'enfer ! – lui dit alors l'évêque de Troyes, – si cette glorieuse race de rois franks, à qui le Seigneur a octroyé la possession de la Gaule en récompense de leur foi catholique et de leur soumission à l'Église ; si ces rois avaient commis les crimes dont tu as l'audace de les accuser par tes impostures diaboliques, seraient-ils, comme le prouve le visible appui que Dieu leur prête en terrassant leurs ennemis, seraient-ils les fils chéris de notre sainte Église ? Est-ce que nous, les pères en Christ du peuple des Gaules, nous lui ordonnerions l'obéissance, la résignation devant ses maîtres, s'ils n'étaient pas les élus du Seigneur ? Va, rechercheuse de maléfices ! tu es l'effroi du monde ; il te revomit en enfer d'où tu es sortie. Retournes-y, monstre, qui t'es faite l'entremetteuse de tes petits-enfants pour les énerver. Dites, ô mes frères en Christ ! qui de vous ne frémira d'épouvante

à la pensée de ce crime inouï, dont ce monstre, vous l'avez entendu, s'est glorifié ?…

L'évêque toucha le but… Ce crime, le plus exécrable de tous ceux de cette reine infâme, révoltait si profondément la nature humaine, que les âmes les plus grossières s'émurent d'horreur, et un seul cri vengeur sortit de la foule : – À mort, le monstre ! qu'il périsse dans les supplices !…

* *

*

Trois jours se sont passés depuis que Brunehaut est tombée au pouvoir de Clotaire II, le soleil de midi commence à décliner. Un homme à longue barbe blanche, vêtu d'un froc brun à capuchon, et monté sur une mule, suit la route par laquelle Brunehaut, accompagnée de son escorte et de la foule, est arrivée au village. Cet homme est Loysik ; il a échappé à la mort que lui destinait Brunehaut, oublié par cette reine lorsqu'elle fut obligée de quitter précipitamment Châlons pour marcher à la tête de son armée à la rencontre de Clotaire II ; un des jeunes frères de la communauté accompagne à pied le vieux moine et guide sa mule par la bride. Venant à la rencontre du moine, un guerrier, armé de toutes pièces, gravissait au pas de son cheval la route ardue que Loysik descendait au pas de sa mule. Lorsque ce Frank fut à quelques pas du vieillard, celui-ci lui dit : – Vous êtes de la suite du roi Clotaire ?

– Oui, saint patron.

– Est-il encore dans le village de Ryonne ?

– Jusqu'à ce soir… Je vais faire préparer ses logements sur la route.

– Le duk Roccon n'est-il pas parmi les seigneurs qui accompagnent le roi ?

– Oui… Tu le connais ?

– Je le connais… la reine Brunehaut a été, dit-on, menée prisonnière au roi Clotaire, qui s'est aussi emparé de ses petits-fils.

– C'est une vieille nouvelle… D'où viens-tu donc ?

– Je viens de Châlons, où j'ai appris ces choses par des gens arrivant de l'armée… Qu'est-ce que le roi a fait de sa prisonnière et des enfants ?

– Mon cheval a besoin de souffler, après la rude montée de

cette côte… Je peux te répondre, saint patron, d'autant mieux qu'il est, dit-on, d'un bon présage d'avoir rencontré un prêtre au commencement de sa route.

– Réponds-moi, je te prie ; qu'a-t-on fait de Brunehaut et de ses quatre petits-fils ?

– D'abord, il n'y a eu que trois enfants de pris sur les bords de la Saône ; le quatrième, Childebert, n'a pu être retrouvé… A-t-il été tué dans la mêlée ? s'est-il échappé ? on l'ignore…

– Et les trois autres ?

– L'aîné et le second ont été tués…

– Dans la bataille ?

– Non, non… ils ont été tués dans le village… là-bas… Le roi les a fait périr sous ses yeux, afin d'être certain de leur mort, ne voulant pas que ces enfants reviennent un jour revendiquer leur royaume… Pourtant on dit que le roi a fait grâce au plus petit des trois… M'est avis qu'il a tort ; car… Mais qu'as-tu, saint patron ? tu frissonnes… C'est le froid du matin, sans doute ?

– C'est le froid du matin… et la reine Brunehaut ?

– Elle est arrivée ici avec une fière escorte ! un véritable triomphe ! du fumier pour encens et des injures pour hosannah.

– On m'a dit cela sur la route ; mais la reine, à son arrivée dans le village, a été mise à mort, sans doute ?

– Non ; elle est encore en vie.

– S'il l'a gardée prisonnière pendant trois jours, Clotaire a donc eu pitié d'elle ?

– Clotaire… pitié de Brunehaut ? Il faut, en effet, bon patron, que tu viennes de loin pour parler de la sorte… Écoute bien ceci… Il y a trois jours Brunehaut a été conduite dans ce village que tu vois là-bas ; on l'a amenée dans la maison où ont été tués ses petits-fils : deux bourreaux fort experts et quatre aides, munis de toutes sortes d'ustensiles, se sont enfermés avec la vieille reine, il y a de cela trois jours, et elle n'est pas encore morte(91). Je dois ajouter qu'on lui laissait la nuit pour se reposer. De plus, comme elle avait entrepris de se laisser mourir de faim, on lui entonnait de force, tantôt du vin épicé, tantôt de la farine détrempée de lait, ce qui la soutenait suffisamment… Mais, saint patron, voilà que tu frissonnes encore.

– C'est toujours le froid du matin… Et à cette torture de trois

jours, Clotaire assistait ?

– Je vais te dire… La porte de la maison de torture était fermée à tous et gardée ; mais il y avait une petite fenêtre donnant dans l'intérieur de la maison : c'est par là que le roi, les duks, l'évêque et quelques leudes favoris allaient regarder chacun à son tour. Clotaire, lui, en connaisseur, n'allait jamais regarder au dedans lorsque Brunehaut criait, car elle criait parfois à être entendue d'un bout du village à l'autre ; mais dès qu'elle ne faisait plus que gémir, il allait jeter un coup d'œil par la fenêtre, car il paraît que les moments où l'on gémit sont plus terribles que ceux-là où l'on crie. C'est d'ailleurs une vraie fête dans le village ; Clotaire, en roi généreux, a permis à bon nombre de gens qui ont suivi Brunehaut jusqu'ici d'y rester jusqu'à la fin ; il leur a fait distribuer des vivres… Ah ! patron ! il faut les entendre, chaque fois que les cris de la reine arrivent jusqu'à eux, ils y répondent par des huées… Mais mon cheval a soufflé… Adieu, bon patron ; je te conseille de te hâter, si tu es curieux d'assister à un spectacle que tu n'as jamais vu et que tu ne verras jamais… On parle de choses extraordinaires pour la fin des tortures ; le roi a fait revenir de dix lieues d'ici un des chameaux qui portaient ses bagages. Que va-t-il faire de ce chameau ? c'est encore un secret ; mais tu le sauras si tu te hâtes. Adieu, donne-moi ta bénédiction.

– Je souhaite que ton voyage soit heureux.

– Merci, bon patron ; mais hâte-toi, car lorsque j'ai quitté le village, on venait de sortir le chameau de la grange où il avait passé la nuit. Que va-t-on faire de ce chameau ? Enfin, adieu…

Et le cavalier, pressant son cheval de l'éperon, s'éloigna rapidement. Peu de temps après Loysik arriva à l'entrée du village de Ryonne. Le vieillard descendit de sa mule et pria le jeune frère de l'attendre. Un leude, auquel Loysik demanda la demeure du duk Roccon, le conduisit à la tente de ce seigneur frank, voisine de celle du roi. Presque aussitôt le moine fut introduit auprès du duk, qui lui dit avec un accent de déférence respectueuse : – Vous ici, mon bon père en Christ ?

– Je viens te demander une chose juste.

– Parlez… si elle est en mon pouvoir, je vous l'accorde d'avance.

– Tu es ami du roi Clotaire ? tu as quelque influence sur lui ?

– Certes, si vous avez à lui demander une grâce, vous ne pouvez arriver plus à propos ; il est très joyeux… car, tous

savez ?… Brunehaut…

– Je sais, je ne sais que trop, – se hâta de répondre le vieillard. – Je ne veux pas de grâce de ton roi… je veux justice… Voici une charte octroyée par son aïeul Clotaire Ier ; en droit, elle n'a pas besoin d'être confirmée, puisque la concession est absolue ; mais l'évêque de Châlons nous inquiète ; il élève des prétentions sur les biens du monastère, sur ceux des habitants de la vallée, et par suite, sur leur liberté, biens et liberté garantis par la charte que voici… Nous nous soucierions peu des prétentions de l'évêque, et nous saurions lui résister au besoin par les armes, si la charte était de nouveau confirmée par ton roi, puisqu'en ces temps-ci les droits les plus sacrés ont besoin de confirmation… Veux-tu donc demander à Clotaire, maintenant roi de Bourgogne, d'apposer son sceau sur cette charte octroyée par son aïeul ?

– Quoi ! mon père en Christ, c'est là toute la faveur que vous sollicitez du roi ? Rien de plus facile… Le roi honore trop la mémoire de son glorieux aïeul pour ne pas confirmer une charte octroyée par ce grand prince. Clotaire doit être à cette heure dans sa tente… Attendez-moi ici, mon père en Christ, je reviens.

Pendant la courte absence du seigneur frank, Loysik entendit au dehors le tumulte, les cris de la foule impatiente des guerriers appelant à grands cris Brunehaut. Le duk Roccon reparut bientôt rapportant la charte sur laquelle Clotaire le jeune avait apposé son sceau au-dessous de ces mots fraîchement écrits :

« Nous voulons et ordonnons à tous leudes, duks, comtes et évêques, que ladite charte, signée de notre glorieux aïeul Clotaire, soit maintenue et respectée en tout ce qu'elle contient pour le présent et pour l'avenir, croyant en ceci honorer la mémoire de notre glorieux aïeul. Que ceux qui me succéderont maintiennent donc cette donation inviolablement, en tant qu'ils voudront participer à la vie éternelle, en tant qu'ils voudront être sauvés du feu éternel. Quiconque retranchera quelque chose de cette donation, que le portier du ciel retranche sa part dans le ciel ; quiconque y ajoutera quelque chose, que le portier du ciel y ajoute quelque chose. »

Le vieillard haussa imperceptiblement les épaules et dit au duk :

– Qui a écrit ces mots sur cette charte ?

– Le saint évêque de Troyes.

– Vous n'aviez pas parlé à votre roi des prétentions de l'évêque de Châlons ?

– Je n'ai pas cru cela nécessaire… J'ai dit à Clotaire : Je te prie, moi, ton fidèle, de confirmer cette charte octroyée par ton aïeul en faveur d'un saint homme de Dieu. – « Je n'ai rien à te refuser, a-t-il répondu, » – et il a prié l'évêque d'écrire ce qu'il fallait. Après quoi le roi a apposé son sceau royal au-dessous de l'écriture.

– Et maintenant, Roccon, – dit le vieillard, – je te remercie… adieu…

Puis, se ravisant, Loysik ajouta :

– Tu me l'as dit, le moment est favorable pour obtenir une faveur de ton roi… promets-moi de lui demander l'affranchissement de quelques esclaves du fisc royal, et de me les envoyer à mon monastère de la vallée de Charolles.

– Ah ! mon père en Christ, j'étais certain que notre entretien ne se passerait pas sans quelque demande d'affranchissement.

– Roccon, tu as une femme, des enfants… les chances de la guerre sont variables : Brunehaut est prisonnière et vaincue ; mais si cette reine implacable, tant de fois victorieuse dans les batailles, n'eût pas été trahie par son armée, par ses auxiliaires… oui, si elle eût vaincu Clotaire, quel aurait été votre sort, à vous, seigneurs de Bourgogne, qui avez pris parti pour ce roi ? que seraient devenues ta femme, ta fille ?

– Brunehaut m'aurait fait couper le cou ; elle aurait livré ma femme et mes filles à l'esclavage des farouches tribus d'outre-Rhin ! Malédiction ! mes deux filles, Bathilde et Hermangarde, esclaves !… Mon père en Christ, ne parlons pas de cela. À cette seule pensée, la sueur me vient au front… Non, ne parlons pas de cela…

– Parlons-en, au contraire, car parmi ces esclaves inconnus dont je te demande la liberté, il en est peut-être qui ont avec eux des filles qu'ils chérissent autant que tu chéris les tiennes… Juge donc de la joie que leur causerait leur délivrance par la joie que tu éprouverais, toi et tes enfants, si, étant esclaves, on vous affranchissait. Roccon, deux mots seulement, deux mots de toi à ton roi, et tu peux donner cette ineffable joie à de pauvres captifs…

– C'est donner grande joie à bon marché. Allons, mon père en Christ, je vous promets les dix esclaves… Clotaire ne me les refusera pas.

– Seigneur duk, – dit un serviteur en entrant précipitamment

dans la tente, – la promenade du chameau va commencer.

– Oh ! oh ! c'est un des meilleurs spectacles de la fête… je ne le manquerai pas… Venez-vous, mon père en Christ ? je vous ferai convenablement placer.

– Ah ! – s'écria le vieillard avec horreur, – je ne veux pas rester un moment de plus dans cet horrible lieu… Adieu, Roccon ; j'ai ta parole…

– Oui, père en Christ ; mais en retour vous prierez pour moi, afin que j'aie une bonne part de paradis.

– L'homme trouve le paradis dans son cœur lorsqu'il fait le bien : les prêtres qui promettent le ciel sont des fourbes. Je demanderai à Dieu qu'il t'inspire souvent des pensées charitables… Adieu.

– Adieu, père en Christ ; je songerai à vos paroles… Je cours voir le chameau.

Loysik quitta la tente du duk, espérant sortir à l'instant du village ; cet espoir fut déçu. En s'éloignant, il se trouva dans une ruelle étroite, séparant deux rangées de huttes, et coupée transversalement par une voie plus large. Loysik se dirigeait de ce côté afin d'aller rejoindre le jeune frère qui gardait sa mule, lorsque soudain les cris qu'il avait déjà plusieurs fois entendus redoublèrent ; presque aussitôt un flot de ce peuple, qui avait suivi Brunehaut pour jouir de la vue de son supplice, faisant irruption par cette rue transversale, vint à l'encontre de Loysik, et, malgré ses efforts, l'entraîna : hommes, femmes, enfants, tous déguenillés, étaient esclaves et de race gauloise ; ils criaient :

– Brunehaut revient du camp ! elle va passer !…

Loysik ne chercha pas à lutter vainement contre cette foule ; bientôt il se trouva porté, malgré lui, presque au premier rang, et fut forcé de s'arrêter aux abords de l'espèce de place, au milieu de laquelle s'élevait la tente de Clotaire II, plusieurs guerriers à pied formant le cordon autour de cette place, empêchaient la foule d'y pénétrer ; voici ce que vit Loysik : En face de lui, une sorte d'avenue assez large et complètement déserte ; à gauche, l'entrée de la tente royale ; devant cette tente, Clotaire II, entouré des seigneurs de sa suite, parmi lesquels se trouvait l'évêque de Troyes. Deux esclaves à pied venaient d'amener sous les yeux du roi un étalon fougueux, ils pouvaient à peine le contenir au moyen de deux longes pesant sur son mors ; il se cabrait violemment, quoique ses deux pieds de derrière fussent entravés : l'œil

sanglant, les naseaux fumants, il faisait de tels efforts pour échapper aux esclaves, que sa robe, d'un noir foncé, ruisselait d'écume aux flancs et au poitrail ; il ne portait pas de selle, sa longue crinière, tantôt flottait au vent, désordonnée par les bonds de cet animal furieux, tantôt cachait presque entièrement sa tête farouche. Les esclaves parvinrent cependant à l'amener devant Clotaire II ; il fit un signe, et aussitôt ces malheureux, rampant à genoux, et au risque d'être broyés, passèrent à chacune des jambes de derrière du cheval le nœud coulant d'une longue corde ; puis d'autres esclaves, raidissant ces liens, empêchèrent ainsi les ruades du cheval, que leurs compagnons purent alors délivrer de ses premières entraves. Durant cette périlleuse manœuvre, l'étalon devint si furieux, qu'il se cabra de nouveau avec une force irrésistible, et de ses pieds de devant atteignit la tête de l'un des esclaves ; il tomba sanglant sous les pieds du cheval, qui, s'acharnant alors sur lui, l'écrasa sous ses sabots. Le cadavre fut roulé loin de là ; et deux autres esclaves reçurent l'ordre de se joindre à ceux qui, pour maintenir l'étalon, se cramponnaient de toutes leurs forces à chacune de ses longes. De nouveaux cris, d'abord lointains, puis de plus en plus rapprochés, retentirent. La voie, d'abord déserte, qui aboutissait à la place, en face de Loysik, se remplit d'une foule innombrable de soldats à pied ; bientôt un chameau, dominant de toute l'élévation de sa taille cette multitude armée, apparut aux yeux du vieillard. La troupe de soldats franks poussait des clameurs furieuses.

– Brunehaut ! Brunehaut ! – criaient ces milliers de voix. – Triomphe à Brunehaut !… Bonne reine, regarde donc ton bon peuple de Bourgogne ! Brunehaut ! Brunehaut !…

Quoique mourante, quoique brisée par cette torture de trois jours, la vieille reine, rappelée sans doute à elle par ce redoublement de cris féroces, eut la force de se redresser une dernière fois sur le dos du chameau, où elle avait été mise à cheval et garrottée. À ce moment, elle n'était qu'à quelques pas de Loysik. Ce qu'il vit alors… oh ! ce qu'il vit est sans nom, comme les crimes de Brunehaut… Ses longs cheveux blancs, maculés de sang caillé, couvraient seuls… seuls la nudité de la vieille reine… Ses jambes, ses cuisses, ses bras, ses épaules, son sein, son corps enfin, n'avait plus forme humaine ; ce n'étaient que plaies vives, ou brûlures boursouflées, noirâtres, sanguinolentes ; plusieurs ongles de ses pieds ayant été arrachés, pendaient encore, soutenus par une pellicule rougeâtre au bout des orteils ; à d'autres doigts des pieds et des mains, on voyait, plantées entre l'ongle et la

chair, de longues aiguilles de fer… Le visage seul n'avait pas été martyrisé ; malgré sa lividité cadavéreuse, malgré les traces de souffrances inouïes, surhumaines, qu'y avaient laissées ces tortures de trois jours, il respirait encore l'orgueil et le défi : un sourire affreux crispait les lèvres bleuâtres de la reine ; un éclair de fierté farouche illuminait encore parfois son regard agonisant… Et, fatalité ! ce regard s'arrêta par hasard sur Loysik, au moment où Brunehaut passait devant lui. À la vue du vieux moine, dont le froc, la longue barbe blanche et la haute stature avaient sans doute attiré le regard mourant de la reine, elle parut frappée d'une commotion soudaine, se redressa, et rassemblant le peu de force qui lui restait, elle s'écria d'une voix désespérée, presque repentante :

– Moine, tu disais vrai… il est une justice au ciel !… À cette heure, sais-tu à quoi je pense ?… à la mort de VICTORIA LA GRANDE… cette femme empereur, pleurée de tout un peuple…

Les clameurs furieuses de la foule couvrirent la voix de Brunehaut ; son dernier effort pour se redresser et parler à Loysik avait épuisé ses forces défaillantes… Elle tomba renversée en arrière, et son corps inerte ballotta sur la croupe du chameau. Loysik avait longtemps lutté contre l'horreur de cet épouvantable spectacle ; Brunehaut cessait à peine de parler, qu'il sentit sa vue se troubler, ses genoux faiblir ; sans deux pauvres femmes qui, frappés de compassion pour sa vieillesse, le soutinrent, le moine eût été foulé aux pieds.

Loysik resta longtemps privé de sentiment… Lorsqu'il reprit ses sens, la nuit était venue ; il se trouva couché dans une masure, sur un lit de paille ; à côté de lui, le jeune frère, qui était parvenu à le rejoindre, en demandant si l'on n'avait pas vu un vieux moine laboureur à barbe blanche. Deux pauvres femmes esclaves avaient fait transporter Loysik dans leur misérable hutte. Le premier mot qu'il prononça, encore sous l'impression de l'horrible scène dont il avait été témoin, fut le nom de Brunehaut.

– Bon père, – dit une les femmes, – cette horrible reine a été descendue de son chameau, elle n'était plus qu'un cadavre… On l'a liée par les bras au bout des cordes que l'on avait attachées aux jambes de derrière d'un cheval fougueux, et puis on a lâché l'animal ; mais, par malheur, le supplice n'a pas duré longtemps : le cheval, dès sa première ruade, a cassé la tête de Brunehaut ; son crâne a éclaté comme une coque de noix, et sa cervelle a jailli partout.

Soudain le jeune moine laboureur dit à Loysik, en lui montrant sur le seuil de la porte une lueur causée sans doute par la réverbération d'une grande flamme lointaine :

– Mon bon père, entendez-vous ces cris éloignés ? voyez donc cette lueur !

– Cette lueur, mon enfant, est celle du bûcher, – dit la vieille ; – ces cris sont ceux des gens qui dansent joyeusement à l'entour du feu !

– Quel bûcher ? – demanda Loysik en tressaillant ; – de quel bûcher parlez-vous ?

– Quand le cheval fougueux a eu d'une bonne ruade brisé la tête de ce vieux monstre de Brunehaut, ceux qui l'avaient suivie pour la voir mourir ont demandé au roi de porter sur un bûcher les restes maudits de cette vieille louve : le roi y a consenti avant son départ, car il est parti depuis tantôt… et… mais, tenez, tenez, bon père… voyez quelle belle flamme il fait, ce bûcher ! Il est dressé là-bas sur la place, et la lueur vient jusqu'ici ; nous y voyons comme en plein jour… et ces cris… entendez-vous ? écoutez…

Et le vent du soir apporta jusqu'à Loysik ces cris poussés par la foule dans l'ivresse de sa vengeance :

– Brûlez, brûlez, vieux os de Brunehaut la maudite ! brûlez, brûlez, vieux os maudits(92) !…

Loysik alors s'écria :

– Oh ! rapprochement formidable comme la voix de l'histoire !… *le bûcher de* BRUNEHAUT… *le bûcher de* VICTORIA LA GRANDE !…

* *

*

Ronan, la vieille petite Odille, le Veneur et l'évêchesse, se promenaient sur le rivage de la rivière de Charolles, en face la logette destinée aux moines du monastère et aux habitants de la vallée, qui, tour à tour, venaient la nuit veiller sur le bac. En outre, depuis la révélation des prétentions de l'évêque de Châlons, dix frères et vingt colons, bien armés, gardaient tour à tour ce passage, et campaient là sous une cabane de planches.

– Mon vieux Veneur, – disait tristement Ronan, – voici le septième jour depuis le départ de Loysik ; il n'est pas encore de

retour ; je ne peux vaincre mon inquiétude…

– Le voici là-bas ! – s’écria joyeusement Odille ; – voyez-vous sa mule blanche ? il descend le coteau et se dirige vers la rivière.

C’était Loysik. Ronan, le Veneur, Odille, l’évêchesse, quelques moines et colons se jettent dans le bac ; on passe la rivière, on aborde, et tous de courir au-devant du bon moine. La vieille Odille et la vénérable évêchesse retrouvèrent ce jour-là leurs jambes de quinze ans. À peine donne-t-on à Loysik le temps de descendre de sa mule ; c’est un pêle-mêle de bras, de mains, de têtes, autour du vieillard ; c’est à qui l’embrassera le premier. Il ne sait à quelles caresses répondre. Enfin cette tempête de tendresse s’apaise ; on se calme, la joie n’étouffe plus, l’on peut causer en revenant au monastère, Loysik alors raconte à ses amis ce qu’il sait des tortures et de la mort de la reine Brunehaut ; il leur apprend la confirmation de la charte de Clotaire Ier par Clotaire II.

– Enfin, – ajouta Loysik, – à mon retour de Ryonne, je suis allé trouver l’évêque de Châlons… La confirmation de notre charte par Clotaire II, c’était beaucoup, mais ce n’était pas tout.

– Frère Loysik, – reprit Ronan, – nous avons eu des nouvelles de l’évêque de Châlons… Voici comment : ensuite du départ des hommes de guerre de Brunehaut, que nous avons relâchés, selon tes ordres, après que tu as eu échappé à la mort que ce monstre te réservait, l’archidiacre n’a-t-il pas eu l’audace de revenir ici à la tête d’une cinquantaine de tonsurés et d’autant de pauvres esclaves de l’évêché… Esclaves et tonsurés, armés tant bien que mal, portaient une croix en guise de drapeau à la tête de leur troupe cléricale, ils venaient bravement nous déclarer la guerre, si nous refusions d’obéir aux ordres de l’évêque, et de laisser mettre nos biens dans son sac épiscopal.

– Ah ! la bonne journée ! – reprit en riant le Veneur ; – cette troupe cléricale avait amené sur des chariots une barque pour traverser la rivière… J’étais ce jour de veille ici avec une trentaine de nos hommes ; nous voyons d’abord mettre à l’eau la barque et y entrer l’archidiacre avec deux clercs pour rameurs. Trois hommes nous inquiétaient peu ; nous les laissons aborder. L’archidiacre met pied à terre, casqué, cuirassé, par-dessus sa robe de prêtre, avec une longue épée au côté. « Si vous ne voulez pas vous soumettre aux ordres de l’évêque de Châlons, – nous dit d’un ton triomphant ce capitaine de basilique, – ma troupe va entrer dans cette vallée, afin de la réduire de vive force… Je vous accorde un quart d’heure pour réfléchir. »

– Il ne m’en faut pas tant, à moi, pour me décider, saint homme armé en guerre, – lui ai-je répondu. – Écoute ceci : Nous t’avons déjà une fois relâché la peau sauve, malgré tes insolences ; cette fois-ci tu vas recevoir d’abord une rude discipline, mon capitaine de Dieu…

– Ah ! vieux Vagre, vieux Vagre ! – dit Loysik en secouant la tête, – voilà des violences que je n’aime pas… Si j’avais été là, vous n’eussiez point ainsi gâté votre cause…

– Bon père, – reprit le Veneur en riant, ainsi que Ronan, les vieux damnés ! – il n’y a eu rien de gâté que le cuir de l’archidiacre. Aussitôt dit que fait : on prend mon homme, on trousse sa robe de prêtre, et à grands coups de ceinturon on applique une rude discipline à mon capitaine de Dieu, tout casqué, cuirassé qu’il était… après quoi on le met dans le bac ; moi et mes gens nous y entrons, et nous trouvons en ligne, sur l’autre bord, l’armée cléricale. Cinq ou six de ces tonsurés s’étaient munis d’arcs ; ils nous envoient une volée de flèches assez mal visées ; mais le hasard veut qu’elle tue l’un des nôtres et en blesse deux ; nous étions trente au plus, nous abordons cette centaine de soldats d’église et de pauvres esclaves, amenés là de force ; ils essayent de nous résister, mais nous invoquons notre très-sainte Trinité : épée, lance et hache ; aussi les vaillants de l’évêque de Châlons nous montrent bientôt comment est cousu le derrière de leurs chausses… Le glorieux capitaine épiscopal saute sur sa mule et donne le signal de la retraite en fuyant au galop ; les tonsurés l’imitent… nous enterrons une demi-douzaine de morts ; nous ramassons quelques blessés, qui ont été soignés au monastère, plus tard, remis en liberté ; or, depuis nous n’avons pas entendu parler de la vaillante armée épiscopale.

– Je savais cela, mes amis, et je vous approuve, sauf la discipline de l’archidiacre, que je blâme fort, – dit Loysik ; – car j’ai eu grand’peine à calmer la juste colère de l’évêque de Châlons à ce sujet… Vous avez donc agi comme il fallait ; oui, défendre son bon droit, repousser la force par la force, c’est justice, et de plus, la résistance poussée jusqu’à l’héroïsme est souvent politique ; car, Brunehaut, je vous l’ai dit, a reculé devant l’idée de vous pousser au désespoir… À mon retour du camp de Clotaire, j’ai vu l’évêque ; je l’ai trouvé furieux de votre résistance et de l’outrage fait à l’archidiacre. Je lui ai dit ceci : – Je blâme fort l’outrage, mais j’approuve fort la résistance légitime de mes frères de la vallée… Voyez à quoi bon la violence ? Vous, homme

d'église, vous avez envoyé des gens armés contre des moines et des colons qui ne demandaient qu'à vivre libres, paisibles et laborieux, selon leur droit. Vos gens ont été battus, et ils le seront encore s'ils reviennent… Renoncez donc à toute prétention sur cette vallée, nous reconnaîtrons, de notre côté, vos droits de juridiction spirituelle, mais rien de plus… – « Alors, – s'est écrié l'évêque furieux, – je vous retirerai les prêtres qui disent la messe au monastère ! tremblez ! j'excommunierai la vallée ! » – Soit, évêque ; nous serons excommuniés ; cependant nos prairies continueront de verdir, nos bois de brancher, nos champs de produire le blé, nos vignes le vin, nos troupeaux leur lait, nos abeilles le miel ; les enfants naîtront robustes et vermeils comme par le passé : votre excommunication, vous le savez, ne peut rien changer à la nature des choses ; seulement nos voisins se diront : – Oh ! oh ! voici une vallée excommuniée toujours fertile ; voici des gens excommuniés toujours gais et bien portants ; c'est donc une raillerie que l'excommunication. – Or, évêque, croyez-moi, de ce châtiment que vous dites, et que tant de pauvres gens croient terrible, l'on se souciera peu ou point… Suivez mon avis, renoncez à la violence, à la bataille ; vos soldats tonsurés ne brillent pas, vous le voyez, à la guerre ; respectez nos biens, nos libertés, nous respecterons votre juridiction spirituelle… sinon, non ; et les malheurs que peut causer votre iniquité retomberont sur vous !… Enfin, mes amis, après de longs débats, j'ai obtenu de l'évêque la charte que voici ; écoutez-en attentivement la lecture. Il y a peut-être là, en germe, l'affranchissement de la Gaule : je vous dirai tout à l'heure pourquoi.

Et Loysik lut ce qui suit :

« Au saint et vénérable frère en Christ Loysik, supérieur du monastère de Charolles, bâti en la vallée de ce nom, concédée audit frère Loysik en donation perpétuelle, en vertu d'une charte octroyée par le glorieux roi Clotaire, l'an 558, et confirmée par l'illustre Clotaire II, cet an-ci 613, Salvien, évêque de Châlons : Nous croyons devoir insérer dans cette feuille ce que nous et nos successeurs devront faire, avec l'assistance du Saint-Esprit : 1° l'évêque de Châlons, par respect pour le lieu, *et sans en recevoir aucun prix*, bénira l'autel du monastère de Charolles et accordera, si on le lui demande, le saint chrême chaque année ; 2° lorsque, par la volonté divine, un supérieur aura passé du monastère à Dieu, l'évêque, *sans attendre de récompense*, élèvera au rang de supérieur ou d'abbé le moine remarquable par les mérites de sa vie, *qui aura été choisi par la communauté* ; 3° nos successeurs

évêques ou archidiacres, ou tous autres administrateurs, ou quelque personne que ce puisse être de la cité de Châlons, *ne s'arrogeront aucune autre puissance sur le monastère de Charolles, ni dans l'ordination des personnes, ni sur les biens, ni sur les métairies de la vallée, déjà données par le glorieux roi Clotaire Ier, et confirmées par l'illustre roi Clotaire II ;* 4° *nos successeurs n'oseront pas non plus prétendre extorquer, à titre de présent, quoi que ce soit du monastère ou des paroisses de la vallée* ; 5° nos successeurs, à moins d'être priés par le supérieur et la communauté de venir faire la prière au monastère, *n'entreront jamais dans son intérieur ou ne franchiront l'enceinte de ses limites*, et après la célébration des saints mystères, et avoir reçu de courts et simples remerciements, *l'évêque songera à regagner sa demeure sans besoin d'en être requis par personne* ; 6° si quelqu'un de nos successeurs (ce qu'à Dieu ne plaise), rempli de perfidie, et poussé par la cupidité, voulait, dans un esprit de témérité, violer les choses ci-dessus contenues, qu'abattu sous le coup de la vengeance divine, il soit soumis à l'anathème. Et pour que cette constitution demeure toujours en vigueur, nous avons voulu la corroborer de notre signature.

» SALVIEN.

» Fait à Châlons, le huitième jour des kalendes de novembre de l'an de l'Incarnation 613(93). »

– Mon bon frère Loysik, – dit Ronan, – cette charte garantit nos droits ; merci à toi de l'avoir obtenue ; mais n'avions-nous pas nos épées pour les défendre, ces droits ?

– Oh ! toujours ce vieux levain de Vagrerie ! les épées, toujours les épées ! ainsi les meilleures choses deviennent mauvaises par l'abus et l'emportement ; oui, l'épée, oui, la résistance, oui, la révolte poussée jusqu'au martyre, lorsque votre droit est violé par la force ; mais pourquoi le sang ? pourquoi la bataille ? lorsque le bon droit est reconnu, garanti ? et d'ailleurs, qui vous dit que dans de nouvelles luttes vous auriez le dessus ? qui vous dit que l'évêque de Châlons, ou son successeur, si vous refusiez de reconnaître sa juridiction, n'appellerait pas, malgré la charte royale confirmée par Clotaire, n'appellerait pas quelque seigneur bourguignon à son aide ?... Vous sauriez mourir, c'est vrai... mais à quoi bon mourir lorsqu'on peut vivre libres et paisibles ? Cette charte engage l'évêque et ses successeurs à respecter les droits des moines de ce monastère et des habitants de cette vallée ; c'est une garantie de plus ; mais si quelque jour on la foule aux pieds, alors à vous les résolutions héroïques ; jusque-là, mes amis, vivez les

jours tranquilles que cette charte vous assure.

– Tu as raison, Loysik, – reprit Ronan ; – ce vieux levain de Vagrerie fermente toujours en nous… Un mot encore… cette soumission à la juridiction spirituelle de l'évêque, soumission consacrée par cette charte, n'est-ce pas une humiliation ?

– N'exerçait-il pas auparavant, plus ou moins, son pouvoir spirituel ? La reconnaître est peu de chose, la méconnaître c'est nous exposer à des luttes sans fin… Et à quoi bon ? nos biens, notre liberté, ne sont-ils pas consacrés ? Attendez du moins qu'on les attaque.

– C'est juste, mon bon frère…

– Et puis, tenez, mes amis, je vous le disais tout à l'heure, cette charte, obtenue de l'évêque parce que vous avez su énergiquement résister à son iniquité, au lieu de vous résigner lâchement à son usurpation, cette charte, si l'avenir ne me trompe, contient en germe l'affranchissement progressif de la Gaule…

– Comment cela, bon frère Loysik ?

– Tôt ou tard, ce que nous avons fait ici dans la vallée de Charolles s'accomplira en d'autres provinces, le vieux sang gaulois ne restera pas toujours engourdi ; quelque jour nos fils, se comptant enfin, diront à leur tour aux seigneurs et aux évêques, malgré leur puissance : Reconnaissez nos droits et nous reconnaîtrons le pouvoir que vous vous êtes arrogé ; sinon, guerre à outrance, guerre à mort !…

– Et pourtant, Loysik ! – s'écria Ronan, – honte ! iniquité !… reconnaître ce pouvoir maudit, né d'une conquête spoliatrice et sanglante ! le reconnaître, ce droit du vol et du meurtre ! l'oppression de la race gauloise par la race franque !…

– Frère, autant que toi je déplore ces malheurs ; mais que faire ? Hélas ! la conquête et l'Église, sa complice, pèsent sur la Gaule depuis plus d'un siècle, elles y ont déjà poussé de détestables mais profondes racines ; les populations hébétées, énervées par les prêtres, sont accoutumées à respecter ce pouvoir odieux que le temps, l'habitude, la peur, l'ignorance des peuples, ont déjà en partie consacré. Notre descendance aura donc à compter avec ce pouvoir fortifié par les années ; elle devra forcément le reconnaître, tout en revendiquant de lui, par la force s'il le faut, une partie des droits dont nos pères ont été déshérités par la conquête. Mais qu'importe, mes amis ! ce premier pas fait, d'autres

suivront d’âge en âge, hélas ! au prix de luttes terribles sans doute ; mais à chacun de ces pas, marqué par son sang, notre race se rapprochera de plus en plus de l’affranchissement… oui, viendra enfin ce beau jour prophétisé par Victoria la Grande, ce beau jour où la Gaule, foulant enfin sous ses pieds la couronne des rois franks et des papes de Rome, se relèvera fière, glorieuse et libre…

La nouvelle du retour de Loysik, volant de bouche en bouche, amena spontanément à la communauté tous les habitants de la vallée. On fêta ce jour avec une joyeuse cordialité ; il assurait de nouveau le repos, les biens, la liberté des moines du monastère et de la colonie de Charolles.

* *

*

Moi, Ronan, fils de Karadeuk, j’ai terminé d’écrire ce dernier récit deux ans après la mort de la reine Brunehaut, vers la fin des kalendes d’octobre de l’année 615. Clotaire II continue de régner sur toute la Gaule, comme avait régné seul son bisaïeul Clovis et son aïeul Clotaire Ier. Le meurtrier des petits-enfants de Brunehaut ne dément pas les sinistres commencements de sa vie. Cependant la charte royale et la charte épiscopale, relatives à la colonie et à la communauté, ont été jusqu’ici respectées. Mon frère Loysik, ma bonne vieille petite Odille, l’évêchesse et mon ami le Veneur, continuent de défier l’âge par leur santé.

Je charge le fils de mon fils de porter ce récit aux descendants de Kervan, frère de mon père, et comme lui fils de Jocelyn… La Bretagne est toujours la seule province de la Gaule qui soit jusqu’ici restée indépendante ; elle a repoussé les troupes franques de Clotaire II, comme elle a repoussé les attaques des autres rois. L’esprit druidique inspire et soutient l’indomptable Armorique ; puisse Hésus la préserver ainsi à travers les âges du souffle empoisonné, cadavéreux, liberticide, de l’Église catholique et romaine !

Mon petit-fils arrivera, je l’espère, sans malencontre jusqu’au berceau de notre famille, situé près des pierres sacrées de Karnak, ainsi que j’ai fait moi-même ce pieux pèlerinage, il y a cinquante ans et plus. Là, dans cette terre libre, mon petit-fils retrempera, comme moi, sa foi à l’indépendance future de la Gaule.

Je consigne sur cette feuille un fait important pour notre famille, divisée en deux branches, l’une habitant la Bourgogne,

l’autre la Bretagne. En ces temps de guerre civile et de désordre, la paix, la liberté dont nous jouissons peuvent être violemment attaquées ; nos descendants sauront, je l’espère, mourir plutôt que de redevenir esclaves ; mais si, par faiblesse, ce malheur arrivait, si des événements imprévus s’opposaient à une résolution héroïque, si notre race devait de nouveau subir la servitude et être emmenée au loin captive, il serait bon, en prévision d’infortunes, hélas ! toujours possibles, que tous ceux de notre famille portent, ainsi que les enfants de mon fils, un signe de reconnaissance ineffaçable imprimé sur le bras au moyen de la pointe d’une aiguille rougie au feu et trempée dans le suc de baies de troène ; la douleur n’est pas grande, et la peau délicate des enfants reçoit et conserve à jamais ces traces indélébiles : les mots gaulois *Brenn* et *Karnak*, mots qui rappellent les glorieux souvenirs de nos ancêtres, devraient être écrits sur le bras droit de tous les enfants de notre descendance, et toujours ainsi de génération en génération… Qui sait s’il n’adviendra pas à travers les âges des rencontres telles que notre famille, maintenant divisée en deux branches, puisse trouver dans ce signe convenu le moyen de se reconnaître et de se prêter secours ?

Et maintenant, ô nos fils ! vous qui lirez ces récits dictés, comme les autres légendes de nos aïeux, par l’ardent désir de conserver en vous le saint amour de la patrie, de la famille, l’horreur du joug des conquérants, et l’espoir de le briser un jour, ce joug abhorré… Ô nos fils ! que la moralité des aventures de ma vie, de celle de mon père Karadeuk et de mon frère Loysik, ne soit pas perdue pour vous ; puisez-y enseignement, exemple, espoir, courage… oui, guerre éternelle aux deux ennemis mortels de la Gaule, les rois franks, les évêques de Rome ! guerre à outrance contre la royauté, contre l’Église, jusqu’au jour de liberté !… prédit par Victoria la Grande à notre aïeul Scanvoch !

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Avril 2010

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Camelinat (Wikisource), Jean-Marc, Jean-Luc, PatriceC, Fred et Coolmicro.

1 Les *anstrustions* et les *leudes* étaient les compagnons de guerre des rois et des chefs franks qu'ils choisissaient pour les commander, mais avec lesquels ils vivaient d'ailleurs sur le pied d'une égalité presque parfaite. Les anstrustions ou leudes du roi sont devenus plus tard les grands vassaux.

2 Beaucoup de prêtres s'étaient mariés avant d'être appelés à l'épiscopat. On appelait leurs femmes e*piscopæ*, ÉVÊCHESSES.

3 Le muids tenait à cette époque six cent vingt-six livres. — 12 à 13 deniers valaient 28 à 30 livres de notre monnaie actuelle.

4 Le sou d'or valait 90 livres.

5 Douze deniers, 28 livres.

6 Une livre d'argent pesant valait 563 livres.

7 Un denier, 2 livres 7 sous. — Voir le beau travail du savant M. Guérard, sur la POLYPTIQUE D'IRMINON (1er vol., p. 147 et suivantes). Nous citerons souvent dans les notes cet excellent ouvrage d'une immense érudition.

8 M. de la Villemarqué, dans son excellent et curieux ouvrage : *Chants populaires de la Bretagne*, déjà souvent cité par nous, dit à propos des *Dûs* ou *petits hommes génies* :

« Ils sont noirs, hideux, velus et trapus ; leurs mains sont armées de griffes, ils portent toujours sur eux une bourse de cuir, qu'on dit pleine d'or ; la nuit ils dansent en chantant une ronde dont le refrain primitif était *lundi, mardi, mercredi*, auquel ils ont ajouté par la suite *jeudi* et *vendredi* ; mais ils se sont bien gardés d'aller jusqu'au *samedi* et jusqu'au *dimanche*, jour de la messe ; malheur au voyageur qui passe : il est entraîné dans le cercle et doit danser jusqu'à ce que mort s'en suive… Les Bretons supposent les *Dûs* faux monnayeurs et très-habiles forgerons. C'est au fond de leurs grottes de pierre qu'ils cachent leurs invisibles ateliers. » (Introd., p. XLIX.)

9 « Nos traditions, dit M. de la Villemarqué, prêtent aux *Korrigans* une grande passion pour la musique et de belles voix ; les traditions populaires les représentent souvent peignant leurs blonds cheveux dont elles semblent prendre un soin particulier ; leur taille n'a pas plus de deux pieds de hauteur ; leur forme, admirablement proportionnée, est aussi diaphane et aérienne que celle de la guêpe. » (*Ibid*., p. XLVI.)

10 Voir *ibid*. M. de la Villemarqué, XLVI.

11 Même auteur, XLVII.

12 Après avoir donné ce spécimen de ces noms barbares, nous adopterons, dans le cours de nos récits, afin de ne pas dérouter les souvenirs classiques de plusieurs de nos lecteurs, la vicieuse orthographe des noms franks adoptée par la majorité des historiens jusqu'au dix-huitième siècle, et qui peut-être, afin d'affaiblir ce qu'il y avait de barbare, d'étranger, de germanique, dans la consonance des noms des rois franks (ces premiers de nos rois de droit divin), ont changé *Hlode-Wig* en CLOVIS, C*hrotechild* en CLOTILDE, *Chlotachaire* en CLOTAIRE, etc., etc. Nous dirons donc pour la suite *Clovis, Clotilde, Clotaire*, etc., etc.

13 Dix-huit cents livres de notre monnaie, selon M. Guérard qui rapporte le fait (*Polyptique de l'abbé Irminion*, v. I, p. 143.)

14 Trois millions trois cent soixante-quatorze mille francs de notre monnaie, (*Ibid.*)

15 M. Amédée Thierry, dans son *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, t. II, p. 474, nous donne les détails suivants sur les origines des *Bagaudes* et de la *Bagaudie:* « Pressurés par les propriétaires que pressuraient à leur tour les agents du fisc, les paysans (gaulois) avaient quitté par troupes leurs chaumières pour mendier un pain qu'on ne pouvait pas leur donner. Rebutés partout et chassés par les milices des villes, ils se faisaient bandits ou *Bagaudes*, mot gaulois équivalant au premier ; ils allaient en *Bagaudie*, suivant l'expression consacrée. On vit dans des cantons entiers les colons se réunir, tuer et manger leur bétail, et, montés sur leurs chevaux de labour, armés de leurs instruments de culture, fondre sur les campagnes comme une tempête. Rien n'échappait à ces bandes affamées qui laissaient, après leur passage, stérile et nue, la terre que leurs sueurs devaient féconder. Les champs ravagés, ils passèrent aux villes, dont une populace, amie du pillage et non moins misérable, leur ouvrait souvent les portes. Cette misère était si générale en Gaule, il y avait là tant d'habitudes de désordre, tant d'instincts violents, qu'en peu de mois les Bagaudes formèrent une armée qui s'organisa et conféra à ses deux principaux chefs les titres de César et d'Auguste. Ces singuliers *Césars*, qui avaient pour peuple des voleurs, pour empire la terre qu'ils dévastaient, pour pallium des haillons, et pour palais les forêts et la voûte du ciel, se nommaient Ælian et Amand. Ils ne résistèrent pas à l'orgueil de se faire frapper des médailles dont quelques-unes nous sont restées. L'une d'elles présente la tête radiée d'Amandus, empereur, César, Auguste, pieux et heureux, avec ce mot au revers : *Espérance*. »

Ælius et Amandus (Aëlian et Amand) concentrèrent leurs forces aux environs de Paris, un peu au-dessus du confluent de la Seine avec la Marne. Ils avaient là, pour place d'armes, un château d'un abord presque inaccessible et qui, suivant la tradition, avait été bâti et fortifié par Jules César. De ce point ils lançaient leurs bandes non-seulement sur les campagnes, mais encore sur les villes les plus populeuses ; c'est ainsi qu'ils se jetèrent sur Autun. Après leur apparition il ne resta de celle belle cité, l'un des centres de la civilisation romaine, qu'un monceau de ruines. L'insurrection gauloise devint si grave que le nouveau chef de l'empire crut nécessaire d'envoyer dans la Gaule son collègue Maximien. Celui-ci n'avait point le génie politique de Dioclétien, mais c'était un brave soldat et un général habile ; il vint facilement à bout des troupes indisciplinées d'Ælianus et d'Amandus. Il les força enfin dans leur château qu'il détruisit. Ce fut en cet endroit que s'éleva plus tard l'Abbaye de Saint-Maur des Fossés. Ainsi fut réprimée et vaincue la première *Bagaudie*. De la seconde Bagaudie date l'affranchissement de la Bretagne.

On voit reparaître les *Bagaudes* à la fin du règne de Valentinien Ier. Cette fois, ils n'essayent point de se réunir en une grande armée : ils se cachent dans les bois, par petites troupes ; c'est de là qu'ils s'élancent pour chercher le pain qui leur manque, ou pour se venger des magistrats romains, leurs oppresseurs. Valentinien ordonna contre eux d'actives poursuites : on parvint

encore à les faire disparaître. Tous ceux qui tombèrent aux mains des soldats impériaux périrent dans les plus affreux supplices. Le peuple devait les honorer plus tard comme des *saints* et des *martyrs*.

Enfin, il y eut encore une insurrection des *Bagaudes* au commencement du cinquième siècle. Ce fut au moment de la grande invasion quand les Alains, les Suèves, les Burgondes et les Vandales, après avoir forcé la barrière du Rhin, se jetèrent sur la Gaule et portèrent la dévastation dans ses plus belles provinces. Cette insurrection de *Bagaudes*, sur laquelle nous n'avons point de détail, est la dernière dont les documents anciens fassent mention. Il n'y eut, plus tard, dans les campagnes, que des soulèvements partiels qui ne rappellent en rien l'ancienne *Bagaudie*. Le nom même de *Bagaude* disparut peu à peu : à la fin du cinquième siècle, on se servait déjà de mots germaniques pour désigner non point seulement les Barbares, mais encore les Gallo-Romains qui, réunis par troupes, pillaient et ravageaient les terres qui avaient appartenu autrefois à l'Empire.

16 Le nom de *Warg* qui signifie *loup, tête de loup*, était donné, dans l'ancienne Germanie, au banni, au proscrit. Le vagabond qui errait sans feu ni lieu, quoique non proscrit, était appelé dans les lois germaniques *wargangus*. On appelait parfois *vargus* ou *wagre* l'exilé.

Voyez J. Grimm et M. Michelet qui a reproduit les recherches du savant Allemand dans l'ouvrage intitulé les *Origines du droit français*.

Plusieurs textes anciens prouvent que dès le commencement des invasions franques, on appelait, dans les Gaules, WARGR, WAGRE, WARGES, *têtes de loups, proscrits, exilés*, tous ceux qui se livraient au vagabondage ou à une vie de désordre. Déjà, du temps de Sidoine Apollinaire, avant la fin du cinquième siècle, on appliquait les noms germaniques de *warger, warges*, même aux Gaulois, propriétaires dépossédés ou esclaves fugitifs, qui se réunissaient par bandes à l'imitation des *Bagaudes*, pour se livrer, en armes, au pillage et à la dévastation. Il nous suffira de citer ici un passage d'une lettre de Sidoine Apollinaire. L'évêque des Arvernes intercède auprès de son ami S. Loup, pour une femme qui a été enlevée et vendue sur un marché d'esclaves, dit-il, par des brigands originaires du pays qu'on appelle *Warges… Unam feminam… quam forte* WAGORUM, *hoc enim nomine indigenas latrunculos nuncupant, superventus abstraxerat… Epist.* VI, 4.

Ce passage nous dispense d'une plus longue dissertation.

17 Voir la note plus haut sur les Bagaudes.

18 *Histoire d'Auvergne*, t. I, p. 129.

19 Les évêques mariés avant l'épiscopat continuaient souvent de vivre avec leurs femmes, auxquelles ils donnaient le nom de *sœur*.

20 Nous empruntons à un mémoire inédit de notre savant et excellent ami Janowski (mémoire couronné par l'Institut), la nomenclature suivante des diverses fonctions des esclaves dépendants d'une villa : arator, *venitor, bubulus, porcarius, caprarius, taberferrarius, aurifices, argentarius, sutor, tornator, carpentarius, srcutator, accipitores* ; (les esclaves qui faisaient la cervoise, le cidre, la poirée) : *qui facient cervisiam pomaticum, pistor, retiator, venator, molinarines, forestarius, majordomus, infestor* ; (celui qui apporte les

plats sur la table) : *scautio, marescalcus, strator, seneschalus*.

21 Les femmes des évêques mariés s'appelaient *évêchesses*.

22 On appelait gynécée l'appartement des femmes.

Le gynécée était un atelier dans lequel se confectionnaient les vêtements destinés à toute la famille. Outre les ouvrages exécutés dans cet atelier, au profit du maître, on y en faisait d'autres pour l'entretien et le service des femmes qui les habitaient. Les femmes des seigneurs ou les maîtresses de maison ne présidaient pas toutes aux travaux de leurs gynécées, car le concile de Nantes en accuse plusieurs de braver les lois divines et humaines en fréquentant sans cesse les assemblées et les assises publiques, au lieu de rester au milieu des femmes de leurs gynécées pour disserter sur leurs lainages, les tissus et autres ouvrages de leur sexe.

23 Les *leudes* étaient les compagnons de guerre du chef frank, que chaque bande choisissait pour son chef ; ils lui juraient fidélité (en germain *treue, trust*) ; on les appelait *leudes, fidèles* ou *antrustions;* mais cette dernière appellation était plus spécialement consacrée aux compagnons de guerre du roi.

Lors de la conquête, Clovis ou ses successeurs, après s'être réservé la part du lion dans la spoliation du sol de la Gaule, distribuèrent, sous le titre de *bénéfices*, une partie des terres aux chefs de bandes, leurs compagnons de guerre. M. Guizot, dans son *Histoire de la civilisation en France* (t. I, p. 249), dépeint avec autant de sagacité que de savoir l'établissement territorial d'un chef de leudes en Gaule :

« … Lorsqu'une bande arrivait quelque part et prenait possession des terres, ne croyez pas que cette occupation eût lieu systématiquement, ni qu'on divisât le territoire par lots, et que chaque guerrier en reçût un selon son importance et son rang ; le chef de la bande, ou les différents chefs qui s'étaient réunis, *s'appropriaient* de vastes domaines ; la plupart des guerriers qui les avaient suivis continuaient de vivre autour d'eux à la même table, sans propriété qui leur appartînt spécialement… La vie commune, *le jeu, la chasse, les banquets*, c'étaient là leurs plaisirs de barbares ; comment se seraient-ils résignés à s'isoler ? l'isolement n'est supportable qu'à la condition du travail ; or, ces barbares étaient essentiellement oisifs, ils avaient donc besoin de vivre ensemble, et beaucoup de leudes restèrent auprès de leur chef, menant sur ses domaines à peu près la même vie qu'ils menaient auparavant à sa suite ; aussi naquit plus tard entre eux une prodigieuse inégalité ; il ne s'agit plus de quelque diversité personnelle de force, de courage, ou d'une part plus ou moins considérable en terres, en bestiaux, en esclaves, en meubles précieux ; le chef, devenu grand propriétaire, disposa de beaucoup de moyens de pouvoir, et les autres étaient toujours de simples guerriers. »

Néanmoins, le besoin de conserver auprès d'eux ces guerriers pour la nécessité d'une défense commune, poussait les chefs à augmenter sans cesse le nombre de leurs leudes ; les rois Gontran et Childebert stipulent en 587 : « Qu'ils ne chercheront pas réciproquement à se débaucher leurs leudes, et qu'ils ne conserveront pas à leur service ceux qui auraient abandonné l'un d'entre eux. » (Grégoire de Tours, liv. IX, ch. xx.)

24 Voir Thierry, *Lettres sur l'Hist. de France*, p. 77.

25 Au commencement de ce siècle, où l'administration romaine importée en Gaule subsista encore pendant quelques années malgré l'invasion des Franks, la classe des *curiales* comprenait tous les citoyens habitants des villes, qu'ils y fussent nés ou qu'ils fussent venus s'y établir, et possédant une certaine fortune territoriale. Les *curiales* avaient pour fonctions : 1° d'administrer les affaires de la ville, ses dépenses et ses revenus ; dans cette double situation, les curiales répondaient non-seulement de leur gestion individuelle, mais des besoins de la ville, auxquels ils étaient forcés de pourvoir eux-mêmes, en cas d'insuffisance des revenus municipaux ; 2° de percevoir les impôts publics sous la responsabilité de leurs biens propres en cas de non-recouvrement ; 3° nul curiale ne pouvait vendre, sans la permission du gouverneur de la province, la propriété qui le rendait curiale, ni s'absenter de la ville ; sinon, et dans le cas où ils ne revenaient plus, leurs biens étaient confisqués au profit de la cité.

Les fonctions de curiales entraînaient des charges et une responsabilité très-grandes ; le corps entier du clergé, depuis le simple clerc jusqu'à l'archevêque, s'en étaient exemptés, mais ils les présidaient conjointement avec le préfet de la ville, sous les Romains et avec le comte, pendant les premiers temps de la conquête franque. (Voir *Code Théodosien*, liv. VI, tit. XXII ; liv. II, *Théorie des lois politiques de la France* ; liv. I, *Preuves*, p. 544, cités par M. Guizot ; *Essais sur l'histoire de France*, p. 19.)

26 Ainsi que nous l'établirons dans l'une des notes suivantes, les évêques réunis en concile tendaient de plus en plus à dominer les moines laïques et à les absorber dans l'Église ; ainsi le concile d'Orléans (553) décrète : « Qu'il ne soit point permis aux moines d'errer loin de leur monastère, sans la permission de l'évêque du diocèse. »

27 Voir dans la lettre précédente l'épisode de KARADEUK *le Bagaude* et RONAN *le Vagre*, le passage relatif à l'abominable brutalité d'un seigneur Frank, textuellement extrait de saint Grégoire, évêque de Tours, ainsi que la férocité de l'évêque Cautin, enfermant un vivant avec un mort en putréfaction.

28 Voir dans la lettre précédente l'épisode de KARADEUK *le Bagaude* et RONAN *le Vagre*, le passage relatif à l'abominable brutalité d'un seigneur Frank, textuellement extrait de saint Grégoire, évêque de Tours, ainsi que la férocité de l'évêque Cautin, enfermant un vivant avec un mort en putréfaction.

29 La portion du sol que Clovis et ses descendants accordèrent aux chefs de bandes et à leurs leudes qui l'avaient suivi dans la conquête de la Gaule s'appelait un *bénéfice*. Il existait des terres données à bénéfices de plusieurs sortes : 1° des bénéfices qui pouvaient être arbitrairement révoqués par le donateur ; 2° des bénéfices temporaires ; 3° des bénéfices concédés à vie ; 4° des bénéfices héréditaires. Les obligations des *bénéficiers*, soit temporaires, soit viagers, soit héréditaires, demeurèrent longtemps exprimées par le mot vague de *fidélité*. *Fidélité* qui se résumait généralement par ces obligations : 1° les dons d'argent que le bénéficier faisait au roi, soit à l'époque où il convoquait ses *fidèles* au Champ-de-Mars, soit lorsqu'il venait passer quelque

temps dans la province où était situé le bénéfice (*Annal. Hildesh. a. 750; ap. Leibnitz Script. Rer. Brunswik; ap. Guizot, Des institutions politiques en France, du cinquième au dixième siècle*, p. 66); 2° la fourniture des denrées, moyens de transport, logement, etc., à fournir, soit aux envoyés du roi, soit aux envoyés étrangers qui traversaient la contrée se rendant vers le roi; 3° l'obligation du service militaire; en d'autres termes, l'obligation de suivre le roi à de nouvelles expéditions guerrières. Expéditions qui avaient pour but l'envahissement de nouvelles terres ou le pillage; ainsi Theodorik, petit-fils de Clovis, dit à ses leudes:

« Suivez-moi en Auvergne, je vous conduirai dans ce pays, où vous prendrez de l'or et de l'argent autant que vous en pourrez désirer; où vous trouverez en abondance du bétail, des esclaves, des vêtements. Theodorik se prépara donc à passer en Auvergne, promettant de nouveau à ses guerriers qu'ils transporteraient dans leur pays tout le butin et aussi les hommes. » (Grégoire de Tours, liv. III, ch. II.)

30 On appelait terre *salique* ou *militaire*, la portion du sol dont un chef de bande s'était emparé par la force, ou avait reçu en partage au moment de la conquête; ces terres n'étaient soumises à aucune redevance honorifique ou matérielle envers le roi; c'était la part du butin du guerrier frank, il ne la tenait, disait-il, que de son épée. Ainsi, un chef pouvait posséder à la fois des terres saliques qui ne relevaient que de lui, et des terres bénéficiaires, temporaires, à vie ou héréditaires, qu'il devait à la générosité royale, et qui devenaient, en raison même de ce don, plus ou moins tributaires de la royauté.

31 On voit encore aujourd'hui, *rue de la Harpe*, les thermes de ce palais parfaitement conservés; nous engageons nos lecteurs à visiter cette curieuse antiquité.

32 Le récit du meurtre des enfants de Clodomir, par Clotaire et son frère, ainsi que le miracle opéré par l'intercession de saint Martin à la prière de la reine Clotilde, sont *textuellement* extraits de Saint-Grégoire, évêque de Tours, déjà cité. (*Histoire ecclésiastique des Franks*, t. I, liv. II et III, ch. XVI, XVIII et suivants.)

33 Voir note précédente.

34 Voir note précédente.

35 Voir note précédente.

36 Voir note précédente.

37 « Il ne faut pas croire (dit M. Guizot dans son *Histoire de la civilisation en France*, vol. I, p. 398), que les moines aient toujours été des ecclésiastiques, qu'ils aient fait essentiellement partie du clergé… Non-seulement on regarde les moines comme des ecclésiastiques, mais l'on est tenté de les regarder comme les plus ecclésiastiques de tous; c'est là une impression pleine d'erreurs; à leur origine et au moins pendant deux siècles, les moines n'ont pas été des ecclésiastiques, mais de *purs laïques* réunis sans doute par une croyance religieuse, mais étrangers au clergé proprement dit. Les premiers moines ou *ascètes* se retirèrent loin du monde et allèrent vivre dans les bois ou la solitude; puis vinrent les *ermites*, les *anachorètes*, c'est le

second degré de la vie monastique ; plus tard les ermites se rapprochèrent, habitèrent et travaillèrent en commun, formèrent les premières communautés et bâtirent des monastères, de là le nom de *moines*… Beaucoup de moines laïques remuaient le peuple par leurs prédications ou l'édifiaient par le spectacle de leur vie ; de jour en jour on les prenait en plus grande admiration, en respect ; l'idée s'établissait que c'était là la perfection de la conduite chrétienne ; on les proposait pour *modèles au clergé*, et pourtant c'étaient des laïques, conservant une grande liberté, ne faisant point de vœux, ne contractant point d'engagements religieux ; toujours distincts du clergé, souvent même attentifs à s'en séparer. » (*Hist. de la civil.,* vol. I, p. 413.)

Ce passage de Cassien (*De instit. Cœnob*. IX, 17) donne une singulière preuve de l'antagonisme qui exista si longtemps entre les moines laïques et les évêques :

« C'est l'ancien avis des Pères, avis qui persiste toujours, qu'un moine doit à tout prix fuir les femmes et les *évêques*, car ni les femmes ni les évêques ne permettent au moine qu'ils ont une fois engagé dans leur familiarité, de se reposer en paix dans sa cellule, et d'attacher ses yeux sur la doctrine pure et céleste en contemplant les choses saintes. »

Si beaucoup de moines, séduits par les promesses des évêques, qui redoutaient leur influence et leur popularité, entraient dans le corps du clergé, beaucoup d'autres refusèrent longtemps et si obstinément qu'un évêque de Chypre, saint Éphiphane, eut recours au moyen suivant, pour ordonner prêtre un moine nommé *Paulinien* qui refusait cet honneur :

« … Pendant que l'on célébrait la messe dans l'église d'un village qui est près du monastère, à son insu et lorsqu'il ne s'y attendait aucunement, nous avons fait saisir Paulinien par plusieurs diacres ; nous lui avons fait tenir la bouche, de peur que, voulant s'échapper, il nous adjurât par le nom du Christ ; nous l'avons d'abord ordonné diacre, et nous l'avons sommé d'en remplir l'office au nom de la crainte qu'il avait de Dieu ; Paulinien résistait fortement, soutenant qu'il était indigne, et nous avons eu beaucoup de peine à le persuader de remplir l'office, en lui alléguant les ordres de Dieu. »

Voici donc Paulinien diacre, quoi qu'il en eût, obligé de remplir bon gré mal gré son office ; mais ce n'était que le premier grade de la prêtrise, il fallait l'ordonner prêtre, ce à quoi saint Épiphane procéda de la sorte :

« … Lorsque Paulinien a eu rempli les fonctions de diacre dans le saint sacrifice, nous lui avons de nouveau fait tenir les membres et la bouche avec une extrême difficulté, afin de pouvoir l'ordonner prêtre ; et au moyen des mêmes raisons que nous lui avions déjà fait valoir, nous l'avons enfin décidé à siéger au rang des prêtres. » (Saint Épiphane, *Lettre à Jean,* évêque de Jérusalem, liv. II, p. 312.)

38 Voir note précédente.

39 Voir divers textes de *Ghildes Saxonnes*, dans les pièces justificatives relatives aux considérations sur *l'Histoire de France* (introduction aux récits *des temps mérovingiens*, par Augustin Thierry, vol. I, p. 1).

40 Voir la note du chap. I sur l'établissement et la vie du chef de bande et

de ses leudes sur la terre conquise.

41 « … Le propriétaire d'un grand domaine, entouré de ses compagnons qui continuaient de vivre auprès de lui, des colons et des esclaves qui cultivaient ses terres, leur rendait la justice en qualité de chef de cette petite société ; lui aussi tenait dans son domaine une sorte de mâhl où les causes étaient jugées, tantôt par lui seul, tantôt avec le concours de ses hommes libres. » (Guizot, *Des Institutions politiques de la France*, p. 179, cit. ; Hulmann, *Histoire de l'origine des ordres*, p. 16-18.)

42 Voir la lettre précédant l'épisode de Ronan, le fait cité par Grégoire de Tours y est rapporté.

43 « Les grands propriétaires tenaient aussi une cour à l'instar des rois et pouvaient donner à leurs fidèles des charges de sénéchal, de maréchal, d'échanson, de chambellan. » (*Les alam.*, tit. LXXIX ; Hulmann, *et tous les monuments du temps*, ap. Guizot, *Institutions politiques*, p. 144.)

44 *Histoire des Mœurs et de la vie privée des Français*, par Émile de la BÉDOLLIÈRE, V. 1, p. 219. (Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs cet excellent livre où la science est jointe à un vif et piquant intérêt ; nous espérons que l'auteur achèvera une œuvre si utile, car trois volumes seulement ont paru.)

45 Dès l'année 506 les conciles permettaient l'établissement de chapelles ou d'oratoires particuliers.

« … Si quelqu'un veut avoir sur ses terres un oratoire autre que l'église de la paroisse, nous permettons et trouvons bon que dans les fêtes ordinaires on y fasse dire des messes pour la commodité des siens. » (Concile d'Agde, 506.)

46 Voir la lettre précédant l'épisode de Ronan, le fait cité par Grégoire de Tours y est rapporté.

47 « … Lorsque l'accusateur, sur l'assignation de l'accusé, paraissait devant le mâhl, devant les juges, n'importe lesquels, comtes, rachimburgs, ahrimans, la culpabilité s'établissait de diverses manières ; le recours au jugement de Dieu, par épreuve de l'eau bouillante, des fers chauds, etc., l'accusé arrivait suivi de ses *conjurateurs* qui venaient jurer qu'il n'avait pas fait ce qu'on lui imputait, l'offensé avait aussi les siens. » (*Institutions politiques*, Grab, t. VII.)

48 Selon plusieurs érudits ce préambule de la loi salique aurait été rédigé en Germanie au delà du Rhin, avant la conquête de la Gaule par les Franks.

49 Voir le Recueil de M. PARDESSUS contenant les anciennes rédactions de la loi salique, vol. I, p. 414.

50 *Loi salique*, t. XLV et suivants.

51 « … Le lendemain à son lever, Galeswinthe reçut le morganegiba (présent du matin) avec les cérémonies prescrites par les coutumes germaniques… En présence de témoins choisis, Hilperik prit dans sa main droite la main de sa nouvelle épouse, et de l'autre il jeta sur elle un brin de paille, etc., etc. » (Augustin Thierry, *Récits mérovingiens*, t. I, p. 354.)

52 Voir les citations sur les *Institutions politiques et mœurs des Franks*, vol.

VII, tit. LXI.

53 On ne doit pas confondre avec les leudes ni avec les fidèles les antrustions, qui sont les personnes de toutes conditions placées sous la protection particulière et immédiate du roi. Le mot *antrustio* signifie qui est *in truste*, et le radical *trustis* répond à l'anglais *trust*, en français *assurance*, ainsi qu'à l'allemand *trost*, qui veut dire *consolation, aide, protection*. De sorte que par *antrustio*, ou par cette expression aussi souvent usitée, qui est *in truste dominicâ*, *regali* ou *regis*, on doit entendre un protégé du roi. Les antrustions du roi sont d'ailleurs les seuls dont il soit fait mention.

Tous les antrustions étaient des fidèles, mais les fidèles n'étaient pas tous des antrustions. Marculf nous a donné la formule de l'acte par lequel le roi reçoit un de ses fidèles au nombre des antrustions. Cette formule, intitulée : *De l'antrustion du Roi*, a trop d'importance pour qu'on néglige de la reproduire ici. Elle peut se traduire de la manière suivante : « Il est juste que ceux qui nous promettent une foi inviolable soient placés sous notre protection. Et comme N., notre fidèle, par la faveur divine, est venu ici, dans notre palais, avec ses hommes libres, *arimannia sua*, et nous a juré, avec eux, en nos mains, assistance, *trustem* et fidélité, nous décrétons et ordonnons par le présent précepte, que ledit N. soit désormais compté au nombre des antrustions. Que celui donc qui aura l'audace de le tuer, sache qu'il sera condamné à payer 600 sous d'or pour son wirgelt. » Dans cette formule, le mot *arimannia* signifie, non pas proprement les hommes libres vivant dans la dépendance du récipiendaire, mais les hommes libres venus pour prêter serment avec lui, c'est-à-dire ses conjurateurs.

L'antrustion jouissant, sous la protection royale, d'un wirgelt trois fois plus fort que celui du simple homme libre, avait pour sa sûreté personnelle trois fois plus de garantie que ce dernier. Cet avantage d'une composition triple lui était assuré non-seulement pour le cas de meurtre, mais encore pour toute espèce d'attentat ou d'injure contre sa personne. Les causes des antrustions étaient déférées, en dernier ressort, au tribunal du roi ; mais il leur était interdit de porter témoignage les uns contre les autres.

Ce n'étaient pas les seuls hommes libres, c'étaient aussi des personnes plus ou moins engagées dans la dépendance d'autrui, que le roi prenait sous sa protection spéciale. Des femmes mêmes y étaient admises. (Guérard, *Polyptique d'Irminon.)*

54 « … Car auprès de Chram était aussi un certain *Lion de Poitiers*, violent aiguillon pour le pousser à tous les excès ; bien digne de son nom, il déployait la cruauté d'un *lion* pour satisfaire à tous ses désirs ; on prétend qu'un jour il osa dire que saint Martin et saint Martial, les confesseurs du Seigneur, n'avaient rien laissé au fisc qui vaille, etc. » (Grégoire de Tours, *Histoire des Franks*, liv. IV, chap. XVI.)

55 *Imnachair* et *Spatachair* étaient les premiers affidés du roi Chram ; un jour il leur dit : « Allez et arrachez par force de l'église Firmin et Césarie, sa belle-mère. Chram résidait à Clermont, réunissant des personnes de vile condition, et dans la fougue de la jeunesse il les adoptait exclusivement pour amis et conseillers, leur livrait des filles de nobles et *donnait même des diplômes pour les faire enlever de force*… L'évêque Cautin sortit un jour de la

ville vivement affligé, craignant d'éprouver en route quelque accident, car le roi Chram lui faisait aussi des menaces. » (Grégoire de Tours, *Histoire des Franks*, liv. IV, chap. XIII.)

56 Cependant Chram commettait toutes sortes de violences en Auvergne, et était toujours l'ennemi déclaré de l'évêque Cautin. En ce temps, Chram fut dangereusement malade, et ses cheveux tombèrent par suite d'une fièvre violente. (Grégoire de Tours, liv. IV, chap. XVI.)

57 *Vie privée des Français*, par E. de la Bédollière.

58 Des chevaux, des mules, des bœufs et divers genres de voitures, entretenus aux frais du fisc, faisaient le service ordinaire pour le transport des officiers et des messages publics, et en général de tout ce qui était expédié au nom du roi. Mais au défaut ou dans l'insuffisance de moyens ordinaires, les particuliers étaient requis, pour y suppléer, de fournir leurs animaux, tant de trait que de somme. Les voitures devaient être attelées de deux paires de bœufs, et la charge d'une voiture ne pouvait excéder quinze cents livres romaines. C'était cette espèce de transport public extraordinaire, mis à la charge des particuliers, qu'on désignait sous le nom *d'angarie*, lorsqu'il se faisait sur les grandes routes, et sous celui de *parangarie* s'il avait lieu par d'autres voies.

Les charrois ou angaries se faisaient quelquefois pour des lieux assez éloignés ; or, la loi des Bavarois porte que les colons et les serfs feront les angaries avec leurs voitures pour cinquante lieues de distance, mais qu'ils ne seront pas obligés d'aller plus loin. Cette limitation montre elle-même combien cette espèce de service était onéreux. Les officiers publics l'aggravaient encore en abusant, à cet égard, de leur autorité, et même en exigeant pour leur propre compte des angaries qui ne leur étaient pas dues. Aussi trouvons-nous dans les lois des dispositions contre cet abus : « Que le comte, le vicaire et l'intendant, dit la loi des Visigoths, se gardent bien d'aggraver à leur profit la condition des peuples, par des indictions, des exactions, des travaux et des angaries. » (Guérard, *Polyptique d'Irminon*.)

59 Sa gloire le roi Chram. (Grégoire de Tours, liv. IV, chap. XIX.)

60 Il faudrait nombrer vingt miracles pareils cités dans Grégoire de Tours, miracles effectués grâce à une connaissance locale de l'état atmosphérique.

61 Guérard (*Polyptique de l'abbé Irminon*), du tarif comparé de la composition des antrustions et des leudes, t. I, p. 346.

62 « Chram quittant Clermont vint à Poitiers ; tandis qu'il y résidait avec toute la puissance d'un maître séduit par les conseils d'un méchant, il songeait à ourdir un complot contre son père… Chram retourna dans le Limousin et réduisit sous sa domination cette partie du royaume de son père… Plus tard le rusé Chram fit annoncer à ses frères, par un étranger, la mort de son père… Chram s'avança avec son armée jusqu'à Châlons-sur-Saône, ravageant tout sur son passage, etc. (Grégoire de Tours, *Histoire des Franks*, liv. IV, chap. XVI.)

63 La fête des *Kalendes (Kalendæ, festum kalendarum*) avait lieu au renouvellement de l'année, aux *Kalendes* de janvier. Cette fête, d'origine

païenne, fut conservée par les chrétiens. On s'y livrait, avec une sorte de fureur, aux danses les plus obscènes : on y paraissait, en outre, ce qui était de nature à provoquer bien des excès, sous les déguisements les plus étranges. Les uns avaient des habits de femme, les autres étaient couverts de peaux de bêtes. L'Église essaya de réprimer les désordres des *Kalendes* : elle alla jusqu'à vouloir substituer à la fête annuelle des jeûnes et des prières. Elle ne réussit pas. (*Voyez* les textes accumulés dans Ducange.) Il y a plus : les laïques ayant peu à peu cessé de prendre part aux réjouissances du renouvellement de l'année, les évêques, les abbés, les prêtres, recueillirent, dans le sanctuaire, les traditions du paganisme et souvent ils célébrèrent dans leurs cathédrales ou leurs cloîtres, en y mêlant les jeux les plus burlesques et les plus immoraux, la fête des *Kalendes*. Seulement, cette fête avait changé de nom : elle était devenue la fête des *Innocents* ou des *Fous*. Elle tomba en désuétude à l'approche des temps modernes ; elle ne devait pas survivre à la barbarie du moyen âge. Voyez Ducange, *ad verbum* KALENDÆ, Ed. Henschel.

64 Voir note précédente.

65 *Vie privée des Français*, par Émile de la Bédollière, vol. I, p. 249.

66 Grégoire de Tours, *Histoire des Franks*, liv. IV, ch. XVII. On y trouvera les détails de cette curieuse vendange armée.

67 Recueil de Marculf.

68 Voir la note sur les Ghildes.

69 Le roi Clotaire marchait comme un nouveau David allant combattre son fils Absalon, il s'écriait : – Seigneur, regarde-moi du haut du ciel et juge ma cause, car je suis indignement outragé par mon fils ; vois et juge-nous avec équité et que ton jugement soit celui que tu prononças entre Absalon et son père David. – On combattit des deux côtés avec acharnement, Chram prit la fuite, il avait sur mer un vaisseau tout préparé ; mais tandis qu'il voulait mettre en sûreté sa femme et ses filles, il fut surpris, saisi et enchaîné. Le roi Clotaire ordonna qu'il fût brûlé avec sa femme et ses filles ; on les enferma dans la cabane d'un pauvre, et Chram, étendu sur un banc, fut étranglé avec un mouchoir ; ensuite on mit le feu à la cabane, et ainsi sa femme et ses filles périrent avec lui. (Grégoire de Tours, *Histoire des Franks*, liv. IV, ch. XX.)

70 Voir note précédente.

71 Voir note précédente.

72 Ch. LXVIII, *De obedientia et humilitate*, règle de SAINT-BENOÎT.

73 Voir Note précédente.

74 Ch. LXIX, *Que dans le monastère, nul n'ose en défendre un autre*, règle de SAINT-BENOÎT.

75 Sismondi, *Histoire des Français.*

76 « … Les moines sentirent la nécessité de recourir à quelque autre moyen ; ils résistèrent ouvertement aux évêques, ils refusèrent d'obéir à ses injonctions, de le recevoir dans le monastère ; plus d'une fois *ils repoussèrent à main armée ses envoyés*… On traita ; les moines promirent de rentrer dans l'ordre, de faire quelques présents à l'évêque s'il voulait s'engager à respecter

désormais le monastère, à ne point piller leurs biens, à les laisser jouir en paix de leurs droits ; l'évêque y consentit et donna au monastère une charte… Ces chartes devinrent si fréquentes (en raison des fréquentes agressions des évêques et des insurrections des moines), que l'on trouve la rédaction officielle de ces chartes dans les formules de *Marculf*.

»… Quand nous arriverons à l'histoire des communes, vous verrez que les chartes qu'elles arrachèrent à leurs seigneurs semblent avoir été calquées sur ce modèle (ces chartes arrachées aux évêques par l'insurrection des moines). » (Guizot, *Histoire de la Civilisation*, t. I., p. 446-447.)

77 Les derniers Mérovingiens ne furent le plus souvent pas même des hommes ; c'est un phénomène fort étrange dans cette famille que cette succession d'enfants nés d'autres enfants. Il semble qu'on ait affaire à une race différente de celle du commun des hommes. Tout Mérovingien était père à treize ou quatorze ans et caduque à trente ; livrés dès leur enfance à une débauche effrénée, ils perdaient en même temps dans la crapule les forces du corps et celles de l'âme. (HADR. VAL, l. XI, page 41.)

78 En même temps, pour empêcher son petit-fils Thierry de s'occuper des affaires publiques, Brunehaut contribua à l'enivrer de voluptés et à l'entourer de maîtresses. En 602, Thierry avait à peine quinze ans, lorsqu'une de ses maîtresses lui donna un fils nommé Sigebert. (FRÉDÉGAIRE, *Chroniq.*, cap. XXI, XXIV, P. 421.)

79 Le roi Theudebert, dans un accès de fureur, étrangla Bélichild. (FRÉDÉG. *Chroniq.*, ch. XXXIV, p. 510.)

80 D'après l'ordre de Thierry, un soldat saisit par le pied un fils de Theudebert encore enfant, nommé Mérovée, et le frappa contre la pierre jusqu'à ce que son cerveau sortît de sa tête brisée. (FRÉDÉG., *Chroniq.*, ch. XXXVIII, p. 448. — *Chron. moissiacense*, p. 651. *Gest. rer. franc.*, ch. XXXVIII.)

81 Le seigneur Quintio fut mis à mort par les ordres de la reine Brunehaut. (*Gest. rer. franc.*, ch. XXXIX.)

82 Les soldats coupèrent avec leurs épées le pavillon du roi, et s'y précipitant tous à la fois, ils égorgèrent Protade à leurs pieds. (FRÉDÉG., *Chron., cap*. XXVII, p. 422.)

83 Brunehaut, d'accord avec Aridius, évêque de Lyon, demanda à trois comtes attachés à sa cour de la débarrasser d'un prélat incommode, et l'évêque Didier, attaqué au passage de la Chalaronne le 22 mai 607, fut tué à coups de pierres. (FRÉDÉG., *Chron.*, ch. XXXII, p. 423.)

84 Les seigneurs, afin de restreindre l'empire que Brunehaut exerçait sur son petit-fils en favorisant ses débauches, engagèrent Thierry à demander en mariage Ermemberge, fille de Wilterik, roi d'Espagne (FRÉDÉG. *Chr.*, ch. XXX, p. 424.)

85 Brunehaut engagea son petit-fils à ne jamais s'approcher de sa femme Ermemberge, et après l'avoir abreuvée de mortifications, elle la fit renvoyer au bout d'un an, en retenant la dot qu'Ermemberge avait apportée. (FRÉDÉG. *Chr.*, ch. XXXIII, p. 428.)

86 *Lettres de Grégoire*, Pont. coll., ch. XVII, n. 11.

87 La reine écrivit à un homme affidé nommé Alboin qu'elle avait auprès de Warnachaire, de le tuer et de prendre sa place. Alboin après avoir lu la lettre la déchira et en jeta les fragments ; mais ils furent réunis et rapportés à Warnachaire, qui dès lors ne songea plus qu'à se venger de Brunehaut. (AIMOIN, liv. IV, ch. 1, p. 116.)

88 Clotaire fit tuer les deux arrière-petits-fils de Brunehaut, Sigebert et Corbus ; mais il fit conduire en Neustrie le petit Mérovée, (FRÉDÉG. *Chr.*, ch. LXII, p. 429.)

89 Clotaire fit tuer les deux arrière-petits-fils de Brunehaut, Sigebert et Corbus ; mais il fit conduire en Neustrie le petit Mérovée, (FRÉDÉG. *Chr.*, ch. LXII, p. 429.)

90 Audowère périt dans les tortures ; et sa sœur Basine, après avoir été violée par les pages de Frédégonde sous les yeux de cette reine, fut envoyée dans un monastère. (GRÉGOIRE DE TOURS, liv. V, p. 811.)

91 Brunehaut fut arrêtée par le connétable Herpon, à Orbe, bourg au delà du Jura, et conduite à Clotaire avec Theudelaire, sœur de Théodoric, à Ryonne, village situé sur la Vigenne. Clotaire fit tuer Sigebert et Corbus, fils de Théodoric. Touché de compassion pour Mérovée, qu'il avait tenu sur les fonts de baptême, il le fit emmener secrètement en Neustrie, et le recommanda au comte Ingobad, Mérovée vécut plusieurs années dans ce pays.

Brunehaut ayant été amenée en sa présence, enflammé de haine contre elle, il lui imputa la mort de dix rois francs, c'est-à-dire, Sigebert, Mérovée; son père Chilpéric, Théodebert et son fils Clotaire, Mérovée fils de Clotaire, Théodoric et ses trois fils, qui venaient de périr. L'ayant ensuite tourmentée pendant trois jours par divers supplices, il la fit conduire à travers toute l'armée, assise sur un chameau, et attacher ensuite par les cheveux, par un pied et par un bras, à la queue d'un cheval extrêmement fougueux ; ses membres furent disloqués par les coups de pied et la promptitude de la course du cheval, (FRÉDEG, *Chron.*, ch. LXII, p. 429.)

92 … Et les ossements de la reine furent jetés au feu (ADON., *Chr. script. rer. gall. el franc.* t. II, p. 669)

Après le supplice du cheval le peuple brûla le corps de Brunehaut : le feu fut son supplice. (*Chronique* de Marius. *Append. Script, rer gall,* t. II, p, 19.)

93 Narculf, *Formul.*, liv. III.